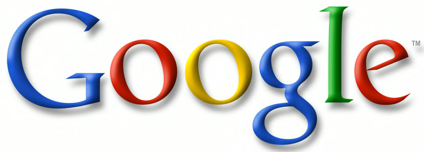
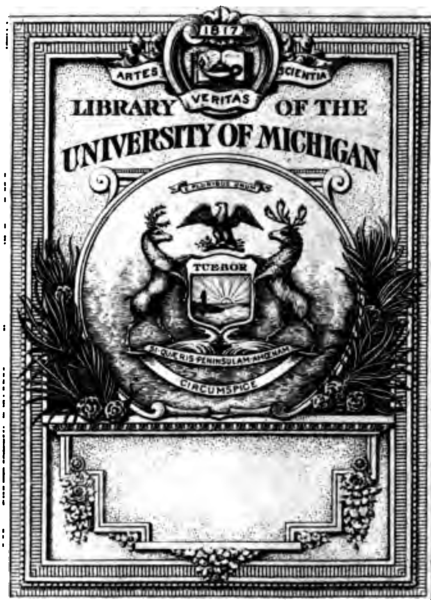





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



2

2901

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SIXIÉME.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MÉDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SIXIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.

LES REGNES de Philippe roi de Macédoine & d'Alexandre son fils, qui sont la matiére de ce Volume, contiennent l'espace de trente-six ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze ; & s'étendent depuis la premiére année de la CV[e] Olympiade, ou l'an du Monde 3644, jusqu'à la pre-

miére année de la CXIV^e^ Olympiade, ou l'an du Monde 3680.

Les Rois, qui régnoient alors en Perse, sont Artaxerxe Ochus, Arsès, & Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Joséphe, Livre XI Chapitre VII & VIII des Antiquités Judaïques, sous les Grands-Prêtres Jean ou Johanan, & Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par raport à l'histoire Romaine, s'étend depuis la 393e année de la fondation de Rome jusqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet espace de tems, sont Appius Claudius Dictateur, T. Quintius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valerius Cor-

vus, Fabius Rullus, le premier Décius qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe & d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus, pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entiére & de suite par quelque Auteur ancien ; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté & d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de * Démosthéne, & des Interprétes qui ont travaillé sur cet Orateur ; & en particulier des Notes de M. de Tourreil ; & de celles de ** Lucchesini noble Patricien de Lucques, qui sont fort savantes.

* *Je cite souvent quelques Auteurs grecs, dont j'ai oublié de marquer l'édition.*

DEMOSTHENE, *imprimé à Francfort en 1604.*
ISOCRATE, *in-8°. de Paul-Estienne en 1604.*
ARRIEN, *de Jacq. Gronove, imprimé en Hollande à Leyde l'an 1704.*

** *Ces Notes sont imprimées à Rome en 1732.*

Pour ce qui regarde Alexandre, ſans parler de Diodore de Sicile & de Juſtin, Quinte-Curce, Plutarque, & Arrien le font ſuffiſamment connoitre. Ce dernier, diſciple d'Epictéte, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il vivoit ſous l'Empereur Adrien, & ſous les deux Antonins. Il étoit homme de guerre, auſſi bien que philoſophe & hiſtorien ; & l'on s'en apperçoit bien dans les deſcriptions de combats, qui ſont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son ſtile eſt ſimple, ſans ornemens, & preſque ſans réflexions : mais cette ſimplicité l'emporte infiniment ſur la parure de l'Hiſtorien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en ſept Livres, à l'imitation de Xénophon, qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de Livres : ce qui, joint à quelque reſſemblance de ſtile, lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xénophon. Son hiſtoire des Indes, renfermée en un ſeul Livre, paroit être en quelque ſorte la

& la fin de celle d'Alexandre.
uinte-Curce a écrit la même hiſ-
en dix Livres ; dont les deux pre-
s ne ſont pas venus juſqu'à nous,
ont été ſuppléés par Freinshémius.
ıe ſait point préciſément dans quel
cet Hiſtorien a vécu ; & c'eſt le
d'une grande diſpute parmi les Sa-
; les uns le plaçant ſous Auguſte
ibére, d'autres ſous Veſpaſien,
ues-uns ſous Trajan. Son ſtile eſt
agréable, rempli de réflexions
, & de har fort belles,
pour l'ordi op longues,
ſentent le eur. Ses pen-
ngénieuſe très-ſolides,
éanmoin & un brillant
é, qui pas marqué au
du ſi e. Il ſeroit aſſez
ien, dans le dé-
t des Auteurs la-
cune mention d'un
commandable que

Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant
Quoi qu'il en soit, car je laisse aux
vans à décider cette question, j'ai
grand usage de cet Auteur, & de l'
cellente version que nous en a do
M. de Vaugelas.





LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I. *Naissance & enfance de Philippe. Commencement de son régne. Ses premiéres conquêtes. Naissance d'Alexandre.*

LA MACÉDOINE étoit un roiaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace, & borné au midi par les montagnes de la Thessalie; à l'orient par la Béotie & la Piérie; au couchant par les Lyncestes; au septentrion par la Migdonie & par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace & de l'Illyrie, ce roiaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Edesse d'abord en fut la capitale : puis elle céda cet honneur à Pella, célébre par la naissance de Philippe & d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, étoit fils d'Amyntas II, que l'on comptoit pour le seiziéme Roi de Macédoine depuis Caramus, qui avoit fondé

ce roiaume il y avoit quatre cens
ans, c'eſt-à-dire l'an du Monde 32
avant Jeſus-Chriſt 794. L'hiſtoire d
ces Rois eſt aſſez obſcure, & ne re
me preſque que quelques guerres pa
liéres avec les Illyriens, les Thrace
d'autres peuples voiſins.

Les Rois de Macédoine prétend
deſcendre d'Hercule par Caranus, &
conſéquent être Grecs d'origine. Dé
théne néanmoins les traite ſouvent d
bares, ſur-tout en parlant de Philip
eſt vrai que les Grecs donnoient ce
à toutes les autres nations, ſans en e
ter les Macédoniens. Alexandre, r
Macédoine du tems de Xerxès, ſe vi
clus, comme barbare, des Jeux O
piques, & ne parvint enfin à y ent
qu'après avoir fait ſes preuves qu'il
originaire d'Argos. Le même Alexan
lorſqu'il paſſa du camp des Perſes à
des Grecs pour avertir ces derniers
Mardonius avoit réſolu de les ſurpre
à la pointe du jour, juſtifia ſa perfidie
ſon ancienne origine, qu'il raportoit
Grecs.

erod. l. 5. c. 22.

Idem, l. 9. c. 44.

Les anciens Rois de Macédoine ne
daignoient pas de vivre ſous la protect
tantôt d'Athénes, tantôt de Thébes, t
tôt de Sparte, changeant facilement d
liés ſelon que leur intérêt le demand
Thucydide en fournit pluſieurs exemp

Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient été mécontens, devint leur tributaire; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, sous la conduite d'Agnon fils de Nicias, environ quarante-huit ans avant la guerre du Péloponnése, jusqu'à ce que Brasidas, Général de Lacédémone, vers la cinquiéme ou sixiéme année de cette guerre, souleva contr'eux tout ce canton, & les éloigna des frontiéres de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athénes, devenir sous Philippe l'arbitre de la Gréce, & sous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, pere de Philippe, commença à régner la troisiéme année de l'Olympiade XCVI. Dès l'année suivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de son roiaume qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour se les attacher davantage, leur avoit cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédoit dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race roiale, soutenu par les Athéniens, & profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyn-

AN. M. 360[illegible]
AV J. C. 39[illegible]
Diod. l. 1[illegible]
pag. 307. [illegible]
341.

tas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens. Pour lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, & sur-tout les Athéniens, lui envoiérent du secours, & l'aidérent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs où il avoit envoié son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaison étroite dura encore après sa mort avec la Reine Eurydice sa veuve, comme on le verra bientôt.

An. M. 3621. Av. J. C. 383.

Æschin. de fals. legat. pag. 400.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce Prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le pere d'Alexandre le Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme [a] Cicéron le dit du pere de Caton d'Utique.

An. M. 3621. Av. J. C. 383.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il laissa trois enfans légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Ale-

An. M. 3629. Av. J. C. 375. *Diod. pag. 373. Justin. lib. 7. cap. 4.*

[a] M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. *De Offic. lib. 3. n. 66.*

xandre, Perdiccas, & Philippe, & un fils naturel, appellé Ptolémée.

Alexandre, par le droit d'aîneſſe, ſuccéda à ſon pere. Il eut, dès le commencement de ſon régne, une rude guerre à eſſuier contre les Illyriens, voiſins & ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour otage Philippe ſon frere cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoié. Alexandre ne régna qu'un an.

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas ſon frere, devenu l'aîné par ſa mort: mais Pauſanias, Prince de la famille roiale, qui avoit été exilé, le lui diſputa, & il étoit ſoutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureuſement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors ſe trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoié avec une petite flote, non encore pour aſſiéger Amphipolis, mais pour reconnoitre les lieux, & préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ce ſiége. Eurydice aiant appris ſon arrivée, le pria de venir chez elle, dans le deſſein d'implorer ſon ſecours contre Pauſanias. Quand il fut entré dans le Palais, & qu'il ſe fut aſſis, cette Reine déſolée, pour émouvoir davantage ſa pitié, prend ſes deux enfans,

AN. M. 363
AV. J.C. 37
Æſchin. fals. legat. p. 399. 400.

* *Philippe alors n'avoit pas moins de neuf ans.*

Perdiccas & * Philippe : met le premie entre les bras, & l'autre sur les genou d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce dis cours : » Iphicrate, souvenez-vous qu'A » myntas, pere de ces malheureux orphe » lins, aima toujours votre patrie, & » vous adopta pour son fils. Ce doubl » lien vous impose une double obligation » L'amitié de ce Roi pour Athénes, veu » que vous nous reconnoissiez publique » ment pour vos amis ; & la tendresse d » ce pere pour votre personne, vous de » mande un cœur de frere pour ces jeune » Princes " Iphicrate, touché du specta cle & du discours, chassa l'Usurpateur & rétablit le Souverain légitime.

Plut. in Pelop. p. 292.

Perdiccas * ne fut pas lontems tran quille. Un nouvel ennemi, plus redou table encore que le premier, troubla bien tôt son repos : c'étoit Ptolémée son frere que nous avons dit être fils naturel d'A myntas. Peut-être étoit-il l'aîné, & pré tendoit il qu'en cette qualité il devoit ré gner. Les deux freres s'en raportérent au jugement de Pélopidas, Général des Thé bains, plus respecté encore pour sa pro bité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & aiant cru de

* *Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire, ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui étant contemporain, est plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.*

voir prendre des assurances de côté & d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux Concurrens, entre les autres otages il emmena avec lui Philippe à [a] Thébes, où il demeura plusieurs années. Il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pelopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, & digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célébre Pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce Philosophe, & encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain étoit en même tems & grand philosophe, c'est-à-dire homme sage & vertueux, & grand capitaine, & grand homme d'Etat. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple & son éleve, & se le proposoit pour modéle; heureux, s'il avoit sû le copier parfaitement! Peut être prit il de lui son ac-

a Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, & in domo Epaminondæ summi & philosophi & imperatoris, deposuit. *Justin l. 7. c 5.* *Philippe demeura à Thébes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.*

tivité à la guerre, & sa promtitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, & qu'il n'acquit point par l'imitation.

Diod. lib. pag. 407. Justin. lib. cap. 5.

Thébes ne savoit pas alors qu'elle formoit & nourrissoit dans son sein le plus dangereux ennemi de la Gréce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thébes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur Roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le roiaume avec de plus grandes forces : les Péoniens l'infestoient par des courses continuelles : les Thraces prétendoient placer sur le trône Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions : les Athéniens portoient Argée, que leur Général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flote, & avec un corps de troupes considérable. La Macédoine alors avoit be-

soin d'un homme, & n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque tems sous le nom de Tuteur du jeune Prince. Mais bientôt les sujets, justement allarmés, pour se donner l'Oncle, déposérent le Neveu; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta sur le trône la première année de la 105e Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans. An. M. 36.. Av. J. C. 3.. Diod. l. 16. pag. 4..

Le nouveau Roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit & remédie à tout, releve les courages abbatus, rétablit & discipline les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant que tout le succès de ses entreprises en dépendoit. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager: il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit se tenir sous les armes, les posa: il le punit de mort sans miséricorde. 413. Ælian. l. 14. cap. 4..

Dès lors il établit la Phalange Macédonienne, qui devint depuis si fameuse, la meilleure & la mieux disciplinée qu'on eût vû jusques-là, & qui pouvoit le disputer aux Grecs de Marathon & de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou

du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il N. v. en avoit prise dans Homére. Ce poëte peint l'union des Chefs Grecs sous l'image d'un bataillon, dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croirois plutôt que Philippe forma l'idée de la Phalange sur les leçons d'Epaminondas, & sur la Cohorte sacrée des Thébains. Il traitoit avec distinction ces fantassins d'élite, les honoroit du nom de ses * *Camarades*, & par cette marque d'honneur & de confiance les engageoit à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, & à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coutent peu au Souverain, & lui valent beaucoup. J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la Phalange, & de l'usage qu'on en faisoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperoit trop ici l'histoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaisir, sur-tout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet Historien.

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, & qu'il ne vouloit point s'attirer sur les bras dans le commencement d'un ré-

* ...ταιροι, mot... cama... ...amas.

gne encore mal affermi. Il envoie donc des Ambaſſadeurs à Athénes, n'épargne ni les promeſſes ni les proteſtations d'amitié, & vient à bout de conclure un Traité, dont il ſut faire tout l'uſage qu'il s'étoit propoſé.

Auſſitôt après, on le voit agir bien moins en Roi de vingt-quatre ans, qu'en politique conſommé dans l'art de la diſſimulation; & qui, ſans le ſecours de l'expérience, comprenoit déja que ſavoir perdre à propos, c'eſt gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville ſituée ſur les confins de ſon roiaume, & par conſéquent fort à ſa bienſéance. Il ne pouvoit la garder, non-ſeulement ſans trop affoiblir ſon armée, mais encore ſans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit pas céder à ſes ennemis une clé de ſes Etats. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de ſe gouverner en République, & de la mettre ainſi aux mains avec ſes anciens maîtres. En même tems il déſarme les Péoniens à force de préſens & de promeſſes, ſe réſervant à les attaquer enſuite, après qu'il auroit déſuni ſes ennemis, & qu'il les auroit affoiblis par cette déſunion.

Polyæ ſtratag. n. 17.

Cette ſoupleſſe, cette dextérité l'affermirent ſur le trône, & bientôt il ſe trouva

sans concurrens. Il ferme l'entré
roiaume à Pausanias : puis marche
tre Argée, l'atteint sur le chemin d'
Méthone, le défait, lui tue bien du
de, & fait beaucoup de prisonnier
taque les Péoniens, & les réduit
son obéissance; tourne ensuite ses a
contre les Illyriens, les taille en pi
& les oblige de lui restituer tout
places qu'ils occupoient en Macédo

AN. M. 3646. AV. J. C. 358. A peu près dans ce même tems-là
Athéniens montrérent beaucoup d
nérosité à l'égard des habitans de l'E
Cette île, que l'Euripe séparoit de la
tie, fut ainsi appellée à cause de ses g
& beaux paturages. Elle se nomm
Vell. Paterc. l. 1. c. 4. Thucyd. lib. 8. pag. 613. jourd'hui Négrepont. Les Athénien
voient eue sous leur domination, &
avoient établi des colonies dans les
principales villes, Erétrie & Chal
Thucydide dit, que dans la guerre d
loponnése, la révolte de l'Eubée con
na les Athéniens, parce qu'ils en
roient plus que de l'Attique. Depu
tems-là l'Eubée fut en proie aux facti
Demosth. pro Ctesiph. p. 489. Æschin. contr. Ctesiph. p. 441. Dans celui dont nous parlons, l'une
ces factions réclama le secours de T
bes, & l'autre celui d'Athénes. Les T
bains d'abord ne rencontrérent p
d'obstacle, & firent sans peine triomp
leur faction. A l'arrivée des Athén
tout changea de face. Quoique fort

contens de l'Eubée qui leur avoit fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvoit, & oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promtement par terre & par mer, que dans l'espace de peu de jours ils obligérent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'Ile, ils rendirent aux habitans leurs villes & leur liberté, * persuadés, dit Eschine en faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures, quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirérent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples, & c'est ce qui donna lieu *à la guerre des* An. M. 3
Alliés, dont j'ai parlé ailleurs.

Jusqu'ici Philippe, dans les premiéres années de son régne, s'étoit occupé à écarter ses concurrens pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, & à les mettre hors d'état, par de fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son roiaume.

Il va maintenant paroitre sous un autre

* Οὐχ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.

caractére. Sparte & Athénes, après s'être lontems disputé l'empire de la Gréce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affoiblissement avoit donné occasion à Thébes de s'élever à la premiére occasion : & Thébes s'étant affoiblie elle-même par ses guerres contre Sparte & Athénes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'empire de la Gréce. Maintenant donc, en qualité de politique & de Conquérant, il songe à étendre ses frontiéres, à assujettir ses voisins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore domter, à entrer dans les affaires de la Gréce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher à s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moiens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet : l'utilité seule en régle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractére, dans toutes les démarches qui vont suivre ; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisiéme & dernier caractére, qui est celui de se préparer à attaquer le grand Roi de Perse, & à se rendre le vengeur de la Gréce, en renver-

sant un Empire qui l'avoit voulu subjuguer autrefois, & qui en étoit toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques ouvertes, ou par de secrettes intrigues.

On a vû que Philippe, au commencement de son régne, s'étoit déja emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à sa bienséance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le tems où nous sommes, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athénes, il reprit son ancien dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un promt siége, envoiérent aux Athéniens des Ambassadeurs pour leur offrir de se remettre eux & leur ville sous la protection d'Athénes, & pour les prier d'accepter les clés d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas si délicat. Il assiégea & prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, & en fit une des plus fortes barriéres de son roiaume. Démosthéne, dans ses harangues, reproche souvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur représentant que s'ils avoient usé de diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient

Demosth. Olynth. 1 pag. 2.

AN. M. 36[illegible] AV. J. C. 3[illegible] *Diod. p. 4[illegible]*

lui qu'il étoit plus marchand que conquérant; que ce n'étoit point Philippe, mais son or, qui subjuguoit la Gréce, & qu'il en acheta les villes, plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les Républiques de la Gréce, & tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses Généraux ni ses soldats n'avoient rien à prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptoléme. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Epire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé le Grand, qui vint au monde à Pella capitale de la Macédoine, la premiére année de la CVI[e] Olympiade. Philippe, alors absent de son roiaume, apprit * en même tems, si l'on en croit Plutarque, trois nouvelles bien agréables pour lui; qu'il avoit été couronné dans les jeux Olympiques, que Parménion l'un de ses Généraux avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Ce Prince, effraié d'un si rare bonheur, que les payens croioient annoncer souvent une triste catastrophe,

An. M. 3648. Av. J. C. 356.

Plut. in Alex. p. 666. Justin. lib. 12. cap. 16.

Plut. in Apophthegm. pag. 187.

* *Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée: mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.*

s'écria:

s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens envoie moi au plus tôt quelque légére disgrace.*

On peut juger du soin & de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce Prince, par la lettre qu'il écrivit peu de tems après sa naissance à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissoit pour Précepteur de son fils. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux Dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand Prince & d'un bon Pere ! Je les laisse aux réflexions du Lecteur, & je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, & le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : a car un fils tient lieu à chaque pere d'un Alexandre. Il paroit que Philippe b mit de bon-

Aul. Ge lib. 9. cap.

a Fingamus Alexandrum dari nobis impositum gremio, dignum tanta cura infantem : (quanquam suus cuique dignus est.) *Quintilian. lib. 1. cap. 1.*

b An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum elementa tradi ab Aristotele

ne heure * Ariſtote auprès de ſon
perſuadé que le ſuccès des études dé
des commencemens, & que le plu
bile homme ne l'eſt pas trop pour
enſeigner les principes.

Deſcription de la Phalange Macédonienne.

Polyb. l. 17. 764-767. Id. lib. 12. pag. 684. Ælian. de ſtruendis acieb.

LA PHALANGE [a] Macédonienne
un corps d'infanterie, compoſé de
mille hommes peſamment armés
qu'on avoit coutume de placer au c
de la bataille. Outre l'épée, ils av
pour armes un bouclier & une piqu
pellée par les Grecs *Sariſſe*. Cette
avoit quatorze coudées de longu
c'eſt-à-dire vingt & un piés : car la
dée eſt d'un pié & demi.

La Phalange ſe diviſoit ordinaire
en dix corps, dont chacun étoit
poſé de ſeize cens hommes, rang
cent de front, & ſeize de profon
Quelquefois on doubloit ou on d
bloit ce dernier nombre, ſelon l'exi
des cas, de ſorte que la Phalange n'

ſummo ejus ætatis philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimò quoque tractari, pertinere ad ſummam credidiſſet? *Quintil. ibid.*

* *Denys d'Halicarnaſſe ſemble marquer qu'Ariſtote ne fut pas ſitôt auprès d'Alexandre*

a Decem & ſex pedītum more Mac armati fuere, qui gitæ appellabantu media acies fuit in in decem partes div *Liv. lib. 37. n. 40.*

quelquefois que huit de profondeur, & d'autres fois en avoit trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque soldat dans les marches, étoit de six piés, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées, & les rangs étoient aussi à six piés l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupoit que trois piés, & les rangs se rapprochoient à proportion. Enfin, quand il s'agissoit de recevoir seulement l'ennemi, & de lui résister, la Phalange se pressoit encore davantage, & chaque soldat n'occupoit qu'un pié & demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupoit dans ces trois cas le front de la Phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avoit mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, étoit de six mille piés, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire une demie lieue. Dans le second cas, cet espace diminuoit de la moitié, & ne tenoit que cinq cens toises. Et dans le troisiéme, il diminuoit encore d'une autre moitié, & ne tenoit que deux cens cinquante toises.

Cinq stad

Deux sta & demi.

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi pour

l'attaquer. Chaque soldat pour lors o
poit trois piés en largeur ; & autan
profondeur. Nous avons vû que la p
dont il étoit armé avoit quatorze cou
de long. L'espace entre les deux main
ce qui débordoit de la pique au del
la droite, en occupoit quatre. Par cc
quent la pique s'avançoit de dix cou
au dela du corps de celui qui la por
Cela posé, la pique des soldats plac
cinquiéme rang, que j'appellerai les
quiémes, & ainsi du reste, passoit le
mier rang de deux coudées, celle
quatriémes de quatre, celle des trc
mes de six, celle des seconds de huit
fin la pique des premiers s'avançoit d
coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combie
Phalange, cette grosse & lourde mach
hérissée de piques comme on vient
voir, devoit avoir de force quand
s'ébranloit toute ensemble pour atta
l'ennemi piques baissées, & pour ton
sur lui de tout son poids. Les soldats
cés au dela du cinquiéme rang tenc
leurs piques élevées en haut, mais un
inclinées sur les rangs qui les précédoi
formant par là une espéce de toit,
sans parler de leurs boucliers, les dé
doit jusqu'à un certain point contr
traits qu'on leur lançoit de loin.

Les soldats placés dans tous les au

rangs qui suivoient le cinquiéme, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques : mais ils ne laissoient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient. Car les soutenant par derriére de tout le poids de leur corps, & appuiant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi ; ils leur donnoient une fermeté & une consistance immobile pour résister à l'attaque ; & en même tems ils leur ôtoient tout moien & toute espérance de fuir en arriére : de sorte qu'il faloit nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la Phalange conservoit son état & son arrangement de Phalange, c'est-à-dire tant que les soldats & les rangs demeuroient serrés comme on l'a dit, il n'étoit pas possible, ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer & de la rompre. Et il le démontre d'une maniére sensible. Les soldats Romains, dit-il, (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit) occupent chacun dans une bataille trois piés. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite & à gauche en se défendant, soit pour fraper d'estoc & de taille avec leurs épées, on ne peut laisser

entr'eux moins d'intervalle que trois
Ainſi chaque ſoldat Romain occup
piés, c'eſt-à-dire le double d'eſpace
* Phalangite, & par conſéquent en a
en tête deux du premier rang, &
conſéquent auſſi dix piques à ſout
ſelon ce qui a été dit ci-devant. C
ſeul ſoldat ne peut ni briſer dix pic
ni les enfoncer.

v. lib. 32. 17. C'eſt ce que Tite-Live marque clairement en peu de mots, en d vant comment dans le ſiége d'une v les Romains furent repouſſés par les cédoniens, qui avoient formé leurs r à la maniére de la Phalange.[a] Le Co dit-il, fit marcher ſes cohortes, pou foncer, s'il ſe pouvoit, la Phalang Macédoniens. Quand ceux-ci, ſerrés contre l'autre, eurent avancé devan leurs longues piques, les Romains a inutilement lancé leurs javelots cont

* *On a remarqué auparavant que le Phalangite n'occupe que trois piés quand il marche contre l'ennemi, & la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas un ſeul ſoldat Romain avoit vingt piques à ſoutenir.*

a Cohortes invicem ſub ſignis, quæ cuneum Macedonum, (Phalangem ipſi vocant) ſi poſſent, vi perrumperent emittebat..... Ubi conferti haſtas ingentis longitudinis præ Macedones objeciſſent, in conſtructam de clypeorum teſtitudi Romani pilis nequic emiſſis, cùm ſtrin gladios; neque co propiùs, neque præ haſtas poterant; &, ſi incidiſſent aut præ ſent, haſtile fragmen ſo acuto, inter ſpic tegrarum haſtarum, vallum explebat.

Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une *tortue*, les Romains, dis-je, tirérent leurs épées. Mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis: & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe; & cette haie de piques, dont le front de la Phalange étoit armé & hérissé, subsistoit toujours.

Paul Emile avoua que dans la bataille contre Persée dernier roi de Macédoine, ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point, disoit-il, d'avoir jamais vû un spectacle si capable d'effraier; & depuis ce tems-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vûe fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire. *Plut. in Paul. Æm. pag. 265.*

Il s'ensuit, de tout ce qui vient d'être dit, que la Phalange Macédonienne étoit invincible: cependant l'Histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur Phalange, ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit Phalange: mais c'est ce qui arrivoit rarement. Car, pour cela, il lui faloit un ter-

rain plat & uni qui eût beaucoup d'
due, où il ne se trouvât ni arbre, ni
ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni
teur, ni ruisseau. Or est-il bien ordi
de trouver un terrain de cette sorte
ait quinze ou vingt stades ou plus d'
due, car cet espace est nécessaire
contenir une armée entiére, dont la
lange ne fait qu'une partie.

is quarts
eue, ou
ieue, ou
encore.

Mais supposons qu'on trouve un
rain aussi commode qu'on peut le so
ter, (c'est toujours Polybe qui raiso
de quel usage sera ce corps de tro
rangé en Phalange, si l'ennemi, au
de s'approcher & de présenter la bat
fait des détachemens pour ravag
campagne, pour piller les villes,
couper les convois? Que s'il accep
bataille, le Général n'a qu'à ordonn
une partie de son front, au centre
exemple, de se laisser exprès enfonce
de prendre la fuite, pour donner lieu
Phalangites de la poursuivre. En ce
voila la Phalange rompue, & une gr
ouverture qui y est faite, par laquell
Romains ne manqueront pas d'en
pour prendre les Phalangites en fla
droite & à gauche, pendant que ceu
sont à la poursuite des ennemis pour
être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me pa
fort clair, & en même tems fort pro

à donner une juste idée de la maniére de combattre des Anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, & en fait une partie essentielle.

On voit par là, comme M. Bossuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la [a] Phalange Macedonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piéce; & l'armée Romaine distinguée en petits corps, & par cette raison plus promte & plus disposée à toute sorte de mouvemens. La Phalange ne peut conserver lontems sa propriété naturelle, (c'est ainsi que s'exprime Polybe) c'est-à-dire sa solidité & sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, & pour ainsi dire faits exprès; & que faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode.

Discours sur l'hist. unive

a Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa Phalanx immobilis, & unius generis: Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacumque opus esset. facilis jungenti. *Tit. Liv. lib. 9. n. 19.*

Erant pleraque sylvestria circà, incommoda Phalangi, maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum antè clypeos objecit, (quod ut fiat, libero campo opus est; nullius admodum usus est. *Id. lib. 31. n. 39.*

On l'unit & on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, & se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte d'évolutions qu'elle fait ou toute entiére, ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conséquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

Plut. in Paul. Æmil. 265. 266. Tit. Liv. l. 44. n. 41.

C'est [a] ce qui fit remporter à Paul Emile la célébre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais les Macédoniens serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de conti-

a Secunda legio immissa dissipavit Phalangem: neque ulla evidentior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primò, deinde disjecerunt phalangem; cujus confertæ, & intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine & gravitate hastam cogas, confusa strue implicantur: si verò ab latere aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicut tum adversus catervatim irruentes Romanos, & interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur: & Romani, quacumque data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangem concurrissent ... induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. *Tit. Liv.*

: par-tout cette haie de boucliers &
iques, Paul Emile remarqua que la
ange étoit forcée de laisser des ou-
ares & des intervalles. Il la fit atta-
par ces ouvertures, non plus de
: & d'un commun effort, mais par
oes détachées & par différens en-
s tout à la fois. Dans un moment la
ange fut rompue, & toute sa force,
ie consistoit que dans son union, &
l'impression qu'elle faisoit toute en-
ole, s'évanouit. Et ce fut là la cause
ain de la bataille.

: même Polybe, dans le 12e Livre *Lib. 12. p. 663.*
j'ai déja cité, décrit en peu de mots
lre de bataille de la cavalerie. Il
ne à un escadron huit cens chevaux,
;és pour l'ordinaire sur cent de front,
ur huit de hauteur. Un tel escadron
ipoit par son front un stade, c'est-
re cent toises, sur le pié d'une toise,
ix piés, par cavalier, espace qui lui
t nécessaire pour faire ses évolutions
ses ralliemens. Dix escadrons, qui
t huit mille chevaux, occupoient dix
autant d'espace, c'est-à-dire dix sta-
ou mille toises, ce qui fait à peu
s une demie lieue.

On peut juger, par ce qui vient d'être
, du terrain qu'occupoit une armée
vant le nombre d'infanterie & de ca-
erie dont elle étoit composée.




§. II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.*

An. M. 3649. Av. J. C. 355. *Diod. l. 16. p. 425-433.*

LA DISCORDE, qui tenoit continuel ment les Grecs dans des dispositions p chaines à une rupture ouverte, se ral ma vivement à l'occasion des Phocée Ceux-ci habitoient les environs du te ple de Delphes. Ils s'avisérent de labo rer des terres consacrées à Apollon, qui étoit les profaner. Aussitôt les peup d'alentour criérent au sacrilége, les u de bonne foi, les autres pour couv d'un pieux prétexte leur vengeance pa culiére. La guerre qui survint à ce su s'appella *La guerre sacrée*, comme ent prise par un motif de religion, & du dix ans. On dénonça les profanateurs a Amphictyons, qui composoient les Et généraux de la Gréce. L'affaire bien d cutée, les Phocéens furent déclarés sa léges, & condannés à une grosse amen

Philoméle, un de leurs principaux toiens, homme audacieux & fort acc dité, aiant prouvé par des vers d'H *Iliad. l. 2. v. 516.* mére qu'anciennement la souverain du temple de Delphes appartenoit a Phocéens, les révolte contre ce Décr les détermine à prendre les armes, & déclaré Général. Il se rend aussitôt Sparte, pour engager les Lacédémoni

dans ſon parti. Ils étoient fort mécontens d'une ſentence qu'avoient porté contr'eux les Amphictyons à la ſollicitation des Thébains, par laquelle ils avoient été condannés auſſi à une amende, pour s'être emparés par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Archidamus, l'un des Rois de Sparte, reçut fort bien Philoméle. Il n'oſa pourtant pas encore ſe déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent, & de lui fournir ſecrettement des troupes: ce qu'il exécuta.

Philoméle de retour léve des ſoldats, & commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à ſe rendre maître, les habitans du pays aiant fait une foible réſiſtance. Les Locriens, peuple voiſin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, & furent battus en pluſieurs rencontres. Philoméle, animé par ces premiers ſuccès, augmente de jour en jour ſes troupes, & ſe met en état de ſoutenir vigoureuſement ſon entrepriſe. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le Décret des Amphictyons qui condannoit les Phocéens, fait ſavoir dans tout le pays qu'il n'a point deſſein de toucher aux richeſſes du temple, & qu'il ne ſonge qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits & leurs anciens priviléges. Il avoit beſoin de ſe fortifier de

l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes, & d'avoir pour lui une réponse favorable de l'Oracle. La Prétresse refusoit de lui préter son ministére; mais intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra: & il ne manqua point d'en donner avis à tous les peuples voisins.

A.M. 3650. Av. J.C. 354. L'affaire devint fort sérieuse. Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Gréce entrérent dans cette querelle, & prirent part pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins se déclarérent pour le dieu. Sparte, Athénes, & quelques autres villes du Péloponnése, se joignirent aux Phocéens. Philoméle, jusques-là n'avoit point encore touché aux trésors du temple; mais devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvoient être mieux emploiées qu'à sa défense, car il couvroit de ce beau nom son entreprise sacrilége; & à la faveur de cette nouvelle ressource, aiant doublé la paie des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

Il se donna plusieurs combats, & le succès balança quelque tems entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, & à quel ex-

cès un faux zéle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre, aiant fait plusieurs prisonniers, les condannérent tous à mort comme sacriléges & excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages, mais aiant été vaincus dans un grand combat, Philoméle leur chef se voiant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue, après s'être lontems défendu avec un courage invincible, il se précipita la tête en bas du haut du rocher, pour éviter les tourmens ausquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frere lui succéda, & prit le commandement des troupes.

Ce nouveau Chef eut bientôt mis sur pié une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des Chefs qui étoient dans l'autre parti, & les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moien il remporta plusieurs avantages.

AN. M. 365
AV. J. C. 35

Dans ce mouvement général de la Gréce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avoit cru devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce Prince ambitieux, d'ailleurs peu tou-

ché de la religion & des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, & de profiter d'une occasion où toute la Gréce occupée d'une grosse guerre, & devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entiére liberté d'étendre ses frontiéres, & de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il étoit bien aise aussi de voir les deux partis s'affoiblir & se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité & d'avantage.

.M. 3651. .J. C. 353. od. p. 434. Voulant s'assujettir la Thrace, & assurer les conquêtes qu'il y avoit déja faites, il songea à se rendre maître de Méthone petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit, & mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit & la rasa.

Suidas in par. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une avanture fort singuliére. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pié d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux lors même qu'ils voloient le plus vîte. Philippe lui répondit : *Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'Arbalétrier. Souvent un bon mot coute bien cher, & ce n'est pas un petit mérite que de savoir

roit. Philippe lui renvoia la même
avec cette inscription : *Philippe*
:ndre Aster, s'il prend la ville : & il
t parole.

habile Chirurgien tira la fléche de le Philippe avec tant d'adresse & de tesse, qu'il ne resta aucune trace de ie, & ne pouvant lui sauver l'œil, oins il lui sauva la difformité. Ce e néanmoins depuis eut toujours la :sse de se fâcher toutes les fois qu'il ›oit à quelqu'un de prononcer de- lui le mot de *Cyclope*, ou seulement ›t *d'œil.* On ne rougit pourtant guére défaut honorable. Une femme Lacé- ›nienne pensoit plus en homme, lors- ›our consoler son fils qu'une blessure :use avoit rendu boiteux, elle lui di- *Va, mon fils, tu ne saurois plus un pas, qui ne te fasse souvenir de :leur.*

Plin. lib. 7. cap. 37.

Demetr. Phaler. de elocut. cap. 3.

rans. La mort d'Alexandre de Phére
bloit avoir aſſuré la liberté du pays.
les freres de Thébé ſa femme, qui l'av
maſſacré de concert avec elle, las d'
joué quelque tems le perſonnage
bérateurs, firent revivre ſa tyrann
accablérent les Theſſaliens d'un nou
joug. Lycophron, l'aîné des trois fi
qui avoit ſuccédé à Alexandre,
fortifié de la protection des Pho
Onomarque, leur Chef, lui mena un
corps de troupes, & remporta d'a
contre Philippe un avantage aſſez c
dérable : mais dans une ſeconde act
il fut entiérement vaincu, & ſon a
miſe en déroute. Les fuiards furent
ſuivis juſqu'au bord de la mer ; plu
ſix mille hommes demeurérent ſu
place, du nombre deſquels étoit
marque, dont le corps fut attaché à
potence : & trois mille priſonniers q
avoit faits furent précipités dans la
par ordre de Philippe, comme des ſ
léges & des ennemis de la religion. L
phron livra la ville de Phére, & pa
retraite laiſſa la Theſſalie en liberté.
l'heureux ſuccès de cette expédition,
lippe ſe concilia pour jamais l'affect
des Theſſaliens, dont l'excellente ca
rie, jointe à la Phalange Macédonien
eut depuis tant de part à ſes victoi
& à celles de ſon fils.

Phaylle, qui avoit ſuccédé à ſon frere Onomarque, trouvant les mêmes reſſources que lui dans les richeſſes immenſes du temple, leva une armée nombreuſe; & ſoutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, & des autres Alliés, qu'il paioit graſſement, il paſſa dans la Béotie, & attaqua les Thébains. Les avantages & les pertes furent lontems balancés de part & d'autre: mais enfin Phaylle, ſaiſi d'une maladie ſubite & violente, après avoir ſouffert de cruels tourmens, finit ſa vie d'une maniére digne de ſes impiétés & de ſes ſacriléges. On mit à ſa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; & on lui donna pour conſeil Mnaſéas, qui avoit beaucoup d'expérience, & étoit fort attaché à ſa famille.

Le nouveau Chef, marchant ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, pilla comme eux le temple, & enrichit tous ſes amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, & nomméreut des Commiſſaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut dépoſé, & il ſe trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'eſt-à-dire plus de trente millions de notre monnoie. AN. M. 3

Philippe, après avoir délivré la Theſ- AV. J. C.

salie, songea à porter ses armes dan
Phocide. Voici la premiére tentative
fait pour mettre le pié dans la Gréce
pour entrer dans les affaires génér
des Grecs, dont les Rois de Macéd
avoient toujours été exclus comme ét
gers. Dans ce dessein, sous prétext
passer en Phocide, & d'y aller punir
Phocéens sacriléges, il marche vers
Thermopyles pour s'emparer d'un pa
ge qui lui donnoit une entrée libre
la Gréce, & sur-tout dans l'Attique.
Athéniens, au bruit de cette marche
pouvoit avoir d'étranges suites & p
eux, & pour toute la Gréce, accouru
aux Thermopyles, & se saisirent à
pos de ce passage important, que Phi
pe n'osa pas même entreprendre de
cer : ainsi il fut obligé de retourner
Macédoine.

§. III. *Démosthéne, à l'occasion de l*
treprise de Philippe sur les Thermo
les, harangue les Athéniens, &
anime contre ce Prince. Il est peu é
té. Olynthe, à la veille d'être assiégée
Philippe, implore le secours des A
niens. Démosthéne tâche, par ses har
gues, de les tirer de leur assoupissem
Ils n'envoient que de foibles seco
Philippe enfin se rend maître de la pl

COMME la suite va nous montrer I

lippe aux prises avec les Athéniens, & que par les vives exhortations & les sages conseils de Démosthéne ils deviendront ses plus grands ennemis, & les plus puissans obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paroit pas hors de propos, avant que d'entrer en matiére, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athénes, & de la disposition actuelle de ses citoiens.

Il ne faut pas juger du caractére des Athéniens dans le tems dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du tems des batailles de Marathon & de Salamine, de la vertu desquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voioit plus le même zêle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuier les fatigues de la guerre sur terre & sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des Généraux d'armée & des Magistrats à qui ils confioient l'administration de l'Etat. A ces dispositions si utiles & si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercénaires, la dissipation du trésor public en jeux & en

» tre. » (La bleſſure qu'il avoit * ı
à Méthone avoit donné lieu à tou
bruits.) » Mort ou malade, que vot
» porte, Athéniens? A peine le ciel
» en auroit-il délivrés, qu'à vous con
» ter de la ſorte, vous vous feriez biei
» vous-mêmes un autre Philippe,
» que celui-ci doit ſes accroiſſemens,
» moins à ſa force, qu'à votre indol

Démoſthéne ne s'en tint pas à de
ples remontrances, ni à des avis géné
il propoſa un projet, qui lui paro
propre à arréter les entrepriſes de
lippe. Il demande aux Athéniens, er
mier lieu, qu'ils arment une flote de
quante galéres, & qu'ils prennent
ferme réſolution de les monter eu
mes. Il veut qu'on y ajoute dix galér
gérement armées, pour ſervir d'eſ
aux convois de la flote, & aux vaiſſea
tranſport. Quant à ce qui regarde les
pes, au lieu que de ſon tems le Gé
élu par la faction la plus puiſſante, ne
moit l'armée que d'un aſſemblage co
d'étrangers & de mercénaires qui
voient mal, il demande qu'on leve ſ
ment deux mille hommes de troupes c
ſies, dont il y en aura cinq cens Athén
& le reſte tiré des Alliés; avec deux
Cavaliers, dont cinquante auſſi ſe
Athéniens.

* *Libanius parle quelque part d'une autre mal*

L'entre

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde ſeulement les munitions de bouche & la ſubſiſtance des troupes indépendamment de leur ſolde, ne devoit couter par an guéres plus de quatre-vingts dix talens, (quatre-vingts dix mille écus:) ſavoir quarante talens pour dix galéres d'eſcorte, à raiſon de vingt mines (mille livres) par mois pour chaque galére: autres quarante talens pour les deux mille hommes de pié, à dix dragmes (cinq livres) par mois pour chaque Fantaſſin; leſquelles cinq livres par mois font un peu plus de trois ſols & un liard par jour. Enfin douze talens pour les deux cens chevaux, à trente dragmes (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval; leſquelles quinze livres par mois font dix ſols par jour. J'entre dans ce détail exprès, pour faire connoitre ſur quel pié pour lors on faiſoit la dépenſe de la guerre. Démoſthéne ajoute que ſi quelqu'un s'imagine que les ſeules munitions de bouche ne ſoient pas une grande avance, il n'en juge pas ſainement. Car il eſt perſuadé, que pourvû que les troupes ne manquent point de proviſions, la guerre leur fournira tout le reſte; & que ſans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux Alliés, elles trouveront à ſe paier de leur ſolde entiére.

Le talent valoit mille écus.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il ſe

reſtraignît à un ſi petit nombre de
pes, il en rend raiſon. C'eſt que l'éta
ſent de la République ne permet pa
Athéniens d'oppoſer à Philippe des
ces capables de l'attaquer en raſe ca
gne; mais qu'ils doivent néceſſaire
ſe réduire à de ſimples courſes. Ain
deſſein eſt que ce petit corps d'armée
tige ſans relâche vers les frontiéres
Macédoine, & y tienne en reſpect
nemi, l'obſerve, le harcelle, & le
de près, afin qu'il ne concerte pas l
ment ſes entrepriſes, & n'exécute
ſon aiſe tout ce qu'il voudra tenter.

On ne ſait pas quel fut le ſucc
cette harangue. Il y a beaucoup d'a
rence que les Athéniens, qui n'ét
point attaqués perſonnellement, s'e
mirent, par la nonchalance qui leur
naturelle, ſur les progrès de Phil
Les diviſions de la Gréce lui étoien
favorables. Athénes & Lacédémone
côté, ne ſongeoient qu'à humilier Th
leur rivale. De l'autre, les Theſſa
pour ſe délivrer de leurs Tyrans, les
bains pour ſe maintenir la ſupériorit
les batailles de Leuctres & de Man
leur avoient acquiſe, ſe dévouoient
lument à Philippe, &, ſans le vou
l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, ſut
profiter de toutes ces diſſenſions. Ce

pour la ſûreté de ſes frontiéres, n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, & il ne le pouvoit guére qu'aux dépens d'Athénes, qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là pluſieurs colonies, outre divers États alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninſule de Palléne, étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de grands démélés avec Amyntas pere de Philippe. Elle avoit même traverſé ce dernier à ſon avénement à la Couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi ſur ſon trône, il uſa d'abord de diſſimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquiſe avec eux & pour eux ſur les Athéniens. Quand il ſe vit en état de faire éclore ſon deſſein, il prit ſes meſures pour former le ſiége d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, & ſollicitérent l'envoi d'un promt ſecours. L'affaire fut diſcutée dans l'aſſemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des Orateurs dans la Tribune. Ils y montérent chacun à leur tour, & leur tour venoit plus tôt ou plus tard ſelon leur âge. Démoſthéne, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'a-

près que ses anciens eurent lontc
la matiére.

Olynth. 2. Dans ce * discours l'Orateur
mieux aller à ses fins, épouvante &
alternativement les Athéniens. P
il représente Philippe sous de
fort différentes. D'un côté, c'est
bitieux, que l'empire du monde
rassasieroit pas; un superbe, qui
tous les hommes, & même se
comme autant de sujets ou d'esc
qui par cette raison, s'irrite de l'
ce trop lente, comme de la révol
rée; un politique vigilant, qui
attentif à se prévaloir des imprud
des fautes d'autrui, saisit avide
conjonctures avantageuses; un
infatigable, que son activité n
& qui supporte continuellement
rudes travaux, sans connoitre ni
de repos, ni différences des sai
héros intrépide, qui s'élance a
des obstacles, & se précipite a
des hazards; un corrupteur, qui,

* *La harangue que Démosthéne prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais Monsieur de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui doit être ici d'un gr dérange l'ordre ment suivi des de Démosthéne celle-ci à la tête thiennes. Quoiq son sentiment, les harangues dre où elles mées.*

se à la main, marchande, trafique, achette, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un Prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, & pour qui elle paroit avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaise foi & la scélératesse; un usurpateur, haï universellement au dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui en foulant aux piés toutes les loix humaines & divines; un tyran, détesté jusques dans le sein de ses Etats, où, par l'infamie de ses mœurs, & par ses autres vices, il a lassé la patience de ses Capitaines, de ses soldats, & généralement de tous ses sujets; enfin un parjure & un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, & que les dieux vont fraper par la main de quiconque voudra servir leur courroux, & seconder leur vengeance.

Voila le double portrait de Philippe que trace Monsieur de Tourreil, en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthéne dont il s'agit: par

où l'on voit avec quelle liberté on p
à Athénes contre un Prince si puissa

Notre Orateur, après avoir ain
présenté Philippe, tantôt comme re
table, tantôt comme aisé à vaincre,
clut que l'unique & sûr moien d'ab
un tel ennemi, c'est de réformer les
nouveaux, de rappeller l'ancien o
de pacifier les dissensions domestiqu
d'étoufer les cabales incessamment re
santes; ensorte que tout se réunisse a
point de l'intérêt public, & qu'à frais
muns, chacun, selon ses talens & f
cultés, concoure à la destruction de
nemi commun.

idas in vo- ...υμάδης. Démade, corrompu par l'or de P
pe, combattit fortement, mais in
ment, l'avis de Démosthéne. On en
sous la conduite du Général Ch
trente galéres & deux mille homm
secours des Olynthiens, qui dans ce b
pressant où toute la Gréce générale
étoit intéressée, ne purent rien ob
que de la seule République d'Athén

.M. 3655. .J.C. 349. Ce secours n'interrompit ni les de
ni les progrès de Philippe. Il marc
Chalcide, s'empare de plusieurs pl
emporte & rase la forteresse de Gir
jette l'épouvante dans toute la co
Olynthe alors, serrée de plus près
menacée des derniers malheurs, e
aux Athéniens une seconde ambas

& sollicita de nouveaux secours. Démosthéne appuie fortement la demande, & prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troisiéme.

L'Orateur, toujours animé d'un zêle vif & ardent pour la sureté & la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vûe des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils persévérent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athénes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moien de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, & emploiés à la célébration des Jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur Trésor mille talens chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on

a pour les nouveaux réglemens. Pé
ensuite, dans le dessein de faire sa co
peuple, proposa de lui distribuer en
de paix les mille talens, & de le dé
par là aux spectacles en donnant à ch
citoien *deux oboles, sauf à reprend
fonds en tems de guerre. La propo
fut agréée, & la restriction aussi. M
comme tout relâchement dégénére t
tard en licence, on prit un tel goût à
distribution, appellée par Démade
glue où les citoiens alloient se pren
qu'ils ne voulurent plus qu'on la re
chât en aucun cas. L'abus fut poussé
tel point, qu'Eubule, un des princi
Chefs de la faction opposée à Dé
thène, fit défendre, sous peine de m
qu'on proposât de rendre à la guer
que Péricles avoit prêté aux jeux &
plaisirs. On punit même Apollodore,
avoir ouvert & appuié l'avis contrai

Cette folle dissipation eut d'étra
suites. On ne pouvoit la réparer que
des impositions, dont l'inégalité p
ment arbitraire perpétuoit de vives
relles, & mettoit dans les préparati
guerre une lenteur, qui, sans épargn
dépense, en ruinoit tout le fruit. Cor
les artisans & les gens de marine,

* *Ces Jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entraînoient coup d'autres dépen*

composoient plus des deux tiers du peuple d'Athénes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à paier de leur personne, le poids des taxes tomboit uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres que les deniers publics se consumoient en fêtes, en comédies, & en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentoit le maître, se mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédoient, à son exclusion, les emplois & les dignités. D'ailleurs il s'agissoit de la vie, si on osoit seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une maniére sérieuse & dans les formes.

Démosthéne hazarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matiére: mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pié une armée pour arréter les entreprises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes que celui qui étoit destiné aux distributions du Théâtre. Il demande qu'on nomme des Commissaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déja que trop, mais pour examiner & abolir celles qui se trouveroient con-

traires au bien de la République. Il n'
couroit pas la peine capitale portée
ces loix, parce qu'il n'en demandoit
actuellement l'abolition, mais qu'on n
mât des Commissaires, pour en f
l'examen. Il laissoit seulement entrevoi
nécessité qu'il y avoit d'abolir une loi
faisoit gémir les plus zélés citoiens, &
réduisoit à l'alternative, ou de se per
eux-mêmes par un conseil fidéle & c
rageux, ou de laisser périr leur patrie
un silence timide & prévaricateur.

Il paroit que ces remontrances n'
rent pas le succès qu'elles méritoie
puisque, dans l'Olynthienne suivan
qui dans l'arrangement ordinaire es
premiére, l'Orateur se vit obligé de
venir encore à la charge sur la dissipat
des deniers militaires. Olynthe, vivem
pressée par Philippe, & jusqu'alors i
secourue par la milice vénale d'Athén
demanda par une troisiéme ambassac
des troupes composées, non de mercé
res & d'étrangers comme auparavai
mais de vrais Athéniens, animés d'u
sincére ardeur pour l'intérêt & de le
propre gloire, & de la cause commu
Sur les vives instances de Démosthén
les Athéniens envoiérent une secon
fois Charès avec un secours de dix-se
galéres, de deux mille hommes de pi
& de trois cens cavaliers, tous citoie

thénes, tels qu'Olynthe les desiroit.
Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours & les efforts d'Athénes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques. Car deux de ses citoiens, Euthycrate & Lasthéne, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la bréche que ses largesses avoient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimoit la trahison, & n'aimoit pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Lasthéne de leur perfidie. Ils en demandérent justice à Philippe, qui les paia de cette ironie plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

An. M. Av. J. Diod. p. 450

Plut. Apoph. pag. 1

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'étoit une des places les plus importantes pour lui, & dont les forces pouvoient le plus balancer sa puissance. Elle avoit, quelques années auparavant, résisté pendant assez lontems aux forces de la Macédoine & de Lacédé-

D. pag.

mone jointes ensemble : & Philippe l'avoit enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Il donna des spectacles, & fit célébrer des Jeux publics, avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas & de festins, où il se rendoit populaire, & combloit tous les conviés de présens & de marques d'amitié.

§. IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthéne. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.*

A. M. 3657. Av. J. C. 347. LES THÉBAINS, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis lontems contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déja remarqué, il avoit gardé une espéce de neutralité par raport à la guerre sacrée, & il sembloit attendre, pour se déclarer, que les deux partis se fussent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre qui les épuisoit également. Les Thébains

pour lors avoient beaucoup rabbattu de cette fierté & de ces ambitieuses prétentions que leur avoient inspiré les victoires d'Epaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchérent l'alliance de Philippe, ce Prince résolut d'épouser la querelle de cette République contre les Phocéens. Il n'avoit point perdu de vûe le projet qu'il avoit formé de se ménager une entrée dans la Gréce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devoit se déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Gréce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens & des Spartiates. Il n'étoit pas assez insensé pour se flater que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Gréce. Il ne lui restoit donc qu'à embrasser le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, & à qui sa puissance devenoit nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux. Mais pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnoissance dont il affectoit de se piquer pour Thébes où il avoit été élevé, il prétendoit se faire honneur de son zêle pour le dieu outragé, & étoit bien aise de se faire la réputation d'un Prince religieux, qui embrassoit vivement les intérêts du dieu & du temple de Delphes, afin de s'attirer

par là l'estime & l'amitié des Grecs. I
politiques font usage de tout, & ch
chent à couvrir les entreprises les plus i
justes du voile de la probité, & quelq
fois même de la religion, quoique so
vent, dans le fond, ils ne fassent auc
cas ni de l'une ni de l'autre.

Demosth. de falsa [leg]atione.

Philippe n'avoit rien plus à cœur q
de s'assurer des Thermopyles qui lui o
vroient un passage dans la Gréce, de s'a
proprier tout l'honneur de la guerre s
crée, de paroitre y avoir tranché en m
tre, & de présider enfin aux Jeux Pyt
ques. Il vouloit porter du secours a
Thébains, & par leur moien se renc
maître de la Phocide: mais, pour m
tre en exécution cette double vûe, il
loit en dérober la connoissance aux At
niens, qui étoient actuellement décla
contre Thébes, & qui depuis lonte
étoient alliés des Phocéens. Il s'agiss
donc de leur faire prendre le change,
leur montrant un autre objet: & c'es
quoi la politique de Philippe réussit m
veilleusement.

Les Athéniens, qui commençoient
se lasser d'une guerre qui leur étoit fo
onéreuse & peu utile, avoient char
Ctésiphon & Phrynon de sonder les
tentions de Philippe, & de le pressen
sur la paix. Ils raportérent que Philip
ne s'en éloignoit pas, & témoignoit m

ne beaucoup de bonne volonté pour la République. Sur quoi l'on résolut d'envoier une ambassade solennelle, pour s'instruire de la vérité plus à fond, & pour avoir les derniers éclaircissemens que demandoit une semblable négociation. Eschine & Démosthéne furent du nombre des dix Ambassadeurs, qui en amenérent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquittérent fidélement de leur commission, & en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, & de la cimenter par la religion des sermens. Alors Démosthéne, qui dans la premiére ambassade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, & leur avoit promis qu'il reviendroit les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, & conseille cependant à ses Collégues de s'embarquer au plus tôt, comme la République l'avoit ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe par-tout où il seroit. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a commandée, marchent à pas d'Ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrêtent trois mois entiers, & donnent le tems à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin s'étant abouchés avec le Roi de Macé-

doine, ils conviennent avec lui des co
ditions de la paix. Celui-ci, content
les avoir endormis par un projet de Tr
té, en différoit de jour en jour la rati
cation. Il avoit trouvé le moien de co
rompre à force de préſens tous les A
baſſadeurs, à l'exception de Démoſth
ne, qui ſe trouvant ſeul, s'oppoſoit
vain à ſes Collégues.

Cependant Philippe faiſoit toujou
avancer ſes troupes. Etant arrivé à Ph
en Theſſalie, il ratifie enfin le Traité
paix, où il refuſe de comprendre les Ph
céens. Quand on eut appris à Athén
que Philippe avoit ſigné le Traité, ce
nouvelle y répandit beaucoup de joi
ſur-tout parmi les perſonnes qui avoie
de l'éloignement pour la guerre, & q
en redoutoient les ſuites. Iſocrate étoit
ce nombre. C'étoit un citoien zélé po
le bien public, & plein de bonnes inte
tions. La foibleſſe de ſa voix, jointe
une timidité naturelle, l'avoit empéc
de ſe produire en public, & de monte
comme les autres, ſur la Tribune a
Harangues. Il avoit ouvert à Athénes u
école, où il donnoit des leçons ſur
Rhétorique, & formoit les jeunes ge
à l'éloquence; & il le faiſoit avec
grand ſuccès & une grande réputation.
n'avoit pas néanmoins renoncé entiér
ment au ſoin des affaires publiques,

Iſocrat. ...t. ad Phi-

le service que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les assemblées, il tâchoit de le lui rendre par ses Ecrits où il exposoit ses sentimens : & ces Ecrits devenoient bientôt publics, & étoient lus avec beaucoup d'empressement.

Dans l'occasion dont il s'agit, il en fit un assez long, qu'il adressa à Philippe, avec qui il étoit en liaison, mais de la maniére qui convient à un bon & fidéle citoien. Il étoit alors fort âgé, & avoit au moins quatre-vingts huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entr'eux tous les peuples de la Gréce, & à porter ensuite la guerre contre le Roi des Perses. Il s'agissoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient; savoir Athénes, Sparte, Thébes, Argos. Il avoue que si Sparte ou Athénes étoient dominantes comme autrefois, il n'auroit garde de faire une telle proposition, qui ne seroit point certainement de leur goût, & que la fierté de ces deux Républiques, nourrie & augmentée par d'heureux succès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Gréce, fatiguées & épuisées par de longues guerres, & humiliées chacune à leur tour par des revers fâcheux, ont un intérêt égal à

poser les armes, & à vivre en paix, sel[illegible]
l'exemple qu'Athénes avoit commenc[illegible]
leur en donner; c'est l'occasion du mo[illegible]
la plus favorable à Philippe de conci[illegible]
ensemble toutes les villes de la Gréce.

S'il avoit le bonheur de réussir dans [illegible] tel projet, un succès si glorieux & si ava[illegible]tageux l'éleveroit au-dessus de tout [illegible] qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dan[illegible] la Gréce. Mais le dessein & le projet seu[illegible] quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il [illegible] peut attendre, lui attireroit infailliblement l'estime, l'affection, & la confiance de tous les peuples de la Gréce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes, & à toutes les conquêtes dont il pourroit se flater.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent & le décrient comme un Prince artificieux, qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles, mais qui dans le fond n'a d'autre vûe que d'opprimer la Gréce, & de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit désir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n'ont aucun fondement; n'étant pas vraisemblable qu'un Prince, qui fait gloire de descendre d'Hercule le Libérateur de la Gréce, songeât à l'envahir, & à s'en rendre le Tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes, si capables de noircir

ſon nom & de ternir toute ſa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fauſſeté aux yeux de toute la Gréce, par des preuves non ſuſpectes, en laiſſant & maintenant chaque ville dans la poſſeſſion de ſes loix & de ſa liberté, en écartant avec ſoin tout ſoupçon de partialité, en n'épouſant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble déſintéreſſement & par un amour inaltérable de la juſtice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de Pacificateur de la Gréce, titre infiniment plus glorieux que celui de Vainqueur & de Conquérant.

C'eſt dans les Etats du Roi de Perſe qu'il doit aller chercher & mériter ces derniers traits. La conquête lui en eſt ouverte & aſſurée, s'il vient à bout de pacifier la Gréce. Il doit ſe ſouvenir qu'Agéſilas, avec les ſeules troupes de Sparte, fit trembler le trône Perſan, & l'auroit certainement renverſé, ſans les diviſions domeſtiques de la Gréce qui l'y rappellérent. La victoire ſignalée des dix-mille ſous Cléarque, & leur retraite triomphante à la vûe d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit attendre des Macédoniens & des Grecs réunis enſemble, & commandés par Philippe, contre un Prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit en témoignant qu'il
roit que les dieux n'ont accordé jusqu
à Philippe tant d'heureux succès,
pour le mettre en état de former & d'
cuter la glorieuse entreprise dont il
trace le plan. Il réduit ses avis à t
points : gouverner son propre em
avec sagesse & justice, pacifier les peu
voisins & la Gréce entiére sans y rien
tendre pour soi, porter ensuite ses ar
victorieuses dans un pays ennemi de t
tems des Grecs, & qui avoit souvent j
leur perte. Il faut l'avouer : voila un p
bien magnifique, & bien digne d
grand Prince. Mais Isocrate connoi
mal Philippe, s'il l'en croioit capabl
n'avoit ni l'équité, ni la modération
le désintéressement que demandoit u
projet. Il songeoit réellement à pa
dans la Perse, & sentoit bien qu'aup
vant il faloit s'assurer de la Gréce. M
c'étoit par la force, & non par des bi
faits, qu'il vouloit s'en assurer. Il ne s
geoit point à gagner les peuples, ni à
persuader, mais à les abbattre & à
domter. Comme de son côté il ne fai
aucun cas des alliances & des traités
mesuroit les autres sur lui-même, & v
loit les retenir par des liens plus for
selon lui, que ceux de l'amitié, de la
connoissance, & de la bonne foi.

Démosthéne, qui étoit plus au fait

faires qu'Isocrate, jugeoit plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du Roi de Macédoine, & qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine au contraire, qui étoit entiérement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses & dans le procédé de ce Prince que candeur & bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Thespies & Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserveroit, & ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétabliroit l'ordre dans Thébes; qu'Orope demeureroit en propre aux Athéniens; & que pour équivalent d'Amphipolis, on leur livreroit l'Eubée. Démosthéne eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, & que la lui abandonner, c'étoit trahir l'Etat, & lui livrer la Gréce entiére; il ne fut point écouté, & le discours d'Eschine qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

Toutes ces délibérations donnérent le tems à ce Prince de s'emparer des Thermopyles, & d'entrer dans la Phocide. Jusques-là on n'avoit pu réduire les Pho- AN. M. 3 Av. J.C. Diod. l. Pag. 455

céens à la raiſon. Philippe n'eut qu'
montrer : la terreur de ſon nom jetta
tout l'épouvante. Suppoſant qu'il ı
choit contre des ſacriléges, & non ı
tre des ennemis ordinaires, il fit prei
à tous ſes ſoldats des couronnes de
rier, & les mena au combat comme
la conduite du dieu même dont il
geoit l'honneur. A cet aſpect, les I
céens ſe crurent vaincus. Ils deman
la paix, & ſe livrent à la merci de Ph
pe, qui permet à Phalécus leur che
ſe retirer dans le Péloponnéſe avec
huit mille hommes qu'il avoit pris
ſolde. Ainſi Philippe, ſans qu'il lui
coutât beaucoup de peine, remporta ı
l'honneur d'une longue & ſangl
guerre qui avoit épuiſé les forces des d
partis. [a] Cette victoire lui fit un honr
incroiable dans toute la Gréce. Il
étoit parlé que de cette glorieuſe exp
tion. On le regardoit comme le veng
du ſacrilége, & le protecteur de la ı
gion; & l'on mettoit preſque au nom
des dieux, celui qui en avoit défend
majeſté avec tant de courage & de ſuc

Philippe, pour ne paroitre rien fair
ſon autorité privée dans une affaire

a Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem ſacrilegii, illum ultorem religionum. Dignum itaque qui proximus haberetur, quem deorum majeſtas dicata ſit. *Juſtin.*

icernoit toute la Gréce, assemble le
nseil des Amphictyons, & les établit,
ur la forme, souverains Juges de la
ine encourue par les Phocéens. Sous le
m de ces Juges dévoués à ses volontés, il
donne qu'on ruinera les villes de la Pho-
de, qu'on les réduira toutes en bourgs
e soixante feux, & que les bourgs se-
ont placés à une certaine distance l'un de
autre; que l'on proscrira irrémissible-
nent les sacriléges, & que les autres ne
lemeureront possesseurs de leurs biens,
u'à la charge d'un tribut annuel, qui
'exigera jusqu'à la restitution entiére des
ommes enlevées du temple de Delphes.
Philippe ne s'oublia pas dans cette occa-
ion. Après avoir soumis les Phocéens
ebelles, il demanda qu'on lui transpor-
ât le droit de séance au Conseil Am-
phictyonique dont on les avoit déclaré
déchus. Les Amphictyons, dont il ve-
noit de servir la vengeance, n'osérent le
refuser, & l'aggrégérent à leur corps: ce
qui étoit pour lui d'une grande importan-
ce, comme la suite le fera voir, & d'une
très-dangereuse conséquence pour tout
le reste de la Gréce. Ils donnérent aussi à
Philippe l'intendance des Jeux Pythiques
conjointement avec les Béotiens & les
Thessaliens, parce que les Corinthiens,
qui l'avoient eue jusques-là, s'en étoient

rendus indignes par la part qu'ils a
prise au sacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athénes la m
dont les Phocéens avoient été trai
comprit, mais trop tard, le tort
avoit eu de ne pas déférer aux c
de Démosthéne, & de s'être livré
glément aux vaines promesses d'un
tre qui avoit vendu sa patrie. O
honte & la douleur d'avoir manq
devoirs de la confédération à l'éga
Phocéens, ils reconnurent qu'en
donnant leurs Alliés, ils avoien
leurs propres intérêts. Car Philippe
tre de la Phocide, l'étoit deve
Thermopyles, ce qui lui ouvr
portes & lui donnoit les clés de la
Les Athéniens donc, justement al
pour eux-mêmes, ordonnérent qu
tireroit les femmes & les enfan
campagne dans la ville, qu'on réta
les murs, & qu'on fortifieroit le
pour se mettre en état de défense
d'invasion.

Demost. de fals. legat. 312.

Ils n'avoient point eu de part a
cret qui avoit reçu Philippe au n
des Amphictyons. Peut-être s'absen
ils, pour ne pas l'autoriser par le
sence : ou, ce qui paroit plus vr
blable, Philippe, en vûe d'éloig
obstacles, & d'éviter les traverse

p

pouvoit rencontrer dans l'exécution de son dessein, assembla tumultuairement les seuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Enfin, il mena si bien son intrigue, qu'il obtint ce qu'il desiroit. On pouvoit contester cette élection comme clandestine, & comme irréguliére. Il en demanda la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membres de ce corps, avoient droit, ou de rejetter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athénes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe, plusieurs étoient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démosthéne fut d'un avis contraire. Il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe, mais il ne croioit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente, ce qui ne pouvoit se faire sans susciter contre Athénes le nouvel Amphictyon, & ceux qui l'avoient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au Décret presque unanime des Amphictyons, & proteste qu'il faut sensément, de crainte de pis, céder au tems, c'est-à-dire consentir à ce qu'on ne peut empécher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthéne intitulé, *Haran-*

gue sur la paix. Il y a beaucoup d'ap rence que son avis fut suivi.

§. V. *Philippe, de retour en Macédo pousse ses conquêtes dans l'Illyrie la Thrace. Il projette une ligue les Thébains, les Messéniens, & Argiens, pour attaquer ensembl Péloponnése. Athénes s'étant décl pour les Lacédémoniens, rompt ligue. Il fait de nouvelles tentat sur l'Eubée : Phocion l'en chasse. ractére de ce célébre Athénien. Phil forme le siége de Périnthe & de Bi ce. Les Athéniens, animés par les rangues de Démosthéne, envoient secours à ces deux villes sous la duite de Phocion, qui en fait lev siége à Philippe.*

An. M. 3660. Av. J. C. 344. *Diod. lib. 16. pag. 456.* QUAND Philippe eut réglé tou qui regardoit le culte du dieu & la sû du temple de Delphes, il retourn Macédoine comblé de gloire, & portant la réputation de Prince relig & d'intrépide conquérant. Diodor marque que tous ceux qui avoient part à la profanation & au pillage temple, périrent misérablement, & rent une fin tragique.

Diod. p. 463. Philippe, content de s'être ouvert entrée dans la Gréce par la prise des T

mopyles, d'avoir ſoumis la Phocide, de s'être rendu un des Juges de la Gréce par la nouvelle qualité d'Amphictyon, de s'être acquis l'eſtime & les louanges de tous les peuples par ſon zêle pour venger l'honneur de la Divinité, crut ſagement devoir s'arréter, pour ne pas ſoulever contre lui tous les peuples de la Gréce en découvrant trop tôt les vûes d'ambition qu'il avoit ſur elle. Et afin de diſſiper ſes ſoupçons, & de calmer ſes inquiétudes, il tourna ſes armes contre l'Illyrie pour étendre ſes frontiéres de ce côté-là, & pour tenir toujours ſes troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit enſuite paſſer en Thrace. Dès les premiéres années de ſon régne, il y avoit déja enlevé pluſieurs places aux Athéniens. Il y pouſſa toujours ſes conquêtes. Suidas marque qu'avant la priſe d'Olyntne, il s'étoit rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide, qui faiſoit partie de la Thrace. La Querſonnéſe étoit auſſi fort à ſa bienſéance. C'étoit une preſqu'île fort riche, où il y avoit pluſieurs villes puiſſantes, & d'excellens pâturages. Elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans ſe mirent ſous la protection de Lacédémone quand Lyſandre eut pris Athénes, & retournérent ſous la domination de leurs

In Καραι

premiers Maîtres quand Conon, fils
Timothée, eut relevé sa patrie. Cot
roi de Thrace, conquit ensuite la Qu
sonnése sur les Athéniens; & ils y r
Diod. l. 16. trérent enfin par la cession de Cher
434. blepte fils de Cotys, qui se trouvant t
foible pour la défendre contre Philip
la leur abandonna la quatriéme anné
l'Olympiade CVI, en se réservant né
moins Cardie, qui étoit la ville la p
considérable de la presqu'île, & qui
Ibid. p. 464. formoit comme la porte & l'entrée. Qu
Philippe eut dépouillé Chersoblepte
son roiaume, ce qui arriva la secon
A. M. 3661. année de l'Olympiade CIX, ceux de C
Av. J. C. 343. die, dans la crainte de tomber entre
mains des Athéniens qui revendiquoi
leur ville dont ils avoient été autrefois
maîtres, se jettérent entre les bras de I
lippe, qui ne manqua pas de pren
leur protection.

A. M. 3662. Diopithe, chef de la colonie que
Av. J. C. 342. Athéniens avoient envoiée dans la Qu
Liban. in sonnése, regardant cette démarche de
Demost. pag. part de Philippe comme un acte d'hos
té contre la République, sans en att
dre l'ordre, & bien persuadé qu'on
le désavoueroit point, se jette brusq
ment sur les terres de ce Prince dan
Thrace maritime pendant qu'il étoit
cupé dans la haute Thrace à une gue
importante, les pille avant qu'il pu

[p]révenir pour lui faire tête, les ſaccage, & remporte un riche butin, qu'il met en ſûreté dans la Querſonnéſe. Philippe, hors d'état de s'en faire raiſon par la voie qu'il eût voulu, ſe contenta de s'en plaindre amérement par ſes lettres aux Athéniens. Les Penſionnaires qu'il avoit dans Athénes, firent leur devoir. Ces langues vénales eurent ſoin de répandre leur venin ſur une conduite, ſinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le déférent comme auteur de la guerre, l'accuſent d'exaction & de piraterie, ſollicitent & preſſent ſon rappel, & pourſuivent avec chaleur ſa condannation.

Démoſthéne, qui dans cette conjoncture voioit l'intérêt public inſéparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit ſa défenſe. C'eſt ce qui fait le ſujet de la harangue *ſur la Querſonnéſe*. Ce Diopithe étoit pere de Ménandre fameux poéte comique, que Térence a fidélement copié.

Diopithe étoit accuſé de vexer les Alliés par des exactions injuſtes. C'eſt à quoi Démoſthéne s'arréte le moins, parce que c'étoit un fait perſonnel. Il ne laiſſe pas de l'excuſer en paſſant par l'exemple de tous les Généraux, à qui les îles & les villes de l'Aſie Mineure paioient de certaines contributions volontaires, par leſ-

quelles elles achetoient la ſûreté de leu
marchands, à qui l'on fourniſſoit des e
cortes pour les défendre contre les pi
tes. Il eſt vrai qu'on peut exercer d
violences, & rançonner mal-à-prop
les Alliés. Mais alors un ſimple décre
une dénonciation dans les formes,
galére deſtinée au tranſport du Géné
révoqué, cela ſuffit pour arréter les ab
Il n'en eſt pas de même des entrepri
de Philippe. Ce n'eſt pas par des men
ces ni par des décrets qu'on les peut a
réter : il faut des levées d'hommes, d
troupes, des galéres.

Elle s'ap-
loit Πάρα-

» Vos Orateurs vous crient ſans ce
» qu'il faut opter entre la paix & la gu
» re. Philippe ne nous en laiſſe pas l'o
» tion, lui qui tous les jours forme
» nouvelles entrepriſes contre nous.
» peut-on douter qu'il ne ſoit l'infra
» teur de la paix, à moins qu'on ne p
» tende que nous n'aurons point lieu
» nous plaindre de lui, tant qu'il n'
» tentera rien ſur l'Attique, ni ſur le
» rée ? Mais il ne ſera pas tems pour l
» de nous y oppoſer, & c'eſt dès à p
» ſent qu'il faut préparer de fortes b
» riéres contres ſes deſſeins ambitieu
» Vous devez poſer comme un princi
» certain, Athéniens, que c'eſt à vo
» qu'il en veut, qu'il vous regarde co
» me ſes plus dangereux ennemis, q

» votre ruine ſeule peut le mettre en re-
» pos, & aſſurer ſes conquêtes, & que
» tout ce qu'il ourdit & trame aujour-
» d'hui, il ne le trame & ne l'ourdit
» qu'en vûe de tomber ſur vous, & de
» réduire Athénes en ſervitude. Aucun
» de vous en effet pourroit-il pouſſer la
» ſimplicité juſqu'à croire que Philippe
» ſoit ſi âpre pour de miſérables bico-
» ques dans la Thrace ; (car quel nom
» donner aux places qu'il attaque main-
» tenant ?) qu'afin de les acquérir il af-
» fronte travaux, ſaiſons, dangers : &
» que pour les ports, pour les arſenaux,
» pour les galéres, pour les mines d'ar-
» gent, pour les immenſes revenus d'A-
» thénes, il n'ait que de l'indifférence,
» qu'il ne les ambitionne en aucune ſor-
» te, & qu'il vous en laiſſera jouir pai-
» ſiblement ?

» Que conclure de tout ce qui a été
» dit ? Que, loin de diſſiper l'armée que
» nous avons en Thrace, il faut l'aug-
» menter & la fortifier par de nouvelles
» levées, afin que, comme Philippe en
» a toujours une toute prête pour op-
» primer & pour aſſervir les Grecs ; vous
» auſſi, de votre côté, vous en ayez tou-
» jours une toute prête pour les défen-
» dre & pour les ſauver. « Il y a lieu de
croire que l'avis de Démoſthéne fut ſuivi.

La même année que cette harangue *Diod. l. pag. 465.*

fut prononcée mourut Arymbas roi d
Molosses ou d'Epire, fils d'Alcétas.
avoit un frere appellé Néoptoléme, do
la fille Olympias épousa Philippe.
Néoptoléme, par le crédit de son ge
dre, étoit parvenu à partager la roiau
avec son frere aîné, à qui seul elle app
tenoit de droit. Cette premiére injusti
fut suivie d'une plus grande. Car, apr
la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bi
par ses intrigues ou par ses menaces, q
les Molosses chasſérent Eacidas, fils
successeur légitime d'Arymbas, & qu
établirent Alexandre, fils de Néopto
me, seul roi de l'Epire. Ce Prince, no
seulement beau-frere mais gendre de P
lippe dont il épousa la fille nommée Cl
patre, comme il sera dit dans la suit
porta la guerre en Italie, où il mour
Après quoi Eacidas remonta sur le trô
de ses aieux, régna seul en Epire,
transmit la couronne à son fils le gra
Pyrrhus, si renommé dans l'histoire R
maine, & cousin issu de germain
grand Alexandre par leur bisaïeul co
mun Alcétas.

Philippe, après ses expéditions da
l'Illyrie & dans la Thrace, tourna ses v
emosth. in du côté du Péloponnése. Cette cont
lipp. 2. de la Gréce étoit alors dans de terrib
Liban. in
mosth.

* *Justin, livre 8. ch. 6. & livre 17. ch. 3. tronque la généalogie de ce Prince confond cette succession*

agitations. Lacédémone, ſans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en Souveraine. Argos & Meſſéne opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, ſur la foi de leurs Orateurs gagnés par ce Prince, avoient cru qu'il alloit ſe détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut ſubjugué la Phocide, il partagea avec eux ſa conquête. Les Thébains embraſſérent avec joie l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnéſe, où leur haine invétérée contre Sparte ne ceſſoit de fomenter les diviſions, & d'entretenir la guerre. Ils ſollicitoient Philippe de s'unir avec eux, & avec les Meſſéniens & les Argiens, pour humilier enſemble Lacédémone.

Ce Prince entendit volontiers à la propoſition d'une alliance qui s'accordoit avec ſes vûes. Il propoſa aux Amphictyons, ou plutôt il leur dicta le Décret qui ordonnoit que Lacédémone laiſſeroit jouir Argos & Meſſéne d'une indépendance entiére, comme le portoit un traité récemment conclu; & ſous ombre de ne pas commettre l'autorité des Etats Généraux de la Gréce, il fit en même tems marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, juſtement allarmée, réclama le ſecours des Athéniens,

& pressa fortement par une ambassade
conclusion d'une ligue nécessaire à la s
reté commune. Toutes les puissances i
téressées à traverser cette ligue, fire
leurs diligences pour en venir à bo
Philippe représenta par ses Ambassadeu
aux Athéniens, qu'ils auroient tort de
déclarer contre lui: que s'il n'avoit poi
rompu avec Thébes, il n'avoit rien f
en cela contre les traités: que pour ma
quer à sa parole, il faloit l'avoir eng
gée, & que les traités mêmes faisoie
foi qu'il n'avoit rien promis à cet égar
Il disoit vrai, à s'en tenir aux articl
exprimés, & aux conventions pub
ques: mais Eschine, dans l'assemblé
avoit donné de vive voix cette parole
son nom. Les Ambassadeurs de Thébe
d'Argos, & de Messéne, pressoient au
de leur côté les Athéniens très-vivemer
& leur reprochoient de n'avoir déja q
trop favorisé sous main les Lacédém
niens ennemis de Thébes, & tyrans
Péloponnése.

Philipp. 2. Démosthéne, insensible à toutes c
sollicitations, & uniquement attentif a
véritables intérêts de sa patrie, mon
sur la Tribune aux harangues, pour a
puier la négociation de Lacédémone.
reproche aux Athéniens, selon sa cout
me, leur nonchalance & leur paresse.
expose les desseins ambitieux de Phili

pe, qui va toujours en avant, & ne tend à rien moins qu'à ſe rendre maître de toute la Gréce. » Vous excellez, leur » dit-il, vous & lui dans ce qui fait l'ob- » jet de votre application & de vos ſoins : » vous parlez mieux que lui, & il agit » mieux que vous. L'expérience du paſſé » devroit au moins vous ouvrir les yeux, » & vous rendre à ſon égard plus cir- » conſpects & plus ſoupçonneux : mais » elle ne fait que vous endormir. Actuel- » lement il fait défiler des troupes vers le » Péloponnéſe, & il y envoie de l'argent; » & l'on attend à toute heure qu'il arri- » ve en perſonne à la tête d'une puiſſante » armée. Vous croiez-vous donc en ſûre- » té, quand il ſe ſera rendu maître de » tout ce qui vous environne ? L'art a » inventé, pour la garde & pour le ſalut » des villes, diverſes défenſes de toute » eſpéce : ramparts, murailles, foſſés, » & autres ouvrages ſemblables. Mais la » nature ceint & environne les ſages » d'un boulevart commun, qui les cou- » vre de tous côtés, & qui pourvoit au » bien & au ſalut des Etats. Quel eſt donc » ce boulevart ? C'eſt la défiance. « Il conclud en exhortant les Athéniens à ſe ré- veiller de l'aſſoupiſſement où ils ſont, à ſecourir promtement les Lacédémoniens, & ſur-tout à punir ſans délai les traîtres domeſtiques, qui par de faux ra-

ports, joints à des assurances captieuses ont trompé le peuple, & causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens & Philippe; ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnése, pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, & tourna ses vûes d'un autre côté. Depuis lontems Philippe regardoit l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Gréce, & dès les premiéres années de son régne il avoit déja fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette Isle, qu'il appelloit *les entraves de la Gréce.* Les Athéniens au contraire avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de la Béotie. Mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif & vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'Isle, & gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité. A la priére de quelques-uns des habitans, il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthomos, place de

Demosth. Philipp. 3. 93.

l'Eubée très-importante, & rétablit dans la contrée trois Tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, & qui en possédoit la quatriéme partie, & y établit cinq Tyrans, qui sous son nom y exerçoient un empire souverain.

Sur cela Plutarque d'Erétrie députa vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit prête de se livrer toute entiére aux Macédoniens. Les Athéniens lui envoiérent quelques troupes sous la conduite de Phocion. Ce Général s'étoit déja fait beaucoup de réputation, & il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'Académie sous Platon, & ensuite sous Xénocrate, & avoit formé dans cette école ses mœurs & sa vie sur le modéle de la plus austére vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours * nuds piés, & sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif & insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant : *Voila Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Plu[t.] Phoc. [p.] 747.

Plut. Phoc 743-7[4]

* So[uliers] marcho[it chaus]sez or[dinai]rement [par] force.

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat pour

aux Athéniens, quoique ſouvent il s'oppoſât avec force à leurs volontés & à leurs caprices, ſans ſe mettre en peine de ménager leur délicateſſe. L'idée que l'on avoit de ſa probité & de ſon zéle pour le bien public, étoufoit tout autre ſentiment; & c'eſt, ſelon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement ſon éloquence ſi efficace & ſi victorieuſe.

J'ai cru qu'il étoit bon de faire un peu connoitre Phocion, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite. Ce fut lui que
M. 3663. J. C. 341. les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoiérent au ſecours de Plutarque d'Erétrie. Ce traître paia d'ingratitude ſes bienfaiteurs, leva l'étendart contr'eux, & conſpira ouvertement à repouſſer ceux qu'il avoit appellés. La perfidie imprévûe ne déconcerta point Phocion. Il pourſuivit ſon entrepriſe, gagna une bataille, & chaſſa Plutarque d'Erétrie.

Après ce grand ſuccès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les Alliés regrettérent ſa bonté & ſa juſtice. Ennemi déclaré de toute violence & de toute concuſſion, il ſavoit ménager les eſprits avec art, & en ſe faiſant craindre, il avoit le rare talent de ſe faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponſe à Chabrias, qui le chargeoit d'aller avec dix vaiſſeaux légers lever le tribut que cer-

taines villes alliées d'Athénes lui paioient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte; trop nombreuse, si je n'ai qu'à visiter des Alliés; & trop foible, si j'ai à combattre des ennemis?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux dans l'expédition de l'Eubée la grande capacité, la valeur, & l'expérience de Phocion. Car Molossus, qui lui succéda, & qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Philippe, qui ne perdoit point de vûe le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Gréce, changea d'attaque, & chercha le moien de dresser une autre batterie contre Athénes. Il savoit que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avoit besoin plus qu'aucune autre de blés étrangers. Pour disposer souverainement de leur transport, & affamer Athénes s'il le pouvoit, il marche vers la Thrace, d'où cette ville tiroit la meilleure partie de ses vivres, dans le dessein d'assiéger Périnthe & Byzance. Pour contenir son roiaume dans le devoir pendant son absence, il y laissa son fils Alexandre avec un souverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune Prince donna dès-lors des preuves de son courage, aiant vaincu quelques peuples voisins, sujets de Macédoine, qui avoient regardé

Demos pro Cte p. 486. 4

AN. M. 3 AV. J. C.

l'abſence du Roi comme un tem
propre à exécuter le deſſein qu'ils a
formé de ſe révolter. Cet heureu
cès des premiéres expéditions d'Ale
donna beaucoup de joie à ſon pe
lui montra ce qu'il en devoit at
Mais craignant qu'attiré par cette a
dangereuſe il ne ſe livrât incon
ment à ſon ardeur & à ſa viva
l'appella auprès de lui, pour deve
même ſon maître, & le former a
tier de la guerre.

Démoſthéne néanmoins ne ce
crier contre l'indolence des Athé
que rien n'étoit capable de tirer
ſommeil léthargique, & contre l'a
des Orateurs, qui gagnés par les
de Philippe, amuſoient le peuple
ſpécieux prétexte d'une paix qu'o
jurée avec lui, & qu'il violoit o
ment tous les jours par les nouve
trepriſes qu'il formoit contre la
blique. C'eſt ce qui fait le ſujet de
rangues appellées Philippiques.

Philipp. 3. p. 90. » D'où vient, leur dit-il, qu'au
» tous les Grecs embraſſoient av
» d'ardeur la liberté, & que main
» ils courent tous à la ſervitude
» qu'il régnoit alors dans l'eſprit d
» ples, ce qui de nos jours n'y
» plus; ce qui triompha de l'opule
» Perſes; ce qui maintint la Gréce



e qui dans nulle occaſion , ſoit ſur
erre, ſoit ſur mer , ne ſe démentit ja-
ais : mais qui , étoufé maintenant
ns tous les cœurs , a ruiné générale-
nt toutes nos affaires , & bouleverſé
fond en comble la conſtitution de
Gréce. C'eſt cette haine commune ,
e déteſtation générale qu'ils avoient
que contre tout homme aſſez lâche
r ſe vendre à qui vouloit aſſervir la
ce , ou même la corrompre. Alors ,
pter des préſens , c'étoit un crime
al, puni irrémiſſiblement de mort :
os Orateurs, ni vos Généraux n'e-
oient ce honteux & criminel tra-
qui maintenant eſt ſi commun
Athénes , où tout eſt mis à prix ,
ut ſe vend à l'encan.

ans ces heureux tems régnoit une
n parfaite parmi les Grecs, fondée
amour du bien public & ſur le de-
e conſerver & de défendre la li-
 commune. Maintenant les peu-
ſe détachent les uns des autres , &
rent à des jalouſies & à des dé-
es réciproques.Tous, (je n'en ex-
e aucun) Argiens, Thébains , Co-
iens , Lacédémoniens , Arcadiens ,
Nous comme les autres; tous ſe for-
t des intérêts à part. Et voila ce qui
notre ennemi ſi puiſſant. *Philipp. pag. 102.*

e ſalut de la Gréce conſiſte donc à *Ibid. p. 5*

» nous réunir tous contre l'ennemi co
» mun, si cela est possible. Mais au moi
» pour ce qui nous regarde en particuli
» il faut graver profondément dans
» esprits ce principe incontestable, qu'
» tuellement Philippe vous attaque, q
» a rompu la paix, que par la prise
» toutes les places qui vous environn
» il s'ouvre & se prépare un chemin j
» qu'à vous, & qu'il nous regarde com
» ses ennemis mortels, parce qu'il
» bien que nous sommes les seuls ca
» bles de nous opposer au dessein am
» tieux qu'il a de tout envahir.

'hilipp. 3. » Il faut en effet nous y opposer de t
. 88. » tes nos forces, & pour cela embarq
» au plutôt & sans perdre de tems le
» cours dont la Quersonnése & Bysa
» ont besoin ; fournir sur le lieu à
» Généraux tout ce qui leur manqu
» enfin concerter les moiens de sau
» la Grece, menacée du dernier p
;. 94. 95. » Quand tous les autres Grecs préser
» roient la tête au joug, vous, Athéni
» vous devriez toujours combattre p
» la liberté. Après de tels préparat
» faits aux yeux de toute la Gréce, e
» tons tous les autres peuples à nous
» conder : notifions par tout nos réso
» tions, & envoions des Ambassade
» dans le Péloponnése, à Rhodes
» Chio, & sur-tout au Roi de Perse :

» il eſt de ſon intérêt, auſſi-bien que du
» nôtre, d'empécher les progrès de cet
» homme.

La ſuite fera voir que les avis de Démoſthéne furent ſuivis avec aſſez d'exactitude. Dans le tems qu'il parloit ainſi, Philippe marchoit vers la Querſonnéſe. Il ouvrit la campagne par le ſiége de Périnthe, ville conſidérable de la Thrace. Les Athéniéns s'étant mis en devoir d'y *Plut.* envoier du ſecours, les Orateurs firent *Phoc. p.* tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flote. C'étoit un Général abſolument décrié pour ſes mœurs, pour ſes voleries, & pour ſon peu de capacité: mais la brigue lui tint lieu de mérite, & la cabale l'emporta ſur les conſeils des perſonnes les plus ſages & les mieux intentionnées, comme cela n'eſt que trop ordinaire. Le ſuccès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh que pouvoit- *Athe* on attendre d'un Général, non moins *12. p. 5* incapable que voluptueux, qui dans ſes expéditions militaires traînoit après lui des bandes de Muſiciens & de Joueurs d'inſtrumens, qu'il avoit à ſes gages, & qu'il défraioit aux dépens des troupes? Les villes mêmes au ſecours deſquelles il étoit envoié, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports: mais ſuſpect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le

long des côtes, rançonnant les alliés,
méprisé des ennemis.

Diod. lib. pag. 466. Cependant Philippe poussoit vivem le siége de Périnthe. Il avoit trente m hommes de troupes choisies, & des i chines de guerre de toutes sortes & ſ nombre. Il avoit élevé des tours de q tre-vingts coudées de hauteur, & qui ſ passoient beaucoup celles des Pér thiens. Il battoit donc leurs murai avec avantage. D'un côté il en ébranl les fondemens par les mines souterrain de l'autre il en renversoit des pans enti à grands coups de béliers. La résistai des assiégés n'étoit pas moins vigoureu Quand une bréche étoit faite, on ét tout étonné de trouver derriére une a tre muraille tout récemment construi Ceux de Byzance leur envoioient to les secours dont ils avoient besoin. l Satrapes d'Asie, par ordre du Roi d Perses, à qui nous avons vû que les Atl niens avoient eu recours, y firent au entrer des troupes. Philippe, pour ôt aux assiégés les ressources qu'ils tiroie de Byzance, alla lui-même former personne le siége de cette importar place, laissant la moitié de son arm pour continuer celui de Périnthe.

Il vouloit paroitre garder au dehc toutes sortes de ménagemens avec l Athéniens, dont il redoutoit la puissa

& qu'il tâchoit d'endormir par de
es paroles. Dans le tems dont nous
ons, pour ſe précautionner contre
mauvaiſe volonté, il leur écrit une
re, où il tâche de les étourdir à force
reproches ſur leurs contraventions
Traités, qu'il ſe vante d'avoir ob-
é fort religieuſement ; & où il ſait,
toute la fineſſe de l'art, (car il étoit
éloquent) méler les plaintes & les
naces les plus propres à retenir les
mes, ſoit par la honte, ſoit par la
nte. Cette Lettre paroit un chef-
uvre dans l'original. Il y régne une
cité majeſtueuſe & perſuaſive, une
e & une juſteſſe de raiſonnement
tenues juſqu'au bout ; une expoſition
faits ſimple, & chacun ſuivi de ſa
ſéquence naturelle, une ironie dé-
te ; enfin ce ſtile noble & concis, qui
vient ſi bien aux Têtes couronnées.
pourroit appliquer ici à Philippe ce
a été dit de Céſar : *Qu'il*[a] *ſe ſervoit
ſi bien de la plume, que de l'épée.*
La Lettre eſt trop longue, & d'ailleurs
p remplie de faits particuliers mais
portans, pour la pouvoir donner ici
extraits, & en faire un abrégé ſuivi.
n raporterai ſeulement un endroit,
i ſuffira pour juger du reſte.

a Eodem animo dixit, quo bellavit. *Quintil. lib.*
cap. 1.

» Au tems de nos ruptures les plus
» clarées, dit Philippe aux Athénie
» vous vous contentiez de lâcher co
» moi vos armateurs, d'arréter &
» vendre les Négocians qui veno
» trafiquer dans mes Etats, de favori
» quiconque me traversoit, d'infester
» vos courses les terres de mon obéis
» ce. Mais aujourd'hui vous poussez l'
» justice & la haine jusqu'à envoier
» me au Persan des Ambassadeurs, p
» l'engager à me déclarer la guerre.
» c'est ce qui doit paroitre bien étonn
» Car, avant qu'il eût subjugué l'Egy
» & la Phénicie, vous aviez solenne
» ment résolu, que s'il lui arrivoit
» tenter quelque nouvelle entrepri
» vous m'inviteriez indistinctement a
» tous les autres Grecs, à réunir nos f
» ces contre lui. Et néanmoins en
» jour, vous poussez votre haine jusq
» négocier avec lui une alliance cor
» moi. Jadis vos peres, comme je l'
» tends dire, imputoient au fils de Pi
» trate comme un crime irrémissib
» d'avoir appellé le Persan contre
» Grecs : & vous cependant, vous
» rougissez pas de vous permettre ce
» vous ne cessâtes de condanner er
» personne de vos Tyrans.

La Lettre de Philippe valoit un
manifeste, & donnoit aux Pension

qu'il avoit dans Athénes beau jeu
ır le juſtifier dans l'eſprit d'un peuple
t diſpoſé à ſe ſoulager des inquiétudes
litiques, & plus ennemi de la dépenſe
du travail, que de l'uſurpation & de
ı tyrannie. L'ambition démeſurée de
Philippe, & le zêle éloquent de Démoſ-
théne, étoient continuellement aux pri-
ſes. Il n'y avoit entre eux ni paix, ni trê-
ve. L'un avoit grand ſoin de couvrir d'un
prétexte ſpécieux ſes entrepriſes & ſes in-
fractions : l'autre, d'en déveloper les vé-
ritables motifs à un peuple dont les ré-
ſolutions & les mouvemens influoient
beaucoup ſur la deſtinée de la Gréce. Ici
Démoſthéne comprit l'importance d'ef-
facer au plutôt les premiéres impreſ-
ſions que la lecture de cette Lettre pou-
voit faire ſur l'eſprit des Athéniens. Ce
zélé Républicain remonte précipitam-
ment dans la Tribune : y prend d'abord
le ton affirmatif, qui ſouvent fait plus
de la moitié de la preuve, & quelque-
fois la preuve entiére, aux yeux de la
multitude; attache aux plaintes améres
de Philippe l'idée d'une déclaration de
guerre dans les formes; & pour encou-
rager ſes citoiens, pour les remplir de
confiance dans la réſolution qu'il leur
inſpire, il les aſſure que tout leur an-
nonce la ruine prochaine de Philippe,
dieux, Grecs, Perſes, Macédoniens, &

Philippe lui-même. Démosthéne, dar cette harangue, se dispense des régle de la réfutation exacte : il élude le com bat de faits, qui pourroit paroitre déf vantageux, tant Philippe les avoit bie arrangés, & fortifiés de preuves qui pa roissoient sans réplique.

Voici la conclusion que cet Orateu tire de tous ses raisonnemens. » Convaii » cus de ces vérités, Athéniens, & fort » ment persuadés qu'il ne nous est pl » permis de dire que nous avons la pai » (car Philippe vient de nous déclarer » guerre par sa lettre ; & il y a lonten » que par sa conduite il nous la fait) vo » devez ne ménager ni le trésor de l'Eta » ni le bien des particuliers ; mais, loi » que l'occasion le demandera, vous re » dre tous en diligence sous vos ense » gnes, & mettre à votre tête de meilleu » Généraux qu'auparavant. Car il ne fa » pas qu'aucun de vous s'imagine que » mêmes hommes qui ont ruiné vos a » faires, pourront les relever & les ré » blir. Songez quelle infamie c'est qu'u » homme sorti de Macédoine mépr » les périls au point, que pour aggran » son empire, il se jette au fort de la n » lée, & qu'il en sorte criblé de blessur » & que des Athéniens, à qui de dr » héréditaire il appartient de n'obéir » personne, & de faire la loi aux aut

» les armes à la main ; que des Athé-
» niens, dis-je, par découragement &
» par nonchalance dégénérent de la gloi-
» re de leurs ancêtres, & abandonnent
» les intérêts de leur patrie.

Dans le tems même qu'on examinoit cette affaire, on apprit la maniére indigne dont Charès avoit été reçu par les Alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple, & transporté d'indignation il se repentit fort d'avoir envoié du secours à Byzance. Alors Phocion se levant, dit » qu'il ne faloit point se mettre en colére contre la défiance des Alliés, mais contre la conduite des Généraux qui y donnoient lieu. Car ce sont ceux-ci qui vous rendent odieux & formidables à ceux même qui ne sauroient se sauver sans votre secours. « En effet Charès, comme nous l'avons déja dit, étoit un Capitaine sans valeur & sans science militaire. Tout son mérite consistoit à s'être rendu puissant auprès du peuple par un air de confiance & de hardiesse. Sa présomption lui cachoit son incapacité, & une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises. *Plut. in Phoc. p. 741*

Le peuple, frapé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, & ordonna que Phocion allât lui-même avec de nouvelles forces au secours des Alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus *An. M. 3664. Av. J. C. 33[?]*

que tout au salut de Byzance. La répu-
tion de Phocion étoit déja fort gran
non seulement pour sa bravoure &
habileté dans l'art militaire, mais enco
plus pour sa probité & son désintére
ment. Les Byzantins lui ouvrirent le
portes avec joie, & logérent ses sold
dans leurs propres maisons, comme s
eussent été leurs freres & leurs enfans.
soldats & les Officiers Athéniens, t
chés de la confiance qu'on avoit en l
bonne foi, se montrérent très-sages, t
modestes, & entiérement irréprochal
dans leur conduite. Ils ne se firent
moins admirer par leur courage, & d
toutes les attaques qu'ils eurent à sou
nir, on vit des soldats intrépides, &
Diod. l. 16. la vûe même du danger animoit. La p
p. 468. dence de Phocion, secondée par la
leur de ses troupes, obligea bientôt P
lippe d'abandonner son entreprise
Byzance & Périnthe. Il fut chassé
l'Hellespont, après y avoir perdu be
coup de sa réputation: car, jusques-là
avoit passé pour invincible, & rien
voit osé tenir devant lui. Phocion
prit quelques vaisseaux, recouvra qu
ques places fortes où il avoit mis ga
son, & aiant fait des descentes en p
sieurs endroits de ses terres, il pilla t
le plat pays, jusqu'à ce que des trou
s'étant assemblées pour arrêter ses co

ſes, il fut obligé de ſe retirer après avoir été bleſſé.

Les Byzantins & les Périnthiens marquérent au peuple d'Athénes leur reconnoiſſance par un Décret très-honorable, que Démoſthéne nous a conſervé dans une de ſes harangues, & dont je raporterai ici la teneur dans ſon entier. » Sous » le Pontife Boſphoricus *, Damagéte, » après avoir demandé au Sénat la per» miſſion de parler, a dit en pleine aſ» ſemblée : Attendu qu'aux tems paſſés » la bienveillance conſtante du peuple » d'Athénes envers les Byzantins & les » Périnthiens, unis entr'eux & d'allian» ce & d'origine, ne ſe démentit jamais » en aucun cas; que cette bienveillance, » déja ſignalée tant de fois, a tout ré» cemment éclaté, lorſque Philippe de » Macédoine, armé pour la deſtruction » entiére de Byzance & de Périnthe, bat» toit nos murailles, bruloit nos campa» gnes, coupoit nos forêts; qu'en ce » tems de calamité, ce peuple bienfai» ſant nous a ſecouru avec une flote de » ſix-vingts voiles, chargée de vivres, » d'armes, & de troupes; qu'il nous a » ſauvés des derniers périls; qu'enfin il » nous a rétablis dans la paiſible poſſeſ» ſion de notre gouvernement, de nos » loix, & de nos tombeaux : Les Byzan» tins & les Périnthiens, par un Décret,

Demoſt pro Cteſi p. 487. 488

* C'étoit a-paremment premier Magiſtrat.

» accordent aux Athéniens la
» s'établir dans les Etats de P
» de Byzance, de s'y marier, d
» rir des terres, & d'y jouir de
» prérogatives de Citoien :
» troient de plus une place
» aux ſpectacles, & le droit
» ſoit dans le corps du Sénat,
» l'aſſemblée du peuple, auprès
» tiſes : Entendent que tout A
» qui voudra ſe domicilier d
» ou l'autre ville, jouiſſe d'un
» exemtion d'impôts, & d'au
» ges de l'Etat; que ſur le port
» trois ſtatues de ſeize coudées
» qui repréſenteront le peuple
» couronné par le Peuple de B
» par le Peuple de Périnthe : C
» leurs on envoie des préſens a
» Jeux ſolennels de la Gréce,
» y proclame la Couronne
» avons décernée au peuple d'
» enſorte que la même cérém
» prenne à tous les Grecs, &
» nimité des Athéniens, &
» noiſſance des Périnthiens & d
» tins.

Les peuples de la Querſonn
un Décret pareil, dont voici l
» Entre les peuples que la Qu
» comprend, les habitans de Se
» léonte, de Madyte, & d'Alop

» décernent au peuple & au Sénat d'A-
» thénes une couronne d'or de ſoixante
» talens, & dreſſent deux autels, ſavoir;
» l'un à la déeſſe de la Reconnoiſſance,
» & l'autre aux Athéniens, pour avoir,
» par le plus inſigne de tous les bien-
» faits, affranchi du joug de Philippe
» les peuples de la Querſonnéſe, & les
» avoir rétablis dans la poſſeſſion de leur
» patrie, de leurs loix, de leur liberté,
» & de leurs temples : Bienfait, dont ils
» garderont éternellement la mémoire,
» & qu'ils ne ceſſeront jamais de recon-
» noitre ſelon toute l'étendue de leur
» pouvoir. Ce qu'en plein Sénat ils ont
» unanimement réſolu.

Soixa[nte] mille écu[s]

Philippe, après avoir été obligé de le-
ver le ſiége de Byzance, marcha contre
Athéas, roi des Scythes, dont il avoit
reçu quelque mécontentement perſon-
nel, & mena ſon fils avec lui dans cette
expédition. Quelque nombreuſe que fût
l'armée des Scythes, il en vint facile-
ment à bout. Le butin fut conſidérable.
Il conſiſtoit, non en or ou en argent,
dont cette nation avoit le bonheur d'i-
gnorer encore l'uſage & le prix, mais
en bétail, en chevaux, & en un grand
nombre de femmes & d'enfans.

Juſtin. 9. cap. 2

A ſon retour de la Scythie, les Tri-
balles, peuples de la Moeſie, lui diſpu-
térent le paſſage, prétendant avoir leur

part au butin qu'il emmenoit. Il en f
lut venir aux mains. Le combat fi
rude & fort sanglant, & il y demeu
beaucoup de monde sur la place de pa
& d'autre. Le Roi même y fut blessé à
cuisse, & du même coup son cheval fi
tué sous lui. Alexandre accourut au s
cours de son pere, & le couvrant de so
bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceu
qui venoient se jetter sur lui.

§. VI. *Philippe, par ses intrigues, vie à bout de se faire nommer dans le Co seil des Amphictyons, Généralissim des Grecs. Il s'empare d'Élatée. L Athéniens & les Thébains, allarmés p la prise de cette ville, se liguent cont Philippe. Celui-ci fait des propositio de paix, que Démosthéne fait rejette La bataille se donne à Chéronée, Philippe y remporte une célébre vi toire. Procès intenté à Démosthén par Eschine. Celui-ci est condanné, se retire en exil à Rhodes.*

A.M. 3666. L'ATTAQUE de Byzance avoit été
Av. J.C. 338. Athénes comme une rupture absolue
& une déclaration de guerre ouvert
Plut. in Demosth. Le Roi de Macédoine, qui en craigno
p. 748. les suites, & qui redoutoit extrêmemen
la puissance des Athéniens, dont il s'é
toit gratuitement attiré la haine, fit pa
ler d'accommodement & de paix, pou

calmer leur émotion & leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, & qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres: mais Démosthéne qui avoit mieux étudié le caractére de Philippe, & qui étoit persuadé que, selon sa coutume, il ne songeoit qu'à amuser & à tromper les Athéniens, les empécha de préter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce Prince avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, qui le tenoit dans une grande inquiétude, & le désoloit, sur-tout par les courses fréquentes des armateurs Athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses Etats. Ils interrompoient absolument tout le commerce. Ils empéchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, & qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce Roiaume. Philippe sentoit qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, & de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens & les Thébains contre Athénes. Il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer, ni par terre. Ses forces maritimes, en ce tems-là, étoient inférieures à celles de cette République; & le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique, lui demeuroit fermé,

Demost. pro Ctes. p. 497. 45

tant que les Thessaliens ne s'attache roient point à sa suite, & que les Th bains ne lui ouvriroient point un passag Si, pour les engager à se déclarer cont Athénes, il n'eût allégué que l'uniqu motif de son inimitié particuliére, i comprenoit bien qu'il n'ébranleroit pe sonne. Que si, sous le prétexte spécieu d'épouser leur querelle commune, pouvoit une fois les déterminer à l'élir pour Chef, il espéroit de les entraîne plus facilement ou par la persuasion, o par la fraude.

Voila quel étoit son but & son de sein, dont il lui importoit infiniment d ne laisser entrevoir aucune trace, & d ne point faire naître contre lui le plu léger soupçon. Il avoit dans toutes le villes des pensionnaires à gages, qui l donnoient avis de tout, & qui le se voient fort utilement : aussi les paioit bien. Par leur moien il suscita une qu relle aux Locriens Ozoles, appellés au trement, *les Locriens d'Amphisse*, d nom de la ville d'Amphisse leur Cap tale. Leur pays étoit entre l'Etolie & Phocide. On les accusa d'avoir profar une terre sacrée en labourant une can pagne nommée *la campagne Cyrrhée* qui étoit tout près du temple de De phes. Nous avons vu qu'un pareil suj de plainte avoit donné lieu à la premiér

re sacrée. L'affaire devoit être por-
u tribunal des Amphictyons. S'il y
mploié en sa faveur quelque Agent
u ou suspect, il voioit bien qu'à
sûr les Thébains & les Thessaliens
çonneroient sa manœuvre, & que
indubitablement se tiendroient sur
gardes.
s'y prit d'une maniére plus fine, en
uisant sourdement son dessein par
outerrains qui en déroboient toute
oissance. Par le moien des pension-
s qu'il avoit à Athénes, il avoit fait
mer pour *Pylagore* Eschine, qui lui
entiérement vendu. On appelloit
ceux que les villes Grecques dépu-
it à l'assemblée des Amphictyons.
qu'il y fut arrivé, il travailla d'au-
plus efficacement pour Philippe,
n se défioit moins d'un citoien d'A-
es ouvertement déclarée contre ce
ce. Sur ses remontrances, on or-
na une descente sur les lieux, pour
er la terre dont les Amphissiens
ent été jusques-là regardés comme
esseurs légitimes, & qu'on les accu-
maintenant d'avoir usurpée par un
ie sacrilége.
ndant que les Amphictyons visitoient
ampagne litigieuse, les Locriens tom-
t sur eux à l'improviste, les accablent
ne grêle de traits, & les obligent de

prendre la fuite. Un attentat si déclar alluma la haine & la guerre contre ce Locriens. Cottyphe, un des Amphictyons mit en campagne l'armée qu'ils desti noient à châtier les mutins. Comme plu sieurs avoient manqué au rendez-vous elle se retira sans avoir rien fait. Dan l'assemblée suivante des Amphictyons l'affaire fut remise sérieusement en déli bération. C'est-là que les Orateurs, ga gnés déja par Philippe auparavant, prou vérent aux Députés, par un discours étu dié, qu'il faloit, ou qu'ils se cottisassen eux-mêmes pour soudoier des étrangers & châtier les réfractaires; ou qu'ils élus sent Philippe pour leur Général. Les Dé putés, pour épargner à leurs Républi ques la dépense, les fatigues, & les dan gers de la guerre, prirent ce dernier parti Par un Décret public, *on envoie à Phi lippe de Macédoine des Ambassadeurs qui, au nom d'Apollon & des Amphic tyons, réclament son assistance, le pres sent de ne pas négliger les intérêts de ce Dieu, dont se jouent les impies Amphis siens, & lui notifient qu'à ce dessein tou les Grecs aggrégés au corps des Amphic tyons, l'élisent leur Général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'étoit à quoi Philippe aspiroit de puis lontems, & où tendoient tous ses desseins, & toutes les batteries qu'il avoit

dressées jusques-là. Il ne perd donc point de tems. Il assemble incontinent ses troupes, & sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, après quelques légéres expéditions, oubliant & Cyrrhéens & Locriens, qui n'avoient servi que de prétexte à son voiage, & dont il se soucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, & la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencérent à ouvrir les yeux, & virent ce qu'ils avoient à craindre.

Cette nouvelle étant arrivée à Athénes vers le soir, y répandit la fraieur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée. Le Héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la Tribune ?* Personne ne se présente. Il répete à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se léve, quoique tous les Généraux & tous les Orateurs fussent présens ; & qu'à cris redoublés, la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthéne de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du Héraut crie au nom des Loix, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'allarme où l'on étoit, Démosthéne, animé par la vûe même d'un danger si pressant, monte

Demosth. Pro Ctesip. p. 501-504. Diod. l. 1[illegible] *p. 474-477.*

dans la Tribune, & travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, & à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente & aux besoins de l'Etat. Aussi habile politique, que grand Orateur, il forme sur le champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans & au-dehors, sur terre & sur mer.

Ils étoient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croioient attachés inséparablement à Philippe d'inclination & d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, & que la prise d'Elatée leur a appris ce qu'ils en doivent attendre. D'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens & leurs plus dangereux ennemis, & ne pouvoient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il est vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains & les Athéniens ; & elle alloit si loin, que Pindare aiant * loué dans

* *Il avoit appellé Athénes* une ville florissante & célébre, le rempart de la Gréce. Λιπαραὶ καὶ ἀοίδιμοι. Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθῆναι. *Les Athéniens, non contens de dédommager ce Poéte, & de lui envoier de quoi paier l'amende, lui érigérent une statue.*

de ſes ouvrages la ville d'Athénes, les Thébains le condannérent à une groſſe amende. Démoſthéne, malgré des préventions ſi fortement enracinées dans les eſprits, ſe déclare pourtant en leur faveur, & prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, & qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thébes, dont la ruine lui ouvrira un chemin aſſuré vers Athénes.

Démoſthéne leur développe enſuite les vûes que Philippe a eues en s'emparant de cette place. « Que veut-il donc, » & pourquoi a-t-il envahi Elatée ? Il » veut, d'un côté, par la montre d'une » armée, & par l'approche des attirails » de guerre autour de Thébes, encourager ſa faction, lui inſpirer plus d'audace ; d'autre part, fraper du contre-» coup la faction oppoſée, & l'étourdir » tellement, qu'il ſoit en état de la ſubjuguer, ou par la terreur, ou par la » force. Philippe vous preſcrit, par ſon » exemple, le plan que vous devez ſuivre. Aſſemblez ſous Eleuſis un corps » d'Athéniens en âge de ſervir, & ſoutenez-les par votre cavalerie. Par cette » démarche, vous apprendrez à toute la » Gréce, que vous avez les armes à la » main ; & vous inſpirerez aux partiſans

» que vous avez à Thébes une égale co
» fiance pour faire valoir leurs raison
» & pour tenir tête au parti opposé
» lorsqu'ils verront, qu'ainsi que ce
» qui vendent leur patrie à Philippe o
» dans Elatée des troupes toutes prêtes
» les appuier au besoin, de même ce
» qui veulent combattre pour la liber
» vous ont à leur porte tout prêts à l
» défendre en cas d'attaque ». Démo
théne ajouta qu'il faloit sur le cham
envoier des Ambassadeurs vers les pe
ples de la Gréce, & sur-tout vers les Th
bains, pour les engager à former u
ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut sui
dans tous ses chefs, & en conséquen
on forma un Décret, où, après avo
raporté les différentes entreprises par le
quelles Philippe avoit donné atteinte
la paix, on continue ainsi : » C'est pou
» quoi le Sénat & le peuple d'Athénes
» attentifs à la magnanimité de leurs an
» cêtres, qui préféroient la liberté de
» Gréce au salut de leur propre patrie
» ont résolu, qu'après avoir fait de
» priéres & des sacrifices pour invoque
» les Dieux & les demi-Dieux tutélaire
» d'Athénes & de l'Attique, on mett
» en mer deux cens voiles; qu'au plutô
» l'Amiral de leur flote aille croiser e

» deçà des Thermopyles, tandis qu'avec
» un bon corps d'infanterie & de cava-
» lerie, les Généraux de terre iront cam-
» per aux environs d'Eleuſis : Que l'on
» envoie auſſi des Ambaſſadeurs aux au-
» tres Grecs, à commencer d'abord par
» les Thébains, car ce ſont eux que Phi-
» lippe menace de plus près : Qu'on les
» exhorte à ne redouter en aucune ſorte
» Philippe, mais à maintenir avec cou-
» rage leur indépendance particuliére, &
» la liberté commune de toute la Gréce :
» & qu'on leur déclare, que ſi autrefois
» quelque mécontentement a refroidi
» l'amitié réciproque entr'eux & nous,
» le peuple d'Athénes, oubliant le paſſé,
» les aſſiſtera maintenant & d'hommes,
» & d'argent, & de traits, & de toute
» ſorte d'armes, convaincu que les Grecs
» naturels peuvent avec honneur s'entre-
» diſputer la prééminence ; mais qu'ils
» ne peuvent, ſans flétrir la gloire des
» Grecs, & ſans déroger à la vertu de
» leurs ancêtres, ſe laiſſer dépouiller de
» cette prééminence par un étranger, ni
» conſentir à un ſi honteux aſſerviſſe-
» ment.

Démoſthéne, qui étoit à la tête de l'Ambaſſade, partit ſur le champ pour Thébes, & il n'y avoit pas de tems à perdre, car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce Prince en- *Plut. in Demosth. p. 854.*

voia aussi ses Ambassadeurs à Théb
Python * tenoit parmi eux la premi
place, & se distinguoit tellement par
éloquence vive & persuasive, à laqu
il étoit difficile de résister, qu'auprès
lui les autres Députés ne faisoient que l
gayer: mais il trouva ici son maît
Demosth. in Aussi Démosthéne, dans une harang
...t. pro Co- où il raporte les services qu'il a renc
...r. p. 509. à la République, fait sonner celui-
fort haut, & place à la tête de ses
ploits politiques, l'heureux succès
cette importante négociation.

Demosth. Il étoit d'une extrême conséquen
...d. pour Athénes d'attirer dans la ligue
Thébains, qui étoient voisins de l'At
que & la couvroient, qui avoient d
troupes très-aguerries, & qui depuis l
célébres victoires de Leuctres & de Ma
tinée, tenoient le premier rang parı
les peuples de la Gréce pour la bravou
& la science militaire. La chose n'étc
pas aisée, tant à cause des grands se
vices qu'ils avoient reçus encore tout r
cemment de Philippe pendant la guer
de la Phocide, qu'à cause de l'antip
thie ancienne & déclarée entre Théb
& Athénes.

Les Députés de Philippe parlérent l

* *Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Athénes, puis s'étoit tou né du côté de Philippe.* D mosth. pag. 193. & 745.

miers. Ils exposérent & mirent dans tout leur jour, & les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, & les maux sans nombre qu'Athénes leur avoit fait souffrir. Ils leur représentérent vivement les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, & la puissance passeroient dans leur ville, au lieu qu'en se liguant avec Athénes, la Béotie deviendroit le théâtre de la guerre, & éprouveroit seule les pertes, les ravages, les incendies, & tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, & une juste indignation contre la mauvaise foi & les usurpations de Philippe, animoient déja assez Démosthéne : mais la vûe d'un Orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zêle, & lui préta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, & sur-tout la prise d'Elatée en dernier lieu, qui découvroient clairement ses desseins. Il le représenta comme un Prince inquiet, entreprenant, ambitieux,

artificieux, perfide, dont le plan
d'envahir toute la Gréce; mais qui
y réussir plus sûrement, étoit att
n'en attaquer les peuples que les un:
les autres : dont les prétendus bie
étoient des piéges tendus à la cré
des peuples qui ne le connoissoien
pour désarmer ceux dont le zêle p
liberté publique pourroit être un
cle à ses entreprises. Il leur fit con
dre que la conquête de l'Attique
de satisfaire l'insatiable avidité
usurpateur, ne serviroit que de
pour assujettir Thébes, & les autr
les de la Gréce. Qu'ainsi l'intérêt de
Républiques, devenu désormais i
rable, demandoit qu'on oubliât
tement les anciens sujets de méc
tement, pour réunir toutes leurs
contre l'ennemi commun.

heopomp. l Plut. in Demosth. 854. Les Thébains n'hésitérent pas lc
à prendre leur parti. La forte éloc
de Démosthéne, dit un Historien
flant dans leurs ames comme u
impétueux, y ralluma le zêle de
trie & l'amour de la liberté av
d'ardeur, que bannissant de leur
toute pensée de crainte, de pru
de reconnoissance, ils furent tra
tés & ravis par son discours com
une espéce d'enthousiasme, & u
ment enflammés de l'amour de l

ire. On voit ici ce que peut ſur les
rits le talent de la parole, ſur-tout
and il eſt accompagné d'amour & de
e pour le bien public. Un ſeul homme
loit tout à ſon gré dans les aſſemblées
Athénes & de Thébes, également ai-
é, reſpecté, & autoriſé dans ces deux
lles.

Philippe, déconcerté par la réunion
e ces deux peuples, envoia des Ambaſ-
deurs à Athénes pour les engager à ne
oint armer, & à vivre avec lui en bonne
ntelligence. Mais les eſprits étoient trop
igris & trop juſtement allarmés, pour
u'on écoutât aucune propoſition, &
on ne ſe fioit point à la parole d'un
rince qui ne cherchoit qu'à tromper.
Ainſi tout ſe prépara à la guerre, & les
roupes montroient une ardeur incroia-
le. Des perſonnes mal intentionnées eſ-
aiérent de l'éteindre ou de la refroidir
ar le récit de funeſtes préſages, & de
erribles prédictions qu'on mettoit dans
a bouche de la Prêtreſſe de Delphes.
Mais Démoſthéne, plein de confiance
dans les armes des Grecs, & merveilleu-
ſement encouragé par le nombre & par la
valeur des troupes qui ne demandoient
qu'à voir l'ennemi, ne leur permettoit
point de s'amuſer à tous ces oracles & à
toutes ces frivoles prédictions. C'eſt pour
lors qu'il dit que la Pythie *philippiſoit*,

faisant entendre par ce mot que c'ét
l'argent de Philippe qui causoit l'enth
siasme de la Prêtresse, qui lui ouvro
bouche, & qui faisoit parler le die
son gré. Il faisoit souvenir les Théba
de leur Epaminondas, & les Athéni
de leur Périclès, qui regardoient ces o
cles & ces prédictions comme de vai
épouventails, & ne consultoient que
raison. L'armée d'Athénes partit donc s
le champ, & se mit en marche. Les Th
bains, surpris d'une si promte diligen
s'y joignirent, & tous ensemble atten
rent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'aiant pu
empécher les Thébains de se joindr
ceux d'Athénes, ni porter ceux-ci à fai
alliance avec lui, après avoir réuni to
tes ses troupes, entra dans la Béotie.
avoit trente mille hommes de pié,
deux mille chevaux. L'armée des enn
mis n'étoit pas tout-à-fait si nombreu
On peut dire que de part & d'autre
courage des soldats étoit égal : mais
mérite des Chefs ne l'étoit pas. Et c
pouvoit-on alors comparer à Philipp
Iphicrate, Chabrias, Timothée, f
meux Chefs des Athéniens, n'étoie
plus. Phocion auroit pu lui tenir têt
mais, outre que cette guerre avoit été e
gagée contre son avis, la faction co
traire lui avoit donné l'exclusion,

avoit fait nommer pour Généraux Charès qui étoit absolument décrié, & Lysiclès qui ne se distinguoit que par une téméraire & présomptueuse audace. C'est par le choix de tels Chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des Etats.

Les deux armées campérent près de Chéronée ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, aiant mis auprès de lui les plus habiles Officiers qu'il eût : & lui, il se chargea de la droite. Dans l'autre armée les Thébains formoient l'aile droite, & les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part & d'autre les signaux. Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire balança lontems entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage & de bravoure. Alexandre, qui dès lors animé d'un beau feu cherchoit à se signaler, pour répondre à la confiance de son pere sous les yeux de qui il combattoit, & faisoit le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux Général, & le courage déterminé d'un jeune Officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue & vigoureuse résistance, *le bataillon sacré* des Thébains, qui étoit

l'élite de leur armée. Le res
pes, qui étoient autour d'.
animé par son exemple, ac
mettre en déroute.

A l'aile droite, Philippe,
loit pas céder à son fils, ch
ment les Athéniens, & comr
ébranler, & à leur faire per
rain. Mais ils reprirent bientô
& regagnérent leur premier
clès, l'un des deux Généraux
foncé quelques troupes du
Macédoniens, se crut déja v
& plein d'une téméraire co
s'écria: *Allons, camarades, p*
les jusques dans la Macédoin
s'appercevant que les Athénie
de profiter de leur avantage
dre sa Phalange en flanc, su
troupes avec trop d'ardeur,
ment: *Les Athéniens ne saven*
cre. Aussitôt il donne ordre à s
de se replier sur une petite h
voiant que les Athéniens er
s'abandonnoient à la poursuit
qu'ils avoient enfoncés, il va
eux avec sa Phalange, & les p
queue & en flanc, les met e
Démosthéne, plus grand hom
que grand homme de guerre
capable de donner dans ses d
salutaires conseils que de les so

Polyæn. strateg. lib. 4.

un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, & jetta bas ſes armes. On prétend même que pendant qu'il fuioit, ſa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrétoit, & cria : *Donnez-moi la vie.* Il demeura ſur la place plus de mille Athéniens, & l'on en fit priſonniers plus de deux mille, parmi leſquels ſe trouva l'Orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Plut. in v decem orat. 845.

Philippe, après avoir érigé un trophée, & offert aux dieux un ſacrifice en action de graces pour la victoire qu'il venoit de remporter, diſtribua des récompenſes aux Officiers & aux ſoldats, à chacun ſelon ſon mérite & ſon rang.

La maniére dont il ſe conduiſit après le gain de la bataille, montre qu'il eſt bien plus aiſé de vaincre des ennemis armés, que de ſe vaincre ſoi-même, & que de ſurmonter ſes paſſions. Au ſortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux Officiers, enivré également de joie & de vin, il ſe tranſporta ſur le champ de bataille, & là, inſultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un Décret que Démoſthéne avoit dreſſé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la meſure : *Démoſthéne Péanien, fils de Démoſthéne, a dit.* Il n'y eut per-

ſonne qui ne fût choqué de voir le
ſe deshonorer lui même & flétrir ſ
re par une baſſeſſe ſi indigne d'un
d'un vainqueur: mais tous gardo
ſilence. L'Orateur Démade, du n
des priſonniers, mais toujours lib
le ſeul qui osât lui en faire ſentir
cence. *Eh Seigneur*, lui dit-il, *la j*
vous aiant donné le rôle d'Agame
comment ne rougiſſez-vous point d
celui de Therſite? Cette parole,
d'une généreuſe liberté, lui ouv
yeux, & le fit rentrer en lui-mêm
de ſavoir mauvais gré à Démade
eſtima encore davantage, lui fi
ſorte d'amitiés, & le combla d'ho

Depuis ce tems-là il parut chan
tiérement d'eſprit & de conduite
me [a] ſi, dit un Hiſtorien, la conve
de Démade eût adouci ſon hume
l'eût familiariſé avec les graces A
Il renvoia libres tous les priſonnie
niens, ſans exiger d'eux aucune r
& leur donna à la plupart des
dans la vûe de gagner, par ce bon
ment, une République auſſi p
que celle d'Athénes. En quoi, ſel
Diod. Lib. ... il remporta un ſecond trio

bat, ſon courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvérent préſens : ici ſa bonté & ſa clémence lui gagnérent la Ville entiére, & lui ſoumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laiſſé une bonne garniſon dans Thébes.

On dit qu'Iſocrate, le plus célébre Rhéteur de ce tems-là, qui aimoit tendrement ſa patrie, ne put ſurvivre à la perte & à la honte qu'elle venoit de ſouffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne ſachant point comment Philippe uſeroit de ſa victoire, & voulant mourir libre, il avança ſa fin en ceſſant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingts dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de ſon ſtile & de ſes ouvrages. *Plut. in Iſocrat. pag. 837.*

Démoſthéne paroiſſoit la principale cauſe du terrible échec qu'Athénes venoit de recevoir, & qui porta un coup mortel à ſa puiſſance dont elle ne ſe releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette ſanglante défaite qui intéreſſoit tant de familles ; lorſqu'il n'auroit pas été ſurprenant que la multitude, ſaiſie de fraieur & d'allarme, ſe fût laiſſé emporter à quelque mouvement de colére aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder en quelque ſorte comme l'au- *Demoſth. pro Cteſiph. pag. 514. Plut. in Demoſth. pag. 855.*

teur d'une si affreuse calamité : c
moment-là même, le Peuple se liv
core entiérement aux conseils de D
théne. Les précautions qu'on prit
ser des gardes, de relever les mu
réparer les fossés, furent prises c
mément à ses avis. On le charge
même du soin de pourvoir aux v
& de réparer les murs. Il s'acqui
cette derniére commission avec u
nérosité qui lui fit beaucoup d'hon
& pour laquelle dans la suite on l
cerna une couronne d'or à la requ
Ctésiphon, en récompense de ce
avoit fait don à la République
somme assez considérable qu'il
fournie de son propre fonds pour
ver les réparations des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit,
à-dire après la bataille de Chéroné
Orateurs qui étoient contraires à
mosthéne, s'étant élevés contre l
concert, & l'aiant appellé en j
pour lui faire son procès, le peuple
contenta pas de le renvoier abso
toutes leurs charges & accusations,
le combla encore de plus d'hon
qu'il n'avoit jamais fait ; tant la
ration qu'on avoit conçue pour son
& pour sa fidélité étoit à l'épreuv
plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturelle

léger, inégal, & ſujet à punir ſes fautes & ſes négligences en la perſonne de ceux dont les projets ſouvent ne manquoient de réuſſir que par ſes lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démoſthéne au milieu d'une calamité publique dont il paroiſſoit ſeul l'auteur, rendent un hommage glorieux à ſa capacité & à ſa droiture. Par cette démarche pleine de ſageſſe & de courage, ils ſemblent en quelque ſorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entiérement ni aſſez tôt déféré à ſes avis, & ſe reconnoitre ſeuls coupables de leurs diſgraces.

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée aiant été raportés à Athénes pour y être inhumés, il choiſit Démoſthéne pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve autentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais ſuccès de la bataille, mais à la divine Providence ſeule, qui diſpoſe des événemens humains comme il lui plait; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'inſcription gravée ſur le tombeau de ces illuſtres morts.

Plut. ib. Demoſth. p. Cteſiph. pa. 519. 520.

La terre couvre ici ces victimes d'Etat,
Que leur zêle immola dans le fort du combat.

Ne peut vous affranchir des volontés

Aux dieux seuls appartient l'attribu
peccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur im

Demosth. pro Ctesiph. pag. 505.

C'est la solide réponse que Dém
ne oppose aux reproches qu'Esc
cessoit de lui faire sur la perte de c
taille. » Attaquez-moi, lui disoit
» les avis que je donnai, mais al
» vous de me calomnier sur ce q
» va. Car c'est au gré de l'Intellig
» prême que tout se dénoue & se
» ne; au lieu que c'est par la nat
» avis mêmes qu'on doit juger de
» tion de celui qui les donne. S
» par l'événement, Philippe a
» ne m'en faites point un crime,
» c'étoit Dieu qui disposoit de la
» re, & non moi. Mais qu'avec u
» ture, qu'avec une vigilance,
» une activité infatigable & supé
» mes forces, je ne cherchai pa

» donnez carriére à vos accusations.

Il emploie ensuite cette figure noble & hardie, qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, & que Longin a tant fait valoir. Démosthéne veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Il en use bien d'une autre sorte, dit ce Rhéteur : & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Gréce : *Non Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu sur terre à Marathon & à Platée, sur mer devant Salamine & Artémise ; & tant d'autres, qui tous ont reçu de la République les mêmes honneurs de la sépulture, & non ceux là seulement qui ont réussi & remporté la victoire.* Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des sermens si extraordinaires, il déifie en quelque sorte ces anciens Citoiens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme au-

Ibid. p. 50

Long. de subl. cap. 1

tant de dieux, par le nom deſquels o[n]
doit jurer ?

J'ai déja remarqué ailleurs comb[ien]
ces diſcours * prononcés ſolennellem[ent]
à la gloire de ceux qui étoient morts [en]
combattant pour la liberté, étoient cap[a]-
bles d'inſpirer à la Jeuneſſe Athénien[ne]
un zéle ardent pour la patrie, & un v[if]
ſch. contr. ſiph. pag. defir de ſe ſignaler dans les combats. Un[e]
autre cérémonie, obſervée à l'égard des
enfans de ceux dont les peres étoien[t]
morts au lit d'honneur, n'étoit pa[s]
moins efficace pour exciter à la vertu[.]
Dans une fête célébre où l'on repréſen-
toit des ſpectacles en préſence de tout le
peuple, un Héraut montoit ſur le théâ-
tre pour y produire de jeunes orphelins
couverts d'une armure complette, &
crioit à haute voix : » Ces jeunes Orphe-
» lins, à qui une mort prématurée a ra-
» vi au milieu des hazards leurs peres il-
» luſtres, ont retrouvé dans le peupl[e]
» un pere qui a pris ſoin d'eux juſqu'à
» la fin de leur enfance. Maintenant i[l]
» les renvoie armés de pied en cap, va-
» quer ſous d'heureux auſpices à leur[s]
» affaires ; & les convie de mériter cha-
» cun à l'envi les premiéres places dan[s]

* *Demoſthéne, dans le diſcours contre Leptine,* page 562, *fait obſerver qu'il n'y avoit que la ville d'Athénes qui fit ainſi prononcer les oraiſons funé[-] bres à l'honneur de ceu[x] qui étoient morts pour l[a] patrie.*

» la République. « C'est par de pareils moiens que se perpétuent dans un Etat la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu & de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, & deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua le décret qui lui avoit accordé une couronne d'or, & qu'il intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthéne. Mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquiéme ou sixiéme année du régne d'Alexandre. J'en raporterai ici le succès, pour ne point couper dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On [a] accourut de toutes parts, dit Cicéron, & l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux Orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles dissensions & par une haine implacable !

a Ad quod judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum, in gravissima causa, accurata & inimicitiis incensa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

Ces deux discours ont toujours été r[illegible] gardés comme les chef-d'œuvres de l'a[illegible] tiquité les plus parfaits, sur-tout celui [illegible] Démosthéne. Cicéron l'avoit traduit [illegible] entier, preuve éclatante du cas qu'il [illegible] faisoit. Malheureusement, de tout [illegible] ouvrage, il ne nous reste que l'ava[illegible] propos, qui fait bien regretter le rest[illegible]

A travers les beautés sans nombre q[illegible] se montrent de toutes parts dans ces de[illegible] harangues, on y voit ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable qui en peut ternir beaucoup l'éclat, & qui me paroit contraire aux régles de la saine & bonne éloquence : ce sont les injures grossiéres que ces deux Orateurs se disent de part & d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce stile & ce tissu d'injures grossiéres étoit contraire à la bonne éloquence. En effet, tout discours dicté par la passion & par la vengeance, devient infailliblement suspect aux Juges; au lieu qu'un discours, fort & invincible du côté des raisons, mais retenu & modéré par les maniéres, gagne les cœurs en même tems qu'il éclaire les esprits, & persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'Orateur, que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du tems paroissoit fort favorable à Eschine. Le parti des Macédoniens, qu'il avoit toujours favorisé, étoit très-puissant à Athénes, sur-tout depuis la ruine de Thébes. Cependant Eschine succomba, & paia de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes: & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siécles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais quand ce vint à celle de Démosthéne, les battemens de mains, les acclamations redoublérent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Et que seroit-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même ?*

Au reste, le Vainqueur usa bien de la victoire. Car au moment qu'Eschine sortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Démosthéne, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine * s'écria: *Comment ne regretterois-je pas une patrie, où*

* *Quelques Auteurs attribuent ce mot à Démosthéne, lorsque, trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, & fut à son tour banni d'Athénes.*

je laisse un ennemi si généreux, que je désespére de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent !

§. VII. *Philippe, dans le Conseil des Amphictyons, se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses, & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, & épouse une autre femme. Il célébre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre Roi d'Epire, & est tué au milieu de ces noces.*

AN. M. 3667. ON PEUT DIRE que ce fut la ba-
AV. J. C. 337. taille de Chéronée qui mit la Gréce sous le joug. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse avec des millions d'hommes, avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine, & à Marathon. Philippe, dans les premiéres années de son régne, avoit repoussé, divisé, désarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Gréce, & s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Gréce avoit reçues des Barbares, & ne médite rien moins
Diod. l. 16. que de renverser leur empire. Le prin-
pag. 479. cipal fruit qu'il tira de sa derniére victoire, & c'étoit le but qu'il se proposoit depuis lontems, & qu'il n'avoit jamais

les troupes Attale & Parmenion,
e ses Chefs, sur la valeur & la pru-
desquels il comptoit le plus, &
artir pour l'Asie Mineure.
int le dehors étoit heureux & bril- *Plut. in Alex. p. 669.*
our Philippe, autant l'intérieur
naison étoit pour lui triste & af-
. La division & le trouble y ré-
:. La mauvaise humeur d'Olym-
qui étoit naturellement jalouse,
& vindicative, y excitoit conti-
nent des querelles & des disputes,
oit la vie désagréable à Philippe.
irs, mari peu fidéle lui-même, on
l qu'il éprouva l'infidélité qu'il
néritée. Soit juste sujet de plainte,
ereté & inconstance de sa part, il
jusqu'à la répudier. Alexandre, qui
lusieurs autres sujets de mécon-
ent, fut vivement piqué de l'injure
faisoit à sa mere.
ppe, après avoir répudié Olym-



la chaleur du vin, Attale, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur Roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colére, irrité d'un discours si offensant: *Quoi misérable*, lui dit il, *me prends-tu donc pour un bâtard?* & en même tems il lui jetta sa coupe à la tête. Attale repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête, & oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nue droit à son fils, mais heureusement le pere tomba, & les conviés eurent le loisir de se jetter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi & à son pere, il exhala son ressentiment par cette amére raillerie: *Vraiment les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette insulte il sortit, & aiant pris avec lui sa mere Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront, il la mena en Epire, & pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe,

Grecs étoient en bonne intelligence
ıx. *Vraiment, Seigneur,* lui répon-
marate, *il vous sied bien de vous
tant en peine de la Gréce, vous
ez rempli votre propre maison de
querelles & de dissensions.* Le Prince
: jusqu'au vif ce reproche, revint
reconnut sa faute, & rappella
dre en lui envoiant ce même Dé-
pour lui persuader de revenir.

ippe ne perdoit point de vue la AN. M. 3668.
ête de l'Asie. Plein du grand projet AV. J. C. 336.
ouloit dans sa tête, il consulte les
pour savoir quel succès il auroit.
ie lui répond : *Le taureau est déja
né, sa fin approche, & il va bien-
e immolé.* Il n'hésite pas un mo-
& interpréte en sa faveur un ora-
nt l'ambiguité auroit dû au moins
r en suspens. Pour se mettre en état
plus penser qu'à son expédition
les Perses & de se livrer tout en-

ces de Cléopatre sa fille, qu'il donn
en mariage à Alexandre roi d'Epire,
frere d'Olympias sa femme. Il y avoit
vité toutes les personnes les plus con
dérables de la Gréce, & il les comb
de toutes sortes de marques d'amitié
d'honneur, pour leur témoigner sa re
connoissance de la qualité de Générali
sime des Grecs qu'on lui avoit conféré
Les villes à l'envi s'empressérent de lu
faire leur cour en lui envoiant des cou
ronnes d'or, & Athénes se signala parmi
toutes les autres par son zéle. Le Poéte
Néoptoléme représenta dans cette fête
une * Tragédie intitulée Cinyras, où, sous des noms empruntés, il représentoit le Prince déja vainqueur de Darius, & maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages, & les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas on célébra des Jeux & des spectacles. Comme ils faisoient partie de la religion, on y porta en pompe & en cérémonie douze images des dieux travaillées avec un art inimitable. Une treiziéme les surpassoit toutes en magnificence : c'étoit celle de Philippe, où il

** Suétone, entre les présages de la mort de Caligula qui mourut à peu-près comme Philippe, observe que ce jour-là le Pantomime Mnester joua la piéce qu'avoit représenté Néoptoléme le jour que Philippe fut tué.*

étoit représenté comme un dieu. L'heure venue, il ſort de ſon palais, revétu d'une robe blanche , & s'avance majeſtueuſement au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens vers le théâtre, où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoit avec impatience. Il étoit précédé & ſuivi de ſes gardes, qui, par ſon ordre, laiſſoient un aſſez grand intervalle entre eux & lui, afin qu'on le pût conſidérer plus facilement, & pour faire voir auſſi qu'il regardoit l'amour des Grecs à ſon égard comme la plus ſûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces , ſe termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de juſtice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attale, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une inſulte ſanglante à Pauſanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci pourſuivoit depuis lontems la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne ceſſoit d'implorer avec chaleur la puiſſance roiale. Mais Philippe , pour ne point mécontenter Attale, oncle de Cléopatre qu'il avoit épouſée depuis la répudiation d'Olympias ſa premiére femme, demeuroit toujours ſourd aux plaintes de Pauſanias. Seulement pour le conſoler, & lui donner des preuves de ſon eſtime &

Un homme déterminé à inqui
bien fort & bien redoutable. Paus
pour l'exécution de ſon deſſein
trier, choiſit le moment de cette
peuſe cérémonie où tous les yeux
attachés ſur le Prince, ſans dout
rendre ſa vengeance plus éclatan
pour la proportionner en quelqu
à la grandeur de l'injure qu'il av
çue, dont il croioit avoir droit de
le Roi reſponſable, après toutes le
ſuites inutiles qu'il avoit faites au
lui pour en tirer la ſatisfaction
étoit dûe. Le voiant donc ſeul d
eſpace vuide que ſes gardes laiſſoi
tour de lui, il s'avance, le perc
coup de poignard, & le fait tombe
à ſes piés. Diodore remarque q
aſſaſſiné dans le moment même
ſtatue entroit dans le Théâtre. L'

en avoir régné 24. Artaxerxe Ochus roi de Perſe mourut auſſi la même année.

Démoſthéne fut ſecrettement averti de cette mort de Philippe, & pour diſpoſer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au conſeil avec un viſage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un ſonge qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de tems après on vit arriver des courriers qui apportoient les nouvelles de la mort de Philippe. On ſe livra à des tranſports de joie immodérés, ſans garder aucune meſure ni aucune bienſéance, & c'étoit Démoſthéne ſur-tout qui inſpiroit ces ſentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs ſur la tête, & vétu magnifiquement, quoique ce ne fût que le ſeptiéme jour de la mort de ſa fille. Il engagea les Athéniens à faire des ſacrifices pour remercier les dieux d'une ſi bonne nouvelle, & par un Décret il fit décerner une couronne à Pauſanias qui avoit commis le meurtre.

Æſchin. contr. Cteſ. p. 440.

On ne reconnoit ici ni Démoſthéne, ni les Athéniens; & l'on a peine à comprendre comment, dans un crime auſſi déteſtable qu'eſt le meurtre d'un Roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à diſſimuler des ſentimens, qui les deshonoroient gratuitement, & qui mar-

mes, certains faits & certaines
plus propres ſouvent à les faire c
que leurs actions les plus éc
parce que dans celles-ci, pou
naire, ils s'étudient, ſe contrefc
donnent en ſpectacle; au lieu
les autres, parlant & agiſſant d'
ture, ils ſe montrent tels qu'ils ſ
art & ſans fard. Monſieur de T
ramaſſé avec aſſez de ſoin la plu
faits & dits mémorables de Phil
il s'eſt appliqué particuliéremen
dre le caractére de ce Prince. Il
pas, dans le récit de ces actions
paroles détachées, attendre b
d'ordre & de liaiſon.

Quoique Philippe aimât les fla
les récompenſât juſqu'à paier d
Roi en Theſſalie les adulations d
dée, il aimoit par intervalles la

tous les jours avant qu'il donnât au-
ice : *Philippe, souviens-toi que tu es*
el.

faisoit paroitre beaucoup de modé- *Senec. de Ira, l. 3. cap. 23.*
n lors même qu'on lui parloit d'une
iére choquante & injurieuse, &, ce
n'est pas moins admirable, lorsqu'on
isoit ses vérités : grande qualité, dit
que, pour bien régner. A la fin d'une
nce qu'il donnoit à des Ambassadeurs
hénes, venus pour se plaindre de quel-
acte d'hostilité, il leur demanda s'il
voit leur rendre quelque service. » Le
us grand service que tu nous puisse
ndre, dit Démocharès, c'est de t'aller
ndre. « A ces mots, sans s'émouvoir,
qu'il vît tout le monde justement in-
é : » Dites à vos Maîtres, répliqua-
, » que ceux qui osent dire de pareilles
solences sont plus hautains & moins
acifiques, que ceux qui savent les par-
onner.

Comme il assistoit à la vente de quel- *Plut.*
es captifs en une posture peu décente,
n d'eux s'approchant de son oreille, l'a-
tit d'abbattre le pan de sa robe. *Qu'on*
tte cet homme là en liberté, dit-il, *je*
savois pas qu'il fût de mes amis.

Toute sa Cour le sollicitant de punir *Plut.*

Si quæ alia in Philip-
rtus, fuit & contu-
iarum patientia, in-
gens instrumentum ad tu-
telam regni.

l'ingratitude des Péloponnésiens, qui l'a voient publiquement sifflé dans les Jeu Olympiques : *Que ne feront - ils point* répondit-il, *si je leur fais du mal, puis qu'ils se moquent de moi après en avoir re çu tant de bien?*

Plut. in Apophth. Ses Courtisans lui conseillant de chas ser quelqu'un qui disoit du mal de lui *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille m dire par-tout*. Une autre fois qu'on vou loit l'obliger aussi de chasser un honnê homme qui lui faisoit quelque reproche *Prenons garde auparavant*, répondit-il *si nous ne lui en avons point donné suje* Et aiant appris que cet homme vivo mal à son aise, sans recevoir aucune gr tification de la Cour, il lui fit du bier ce qui changea ses reproches en louange & fit dire à ce Prince un autre bon mo *Qu'il est au pouvoir des Rois de se fai aimer ou hair.*

Plut. Comme on le pressoit d'aider de s crédit auprès des Juges un homme que sentence qui alloit être prononcée cont lui décrioit absolument : *J'aime mieux* dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Plut. Une femme s'avisa de le prendre à fin d'un long repas pour lui demand justice, & pour lui exposer des raiso qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la co danna. Elle répond de sang froid : *J' appelle. Comment*, dit Philippe, *de*

›auvre femme se présentoit sou- Plut.
vant lui pour lui demander au-
& pour le prier de vouloir bien
r son procès. Il lui répondoit tou-
ı'il n'avoit pas le tems. Rebutée
efus réitérés tant de fois, elle ré-
ın jour avec émotion : *Mais, si
ıvez pas le tems de me rendre jus-
sez donc d'être Roi.* Il sentit toute
: de cette plainte, qu'une juste in-
on avoit arrachée à cette pauvre
; & loin de s'en choquer, il la sa-
r le champ, & devint dans la suite
act à donner ses audiences. Il re-
qu'en effet être Roi, & être Juge,
la même chose : que le trône étoit
unal : que la souveraine autorité
n pouvoir suprême & en même
ıne obligation indispensable de
justice : que la rendre à ses sujets,
accorder pour cela tout le tems

Juge, qu'à celle de Roi. Tout cela e
renfermé dans ce mot plein de naïveté
& encore plus de bons sens : *Cessez don*
d'être Roi, & Philippe le comprit.

Il entendoit la plaisanterie, aimoit le bons mots, & en disoit. Aiant reçu un blessure près du gosier, & son Chirur gien l'importunant tous les jours de quel que nouvelle demande : *Prens tout ce qu tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à l gorge.*

On raporte encore, qu'après avoi écouté deux scélérats qui s'entr'accusoien de divers crimes, il bannit l'un, & con danna l'autre à le suivre.

Le Médecin Ménécrate, dont l'extra vagance alloit jusqu'à se croire Jupiter écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrat Jupiter, à Philippe salut.* Philippe lui r pondit : *Philippe à Ménécrate, santé* * *bon sens.* Ce Prince n'en demeura pa là, & pour guérir son visionnaire, imagina une plaisante recette. Il le pri d'un grand repas. Ménécrate eut une t ble à part, où l'on ne lui servit pour to mets que de l'encens & des parfums pendant que les autres conviés goutoie tous les plaisirs de la bonne chére. L premiers transports de joie qu'il ressen de voir sa divinité reconnue, lui fire oublier qu'il étoit homme : mais, quar la faim le força de s'en souvenir, il

dégou

[Margin notes: ...αὶ μὴ Βα-...ευς. — Plut. — Plut. — Ælian. lib. cap. 51. — * Le mot ...ὑγιαίνειν, ...ifie égale-...t ces deux ...ses.]

tems au sommeil : *Je dors*, dit-il,
Antipater veille.
…ménion, voiant un jour les Am-… Plut.
…urs de toute la Gréce murmurer
…e Philippe tardoit trop à se lever,
…ur donner audience : *Ne vous éton-*
…, leur dit-il, *s'il dort, tandis que*
…illez ; car tandis que vous dormiez,
…oit. Par-là il leur reprochoit avec
…'assoupissement qui les tenoit en-
… sur leurs propres intérêts, pen-
…ue Philippe étoit bien éveillé &
…t sur les siens. Démosthéne ne ces-
… les en avertir avec sa liberté or-
…

…cune des dix tribus d'Athénes éli- Plut. in Apophthegm. pag. 177.
…outes les années, un nouveau Gé-
…Ils rouloient, & chaque Général
…r exerçoit la charge de Généralis-
…Philippe plaisantoit sur cette multi-
…de Chefs, & disoit : *Je n'ai pu, en*
ma vie, parvenir qu'à trouver un

Demosth. pro Ctesiph. pag. 483.

propres paroles. Je voiois, dit l'o-
teur, *ce même Philippe, avec q*
disputions de la souveraineté & d
pire, je le voiois, quoique cou
blessures, œil crevé, clavicule r
main & jambe estropiées, résolu p
à se précipiter encore au milieu
zards, & prêt de livrer à la fortu
autre partie de son corps qu'elle vo
pourvû qu'avec ce qui lui en restero
vivre avec honneur & gloire.

Philippe n'étoit pas seulemen
pour lui-même, mais il avoit in
même courage à toute son armée.
par d'habiles maîtres, comme on
dans le métier de la guerre, il éto
à bout d'aguerrir ses troupes, de l
ser à sa maniére, & de se forr
hommes capables de le second
ses grandes entreprises. Il savoi
rien perdre de son autorité, se f
riser avec le soldat, & command
tôt en pere de famille qu'en Géné

qui ſéparent la hardieſſe d'avec la témérité.

On voit dans la perſonne de Philippe un Roi preſque auſſi maître de ſes alliés que de ſes ſujets, & non moins redoûtable dans les traités que dans les combats; un Roi vigilant, actif; lui-même ſon Surintendant, ſon Miniſtre, ſon Général. On le voit avide & inſatiable de gloire, la chercher où elle ſe vend à plus haut prix; faire ſes plus chéres délices de la fatigue & du péril; former ſans relâche ce juſte, ce promt accord de ſoins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent; & avec tant d'avantages attaquer des Républiques épuiſées par de longues guerres, déchirées par des diviſions domeſtiques, vendues par leurs propres citoiens, ſervies par une milice étrangére ou ramaſſée, rebelles aux ſages conſeils, & comme réſolues à ſe perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles: un flegme, un ſang froid, qui le rendoit attentif à ſe prévaloir de toutes les conjonctures, & à ſaiſir le moment favorable, ſans que jamais aucun contre-tems le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoiſſoit ni moment de repos, ni différence de ſaiſons, ni grandeur de dangers. Jamais

a reproché des mœurs absolument corrompues & déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, & par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés & de dissolus, de bouffons, de pantomimes, &, qui pis est, de flateurs, que l'avarice & l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces, eut la principale part à sa confidence & à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthéne qui fait ces reproches à Philippe : ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théopompe, Historien célébre, qui avoit écrit l'histoire de ce Prince en cinquante-huit livres, dont malheureusement il ne nous reste que quelques légers fragmens, en parle d'une maniére encore plus désavantageuse. « Philippe, » dit-il, n'avoit que du mépris pour la » modestie & pour les bonnes mœurs. » Toute son estime & toute sa libéralité » se réservoient pour des hommes plongés dans la crapule, & prostitués aux » derniers excès d'une vie licentieuse. Il » aimoit que ses camarades de plaisir excellassent dans l'art de l'injustice & de » la malignité, comme dans la science de » la débauche. Eh quelle sorte d'infafamie, quel genre de crime ne commettoient-ils point ? &c.

Diod. lib. 6. pag. 408.

Theopomp. apud Athen. lib. 6. p. 260.

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus deshonorer Philippe, c'eſt l'endroit même par lequel il paroit le plus eſtimable à bien des perſonnes, je veux dire ſa politique. Il paſſe, dans ce genre, pour un des plus habiles Princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ſes actions, que dès le commencement de ſon régne il s'étoit propoſé un but & formé un plan, dont jamais il ne s'écarta: c'étoit de ſe rendre maître de la Gréce. Mal affermi encore ſur ſon trône, & environné de toutes parts d'ennemis puiſſans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour ſe faire des créatures. Il avoit des intelligences ſecrettes dans toutes les villes de la Gréce, & par le moien des penſionnaires qu'il tenoit à ſes gages, & qu'il paioit graſſement, il étoit informé exactement de toutes les réſolutions qui s'y prenoient, & venoit preſque toujours à bout de faire tourner les délibérations à ſon gré. Par là il ſut tromper la prudence, éluder les efforts, & endormir la vigilance des peuples qui, juſques-là, avoient paſſé pour les plus actifs, les plus ſages, & les plus clair-

voians de la Gréce. En ſuivant tou
démarches pendant vingt ans, on l
cheminer à pas réglés, & s'avanc
guliérement vers ſon but, mais to
par des détours & des ſouterrains
l'iſſue ſeule découvre les deſſeins.

Polyæn. lib. 4. cap. 19. Polyen nous marque clairemen
quels moiens il s'aſſujettit la The
ce qui lui fut d'un grand ſecours
venir à bout de ſes autres deſſeins
» ne fit point la guerre ouverteme
» Theſſaliens, dit-il, mais il profi
» diviſions qui partageoient les vil
» tout le pays en différentes factic
» donnoit du ſecours à ceux qui
» demandoient; & lorſqu'il avoit v
» il ne détruiſoit point ceux qui a
» eu du déſavantage, il ne les déſa
» point, il ne raſoit point leurs m
» les : il protégeoit les plus foibl
» s'appliquoit à affoiblir & à humil
» plus forts : en un mot, il nou
» plutôt les diviſions, qu'il ne les
» ſoit, tenant par-tout à ſes gag
» Orateurs, vrais artiſans de diſc
» & les boutefeux des Républiqu
» ce fut par ces artifices, & non
» armes, que Philippe ſe rendit

a un esprit adroit, insinuant,
& artificieux; mais on n'y voit
s qualités d'un homme véritable-
:and. Philippe étoit ſans foi &
ıneur. Tout ce qui pouvoit ſer-
ɜmenter ſa puiſſance, lui paroiſ-
: & légitime. Il donnoit des pa-
u'il étoit bien réſolu de ne point
il faiſoit des promeſſes, qu'il au-
bien fâché de tenir. Il ſe croioit
proportion de ce qu'il étoit per-
mettoit ſa gloire à tromper tous
ec qui il traitoit. En un mot, il *Ælian. l. 7.*
ıſſoit pas de dire, *qu'on amuſe les* *cap. 12.*
avec des jouets, & les hommes
r ſermens.
le honteuſe diſtinction pour un
que celle d'être plus artificieux,
ſimulé, plus profond en malice,
ırbe qu'aucun autre de ſon ſiécle;
aiſſer de lui cette idée infamante
la poſtérité!

ractére dans les particuliers, comme la peſte & la ruine de la ſociété. Comment peut-il devenir digne d'eſtime & d'admiration dans des Princes & des Miniſtres, plus obligés encore que le reſte des hommes, par l'éminence de leurs places & par l'importance de leurs emplois, à reſpecter la bonne foi, la ſincérité, la juſtice, & ſur-tout la ſainteté des Traités & des ſermens, où l'on fait intervenir le nom & la majeſté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie & de l'impiété. La ſimple parole, parmi de ſimples particuliers, doit être ſacrée & inviolable, s'ils ont quelque ſentiment d'honneur: combien plus parmi des Princes? » On » doit la vérité au prochain dès lors qu'on » lui parle, dit un célébre Ecrivain. Car » le commerce de la parole enferme une » promeſſe tacite de la vérité, la parole ne » nous étant donnée que pour cela. Ce » n'eſt pas une convention d'un particu- » lier avec un autre particulier. C'eſt une » convention commune de tous les hom- » mes entre eux, & une eſpéce de droit » des gens: ou plutôt un droit & une loi » de la nature. Cette loi & cette conven- » tion commune ſont violées par celui » qui ment. « Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la ſainteté du ſerment, & le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend tou-

M. Nicole, ſur l'Ep. du XIX Diman. après la Pentecôte.

jours dans les Traités? *Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre*, disoit Jean I Roi de France, sollicité de violer un Traité, *elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.* Mez

Ce qui porte les politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moien de faire réussir une négociation. Quand cela seroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur, & de la religion? *Si votre beau pere*, (Ferdinand le Catholique) disoit Louis XII à Philippe, Archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un Roiaume* (le Roiaume de Naples) *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer.* Mez

Mais, en cela même, ces politiques sans honneur & sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des Princes & des Ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre Histoire Grecque, combien avons-nous vû de grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les Traités de paix & de guerre, en un mot, dans les négociations les plus im-

portantes, sans jamais emploier le secours de l'artifice & de la tromperie? un Aristide, un Cimon, un Phocion, & tant d'autres: dont quelques-uns poussoient la délicatesse sur ce qui regarde la vérité, jusqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'user de mensonge même en riant & par maniére de jeu. Cyrus, le plus fameux des Conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un Prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris & la haine, que de mentir & de tromper. Il doit donc demeurer pour constant, que nul succès, quelque brillant qu'il soit, ne peut & ne doit couvrir la honte & l'infamie de la mauvaise foi & du parjure.





LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'Ai déja remarqué que l'hiſtoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'eſpace de douze ans & huit mois. Cet intervalle eſt court, mais renferme des événemens ſi conſidérables & en ſi grand nombre, qu'on a de la peine à concevoir comment un ſeul homme a pu faire tant & de ſi grandes choſes dans un ſi petit nombre d'années. Il avoit formé encore bien d'autres deſſeins, car c'étoit un Prince inſatiable de gloire : mais une mort prématurée ne lui permit pas de les exécuter.

§. I. *Naiſſance d'Alexandre. Incendie du Temple d'Ephéſe arrivé ce jour-là même. Heureuſes inclinations de ce Prince. Il a pour maître Ariſtote, qui lui inſpire un goût merveilleux pour les ſciences. Il domte Bucéphale.*

ALEXANDRE naquit la premiére année de la CVI[e] Olympiade. AN. M. 364 AV. J. C. 35

Le même jour préciſément qu'il vint au monde, le fameux Temple de Diane *Plin. lib. 3 cap. 14.*

avoit de longueur quatre cens vin
piés, ſur deux cens vingt de lar
étoit ſoutenu par cent vingt-ſept c
hautes de ſoixante piés, qu'autar
Rois avoient fait conſtruire avec d
frais, & par les plus habiles ouvr
chant d'enchérir les uns ſur les
Tout le reſte du Temple répondoi
magnificence.

Plut. in Alex. p. 665. Hégéſias *** de Magnéſie, ſel
tarque, dit *qu'il ne faloit pas s'
que ce temple eût été brulé, parc
jour là Diane étoit occupée aux
d'Olympias pour faciliter la n
d'Alexandre.* Réflexion, ajout
Auteur, ſi **** froide, qu'elle
ſuffi à éteindre cet embraſement
ron, a qui attribue ce mot à Ti

* *Pline marque deux cens vingt ans, ce qui a peu de vraiſemblance.*

** *Dans les anciens tems*

a Concinnè, Timæus; qui, hiſtoria dixiſſet, natus Alexander

ıve bon. Je m'en étonne. La pente
l avoit à la raillerie le rendoit peut-
peu difficile sur ces sortes de traits.
n nommé Hérostrate avoit mis le
exprès à ce Temple. Quand on lui
na la torture pour lui faire déclarer
ui l'avoit porté à faire cette action,
rona que c'étoit pour se faire con-
re dans la postérité, & pour immor-
:r son nom, en détruisant un si bel
rage. Les Etats Généraux d'Asie cru-
empêcher qu'il n'y réussît, en fai-
un Décret qui défendoit de le nom-
. Leur défense ne servit qu'à exciter
ıre davantage la curiosité, presque
ın des Historiens de ce tems-là n'aiant
qué à raporter une extravagance si
ıstrueuse, en appellant le criminel
son nom.

Val. M lib. 8. cap.

a passion dominante d'Alexandre,
sa plus tendre jeunesse, fut l'ambi-
, & une vive ardeur pour la gloire,
; non pour toute sorte de gloire. Phi-
e se piquoit, comme un Sophiste,
ɔquence & de beau langage, & il
it la vanité de faire graver sur ses
ınoies les victoires qu'il avoit rem-
;ées aux Jeux Olympiques à la course
chars. Ce n'étoit pas à quoi son fils
roit. Ses amis lui demandant un jour
ıe se présenteroit pas aux mêmes Jeux
r y disputer le prix, car il étoit très-

Plut. in Alex. p. 6 668.
Id. de ȷ tun. Alex 342.

léger à la course ; il répondit *qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle que son pere avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le Roiaume, il disoit d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon Pere prendra tout, & ne nous laissera rien à faire.*

Un jour des Ambassadeurs du Roi de Perse étant arrivés à la Cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté & de politesse, & leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit & le jugement qu'il fit paroitre dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile ni qui ressentît son âge, comme auroit été de savoir ce que c'étoit que ces jardins suspendus en l'air, qui étoient si vantés ; ces richesses & ce superbe appareil du Palais & de la Cour du Roi de Perse, qui faisoient hen. l. 12. .739. l'admiration de tout le monde ; ce platane d'or dont on parloit tant, & cette vigne d'or dont les grapes étoient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis, & de toutes sortes de pierres précieuses, sous laquelle on dit que le Roi de Perse

donnoit souvent ses audiences aux Ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il faloit tenir pour arriver dans la haute Asie; quelle étoit la distance des lieux ; en quoi consistoit la force & la puissance des Perses ; quelle place le Roi prenoit dans une bataille, comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, & comment il gouvernoit ses peuples. Ces Ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer, & sentant dès-lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquérent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre & Artaxerxe, en se disant les uns aux autres : [a] *Ce jeune Prince est grand, le nôtre est riche.* C'est être réduit à bien peu de chose, que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite !

C'étoit A... xerxe Oc...

Un jugement si prématuré dans ce jeune Prince, n'étoit pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Il avoit auprès de lui plusieurs Maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand roiaume : au-dessus desquels étoit Léonidas, parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même raportoit dans la suite, que ce Léonidas, dans les voiages qu'il

[a] Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας· ὁ δὲ ἡμέτερος, πλούσιος.

faisoit avec lui, alloit souvent visiter les coffres & les males où l'on serroit ses livres & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y auroit fait rien mettre de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils, fut de lui attacher Aristote, le plus célébre & le plus savant des philosophes de son tems, à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portérent à lui donner un Maître de ce mérite & de cette réputation, fut, disoit-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes où lui-même étoit tombé.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avoit dans la personne d'Aristote. Il lui établit de gros appointemens, & lui paia un autre salaire de ses peines encore plus glorieux. Car, aiant ruiné & détruit la ville de * Stagire, qui étoit la patrie de ce Philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient retirés, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour lieu de leurs études & de leurs assemblées un beau parc au fauxbourg de Stagire. On y voioit encore, du tems de Plutarque, des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire, & de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre, de son côté, ne marqua point moins d'estime pour son Maître, qu'il se croioit obligé d'aimer comme son propre pere. *Car*, [a] disoit il, *il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de vivre bien*. Les progrès du disciple répondirent aux soins & à l'habileté du Maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, & en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion qui convenoit à son rang. Aristote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des régles sûres pour discerner un raisonnement juste & exact, d'un autre qui n'en auroit que l'apparence, & en l'accoutumant à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours, du fond réel & solide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça aussi dans les connoissances qu'on appelle métaphysiques, qui peuvent être fort utiles à un Prince s'il s'y applique avec mesure, & qui lui apprennent ce qu'est l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matiére, comment il voit les choses spirituelles, comment il sent l'impression de celles qui l'environnent, & beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa ignorer, ni les mathématiques si propres à donner à l'esprit de la justesse & de l'exactitude, ni les merveilles de la nature,

Retin sapienti dum. 7

a Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la Morale, qui est, à proprement parler, la science des Rois, parce qu'elle est la connoissance des hommes, & de tous leurs devoirs. Il en fit une étude sérieuse & profonde, & la regarda dès lors comme le fondement de la prudence, & d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un Prince en état de se bien conduire lui-même, & de bien conduire ses peuples !

Il n'y eut pas jusqu'à la Médecine, dont il ne voulût s'instruire. Il n'en étudia pas la théorie seulement, mais aussi la pratique; & il marquoit lui-même dans quelques lettres, qu'il avoit secouru plusieurs de ses amis dans leurs maladies, & leur avoit ordonné les remédes & les régimes dont ils avoient besoin.

...rist. in ...tor. ad ...x. p. 608.

Le plus habile maître de Rhétorique qu'ait eu l'antiquité, & qui nous en a laissé une si excellente, ne manqua pas d'y former son Eléve; & nous voions qu'Alexandre, dans le plus fort de ses guerres, le pressa plusieurs fois de lui envoier un traité sur cette matiére. C'est ce qui a

né lieu au livre intitulé *La Rhétorique lexandre* : dans l'exorde duquel Arif- lui fait sentir de quel secours est pour Prince le talent de la parole, qui le régner sur les esprits par ses discours, ıme il doit le faire par sa sagesse & par autorité. Quelques répliques & quel- s lettres qui nous restent d'Alexandre, ntrent qu'il possédoit parfaitement te éloquence mâle & forte, pleine de s & de choses, où tout est nécessaire, dont tous les mots portent, qui est, ›roprement parler, l'éloquence des nces.

Son estime, ou, pour mieux dire, sa ssion pour Homére, nous fait voir non- ılement avec quelle ardeur & quel suc- ; il s'appliquoit aux belles lettres, mais sage sensé qu'il en faisoit, & le fruit ide qu'il se proposoit d'en tirer. Ce toit pas simplement curiosité, ou dé- sement du travail, ou délicatesse de ût pour la poésie, qui le portoient à e ce Poéte, c'étoit pour y puiser des ıtimens dignes d'un grand Roi & d'un and Conquérant; le courage, l'intrépi- té, la magnanimité, la tempérance, la udence, l'art de bien combattre & de en gouverner. Aussi, entre tous les vers Homére, il donnoit la préférence à :lui a qui représente Agamemnon *com-*

Imperatori brevitate. *Tacit.*

a Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής. *Iliad. III.* v. 179.

me un bon Roi, & comme un coura guerrier.

Il n'eſt pas étonnant, après tout qu'Alexandre ait fait un ſi grand c ce Poéte. Quand, après la bataille belles, on eut trouvé parmi les dé les de Darius une caſſette d'or, en de pierreries, où étoient enferm parfums exquis dont uſoit le Princ Héros, tout couvert de pouſſiére; & curieux d'eſſences & de parfums, d cette riche caſſette à recevoir en les Livres d'Homére, qu'il regar comme la production de l'eſprit hu la plus parfaite & la plus précieuſ eût jamais été. Il admiroit ſur-tout de, qu'il appelloit [b] *La* meilleure *ſion d'un homme de guerre.* Il eut tou avec lui l'édition qui avoit été rev corrigée par Ariſtote, qu'on non *L'Edition de la caſſette;* & il la m toutes les nuits avec ſon épée ſou chevet.

Aul. Gell. lib. 20. c. 5. Avide, juſqu'à la jalouſie, de la re même qui revient des ſciences, mauvais gré à Ariſtote ſon maître voir publié en ſon abſence certains

Métaphysique qu'il auroit voulu poſ-
er ſeul ; & dans le tems même qu'il
it occupé à la conquête de l'Aſie & à
pourſuite de Darius, il lui écrivit,
ır s'en plaindre, une lettre que l'on
ıcore, où il lui marque, » Qu'il [a] ai-
ıeroit beaucoup mieux être au deſſus
es autres hommes par la ſcience des
hoſes ſublimes & excellentes, que par
ı grandeur & l'étendue de ſon pou-
oir. « Il lui recommanda de même,
raport au Livre de Rhétorique dont *Ariſt. p. 669.*
parlé, de ne le communiquer à qui
: ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue,
ıs cet avide deſir de gloire, qui le
te à vouloir étoufer le mérite d'au-
i, pour ne faire paroitre que le ſien :
is on y voit au moins une ardeur pour
ude bien louable dans un Prince, &
n éloignée de l'indifférence, pour ne
dire du mépris & de l'averſion, que
ılupart de nos jeunes Seigneurs témoi-
:nt pour tout ce qui a raport à l'étude
à la ſcience.

Plutarque nous fait obſerver en trois
ıts l'utilité infinie qu'Alexandre tira de
goût, que ſon maître, habile s'il en
jamais en matiére d'éducation, avoit
is ſoin de lui inſpirer dès ſa plus tendre

[a] Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριστα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

jeunesse. *Il* [a] *aimoit*, dit-il, *à converser avec les gens de Lettres, à s'instruire, à lire*: trois sources du bonheur d'un Prince, capables de lui faire éviter mille écueils; trois moiens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, & lui apprend mille choses curieuses, & utiles, sans qu'il lui en coute aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, & principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, & lui apprennent les régles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, & est à son égard un maître de toutes les saisons & de toutes les heures, qui sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oseroit lui dire, & sous des noms étrangers le montre à lui-même, & lui apprend à se connoitre & à connoitre les hommes, qui dans tous les siécles sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Plut. de Fortun. Alex. serm. 2. pag. 333.

Il eut aussi du goût pour tous les Arts, mais comme il convient à un Prince, c'est-à-dire, pour en connoitre l'utilité & le prix. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture fleurirent sous son

[a] Ἦν φιλόλογος, καὶ φιλομαθὴς, καὶ φιλαναγνώστης.

régne,

régne, parce [a] qu'elles trouvérent en lui un juge habile, & en même tems un rémunérateur libéral, qui savoit, en tout genre, discerner & récompenser le mérite.

Il n'avoit que du mépris pour certaines adresses frivoles, & qui n'étoient d'aucune utilité. On admiroit beaucoup un homme qui s'exerçoit fort sérieusement à faire passer par le trou d'une * éguille de petits pois qu'il jettoit d'assez loin, & qui n'en manquoit pas un. Alexandre le vit un jour, & on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation : c'étoit un boisseau de pois. *Quinti l. 2. c. 21*

Alexandre étoit d'un caractére vif, ferme, arrété à son sentiment, qui ne cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de pere & de Roi, croioit devoir emploier à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, & cherchoit plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexan-

a Μάρτυρα ἔλαβον καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρίναι τὸ κατορθούμενον, καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

* *On conçoit assez que c'étoit quelque instrument en forme d'éguille.*

dre. On avoit amené de Thessalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommoit * Bucéphale. On vouloit le vendre treize talens, c'est-à-dire, treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ses Courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essaier. Personne ne put le monter, tant il étoit ombrageux & se cabroit dès qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche & si indomtable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit présent. *Quel cheval ils perdent-là*, dit-il, *faute d'adresse & de hardiesse !* Philippe traita d'abord ce discours de folie & de témérité de jeune homme. Mais comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoiât ce cheval, son pere lui permit d'en faire l'essai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au soleil, aiant remarqué sans doute que ce qui l'effraioit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre qu'il voioit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix & de la main; puis, voiant son ardeur calmée, & prenant adroitement

* *Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit marqué de la tête d'un bœuf.*

son tems, il laisse tomber son manteau à terre, & s'élançant légérement il saute dessus; lui lâche d'abord la bride sans le fraper ni le tourmenter: & quand il vit que sa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baissa la main, & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuiant les talons. Philippe cependant, aussi bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond silence. Mais quand le Prince, après avoir fourni sa carriére, revint tout fier & plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avoit paru si indomtable, tous les Courtisans à l'envi lui applaudirent & le félicitérent; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, & que l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit: *Mon fils, cherche un autre roiaume qui soit plus digne de toi; la Macédoine ne te suffit pas.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale: car tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux. Quand il étoit sellé & équipé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son maître, & il n'auroit pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abaissoit, en fléchissant les piés de *Aul. Gel lib. 5. c. 2.*

& que malgré ses blessures, n'e
vant plus, & aiant perdu presq
son sang, il tira son maître de
lée, & l'emporta avec une e
vigueur jusques dans un lieu où
hors de danger: & que là, n'aian
rien à craindre pour le Roi, &
en quelque sorte de mourir après
vice qu'il venoit de lui rendre, il
Alexandre pleura amérement sa
& crut, en le perdant, avoir pe
ami fidéle & affectionné. Il fit b
son honneur une ville dans le lieu
où il fut enterré près de l'Hydaspe,
pella *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexan
l'âge de seize ans, fut laissé dans la
doine pendant l'absence de Philipp
une entiére autorité, qu'il s'y con
avec beaucoup de prudence & d
rage, & qu'il se distingua ensuite
maniére particuliére à la bataille de

§. II. *Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient revoltés. Il passe en Gréce, pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thébes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diette de Corinthe, Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, & se prépare à porter la guerre en Asie.*

DARIUS & Alexandre commencérent à régner la même année. Celui-ci n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obséques de son pere avec toute la magnificence possible, & de venger sa mort. En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son régne, avoit fait la guerre, sur lesquelles il avoit fait des conquêtes, qu'il avoit unies à sa couronne, & à qui il avoit ôté leurs Rois naturels, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau régne & d'un Prince encore jeune, pour se remettre dans leur liberté, & pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avoit pas moins à craindre du côté de la

An. M. 3668. Av. J.C. 336. *Plut. in Alex. p. 670-672. Diod. l. 17. p. 486-489. Arrian. lib. 1. de expedit. Alex. pag. 2-23.*

aſſemblées, & nulle réſolution ne
noit que dépendamment de lui
s'être ainſi ſoumis la Gréce, ſoi
terreur des armes, ſoit par les
menées de ſa politique, il n'avoi
le tems de l'apprivoiſer & de l'a
mer à ſa domination, mais y avc
toutes choſes dans un grand mou
les eſprits n'étant pas encore cal
pliés à la ſervitude.

Dans une conjoncture ſi délic
Macédoniens conſeilloient à Al
d'abandonner la Gréce, & de ne
piniâtrer à la retenir par la force ;
revenir par la douceur les Barb
avoient pris les armes, & de flate
ainſi dire, ces commencemens d
tes & de nouveautés, en uſant d
gemens, de complaiſance, & d'
tions, pour gagner les eſprits. Al
n'écouta point ces conſeils timi

θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν.

it sur les bras ; & que s'il entroit en
possession, il lui faudroit rendre tout
ce Philippe avoit conquis, & se ré-
: aux bornes étroites de la Macé-
e. Il se hâte donc d'arrêter les mou-
ens & les guerres des Barbares, en
ant en toute diligence son armée jus-
sur les bords du Danube, qu'il tra-
: en une seule nuit. Il défait dans un
d combat le Roi des Triballiens ; met
ite les Gétes, qui n'osent l'attendre ;
igue divers peuples barbares, les uns
a terreur de son nom, les autres par
roe de ses armes ; & malgré l'arro-
e * réponse de leurs Ambassadeurs,
ur apprend à connoître un péril plus
hain que la chute du ciel & des as-

indant qu'Alexandre étoit ainsi oc-
: au loin contre les Barbares, toutes
illes de la Gréce, animées sur-tout
Démosthéne, formérent une ligue
ante contre ce Prince. Un faux bruit
a mort inspira aux Thébains une
ce qui les perdit. Ils égorgérent une
e de la garnison Macédonienne qu'ils
ent dans leur citadelle. D'un autre *Æschin. c. tr. Ctesiph 453.*
Démosthéne étoit tous les jours à la

lexandre, s'imagi- ue le bruit de son voit jetté la terreur ces peuples, deman- leurs Ambassadeurs ce qu'ils craignoient le plus au monde. Ils répondirent fiérement qu'ils ne craignoient rien que la chûte du ciel & des astres.

tre le pié hors de ſon Roiaume,
ſe trouveroit trop heureux de p
s'y maintenir en paix & en ſûre
même tems il écrivoit lettres ſur l
Attale, l'un des Lieutenans que Pl
avoit envoiés dans l'Aſie Mineure
le porter à la revolte. Attale étoi
de Cléopatre, ſeconde femme de Ph
Il étoit fort diſpoſé à écouter les p
tions de Démoſthéne. Néanmoins,
il étoit devenu très-ſuſpect à Alex
& il ſavoit bien que ce n'étoit poi
raiſon; pour effacer de ſon eſpr
les ſoupçons qu'il pouvoit avoir
contre lui, & pour mieux couv
deſſeins, il envoia à ce Prince les
de Démoſthéne. Il ne put pas néa
ſi bien cacher ſes intrigues, qu'
tranſpirât encore quelque choſe
hors. Hécatée, l'un des Comm
d'Alexandre, qu'il avoit envoié

Quand Alexandre eut mis ſon roiaume en ſûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Gréce, & paſſa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient: *Démoſthéne, dans ſes harangues, m'a appellé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes: il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Theſſalie. Il faut donc lui montrer aux piés des murailles d'Athénes que je ſuis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant de diligence, que les Thébains n'en croioient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le tems de ſe repentir, & demanda ſeulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute, les deux principaux auteurs de la revolte, & fit publier à ſon de trompe une amniſtie & une ſûreté entiére pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains, comme pour lui inſulter, demandérent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Gréce, vinſſent ſe joindre à eux. AN. M. 3668 AV. J.C. 335

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propoſitions qu'il leur faiſoit, vit avec douleur qu'il en faloit venir aux mains, & décider l'affaire par la voie des armes. Il ſe donna une grande

bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces: car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais, après une longue & vigoureuse résistance, ce qui étoit resté de la garnison Macédonienne dans la citadelle en étant descendu, & les aiant chargés par derriére, alors envelopés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en piéces, & la ville fut prise & pillée.

On ne sauroit exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuier dans ce saccagement. Il y eut des Thraces, qui aiant abattu la maison d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillérent tous ses meubles & tous ses trésors; & leur capitaine l'aiant prise elle-même par force, & assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui aiant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté là elle même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'Officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derriére, le poussa de toute sa force, le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pier-

es dont elle l'assomma. En même tems lle fut prise par les Thraces, & on la nena à Alexandre les fers aux mains. A a contenance & à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une emme de qualité & d'un grand courage: ar elle suivoit fiérement ces brutaux, ans témoigner aucun étonnement, ni aire paroitre la moindre crainte. Le Roi ui aiant demandé qui elle étoit, elle lui épondit qu'elle étoit sœur de Théagéne, qui avoit combattu contre Philippe pour a liberté de la Gréce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée où il commanloit. Alexandre admira la réponse généeuse de cette Dame; & encore plus l'acion qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

Alexandre alors délibéra dans son Conseil sur le parti qu'il faloit prendre à l'égard de Thébes. Les Phocéens, & ceux de Platée, de Thespies, d'Orchonéne, qui étoient alliés d'Alexandre, & avoient eu part à la victoire, représentérent la maniére cruelle dont les Thébains avoient traité & détruit leurs villes; & leur reprochérent le zéle constant qu'ils avoient témoigné dans tous les tems pour les Perses contre l'intérêt des Grecs, dont ils étoient devenus l'horreur & l'exécration: & la preuve en étoit que tous

s'étoient engagés par serment à détruire Thébes quand on auroit vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, aiant eu permission de parler, essaia d'excuser en partie la rebellion des Thébains; faute, selon lui, qu'on devoit plutôt imputer à une crédule & téméraire imprudence, qu'à une mauvaise volonté, & à une perfidie déclarée. Il remontra, que sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étoient revoltés, non contre le Roi, mais contre ses successeurs. Que quelle que fût leur faute, ils en avoient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avoient soufferts. Qu'il ne restoit dans la ville qu'une foible troupe de femmes, d'enfans, & de vieillards, dont on n'avoit rien à craindre, & qui étoit d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avoit point eu de part à la revolte. Il finissoit, en faisant ressouvenir Alexandre que Thébes, qui avoit donné naissance à tant de dieux & à tant de héros dont il comptoit plusieurs au nombre de ses ancêtres, avoit été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son pere, & lui avoit tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étoient puissans, mais la colére du vainqueur prévalut, & la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit

hoſpitalité avec les Macédoniens, aux
ſcendans de Pindare, célébre Poéte
ui avoit fait tant d'honneur à la Gréce,
à ceux qui s'étoient oppoſés à la re-
ellion, & vendit tous les autres, dont
nombre monta environ à trente mille;
il y avoit eu un peu plus de ſix mille
ommes tués dans le combat. Le déſaſtre
Thébes toucha vivement les Athé-
iens, de ſorte qu'étant ſur le point de
lébrer la fête des grands Myſtéres, ils
renoncérent, à cauſe du grand deuil
ù ils étoient, & reçurent avec toute
orte d'humanité tous ceux qui s'étant
uvés de la bataille & du ſac de Thé-
es, s'étoient réfugiés dans leur ville.

La promte arrivée d'Alexandre dans
Gréce avoit bien rabattu de la fierté
s Athéniens, & avoit amorti tout-à-
oup la véhémence de Démoſthéne. La
uine de Thébes, encore plus promte,
cheva de les conſterner, ils eurent re-
ours aux priéres, & députérent vers Ale-
andre pour implorer ſa clémence. Dé-
oſthéne étoit du nombre des Députés.
Mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont
ithéron, que redoutant la colére de ce
rince, il s'en retourna, & abandonna
Ambaſſade.

Incontinent Alexandre envoie à Athé-
es demander qu'on lui livre dix des
Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs

eux, elles leur livrassent les chiens *gardoient.* L'application étoit aisé turelle, sur-tout par raport au teurs, justement comparés aux dont le devoir est de veiller, d' & de combattre pour sauver l peau.

Dans l'extrême embarras où s voient les Athéniens, qui ne po se résoudre à livrer eux-mêmes à leurs Orateurs, & qui n'avoien dant d'autre ressource pour sau ville, Démade, qu'Alexandre h de son amitié, offrit de se charger l'ambassade, & d'aller intercéd eux. Le Prince, soit qu'il fût ra vengeance, soit qu'il cherchât à s'il étoit possible, par un acte ceur, l'action atroce & barbare noit de faire; ou plutôt voulan les obstacles qui pouvoient retar grand dessein, & ne laisser en

étant Oritain * de naissance, avoit mérité par ses services le droit de bourgeoisie dans Athénes. Il étoit gendre de Chersoblepte, roi de Thrace. Il avoit appris le métier de la guerre sous Iphicrate, & avoit commandé plusieurs fois les armées des Athéniens. Poursuivi par Alexandre, il se réfugia chez le Roi de Perse.

* Orle, vil d'Eubée.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avoit contre eux, mais encore leur témoigna une bonté particuliére, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui se passeroit, parce que, s'il venoit à manquer, c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Gréce. On dit que lontems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, & que cette pensée le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité exercée contre une ville aussi puissante que Thébes, répandit dans toute la Gréce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une * Diette de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Gréce, pour se faire

*Plutarque place ici cette Diette. D'autres la placent plus tôt; ce qui a donné lieu à Monsieur Prideaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.

ſur les moiens d'exécuter une ve
ſuſpendue depuis plus d'un ſiéc
ſemblée qui ſe tient ici va donn
des événemens dont le récit ét
paroit preſque incroiable, & a
volutions qui feront changer la
preſque tout le monde.

Pour former un tel deſſein,
un Prince hardi, entreprenant,
qui eût de grandes vûes, qui ſe
fait un grand nom par ſes explo
ne fût ni intimidé par les périls,
té par les obſtacles, mais ſur-
réunît ſous ſon autorité tous les
la Gréce, dont aucun ſéparémen
capable d'une entrepriſe ſi hardie
avoient beſoin, pour agir de c
d'être ſoumis à un ſeul Chef, qu
mouvement toutes les parties de
Corps, en les faiſant toutes con
un même but & à une même

fois la perte, & qu'ils étoient bien résolus de détruire, si jamais l'occasion s'en présentoit : haine, à laquelle les dissensions domestiques avoient bien pu donner comme une tréve, mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuse retraite des Dix mille Grecs malgré l'opposition de l'armée nombreuse des Perses, la terreur qu'Agésilas, avec une poignée de soldats, avoit jettée jusques dans Suse, faisoient voir clairement ce qu'on devoit attendre d'une armée, composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Gréce, & de celles de Macédoine, commandée par des Généraux & des Officiers que Philippe avoit formés, &, pour tout dire, qui avoit Alexandre pour Chef. On n'hésita donc point dans la Diette, & d'un commun accord il y fut nommé Généralissime contre les Perses.

Aussitôt plusieurs Officiers & Gouverneurs de villes, & plusieurs Philosophes se rendirent auprès de lui pour le congratuler sur cette élection. Il se flatoit que Diogéne de Sinope, qui étoit alors à Corinthe, y viendroit comme les autres. Ce Philosophe, qui faisoit peu de cas des grandeurs, croioit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place; mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les

devoirs. Il ne ſortit donc point d
lui. Alexandre alla lui-même ave
ſa Cour pour le voir. Il étoit alo
ché au ſoleil : mais voiant approch
foule de gens, il ſe mit en ſon ſé
attacha ſa vûe ſur Alexandre. Ce
étonné de voir un Philoſophe d'une
de réputation réduit à une entié
gence, après l'avoir ſalué très-gra
ment, lui demanda s'il n'avoit
ſoin de quelque choſe. *Oui*, lui r
Diogéne, *c'eſt que tu t'ôtes un*
mon ſoleil. Cette réponſe excita le
& l'indignation des Courtiſans.
Roi, frapé d'une telle grandeur
Si je n'étois Alexandre, dit-il,
drois être Diogéne. Ce mot cache
profond, & découvre parfaiten
fond du cœur humain. Alexand
qu'il eſt fait pour tout avoir : voila
tinée, & en quoi il met ſon bo
Mais, s'il ne pouvoit parvenir à
il ſent auſſi, que pour être heur
faudroit s'étudier à ſe paſſer de to
un mot, *tout ou rien*, c'eſt Alexa
Diogéne. Quelque a grand & q
puiſſant que ſe crût ce Prince, il
ſe reconnoitre inférieur à un ho

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes: mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle; & la Prêtresse refusoit de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvoit souffrir de résistance à ses volontés, l'aiant prise brusquement par le bras, & la conduisant au temple, elle s'écria: *O mon fils, on ne te peut résister*. Il n'en demanda pas davantage, & saisissant cette parole, qui lui tenoit lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine pour se préparer à sa grande expédition.

Ἀνίκητ-ος ὦ παῖ.

NOTE pour ce qui suit.

J'AUROIS souhaité & j'en avois eu la pensée, de mettre à la tête du récit des exploits d'Alexandre une carte géographique, comme je l'ai fait pour Cyrus le Jeune, ce qui est d'un grand secours pour le Lecteur, & le met en état de suivre des yeux son Héros dans toutes ses conquêtes. Mais ici je n'ai pu le faire, la carte des expéditions d'Alexandre étant d'une trop grande étendue pour pouvoir être insérée commodément dans un *in-12*. On peut acheter celle qu'a fait sur ce sujet feu Monsieur Guillaume de Lisle, dont le nom est connu de tous les savans.

Cette Carte se vend chez sa Veuve s
Quai de l'Horloge. Pour y supplé
quelque sorte, je mettrai ici, so
même point de vûe, une suite ab
des pays qu'Alexandre a parcouru
qu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait
de la Turquie en Europe, & passe
lespont ou Détroit des Dardanelle

Il traverse l'Asie-Mineure, (la
lie) où il donne deux batailles: l
miére au passage du Granique, &
conde près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il
dans la Syrie & la Palestine, pa
Egypte, où il bâtit Alexandrie su
des bras du Nil, pénétre jusques d
Libye au temple de Jupiter Ammon
il retourne sur ses pas, jusqu'à
(Sour) & de là il s'avance vers
phrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigr
remporte la fameuse victoire d'Arl
Prend Babylone, Capitale de la Ba
nie; & Ecbatane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, ju
la mer qui en porte le nom, autr

delà duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deçà du Gange, & qui forment l'Empire du Grand Mogol, & s'avance assez près du Gange, qu'il avoit aussi dessein de passer : mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, & descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cens lieues au moins.

Ajoutez à cela les différens détours que fit Alexandre, premiérement pour aller de l'extrémité de la Cilicie, où se donna la bataille d'Issus, jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, & pour revenir de là à Tyr, voiage qui ne peut pas être moins de trois cens lieues; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits : il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans, aura fait avec son armée plus de dix-sept cens lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§. III. *Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une pre-*

puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime, & qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croioit n'être Roi que pour faire du bien, & dont la libéralité vraiment roiale n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles & les mouvemens qui pourroient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printems. Son armée n'étoit guéres que de trente mille hommes de pié, & de quatre ou cinq mille chevaux : mais c'étoient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avoient fait plusieurs campagnes sous Philippe, & [a] qui, dans le besoin, auroient pu commander. La plupart des Officiers n'avoient guéres moins de soixante ans, & [b] quand ils étoient assem

a Ut non tam milites, quàm magistros militiæ electos putares. *Justin.*

b Ut, si principia castrorum cerneres, senatum alicujus priscæ reip. videre diceres. *Id.*

Princes de sa famille, tous les Ambasseurs, tous les Généraux, tous les Officers y furent invités. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célébre vision dont il sera parlé dans la suite, dans laquelle on l'exhortoit à passer promtement dans l'Asie. *Joseph. Antiquit. l. 11.*

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de Viceroi, avec douze mille hommes de pié, & presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étoient déja emploiés & consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre aiant répondu, *l'espérance; Et bien*, lui répartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire:* & il refusa généreusement le don que le Roi lui avoit assigné.

C'est une connoissance bien importante à un Prince que celle du cœur de l'homme, & le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir aux autres sa

.. lui avoient procuré une
... avorable. Il avoit fait la mê-
... en quittant l'Europe.
... avoit si fort sur l'heureux succès
... mes, & sur les riches dépouilles
... ouveroit en Asie, qu'il n'avoit fait
... aucun fonds pour une si grande
... ion, persuadé que la guerre,
... on la fait heureusement, fournit
... soins de la guerre. Sa caisse mili-
... n'étoit que de soixante & dix talens,
... n'avoit de vivres que pour un mois.
... sortant de Macédoine, il avoit distri-
... , comme je l'ai dit, tout son patri-
... ne à ses Généraux & à ses Officiers;
... ce qui est bien plus important, il leur
avoit inspiré à tous un tel courage & une
... le confiance, qu'ils croioient marcher
... n à une guerre douteuse, mais à une
victoire assurée.

Quand il fut près de Lampsaque, qu'il avoit résolu de ruiner pour punir la rébellion de ses habitans, il vit venir à lui Anaximéne, qui étoit de cette ville, célébre Historien, fort connu de Philippe son pere, & pour qui lui-même il avoit beaucoup de considération, l'aiant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venoit trouver, il le prévint, & lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. *Ce que j'ai à vous demander, Seigneur*, lui dit Anaximéne,

c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque. Par cet ingénieux détour il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, & fit célébrer des Jeux autour de son tombeau. Il admira & envia le double bonheur qu'il avoit eu, de trouver pendant sa vie un ami fidéle dans la personne de Patrocle, & après sa mort un digne héraut de son courage dans Homére. En [a] effet, sans l'admirable poéme de l'Iliade, le corps & le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, riviére de Phrygie. Les Satrapes l'attendoient de l'autre côté, résolus de lui en disputer le passage. Leur armée étoit * de cent mille hommes de pié, & de plus de dix mille chevaux. Memnon qui étoit de Rhodes, & qui commandoit sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avoit conseillé aux Géné-

a Cùm in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias illa extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. *Cic. pro Arch. n. 24.*

* *Justin donne à cette armée six cens mille hommes de pié, & Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un & l'autre est sans vraisemblance, & il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.*

raux de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre, & de la contraindre à retourner sur ses pas. Memnon étoit le plus habile des Généraux de Darius, & le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devoit le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage & sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement & son zêle pour les intérêts de son Maître. Le conseil qu'il donnoit dans la conjoncture présente, étoit excellent par raport à un ennemi vif & impétueux; qui étoit sans villes, sans magazins, sans retraite; qui entroit dans un pays inconnu & ennemi; que les retardemens seuls pouvoient affoiblir & ruiner; & qui n'avoit de ressource & d'espérance que dans le promt succès d'une bataille. Arsite, Satrape de Phrygie, s'y opposa, & protesta qu'il ne souffriroit pas qu'on désolât ainsi les terres de son Gouvernement. Le mauvais avis du Satrape prévalut sur le sage conseil de l'Etranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnérent de vouloir tirer la guerre en longueur, & se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchoit avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, & la cavalerie sur les

s : le bagage venoit à la queue des
ıpes. Quand il fut arrivé au bord du
nique, Parménion lui conſeilloit de
ıper dans cet endroit en ordre de ba-
e, pour laiſſer aux troupes le tems
e repoſer ; & d'attendre au lendemain
ıſſer la riviére, de grand matin &
ne avant le jour, parce qu'alors les
emis ſeroient moins en état de l'en
ɔécher. Il ajoutoit qu'il étoit dange-
ɩ de hazarder le paſſage d'une riviére
vûe de l'ennemi, d'autant plus que
:-ci étoit profonde, & les bords eſ-
ıés, de ſorte qu'il ſeroit aiſé à la ca-
rie Perſane, qui les attendoit de
:re côté en bataille, de les défaire
ıt qu'ils fuſſent formés. Qu'outre la
e qu'on y feroit, cette entrepriſe, ſi
réuſſiſſoit mal, ſeroit d'une dange-
e conſéquence pour l'avenir, parce
la réputation des armes dépend des
mencemens.
es raiſons ne firent point d'impreſ-
ſur l'eſprit d'Alexandre. Il répondit
rougiroit de honte, ſi, après avoir
l'Helleſpont, il s'arrêtoit devant un
eau ; car c'eſt ainſi que par mépris il
lloit le Granique. Qu'il faloit pro-
de la terreur qu'avoit répandu parmi
erſes la promtitude de ſon arrivée,
hardieſſe de ſon deſſein ; & répon-
lignement à l'idée qu'on avoit con-

çue de son courage, & de la valeu
Macédoniens. La cavalerie ennemie
étoit fort nombreuse, bordoit to
rivage, & faisoit un grand front
occuper le passage dans toute sa long
L'infanterie, composée principale
des Grecs qui étoient à la solde d
rius, étoit derriére, placée dans u
qui alloit en montant.

Les deux armées demeurérent
tems en présence chacune sur le bo
la riviére, comme si elles eussent re
l'événement. Les Perses attendoien
les Macédoniens entrassent dans
pour les charger à leur avantage,
qu'ils voudroient prendre terre, &
ci sembloient choisir de l'œil l'end
plus propre pour passer, & épier l
tenance des ennemis. Alors Alexa
s étant fait amener son cheval, or
aux Seigneurs de sa Cour de le suiv
de se comporter en gens de cœur. Il
mandoit la droite, & Parménion l
che. Il fit d'abord entrer dans la rivi
gros détachement, & le suivit d
avec le reste des troupes. Il fit e
avancer l'aile gauche que comm
Parménion. Pour lui, menant l'ail
te, il entra dans le fleuve, suivi d
des troupes.

Les Perses voiant approcher c

& descendirent en bas où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquérent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empécher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, outre le désavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'en haut. D'ailleurs la fleur de la cavalerie Persane s'étoit ramassée en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc pliérent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs, qui avoient fait une vigoureuse défense. Alexandre, qui les avoit suivis de près, & les soutenoit avec ses meilleures troupes, se met à leur tête, les ranime par sa présence, renverse les Perses, & les met en déroute. Toutes les troupes le suivent, passent la riviére, & attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. Il étoit remarquable à son bouclier, & au pannache qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse, & d'une blancheur qui éblouissoit. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne; & quoiqu'on se battît à cheval, le combat étoit de pié ferme & d'homme à homme

I iv

comme dans l'infanterie, chacun tâ
de repouſſer ſon adverſaire, & de g
du terrain ſur lui. Spithrobate, Sa
de l'Ionie, & gendre de Darius, ſ
tinguoit par ſa valeur entre tous le
néraux. Environné de quarante Seig
Perſans, tous ſes parens, & tous
bravoure connue, qui ne le quitt
point, il portoit par-tout la terreur
xandre pique contre lui. Les voilà
deux aux mains. Aiant lancé chac
javelot, ils ſe bleſſent l'un l'autre,
légérement. Le Satrape en fureur ſ
l'épée à la main contre Alexandre.
celui-ci le prévient, & d'un coup de
dans le viſage le porte mort par
Dans l'inſtant même Roſacès, fre
Satrápe, l'attaquant de côté, lui déc
ſur la tête un grand coup de hache
lui abbat le pannache, & pénétr
qu'aux cheveux ſeulement. Comm
loit fraper un ſecond coup ſur ſ
que l'armet briſé faiſoit voir à nud
tus d'un coup de ſabre lui coupe la
& ſauve la vie à ſon Maître. Le c
où avoit été Alexandre, redoubla l
rage des ſiens : ils firent des effor
traordinaires de bravoure. Les Perſ
étoient au centre de la cavalerie,
blés d'une grêle de traits par les ſ
armés à la légére qu'on avoit entre
parmi les cavaliers, & ne pouvan

tenir plus lontems l'attaque des Macédoniens qui les frapoient tous dans le viſage, commencérent à plier, & les deux ailes auſſitôt ſe renverſérent, & prirent la fuite. Alexandre ne s'attacha point à les pourſuivre, mais il tourna tout court ſur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans ſon poſte, plutôt par étonnement, dit l'Hiſtorien, que par réſolution. Mais quand elle ſe vit attaquée en même tems par la cavalerie, & par la phalange Macédonienne qui avoit paſſé la riviére, & que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perſes ne firent ni une forte ni une longue réſiſtance, & furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie Grecque qui étoit à la ſolde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée ſur une colline, demandoit qu'Alexandre lui donnât ſa parole qu'il la laiſſeroit aller : mais ce Prince, ſuivant plutôt l'impétuoſité de ſa colére que ſa raiſon, ſe jetta au milieu de cette infanterie, & perdit d'abord ſon cheval, qui fut percé d'un coup d'épée ; c'étoit un autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut ſi rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou bleſſés de ſon côté, le furent en cet endroit : car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui ſe battoient en déſeſpérés. Ils furent tous taillés en piéces,

gné dans le Cydne. Le medec
lippe le guérit parfaitement en
jours. Alexandre passe le défilé
cie. Cependant Darius approch
bre réponse de Caridéme à ce l
qui lui coute la vie. Descriptio
marche de Darius.

An. M. 3670. Av. J.C. 334. *Diod. l. 17. p. 503-511. Arrian. l. 1. p. 36-59. & lib. 2. pag. 60-66. Plut. in Alex. p. 673. 674. Q Curt. l. 3. cap. 1-3. Justin. l. 11. cap. 7 & 8.*

L'HEUREUX succès de la bat
Granique eut toutes les suites qu
pouvoit attendre. Sardes, qui étoit
le boulevard de l'empire des Barb
côté de la mer, se rendit à Alexar
laissa à cette ville sa liberté, & l'u
ses loix. Quatre jours après il a
Ephése, ramenant avec soi les ban
en avoient été chassés à son occasi
y rétablit le gouvernement pop
Pour les tributs qu'on paioit aux I
Perse, il les assigna au temple de
Il offrit beaucoup de sacrifices à
déesse, célébra ses mystéres avec
pompe, & conduisit la cérémoni

ıême de la naiſſance d'Alexandre,
ıvrage étoit déja fort avancé. Dino-
célébre architecte, qui avoit l'in-
ıce de la conſtruction de ce temple,
: même que ce Prince emploia de-
ɔur bâtir Alexandrie en Egypte. Les
:s contribuoient à l'envi aux frais
ıperbe édifice, & les Dames y ſa-
:nt de bon cœur tous leurs bijoux,
: ce qu'elles avoient de plus rare
ılus précieux. Alexandre, avide de
ſpéce de gloire, offrit de rembour-
ille des dépenſes qu'elle avoit déja
our ce bâtiment, & de lui fournir
celles qui reſtoient à faire, pourvû
n nom ſeul parût dans l'inſcrip-
ı temple. Les habitans d'Ephéſe ne
t pas y conſentir, & n'oſant pas
oins lui refuſer ouvertement cet
ır, eurent recours à une ruſe de
qui les tira d'embarras. Ils lui di-
ı'il ne convenoit pas à un dieu d'é-
es monumens à un autre dieu.
qu'il ſortît d'Ephéſe, les Députés
:les & de Magnéſie vinrent lui ap-
les clés de leurs villes.
archa enſuite vers Milet, qui,
:ſpérance d'un promt & puiſſant
, lui ferma ſes portes. En effet la
es Perſes fort nombreuſe, fit
: la vouloir ſecourir: mais, après
:nté inutilement à pluſieurs repri-

étoient tout étonnés d'en voir de nou
qu'on avoit conſtruites derriére,
ſembloient ſortir tout-à-coup de
L'attaque de ces nouvelles muraille
ſtruites en demi-cercle, coutoit
ment de monde, parce que les a
du haut des tours qui étoient de c
d'autre, battoient les ennemis en
On vit en cette occaſion qu'il n'y a
de fortifications plus ſûres pour une
de guerre que la valeur & le coura
ceux qui la défendent. Le ſiége fut
& tout autre qu'Alexandre ſe ſer
buté des difficultés qui s'y rencontr
Mais les dangers ne ſervoient qu'
mer ſes troupes. Leur conſtance
l'emporta. Memnon ſe voiant hors
de réſiſter plus lontems, fut obligé d'
donner la place. Comme il étoit n
de la communication de la mer,
avoir mis une bonne garniſon d
citadelle qui étoit bien munie d

toit pas loin d'Halicarnaſſe. Alexandre ne jugea pas à propos d'aſſiéger la citadelle, qui n'étoit pas de grande importance, depuis la ruine de la ville qu'il raſa juſqu'aux fondemens. Il ſe contenta de l'environner de bons murs, & de laiſſer quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémiſe reine de Carie, Idriée ſon frere avoit régné à ſa place. Ada, ſœur & femme d'Idriée, étoit demeurée en poſſeſſion de cet Etat, ſelon la coutume du pays. Mais elle fut dépoſſédée par Pexodore, à qui ſuccéda ſon gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conſerva néanmoins une place forte, nommée Alinde, dont elle avoit porté les clés à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie, & l'avoit adopté pour ſon fils. Le Prince, ſans mépriſer cet honneur, lui laiſſa la garde de ſa ville, & après la priſe d'Halicarnaſſe, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement. *Plut. Alex. p.* (

Cette Dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnoiſſance dont elle étoit pénétrée, lui envoioit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes ſortes de patiſſeries les plus délicieuſes; & enfin elle lui fit préſent des plus excellens cuiſiniers, boulangers, & patiſſiers. Mais il lui répondit » que tout » cet attirail lui étoit inutile, & qu'il » avoit de bien meilleurs cuiſiniers, qui

» lui avoient été donnés par son Gouver-
» neur Léonidas : dont l'un, qui lui pré-
» paroit un bon dîner, c'étoit de beau-
» coup marcher dès le matin avant le
» point du jour ; & l'autre, qui lui ap-
» prêtoit un excellent souper, c'étoit un
» dîner fort sobre.

Plusieurs Rois de l'Asie Mineure se soumirent volontairement à Alexandre, entr'autres Mithridate Roi du Pont, qui dans la suite s'attacha à ce Prince, & le suivit dans ses expéditions. Il étoit fils d'Ariobarzane, Satrape de Phrygie, & Roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le sixiéme Roi depuis Artabaze, qui est regardé comme le fondateur de ce Roiaume, en possession duquel il fut mis par Darius fils d'Hystaspe son père. Le fameux Mithridate, qui donna tant d'exercice aux Romains, est un de ses successeurs.

Florus, lib. 3. cap. 5.

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de son armée qui s'étoient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendroient au printems. Il leur donna trois Officiers Généraux pour les conduire & pour les ramener.

a Βελτίονας γὰρ ὀψοποιοὺς ἔχειν ὑπὸ τοῦ παιδαγωγοῦ Λεωνίδου δεδομένους αὐτῷ πρὸς μὲν τὸ ἄριστον νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον ὀλιγαριστίαν.

t précisément ce qu'ordonnoit la Loi *Deut. 24. 5.*
Moyse. Et comme on ne trouve cette
, ou cette coutume, chez aucune au-
nation du monde, il y a beaucoup
parence qu'Aristote l'avoit apprise
ı Juif avec qui il avoit eu commerce
sie; & que l'approuvant comme une
ique fort sage & fort raisonnable, il
oit conseillée à son Eléve, qui s'en
vint dans cette occasion.
L'année suivante Alexandre entra de *An. M. 3671. Av. J.C. 333.*
ine heure en campagne. Il avoit déli-
é s'il marcheroit droit contre Darius,
s'il acheveroit de subjuguer le reste
provinces maritimes. Le dernier par-
ti parut le plus sûr, pour ne rien lais-
derriére lui qui pût l'inquiéter. Il fut
bord un peu arrété dans sa course.
s de Phasélis, ville située entre la Ly- *Strab. l. 14. p. 666.*
& la Pamphylie, est un défilé le long
a mer, qui est à sec pendant que l'eau
basse, & qui laisse un passage libre
voiageurs : mais, quand la mer est
te, il est tout couvert d'eau. Comme
étoit alors en hiver, Alexandre, que
ne rebutoit, voulut partir avant que
eaux se fussent retirées. Ainsi il falut
ses troupes marchassent tout un jour
s l'eau jusqu'à la ceinture. Quelques
toriens, pour embellir ce récit, ont
t que la mer, par une faveur divine,
oit volontairement soumise à Alexan-

dre, & que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avoit laissé un libre passage: Quinte-Curce est de ce nombre. Il est étonnant que l'Historien Joséphe, pour affoiblir l'autorité du miracle qui fit passer aux Juifs la mer rouge à sec, ait raporté en exemple ce fait, dont Alexandre même avoit réfuté la fausseté. Car, au raport de Plutarque, il avoit écrit simplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phasélis, il passa à pié le pas de la montagne appellée Climax.* Et l'on sait que ce Prince, avide du merveilleux, ne manquoit aucune occasion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeoient d'une maniére toute singuliére.

Pendant qu'il étoit aux environs de Phasélis, il découvrit une trahison qu'avoit tramée contre lui Alexandre fils d'Erope, qu'il venoit de nommer Général de la cavalerie Thessalienne à la place de Callas, à qui il avoit donné un Gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traître, lui promettoit mille * talens d'or avec le Roiaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croiant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du Roi aiant été arrêté, avoua tout, & le coupable fut puni comme il le méritoit.

* *Plus de trente millions.*

lre, après avoir mis ordre aux
la Cilicie & de la Pamphylie,
ſon armée à Célénes ville de la
arroſée par la riviére Marſyas,
.bles des Poétes ont rendu célé-
mma la garniſon de la citadelle,
abitans s'étoient retirés, de ſe
Comme ils la croioient imprena-
répondirent fiérement qu'ils ne
ient la place qu'avec la vie. Mais
ıt fort preſſés, ils demandérent
: jours de tréve, au bout deſquels
ıirent de ſe rendre, s'ils n'étoient
ıs. En effet, le ſecours ne venant
ils ſe rendirent au jour marqué.
à le Roi paſſa dans la Phrygie,
ı capitale s'appelloit Gordion, an-
: fameux ſéjour du Roi Midas, ſi-
ır la riviére de Sangare. Aiant pris
:, il eut envie de voir le fameux
ıt où étoit attaché le nœud Gordien.
:ud, qui attachoit le joug au timon,
ait ſi adroitement, & le lien faiſoit
e tours & de détours, qu'on ne
ɔit découvrir ni où il commençoit,
il finiſſoit. Selon l'ancienne tradi-

on le dénoue, & l'aiant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'Oracle, dit l'Historien.

Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. *Q. Curt.*

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseilloit de porter la guerre en Macédoine : & ce parti paroissoit le plus sûr pour se tirer de l'embarras où il étoit. Il eût trouvé les Lacédémoniens, & plusieurs autres Etats de la Gréce qui n'aimoient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui ; & Alexandre, pour défendre son propre pays, eût été obligé de repasser promtement la mer, & d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis, &, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné. Memnon fut déclaré Amiral de la flote, & Capitaine Général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce Prince ne pouvoit faire un meilleur choix. C'étoit le plus habile homme & le meilleur Général qu'il eût, & depuis plusieurs années il avoit servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avoit été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son Maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, & se retira, premiérement à Milet, de là à Halicarnasse, & enfin dans l'île de Cos, où il étoit quand il reçut sa nou-

commission. La flote s'y rendit, &
songeoit plus qu'à exécuter son
Il prit l'île de Chios, & celle de
s toute entiére, excepté la ville de
éne. De là il se disposoit à passer en
, & à faire de la Gréce même &
Macédoine le théâtre de la guerre.
il mourut devant Mityléne, qu'il
été obligé d'assiéger. Ce fut le plus
l malheur qui pût arriver à la Perse.
oit ici de quel prix est un seul hom-
le mérite, dont la perte entraîne
quefois celle de l'Etat. La mort de
non fit échouer le dessein qu'il
formé : car Darius n'aiant pas de
ral d'une assez grande capacité à
e à sa place, abandonna tout-à-fait
ntreprise, qui seule pouvoit sauver
oire. Il n'y avoit donc plus de res-
e que dans les armées d'Orient. Da-
, mécontent de tous ses Généraux,
ut de commander en personne, &
ua le rendez-vous des troupes à Ba-
ne, où il en fit le dénombrement,
e trouva monter à quatre, ou cinq,
c cens mille hommes, car les Histo-
varient fort sur ce nombre.
exandre étant parti de Gordion, alla
ettre la Paphlagonie & la Cappa-
. Là il apprit la mort de Memnon.
nouvelle le confirma dans la réso-
n de marcher sans délai vers les pro-

vinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, & arriva dans la contrée qu'on appelloit le * camp de Cyrus. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues & demie) jusqu'au pas de la Cilicie, qui est un défilé fort étroit, par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarse. Celui qui en avoit la garde au nom de Darius, y avoit laissé peu de soldats, lesquels à la premiére nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage, & après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, & avoua qu'il auroit pu être arrété là tout court, & défait aisément à coups de pierres. Car, outre que c'étoit un défilé où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front, le haut de la montagne répondoit sur le chemin, qui n'étoit pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrens qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le tems que les Perses y mettoient le feu, de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente.

* *Quinte-Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du jeune Cyrus. Ce dernier sentiment paroit plus vraisemblable.*

travers cette ville passe le Cydne, :e moins renommée par la grandeur n canal, que pour la beauté de ses , qui sont extrêmement claires, mais extrêmement froides, à cause de)rage dont ses rives sont couvertes. toit alors vers la fin de l'été, dont haleurs sont très-grandes en Cilicie. oit encore au plus chaud du jour; omme le Roi arrivoit tout couvert ıeur & de poussiére; voiant cette i claire & si belle, il lui prit envie y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, se sentit saisi d'un frisson si grand, n crut qu'il alloit mourir. On l'em- a dans sa tente, aiant perdu toute ıoissance. La consternation fut géné- dans tout le camp. Ils fondoient tous ırmes, & se plaignoient » de ce que plus grand Roi qui eût jamais été leur oit ravi au milieu de ses prospérités de ses conquêtes, non dans une ba-

» pour les faire périr. Qui l
» roit dans leur fuite, & qui
» céder à Alexandre? Mais
» seroient assez heureux p
» l'Hellespont, qui leur do
» vaisseaux pour le passer? «
nant toutes leurs pensées ver
& s'oubliant eux-mêmes; c
que regrets & que plaintes,
» dans la fleur de sa jeunesse
» cours de ses plus grandes p
» celui qui étoit leur Roi & le
» gnon de guerre tout ense
» étoit ainsi enlevé & comm
» d'entre les bras.

Cependant il reprenoit ses
peu à peu revenant à soi, il
soit ceux qui étoient autour de
que son mal ne semblât s'êt
qu'en ce qu'il commençoit à
Mais l'esprit étoit encore plu
le corps n'étoit malade; car il

ennemi, & lui déroboit une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promise. Aiant fait entrer ses confidens & ses médecins: » Vous voyez, mes amis, leur » dit-il, dans quelle extrêmité pressante » la fortune me réduit. Il me semble en» tendre déja le bruit des armes enne» mies, & voir arriver Darius. Il étoit » sans doute d'intelligence avec ma mau» vaise fortune, quand il écrivoit à ses * » Satrapes des lettres si pleines de hau» teur & de fierté à mon égard. Mais il » n'en est pas où il pense, pourvû que » l'on me traite à mon gré. L'état de mes » affaires ne souffre pas des remédes » lents, ni des médecins timides. Une » promte mort m'est meilleure, qu'une » guérison tardive. Si les médecins croient » avoir quelque ressource pour moi dans » leurs remédes, qu'ils sachent que je » ne cherche pas tant à vivre qu'à com» battre.

Cette impatience précipitée du Roi allarmoit tout le monde. Les médecins, qui savoient qu'on les rendroit respon-

* *Darius, qui se croioit sûr à remporter la victoire sur Alexandre, avoit écrit à ses Satrapes des lettres, portant qu'ils châtiassent ce jeune fou, & qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dérision, ils le lui envoiassent piés & mains liés.* Freiushem. in Q. Curt.

ſables de l'événement, n'oſoient un remede violent & extrao d'autant moins que Darius avoi blier qu'il donneroit mille tale conque tueroit Alexandre. Phil des médecins d'Alexandre, A de nation, qui, l'aiant toujours ſon bas âge, l'aimoit tendreme ſeulement comme ſon Roi, ma ſon nourriſſon, s'élevant, par pour ſon Maître, au-deſſus de conſidérations d'une prudence l offrit de lui donner un reméde ſeroit pas fort violent, & qui roit pas de faire un promt ef mandoit trois jours pour le pr cette offre chacun trembla, exc qui y étoit le plus intéreſſé, qu ſeul de trois jours affligeoit da tience où il étoit de paroitre à ſes armées.

Trois millions.

Sur ces entrefaites, Alexan une lettre de Parménion, qui en Cappadoce, celui de tous l de ſa Cour, en qui il ſe fioit le laquelle il lui mandoit de ſe Philippe, que Darius avoit cor lui promettant mille talens, & en mariage. Cette [a] lettre le jetta

a Ingentem animo ſolicitudinem literæ incuſſerant; & quicquid in utramque partem aut metus aut ſpes ſubjecerat, . . . matione penſ . . . *Curt.*

grande perplexité, aiant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiére enfance le tendre & fidéle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entra avec son reméde. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe : en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise & de crainte, & la jettant sur le lit du Roi : *Seigneur*, lui dit-il d'un ton ferme & assuré, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grace que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, & que vous laissiez opérer le reméde, sans songer à ces avis que vous ont donné des serviteurs pleins de zéle à la vérité, mais d'un zéle peu discret, & tout-à-fait hors de saison.* Ces paroles ne rassurérent pas seulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'espérance, & prenant Philippe par

la main : *Soiez vous-même en repos,* dit-il, *car je vous crois doublement quiet : sur ma guérison d'abord, puis votre justification.*

Cependant la médecine le travaill telle sorte, que les accidens qui s'en virent, fortifiérent l'accusation de ménion. Le Roi perdit la parole, & ba dans de si grandes syncopes, qu'il voit presque plus de poulx, ni d'a rence de vie. Philippe n'oublia rien qui étoit de son art pour le secouri quand il le vit revenir à lui, il se l'entretenir de choses agréables, lui lant tantôt de sa mere & de ses so tantôt de cette grande victoire qu vançoit à grands pas pour couronn premiers triomphes. Enfin, la méd s'étant rendue maitresse, & aian pandu dans toutes les veines une salutaire & vivifiante, l'esprit fut le mier à reprendre sa vigueur, & le ensuite, beaucoup plutôt qu'on n voit espéré. Trois jours après il se fi à son armée, qui ne pouvoit se lass le contempler, & qui avoit peine à ce qu'elle voioit, tant la grande danger l'avoit consternée & abatt n'y eut point de caresse qu'elle ne Médecin, chacun venant l'embrass lui rendre grace comme à un die avoit sauvé la vie au Prince.

entreprenoit rien ſans une aſſiſ-
articuliére des dieux , & comme
ès répondoit toujours à ſes deſ-
ſa témérité lui tournoit à gloire,
loit avoir je ne ſai quoi de divin.
, qui paroiſſoit incapable de ſi
entrepriſes, & qui cependant ve-
bout de tout, ajoutoit à ſes ac-
nouveau prix & un nouvel éclat.
rs certains avantages, dont[a] pour
ire on ne fait pas grand cas, mais
: un merveilleux pouvoir pour
le cœur des gens de guerre, rele-
eaucoup ſon mérite ; ſe plaire
rcices du corps, y montrer de l'a-
t y exceller, être vétu comme les
ſavoir ſe familiariſer ſans rien
de ſa dignité, partager avec les
orieux & les plus braves la fati-
e danger : qualités, qui, ſoit qu'il
la nature, ou qu'elles fuſſent le

raporter se passoit, Darius s'étoit
marche, plein d'une folle confian
la multitude immense de ses trou
jugeant uniquement des deux arm
le nombre. Les plaines d'Assyr
étoit campé, lui permettoient d'
librement sa cavalerie, & de se p
de l'avantage du nombre. Sédui
présomption, il songe à s'engag
des défilés, où sa cavalerie & ses
innombrables, devenues inutile
ront plus que l'embarrasser. Il
cher l'ennemi, qu'il devoit atten
court visiblement à sa perte. Ma
trapes, accoutumés à le flater &
plaudir en tout, le félicitoient p
ce sur la victoire qu'il alloit rem
comme si elle eût été assurée &
quable. Il avoit dans ses troi
Athénien, nommé Caridéme,
fort habile dans le métier de la
& qui haïssoit personnellement
dre, parce que c'étoit lui qui l'a
chasser d'Athénes. Darius se tou
son côté, & lui adressant la par
demanda s'il le trouvoit assez
pour passer sur le ventre de son
Caridéme, nourri & élevé dan
de la liberté, & oubliant qu'il é
un pays de servitude, où il éto
reux de heurter l'inclination des
lui répondit en ces termes: » P

pourroit être formidable à vos
. L'or & la pourpre y brillent
ites parts, & tout y est si plein
npe & de magnificence, qu'à
que de l'avoir vû, on ne sauroit
aginer. Mais l'armée des Macé-
is, affreuse à voir, & toute hé-
l'armes, ne s'amuse point à cette
parade. Elle n'a soin que de bien
: ses bataillons, & de se bien
r de ses boucliers & de ses pi-
eur Phalange est un corps d'in-
e, qui combat de pié ferme, &
: si serré dans ses rangs, que les
es & les armes sont comme une
npénétrable. Au reste, ils sont
les soldats comme les Officiers,
dressés & si attentifs aux com-
mens de leurs Chefs, que soit
ille se ranger sous les drapeaux,
rner à droite & à gauche, ou
ır ses rangs, & faire front à l'en-



» taire. Et [a] afin que vous ne croiez pas » que ce soit l'or ou l'argent qui les mé- » ne, cette discipline jusqu'ici n'a sub- » sisté qu'à l'aide & par les leçons de la » pauvreté. Ont ils faim? toute nourri- » ture leur est bonne. Sont-ils fatigués? » ils couchent sur la terre, & jamais le » jour ne les trouve que debout. Pensez- » vous que la cavalerie Thessalienne, & » celle des Acarnaniens & des Etoliens, » peuples invincibles, armés de toutes » piéces, soient gens à être repoussés à » coups de fronde, & avec des bâtons » brûlés par le bout? Il faut des forces » pareilles aux leurs pour les arréter; & » c'est dans leur pays qu'il faut chercher » du secours contre eux. Faites-y passer » tout cet or & cet argent inutile que je » vois ici, & achetez-en de bonnes trou- » pes. « Darius [b] étoit par lui-même d'un caractére doux & traitable. Mais quel naturel la fortune ne corrompt-elle point? Il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions,

a Et, ne auri argentique studio teneri putes, adhuc illa disciplina paupertate magistra stetit. *Q. Curt.*

b Erat Dario mite ac tractabile ingenium, nisi etiam suam naturam plerumque fortuna corrumperet. *Q. Curt.* suam *me parois suspect.*

& pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire & leur déplaire en leur représentant la vérité. Darius ne pouvant la souffrir, fait traîner au supplice un homme qui s'étoit mis sous sa protection, qui étoit devenu son hôte, & qui lui donnoit alors le meilleur conseil qu'il eût pu prendre. Caridéme ne rabattant rien pour cela de sa liberté accoutumée, s'écria : » J'ai un vengeur » tout prêt dans la personne de celui-là » même contre qui je vous ai donné con- » seil, qui vous punira bientôt du mé- » pris que vous en faites. Pour [a] vous, » en qui la puissance souveraine a fait » un si promt changement, vous appren- » drez à la postérité, que quand les hom- » mes s'abandonnent une fois à la fortu- » ne, elle étoufe en eux toutes les bon- » nes semences de la nature. « Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, & reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit.

Le Roi fit avancer ses troupes vers l'Euphrate. C'étoit une ancienne coutume des Perses, de ne faire marcher leur armée qu'après que le soleil étoit levé; & alors on donnoit, de la tente du Roi, le signal avec la trompette. Au dessus de

a Tu quidem, licentia regni subitò mutatus, documentum eris posteris, homines, cùm se permisere fortunæ, etiam naturam dedíscere. *Q. Curt.*

cette tente on expoſoit à la vue de tout le monde, l'image du ſoleil, enchaſſée dans du cryſtal. Voici en quel ordre ils marchoient.

Premiérement, on portoit des autels d'argent, ſur leſquels il y avoit du feu, qu'ils appelloient éternel & ſacré ; & les Mages ſuivoient chantant des hymnes à la façon du pays. Ils étoient accompagnés de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons, ſelon le nombre des jours de l'année, vétus de robes de pourpre. Après venoit un char conſacré à * Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & ſuivi d'un courſier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du ſoleil ; & les Ecuiers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravures d'or & d'argent, ſuivoient. Puis marchoit un corps de cavalerie, tiré de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Enſuite ceux que les Perſes appellent Immortels au nombre de dix mille, paſſant en ſomptuoſité tout le reſte des barbares. Ils avoient des coliers d'or, des robes de drap d'or friſé, avec des caſaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de là, ſuivoient ceux qu'ils

* *Jupiter étoit un dieu inconnu aux Perſes. Quinte-Curce appelle ainſi apparemment le premier & le plus grand de leurs dieux.*

appellent les Cousins ** ou Parens du Roi, jusqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient les * Doryphores, venoient après : ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant son char, dans lequel il paroissoit assis comme sur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent ; & du milieu du joug, qui étoit tout semé de pierreries, s'élevoient deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentoit la * Guerre, & l'autre la Paix ; avec un aigle d'or entre-deux, qui déploioit les ailes comme pour prendre son vol.

** C'étoie des gardes q. portoient d. demi-piques*

** D'autr. Editions d. Quinte Cur. portent Nin. & Bélus.*

Mais rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vétu d'une casaque de pourpre raiée d'argent ; & par-dessus il avoit une longue robe, toute brillante d'or & de pierreries, où deux éperviers sembloient fondre des nues, & s'entrebecqueter. Il portoit une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendoit son cimetére, qui avoit un foureau tout couvert de pierres précieuses. Il avoit sur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mélée de blanc.

Cidaris.

*** C'étoit un titre de dignité. Il pouvoit s'y trouver un grand nombre des parens du Roi.*

A ses côtés marchoient deux cens de ses plus proches parens, & dix mille piquiers le suivoient, aiant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; enfin trente mille hommes de pié, qui faisoient l'arriére-garde. Ils étoient suivis des chevaux du Roi au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou six vingts pas de là, venoit Sysigambis, mere de Darius, sur un char, & sa femme sur un autre, & toutes les femmes des deux Reines suivoient à cheval. Il y avoit ensuite quinze grands chariots, où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui ne sont pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines, jusqu'au nombre de trois cens soixante, en équipage de Reines, suivies de six cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après, venoient les femmes des Officiers de la Couronne, & des plus grands Seigneurs de la Cour: puis les vivandiers & les valets d'armée montés aussi sur des chariots.

A la queue étoient quelques Compagnies armées à la légére, avec leurs Chefs, qui fermoient toute la marche.


52
38
37
36
Ty
Pa
Calycadnus Fl.
Lamura Fl.
C I L I
Anchiale
Soles
Seleucie
la Rade
Corycus
M E R   DE
Gravée par P. Bourgoin.
52

Ne croiroit-on pas que c'eſt ici une [de]ſcription de tournoi, & non d'une [mar]che d'armée? Conçoit-on que des [Prin]ces ſenſés aient été capables d'une [tell]e folie, de mener avec leurs troupes [un] attirail ſi incommode de Femmes, [de] Princeſſes, de Concubines, d'Eunu[que]s, de Serviteurs, & de Servantes? La [cou]tume du pays l'exigeoit: c'en eſt aſſez. [Dar]ius à la tête de ſix cens mille hom[mes], & au milieu de ce ſuperbe appareil [qui] étoit pour lui ſeul, ſe jugeoit grand, [&] enfloit par toute cette vaine pompe [exté]rieure l'idée qu'il avoit de lui-même. [A le réd]uit à ſa juſte meſure, & à ſon mérite [perſ]onnel, qu'il étoit petit! Il n'eſt pas [le ſe]ul qui ait penſé de la ſorte, & de [qui] l'on puiſſe porter le même jugement. [Mai]s il eſt tems de mettre aux mains les [deux] Rois.

§. Célébre victoire remportée par Ale[x]andre ſur Darius près la ville d'Iſſus. [S]uites de cette victoire.

[P]our bien entendre ici la marche [d'Al]exandre, & celle de Darius, & pour [mieu]x fixer la ſituation du lieu où ſe [don]na la ſeconde bataille, il eſt néceſ[ſaire] de diſtinguer trois défilés, ou trois [paſſa]ges, que j'appellerai quelquefois du [nom] de *Pas*. Le premier défilé ſe rencon[tre d']abord en deſcendant du mont Tau- An. M. 3671. Av. J. C. 333. Diod. lib. 17. p. 512-518. Arrian. lib. 2. p. 66-82. Plut. in Alex. p. 675. 676. Q. Curt. lib. 3. cap. 4-12.

Justin. l. 11. c. 9 & 10. rus, pour aller à la ville de Tarſe, par lequel nous avons vû qu'Alexandre paſſa de Cappadoce en Cilicie. Le ſecond eſt le Pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troiſiéme eſt le Pas Amanique, ainſi appellé du mont Amanus. Ce défilé, par lequel on entre de l'Aſſyrie dans la Cilicie, eſt au-deſſus du Pas de Syrie, vers le Septentrion.

Alexandre avoit envoié Parménion avec une partie de l'armée, ſe ſaiſir du Pas de Syrie, afin d'avoir un débouché ſûr pour ſes troupes. Pour lui, étant parti de Tarſe, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voioit encore, avec cette inſcription : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en un jour.* VA, PASSANT : BOI, MANGE, ET TE RÉJOUI ; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là, il vint à Soles, où il offrit des ſacrifices à Eſculape, en reconnoiſſance du rétabliſſement de ſa ſanté, & conduiſit la cérémonie les cierges allumés, ſuivi de toute l'armée, & y fit célébrer des Jeux. Il retourna à Tarſe. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aleie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec ſon infanterie & ſa compagnie des Gardes à cheval à Magarſe, & de-là gagna Malles, puis Caſtabale. Il avoit appris que Darius, avec

toute son armée, étoit campé à Soques, lieu de l'Assyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint Conseil de guerre sur la nouvelle qu'il avoit reçue. Tous les Généraux & les Officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perses. Parménion s'étoit rendu maître de la petite ville d'Issus, & après s'être saisi du défilé de Syrie, y avoit laissé des troupes pour le garder. Le Roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée; & campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais tems le contraignit de s'arrêter.

Cependant Darius étoit dans une plaine de l'Assyrie, qui avoit beaucoup d'étendue. Les commandans des Grecs qui étoient à sa solde, & qui faisoient la principale force de l'armée, lui conseillérent d'y attendre l'ennemi. Car, outre que le lieu étoit découvert de tous côtés & très-avantageux pour sa cavalerie, il étoit capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage & l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, & qu'il ne mît point toutes ses forces au hazard d'être abbattues d'un seul coup & en une seule journée. Les Courtisans, dont les Cours des Rois, dit

Arrien, sont toujours pleines, traitoient ces Grecs de nation infidéle & d'ames vénales. Ils firent entendre au Roi qu'ils ne lui proposoient de diviser ses troupes, qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir, & que le plus sûr étoit de les investir avec toute l'armée, & de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux & plein d'humanité. Il répondit » qu'il étoit bien éloigné de com» mettre un crime si horrible: que nulle » nation désormais ne se fieroit à sa pa» role; qu'il [a] étoit inoui qu'un conseil, » qui pouvoit n'être pas prudent, eût » jamais été puni de mort: qu'il ne se » trouveroit plus personne qui voulût » donner son avis, s'il étoit dangereux » de le faire, ce qui étoit le plus grand » malheur qui pût arriver à un Prince ». Il fit remercier les Grecs de leur zéle & de leur bonne volonté, & voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les Courtisans avoient persuadé à Da-

[a] Neminem stolidum consilium capite luere debere: defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. *Q. Curt.*

rius que les longs délais d'Alexandre étoient une preuve & un effet de la terreur que l'approche des troupes Persanes lui avoient inspirée, (ils n'avoient rien sû de sa maladie :) que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits & des défilés, dont il ne lui seroit pas possible de se tirer, si on l'attaquoit promtement : qu'il faloit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Il fut donc arrêté dans le Conseil qu'on iroit le chercher ; les dieux, dit un Historien, aveuglant ce Prince, pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avoient creusé, & préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie Persane. *Arrien*

Darius, aiant envoié son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux, à Damas ville de Syrie, sous une légére escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie, & y entra par le Pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme, & sa mere, avec les Princesses ses filles & le petit Prince son fils, étoient, selon la coutume de la nation, à la suite de l'armée. Mais pendant le combat elles demeurérent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'Orient en Occident, il se rabattit vers Issus, ne sachant pas qu'il étoit derriére

Alexandre. On lui avoit fait croire
ce Prince fuioit devant lui, & qu
retiroit en désordre dans la Syrie.
songea donc plus qu'à le poursuivr
fit mourir cruellement tous les ma
qui se trouvérent dans la petite ville d'
excepté quelques soldats qu'il ren
après les avoir fait promener dans to
camp pour faire montre de ses tro
Ils portérent la nouvelle à Alexa
que Darius approchoit. Il n'en vo
rien croire d'abord, tant la chose lu
roissoit incroiable, & tant d'ailleurs
souhaitoit. Mais il en fut bientôt a
par ses propres yeux, & il songea sé
sement à se préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être in
dans son camp par le grand nombr
Barbares, le fortifia de fossés & d
lissades, témoignant une joie incro
de voir son desir accompli, qui éto
combattre dans ces défilés, où les
sembloient avoir amené Darius, po
livrer entre ses mains.

En effet le lieu qui ne laissoit d'e
qu'autant qu'il en faloit à une armé
diocre pour agir & pour se mo
avec liberté, réduisoit à une sorte d
lité les forces des deux Rois. Ain
Macédoniens avoient assez de te
pour emploier toutes leurs troupes
lieu que les Perses ne pourroient pas
agir la vingtiéme partie des leurs.

Néanmoins, comme cela eſt aſſez ordinaire même aux plus grands Capitaines, Alexandre ſe voiant ſur le point de tout hazarder, ſentit quelque émotion. Plus, juſques-là, les ſuccès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant preſque au moment qui devoit décider de ſon ſort. D'un autre côté il s'animoit par la vûe de la récompenſe plus grande que le péril; & s'il étoit incertain de la victoire, du moins il ſe flatoit de mourir glorieuſement & en Alexandre. Il retenoit tous ces ſentimens dans ſon cœur, ſachant bien qu'aux approches d'une bataille le Général ne doit jamais laiſſer paroitre ſur ſon viſage ni triſteſſe, ni perplexité, & que l'armée ne doit voir que de la fermeté & de la réſolution dans celui qui la commande.

Aiant fait prendre de la nourriture à ſes ſoldats, & leur aiant ordonné de ſe tenir prêts pour la troiſiéme veille de la nuit, qui commençoit à minuit, il monta ſur le * ſommet d'une montagne, & à la lueur des flambeaux il y ſacrifia à la façon de ſon pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le ſignal, ſes troupes, qui étoient prêtes à marcher & à combattre, aiant ordre de doubler le pas, arrivérent au point du jour dans les poſtes qu'elles

* *Les Anciens avoient coutume de choiſir des lieux élevés pour y offrir des ſacrifices.*

ne put croire d'abord, s'étant i
qu'Alexandre fuioit devant lui, &
choit à lui échaper. Cette nouvell
un grand trouble & une grande
sion parmi ses troupes, qui se tr
surprises, couroient avec précip
& en désordre prendre leurs arme

Le lieu où se donna la bataill
près de la ville d'Issus, fermé d'u
par les montagnes, & de l'autre
mer. La plaine, qui étoit entre de
voit avoir un espace considérable
que les deux armées y campérent,
déja marqué que celle de Dariu
fort nombreuse. La riviére de
couloit au milieu de cette plaine
la montagne jusqu'à la mer, & la
geoit en deux portions à peu près
La montagne formoit un enfonc
semblable à un golfe, dont l'ext
venant à se recourber, embrasso
partie de la plaine

commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Coenus, puis celle de Perdiccas, qui finissoit au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée, & enfin celle de Méléagre. Voila ce qui formoit la fameuse Phalange Macédonienne, composée ici, comme on voit, de six corps distingués, ou de six brigades. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces Corps différens, mais Alexandre en étoit toujours le premier Général, & en régloit toutes les opérations. La cavalerie fut placée sur les deux aîles : les Macédoniens avec les Thessaliens à la droite, ceux du Péloponnése & les autres Alliés à la gauche. Cratére commandoit toute l'infanterie de l'aile gauche, & Parménion l'aile toute entiére. Alexandre s'étoit réservé le commandement de la droite. Il avoit recommandé à Parménion de se tenir le plus près qu'il pourroit de la mer, pour se mettre hors d'état d'être envelopé par les Barbares ; & à Nicanor au contraire, de se tenir assez éloigné des montagnes, pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en seroient saisis. Il couvrit la cavalerie de son aile droite des coureurs de Protomaque, & des Péoniens ; & son infanterie des archers d'Antiochus. Il réserva

les * Agriens commandés par Attal
étoient fort estimés, & quelques tr
nouvellement arrivées de Gréce,
les opposer à celles que Darius
posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici c
étoit sa disposition. Aiant eu avis c
lexandre marchoit à lui en bataill
fit passer la riviére de Pinare à trent
le chevaux & à vingt mille homm
trait, afin de pouvoir ranger comm
ment ses troupes en deça. Il plaç
centre, les trente mille Grecs qu'il
à sa solde, qui étoient sans contre
fleur & la force de son armée, & q
le cédoient en rien pour le courag
Phalange Macédonienne; & trente
Cardaques sur leur droite, avec a
sur leur gauche, le lieu n'en p
pas tenir davantage. Ils étoient tou
samment armés. Le reste de l'infan
distingué par nations, étoit placé der
la premiére ligne. Il seroit à souh
qu'Arrien eût marqué combien ces
lignes avoient chacune de profon
Elle devoit être extraordinaire dan
terrain tel que celui de ce défilé,
tout par raport au grand nombre
troupes Persanes. Sur la montagne

* Agria *étoit une ville entre le mont Hoemus & le mont Rhodope.*

étoit à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, disposés de telle sorte, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étoient derriére l'armée d'Alexandre, & les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la riviére à sa cavalerie, & en envoia la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pouvoit le mieux combattre; & jetta le reste sur la gauche, du côté de la montagne. Mais, comme il vit qu'elle seroit inutile de ce côté-là, à cause que le lieu étoit trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui, il se plaça au centre de son armée selon la coutume des Rois de Perse.

Alexandre, voiant presque toute la cavalerie de l'ennemi contre son aile gauche, où il n'y avoit que celle du Péloponnése & celle de quelques autres alliés, y envoia en diligence la cavalerie Thessalienne, & la fit passer derriére ses bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gauche, il plaça devant son infanterie les archers de Créte, & les Thraces de * Sitalce, qui étoient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étoient derriére tous les autres.

* C'étoi roi de Thr

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avoit pas tant de front que la gauche

cette aile des troupes qu'il avoit c
aux Barbares de la montagne. C
me il vit qu'ils ne descendoient
il les fit attaquer par les Agriens
ques archers, & les chassa vers
met ; de sorte qu'il se contenta d
là trois cens chevaux pour les c
& envoia le reste, comme j'ai d
fortifier son aile droite, qu'il éte
ce moien au delà de celle des Pe

Les deux armées étant ainsi ra
bataille, Alexandre marchoit le
pour laisser reprendre haleine à
pes, de sorte que l'on crut que l'
battroit que fort tard. Car Dariu
noit les siennes au deça de la rivi
ne point perdre l'avantage de so
& il fit même palissader les end
la rive qui n'étoient point assez e
ce qui fit croire aux Macédonie
craignoit déja d'être battu. Quan
mées furent en présence, Alexan

parlant à chacune selon le génie & l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens, » il représentoit les anciennes batailles » qu'ils avoient gagnées en Europe, la » gloire encore récente de la journée du » Granique, le grand nombre de villes » & de provinces qu'ils avoient laissées » derriére eux, après les avoir soumises » à leur obéissance. Il ajoutoit qu'une » seule victoire alloit les rendre maîtres » de l'empire des Perses, & que les dé- » pouilles de l'Orient seroient le prix de » leur valeur & de leurs fatigues. Il ani- » moit les Grecs, par le souvenir de tous » les maux que les Perses, ennemis irré- » conciliables de la Gréce, lui avoient » fait souffrir, & leur remettoit devant » les yeux les fameuses journées de Ma- » rathon, des Thermopyles, de Salami- » ne, de Platée, & tant d'autres, qui » leur avoient acquis une gloire immor- » telle. « Aux Illyriens & aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapines, » il montroit l'armée des ennemis, toute » éclatante d'or & de pourpre, & moins » chargée d'armes que de butin. Qu'ils » allassent donc, eux qui étoient des » hommes, ravir tous ces ornemens à » ces femmes, & qu'ils fissent un échange » de leurs montagnes toujours couvertes » de neiges & de frimats, avec les belles » plaines & les riches campagnes de la

cédonienne, estimée jusqu'alors invincible. D'ailleurs il y avoit une jalousie perpétuelle entre ces deux nations, Grecs & Macédoniens, qui animoit extrêmement leur courage, & qui rendoit de part & d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, & avec lui six vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du Prince, après avoir défait tout ce qui étoit devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs qui en étoient aux mains avec le reste de la Phalange Macédonienne, & la poussoient vivement; & les aiant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie Persane qui étoit à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avoit passé la riviére, & étoit allée fondre sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, & engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une fraieur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace & de confiance, & marchant la plupart sans ordre & sans précaution comme à une victoire certaine, ne songent qu'à

les pourſuivre. Alors les Theſſaliens les voiant en déſordre, firent tout d'un coup volte face, & recommencérent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perſes, de leur côté, ſe défendirent avec courage, juſqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, & les Grecs taillés en piéces par la phalange.

La défaite de la cavalerie Perſane acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Perſans eurent beaucoup à ſouffrir dans la retraite, à cauſe de la peſanteur des armes des cavaliers; outre que ſe retirant en déſordre, & venant à paſſer en foule par des défilés, ils s'écraſoient les uns les autres, & étoient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis. D'ailleurs la cavalerie Theſſalienne les pourſuivoit vivement, de ſorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, & qu'il n'en reſta pas moins ſur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déja dit, auſſitôt qu'il avoit vû ſon aile gauche rompue, il s'étoit enfui des premiers ſur ſon char. Mais lorſqu'il fut parvenu en des lieux raboteux & inégaux, il monta à cheval, quittant ſon arc, ſon bouclier, & ſon manteau roial. Alexandre ne ſongea à le pourſuivre, qu'après qu'il eut vû ſa Phalange victorieuſe des Grecs, & la cavalerie Perſane miſe en

fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au Prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenoit à sa solde, soutenus par leurs Officiers qui étoient fort braves, se retirérent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes vers Tripoli de Syrie ; & y aiant trouvé à sec les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipérent ce qui leur en faloit, & brulérent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares, après avoir montré assez de courage dans les premiéres attaques, ils lâchérent honteusement le pié, & ne songeant qu'à se sauver, ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui méne droit en Perse : les autres gagnérent les bois & les montagnes écartées, un petit nombre retournérent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en étoit déja rendu maître, & l'avoit saccagé. La mere de Darius, nommée Sysigambis, & sa femme, qui étoit aussi sa sœur, y étoient restées avec deux filles du Roi, & un fils encore enfant, & quelques Dames de Perse. Car les autres avoient été menées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui ne servoit qu'au luxe & à la magnificence de sa Cour. Il ne se trouva dans son camp que trois

mille talens: le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas. *Neuf millions.*

Alexandre, las de poursuivre Darius, voiant que la nuit approchoit, & qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ses gens venoient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatriéme année du régne d'Alexandre. Les * Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pié que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très-médiocre. AN. M. 36[..] AV. J.C. 3[..]

Le soir même, il fit aux Grands de la Cour & aux principaux Officiers un festin, où sa blessure qui n'avoit fait qu'effleurer la peau, ne l'empécha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mélé de gémissemens, qui effraiérent toute la compagnie; de sorte que ceux même qui étoient en garde devant le logis du Roi, coururent aux armes appréhendant une émeute. Ce tumulte venoit de la mere & de la femme de Darius, & des autres Dames captives,

* *Quinte-Curce & Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pié, & à dix mille chevaux: & Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, & trois cens fantassins; ce qui paroit peu vraisemblable.*

qui croiant ce Prince mort, le pleuroient, à la façon des Barbares, avec des cris & des heurlemens épouvantables. Un Eunuque, qui avoit vû le manteau du Roi entre les mains d'un ſoldat, jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fauſſe nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du ſujet qui avoit cauſé cette fauſſe allarme, ne put retenir ſes larmes en conſidérant l'infortune de Darius, & le bon naturel de ces Princeſſes, uniquement attentives & ſenſibles à ſon malheur. Il envoia Léonatus, l'un des Principaux de ſa Cour, pour les aſſurer que celui qu'elles pleuroient comme mort, étoit plein de vie. Léonatus aiant pris quelques ſoldats avec lui, vint au pavillon des Princeſſes, & leur fit dire qu'il étoit là de la part du Roi. Mais ceux qui ſe trouvérent à l'entrée, voiant des hommes armés, crurent que c'étoit fait de leurs Maitreſſes, & coururent dans la tente, criant que leur derniére heure étoit venue, & qu'on avoit envoié des gens pour les faire mourir: de ſorte que ces Princeſſes, ne ſachant à quoi ſe réſoudre, ne faiſoient point de réponſe, mais attendoient en ſilence l'ordre du Vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir lontems attendu, & voiant que perſonne ne paroiſſoit, laiſſa ſes ſoldats à la porte, & entra dans la tente: ce qui

les effraia encore davantage, sur ce qu'il étoit ainsi entré sans que personne l'eût introduit. Elles se jettérent donc à ses piés, & le priérent, » qu'avant qu'on » les fit mourir, il leur fût permis d'en- » sevelir le corps de Darius à la maniére » de leur pays; & qu'après avoir rendu » ce dernier devoir à leur Roi, elles mour- » roient contentes.« Léonatus leur répon- dit, » que Darius étoit vivant; & que » loin qu'on leur voulût faire aucun dé- » plaisir, elles seroient traitées en Rei- » nes, avec tout l'éclat de leur premiére » fortune. « Alors Sysigambis, com- mençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses,& permit à la mere de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairoit, suivant la coutume & les cérémonies de son pays. Cette sage Princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques uns de ses plus proches, & ce fut encore avec une réserve & une modestie qu'elle croioit convenir à son état présent. Le Roi témoigna sa joie & sa reconnoissance à toute l'armée, & sur-tout aux princi-

paux Officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avoit été témoin par lui-même, que celles qu'on lui avoit raportées ; & il fit des largesses à tous selon leur mérite & leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand Roi, il envoia avertir les Reines qu'il alloit les visiter ; & aiant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Ephestion. C'étoit son favori ; & comme ils avoient été élevés ensemble, le Roi lui faisoit part de tous ses secrets, & [a] personne n'osoit lui parler si librement que lui : mais il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve, qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille, de sorte que les Reines le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Sysigambis se jetta à ses piés, & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le Roi la relevant, lui dit : *Non, ma mere, vous ne vous êtes*

a Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat : quod tamen ita usurpabat, ut magis à Rege permissum, quàm vindicatum ab eo videretur. *Q. Curt.*

point trompée : car celui-ci est aussi Alexandre. Belle [a] parole, & qui fait beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre! Si Alexandre eût toujours pensé & agi de la sorte, il auroit véritablement mérité le surnom de Grand : mais [b] la fortune ne s'étoit pas encore saisi de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération & sagesse : mais à la fin elle devint plus forte que lui, & il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empécher de lui en marquer sa reconnoissance. » Grand » Prince, lui dit-elle, quelles actions de » graces puis-je vous rendre, qui répon- » dent à votre générosité ? Vous m'ap- » pellez votre Mere, & m'honorez en- » core du nom de Reine: & moi je con- » fesse que je suis votre captive. Je [c] sai » & ce que j'ai été, & ce que je suis. Je » comprends toute l'étendue de ma gran- » deur passée, & je me sens en état de » porter tout le poids de ma fortune pré- » sente. Mais il est de l'intérêt de votre » gloire, que pouvant tout sur nous, » vous ne nous fassiez sentir ce pouvoir

a O donum inclitæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum! *Val. Max. lib. 4. cap. 7.*

b Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat. Itaque orientem eam moderate & prudenter tulit: ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. *Q. Curt.*

c Et præteritæ fortunæ fastigium capio, & præsentis jugum pati possum. *Q. Curt.*

» que par votre clémence, & non par de
» mauvais traitemens.

Le Roi, après avoir rassuré les Princesses, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, sans s'étonner, l'embrassa, de sorte qu'Alexandre, touché de son assurance, & se tournant vers Ephestion, lui dit : *Que je souhaiterois que Darius eût eu quelque chose de ce bon naturel !*

Il est certain que dans ces premiéres années il se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en bonté tous les Rois qui avoient été avant lui, & se montra supérieur à une passion qui domte & entraîne les plus forts. La femme de Darius étoit la plus belle Princesse du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes, & de la taille la plus grande & la plus majestueuse : & les Princesses leurs filles leur ressembloient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple, & comme dans un lieu sacré destiné à être l'asyle de la pudeur & de la modestie, où toutes ces Princesses vivoient retirées sans être vûes de personne, & sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartemens.

Il paroit même qu'après la premiére visite dont j'ai parlé, qui étoit une visite

le devoir & de cérémonie, Alexandre, pour ne point exposer sa foiblesse, s'imposa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'est lui-même qui nous apprend cette mémorable circonstance de sa vie, dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens qui avoient fait violence à quelques femmes de soldats étrangers. Dans cette lettre on lisoit ces propres paroles: *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie seulement vû ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie souffert que l'on parlât de sa beauté devant moi.* Il faut se souvenir qu'Alexandre étoit jeune, vainqueur, & libre, c'est-à-dire qu'il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage, comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, & cælebs, & victor.*

Plut. in A · *Val. M lib. 4. c. 3*

Enfin, il en usa avec tant d'humanité à l'égard de ces Princesses, qu'à leur captivité près elles ne pouvoient s'appercevoir de leur infortune; & de tous les avantages qu'elles avoient auparavant, rien ne leur manqua avec lui que la confiance, qu'on ne sauroit prendre en son ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§. VI. *Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.*

An. M. 3672.
Av. J.C. 332.
Diod. lib. 17. p. 517. 518.
Arrian. lib. 2. p. 83-86.
Plut. in Alex. p. 678.
Q. Curt. lib. 3. cap. 13. & lib. 4. cap. 1.
Justin. lib. 11. cap. 10.

ALEXANDRE prit le chemin de la Syrie, après avoir consacré trois autels sur la riviére de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, & le troisiéme à Minerve, comme autant de monumens de sa victoire. Il avoit envoié Parménion à Damas, où étoit le trésor de Darius. Le Gouverneur de la place, trahissant son Maître de qui il n'espéroit plus rien, écrivit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent & tous les meubles de Darius. Mais voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des porte-faix tout l'argent, avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville, & se mit en fuite avec ces richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en étoit convenu avec Parménion,

qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la premiére vûe des troupes que conduisoit ce Général, ceux qui portoient ces fardeaux prenant l'épouvante, les jettérent, & se mirent à fuir, aussi bien que les soldats qui les escortoient, & le Gouverneur même, qui parut plus effraié que tous les autres. On voioit des richesses immenses éparses çà & là dans la campagne; tout l'or & l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée; les superbes équipages de tant de grands Seigneurs & de tant de Dames; les vases d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot tout ce que la longue prospérité & l'épargne de tant de Rois avoient amassé depuis plusieurs siécles, étoit abandonné au Vainqueur.

Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce désastre, étoit de voir les femmes des Satrapes & des grands Seigneurs de Perse, dont la plupart traînoient leurs petits enfans par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentoient moins leur malheur. De ce nombre étoient trois jeunes Princesses, filles d'Ochus qui avoit régné avant Darius: la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès frere de Darius, la femme d'Artabaze le plus grand Seigneur de la Cour, & son fils Ilionée. On y prit encore la

On trouva aussi à Damas les Am-
deurs des villes Grecques, surtout
cédémone & d'Athénes, que Dari
cru mettre dans un asyle assuré ,
confiant à la bonne foi de ce traît
Outre l'argent monnoié , & l
mis en œuvre , qui montoient à d
mes immenses , il y fut pris jusqu'à
Athen. l. 13. pag. 607. mille personnes , & sept mille bêt
gées de bagages. Parménion , dan
tre qu'il écrivit à Alexandre ,
qu'il avoit trouvé à Damas tr
vingt-neuf concubines de Darius,
voient toutes la musique en perf
& une grande multitude d'Officie
gés de différens soins qui regarde
ble & les repas , pour faire des c
nes , préparer des parfums & de
ces , apprêter les viandes & les me
vailler à la patisserie , gouverner
liers & dispenser le vin , & pour c

auparavant, une si nombreuse & si florissante armée, & qui étoit venu à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuioit à travers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, mais qui n'avoient plus que la face d'un désert & d'une vaste solitude. Cet infortuné Prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avoient pas pris la même route, & la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le suivre, parce qu'il changeoit souvent de chevaux. Enfin il arriva à * Soque, où il ramassa les débris de son armée qui ne montoient qu'à quatre mille hommes, tant Perses qu'étrangers : & de là il gagna Thapsaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre & lui.

Cependant, Parménion aiant fait entrer tout le butin dans Damas, le Roi lui commanda d'en avoir soin, & de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premiéres approches du Vainqueur. Lorsqu'il étoit à Marathe, il reçut une lettre de Darius, où il prenoit le titre de Roi sans le donner à Alexandre. Il le sommoit plutôt qu'il ne le prioit, » de recevoir autant » d'argent qu'il voudroit, à condition

* *Cette ville étoit à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'étoit donnée.*

» qu'il lui rendroit sa mere, sa fem-
» me, & ses enfans. Que pour ce qui
» étoit de l'Empire, il ne tiendroit qu'à
» lui de vuider le différent dans une ac-
» tion générale où l'on se battît à forces
» égales. Mais que s'il étoit encore capa-
» ble de recevoir des avis, il lui conseil-
» loit de se contenter du roiaume de ses
» ancêtres, sans envahir celui d'autrui:
» qu'à l'avenir ils vécussent en bons amis
» & en fidéles alliés. Qu'il étoit prêt à
» lui en donner sa foi, & à recevoir la
» sienne.

Cette lettre, pleine d'une fierté & d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes : » Le Roi Alexandre à Darius.
» Cet ancien Darius, dont vous avez
» pris le nom, ruina autrefois de fond
» en comble les Grecs qui tiennent la
» côte de l'Hellespont, & les Ioniens
» nos anciennes colonies. Depuis, aiant
» traversé la mer avec une puissante ar-
» mée, il porta la guerre jusques dans le
» sein de la Macédoine & de la Gréce.
» Après lui, Xerxès descendit encore
» avec une multitude effroiable de Bar-
» bares pour nous combattre ; & aiant
» été vaincu en une bataille navale, lais-
» sa, en se retirant, Mardonius en Gré-
» ce, pour saccager nos villes, & déso-
» ler nos campagnes, Mais qui ne sait que

» Philippe mon pere a été assassiné par
» ceux que les vôtres ont subornés sous
» de grandes espérances? Car, vous au-
» tres Perses, vous entreprenez des guer-
» res impies; & aiant les armes à la main,
» vous mettez la tête de vos ennemis à
» prix. Et vous-même tout récemment,
» quoique suivi d'une grande armée,
» vous avez promis mille talens à qui-
» conque me tueroit. Je ne fais donc que
» me défendre, & je ne suis point l'ag-
» gresseur. Aussi les dieux, qui sont pour
» la bonne cause, ont favorisé mes ar-
» mes, & à l'aide de leur protection j'ai
» réduit une grande partie de l'Asie sous
» mon obéissance, & vous ai défait vous-
» même en bataille rangée. Au reste,
» quoique je ne vous dûsse rien accorder
» de tout ce que vous me demandez,
» parce que vous ne m'avez pas fait bon-
» ne guerre; néanmoins, si vous venez
» vous présenter à moi comme suppliant,
» je vous donne ma parole que je vous
» rendrai sans rançon votre mere, votre
» femme, & vos enfans. Je veux vous
» montrer que je sai vaincre, & obliger
» les vaincus. Que si vous craignez de
» vous mettre entre mes mains, je vous
» donnerai ma foi que vous pourrez ve-
» nir en assurance. Mais souvenez-vous
» une autre fois quand vous m'écrirez,
» que vous écrivez non seulement à un

Et vinc & consi victis sci

„ Roi, mais à votre Roi. « Therſippe fut chargé de cette lettre.

Alexandre, paſſant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Byblos dans ſon obéiſſance. Tout ſe rendoit à ſon approche, mais perſonne ne le fit avec plus de plaiſir que les Sidoniens. On a vû comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avoit détruit leur ville, & fait périr tous ſes habitans. Quand il fut retourné en Perſe, ceux qui à cauſe de leur trafic, ou par quelque autre hazard, s'étoient trouvés abſens, & avoient échapé au maſſacre, y retournérent & rebâtirent la ville. Mais ils avoient conſervé tant d'horreur pour les Perſes depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occaſion de ſecouer leur joug : auſſi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoiérent faire leurs ſoumiſſions au Vainqueur malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta ſa couronne, & permit à Epheſtion de mettre en ſa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'une ſi haute fortune.

Ce Favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus conſidérables du pays, auſquels il offrit le ſceptre : mais ils le refuſérent, apportant pour raiſon de leur refus, que par les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter ſur le trône, qu'il ne fût du ſang roial. Epheſtion, admirant cette

grandeur d'ame, qui méprisoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu : » Continuez, leur dit-il, de penser » ainsi, vous qui les premiers avez com- » pris combien il est plus glorieux de re- » fuser un Roiaume que de le posséder. » Mais, au moins, donnez-moi quelqu'un » de la race Roiale, qui se souvienne, » quand il sera Roi, que vous lui avez » mis la couronne sur la tête. « Ces deux freres voiant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiroient à ce haut rang, & que, pour y parvenir, ils faisoient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarérent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadême qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoique de loin, de la tige Roiale, mais si pauvre qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendoit point le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Les deux freres aussitôt l'étant allé chercher avec les habits roiaux, le trouvent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi : & l'un d'eux portant la parole : » Il s'agit, lui » dit-il, de changer ces vieux haillons » avec l'habit que je vous apporte. Quit-

» tez cet extérieur vil & bas dans lequel
» vous avez vieilli : [a] prenez un cœur de
» Roi : mais portez & conservez sur le
» trône cette vertu qui vous en a rendu
» digne. Et quand vous y serez monté,
» devenu le souverain arbitre de la vie &
» de la mort de tous vos citoiens, gardez-
» vous bien d'oublier l'état dans lequel,
» ou plutôt pour lequel vous avez été
» choisi. « Il sembloit à Abdolonyme que c'étoit un songe, & ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demandoit s'ils n'avoient pas honte de se mocquer ainsi de lui. Mais comme il tardoit trop à leur gré, ils le nettoient eux-mêmes, & lui jettent sur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or ; & après lui avoir fait mille sermens qu'ils ne se mocquoient point, ils le conduisirent au palais.

La renommée incontinent porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie : quelques-uns en murmurérent, principalement les riches, qui pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente & pour sa pauvreté, ne purent s'empécher d'en marquer leur mécontentement dans la

a Cape Regis animum, & in eam fortunam, qua dignus es, istam continentiam perfer. Et, cùm in regali solio residebis, vitæ necisque omnium civium dominus, cave obliviscaris hujus status in quo accipis regnum, imò hercule, propter quem. *Q. Curt.*

Cour

Cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir, &, après l'avoir lontems considéré, il lui dit „ a Ton air ne „ dément point ce qu'on dit de ton origine. Mais je voudrois bien savoir avec „ quelle patience tu as porté ta misére. „ Plaise aux dieux, répondit-il, que je „ puisse porter cette Couronne avec autant de force ! Ces bras ont fourni à „ tous mes desirs, & tandis que je n'ai „ rien eu, rien ne m'a manqué. „ Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses; & de plus, il ajouta à son État une des contrées voisines.

LA SYRIE & la Phénicie étoient déja au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'étoit point sans raison que cette ville s'appelloit la Reine de la mer, qui lui apportoit en effet le tribut de tous les peuples de la terre. Elle se vantoit d'avoir la premiére inventé la navigation, & enseigné aux hommes

Diod. l. 17 p. 518-525. Arrian. lib 2. p. 87-100. Plut. in Alex. p. 678 & 667. Q Curt. lib 4. cap. 2. 3. 4. Justin. l. 11 cap. 10.

a Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire, inopiam qua patientia tuleris. *Tum ille :* Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati possim ! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit. *Q. Curt.*

* *La pensée est belle & juste. Il regarde la roiauté comme un poids, plus difficile à porter que la pauvreté :* regnum pati.

l'art d'affronter les vagues & les tempêtes par le ſecours d'un frêle vaiſſeau. L'heureuſe ſituation de Tyr, la commodité & l'étendue de ſes ports, le caractére de ſes habitans, induſtrieux, laborieux, patiens, & pleins d'honnêteté pour les Étrangers, y attiroient les marchands de toutes les parties du monde; de ſorte qu'on pouvoit la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoiérent une ambaſſade avec des préſens pour lui, & des rafraîchiſſemens pour ſon armée. Ils vouloient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître : de ſorte que quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un ſacrifice à Hercule qui en étoit le Dieu tutélaire, on lui en refuſa l'entrée. Ce Conquérant, après tant de victoires, avoit le cœur trop haut, pour ſouffrir un pareil affront. Il réſolut de les forcer par un ſiége : & eux de leur côté ſe diſpoſérent à ſe bien défendre. Le printems approchoit. Tyr étoit alors dans une île de la mer, à un quart de lieue à-peu-près du continent. Elle avoit une forte muraille de cent cinquante piés de haut, que les flots de la mer baignoient : & les Cartha-

Quatre ſtades.

ɔis, colonie de Tyr, fort puiſſans, &
tres de la mer, dont les Ambaſſadeurs
:ouvérent alors dans cette ville pour
frir à Hercule, ſelon la coutume an-
ıne, un ſacrifice annuel, s'étoient en-
és de leur envoier du ſecours. C'eſt ce
les rendoit ſi fiers. Déterminés à ne
ıoint rendre, ils rangent les machines
les remparts & ſur les tours, arment
euneſſe, dreſſent des atteliers pour
ɔloier des ouvriers qui étoient en
ıd nombre dans la ville, de ſorte que
t retentiſſoit du bruit & des prépara-
de la guerre. Ils faiſoient auſſi forger
mains de fer pour jetter ſur les ou-
ges des ennemis & les arracher, des
npons, & autres ſemblables inſtru-
ns inventés pour la défenſe des villes.
\lexandre croioit avoir des raiſons eſ-
tielles de ſe rendre maître de Tyr. Il
toit bien qu'il ne pourroit ni attaquer
:ment l'Égypte, tandis que les Perſes
ɔient maîtres de la mer; ni pourſuivre
sûreté Darius, s'il laiſſoit derriére lui
t de pays ſuſpect ou ennemi. Il crai-
ɔit auſſi qu'il ne s'élevât quelque mou-
nent dans la Gréce, & que ſes enne-
s, après avoir repris en ſon abſence les
es maritimes de l'Aſie Mineure, &
ıſſi leur armée navale, ne portaſſent
guerre dans ſon pays, tandis qu'il ſe-
t occupé à pourſuivre Darius dans les

plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui, & que les Athéniens demeuroient dans son parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venoit à bout de soumettre Tyr, toute la Phénicie étant en son pouvoir, il ôteroit aux Perses la moitié de leur armée navale, qui étoit composée de la flote de cette province, & réduiroit bientôt l'île de Cypre & l'Égypte, qui ne pourroient lui résister, dès qu'il seroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il semble que selon toutes les régles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Issus, devoit poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de revenir de la fraieur où sa défaite l'avoit jetté, & sans lui laisser le tems de mettre sur pié une nouvelle armée; le succès de cette entreprise, qui paroissoit immanquable, devant seul le rendre formidable & supérieur à tous ses ennemis. Ajoutez que, s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroissoit assez vraisemblable, il décrioit lui-même ses armes, perdoit le fruit de ses victoires, & apprenoit à ses ennemis qu'on pouvoit le vaincre. Mais Dieu, qui vouloit par son ministére punir l'orgueil de Tyr, comme la suite le fera connoitre, lui ôta toutes

ses pensées, & le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposoient à un dessein si hazardeux, & malgré toutes les raisons qui devoient le porter à suivre un parti contraire.

Il étoit impossible d'approcher de la ville pour donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île : & cette entreprise avoit des difficultés qui paroissoient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit l'île de la terre ferme, étoit exposé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes & d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînoit en un moment tous les ouvrages, & ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvoit ni y planter des échelles, ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, & le mur qui avançoit dans la mer par la partie inférieure, empêchoit qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'on eût pu mettre sur les galéres, n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté & le courage d'Alexandre, qui étoit résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avoit de vaisseaux

étoit éloigné, & que le siége d'une si forte ville pouvoit traîner en longueur, & différer pour lontems ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoia donc d'abord des Hérauts, pour convier les habitans à la paix. Les Tyriens les tuérent tous contre le droit des gens, & les jettérent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, & donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit sur le continent, & qu'on appelloit Palæ-Tyros, des matériaux, qui lui servirent à faire ses jettées: car il en prit toutes les pierres & tous les décombres. Le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, si fameux dans l'Écriture-Sainte pour ses cédres, lui fournit le bois pour la charpente & pour le pilotage.

Les soldats se portoient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du Prince qui donnoit ordre à tout lui-même, & qui, [a] habile dans l'art de manier & de gagner l'esprit des soldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légéres réprimandes qu'il assaisonnoit de bonté & qu'il accompagnoit de promesses. On avança assez vîte d'abord,

a Haud quaquam rudis tractandi militares animos. *Q. Curt.*

parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier & de ciment; & que l'endroit où l'on travailloit étant encore éloigné de la ville, le travail se continuoit sans interruption. Mais à mesure qu'on s'éloignoit du rivage, la difficulté augmentoit, parce que la mer se trouvoit plus profonde, & que les ouvriers étoient fort incommodés des traits qu'on leur tiroit du haut des murs. Les ennemis, qui étoient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, & rasant de côté & d'autre la digue, empéchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils crioient aux Macédoniens, » Qu'il » faisoit beau voir ces Conquérans si re» nommés par tout le monde, porter des » fardeaux sur leur dos comme des bêtes » de charge; & ils leur demandoient » d'un ton railleur, si Alexandre étoit » plus grand que Neptune, & s'il pré» tendoit l'emporter sur lui.

Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau, & commença à s'applanir sur une largeur assez considérable, & à s'approcher de la ville. Alors les assiégés voiant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avoit dérobé la connoissance, venoient

avec des esquifs reconnoitre la digue; qui n'étoit pas encore bien liée. Ces esquifs étoient chargés de frondeurs, d'archers, & de gens qui lançoient des javelots, & même du feu: &, répandus à droit & à gauche autour de la digue, ils tiroient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il étoit facile d'avancer & de retirer ces esquifs comme on le vouloit; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux & des voiles pour couvrir les ouvriers, & de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empêcher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vûe du camp, où ils mirent à terre quelques soldats qui taillérent en piéces ceux qui portoient la pierre; & sur le mont Liban il y eut aussi des paysans Arabes, qui, trouvant les Macédoniens écartés, en tuérent près de trente, & n'en firent guére moins de prisonniers. Ces petites pertes obligérent Alexandre de séparer ses troupes en différens corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions & de stratagémes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de

charge, & l'aiant rempli de sarmens & d'autre matiére séche & légére, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermérent toutes ces choses avec du souffre & de la poix, & d'autres matiéres qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantérent deux mats, à chacun desquels ils attachérent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres choses semblables. Ils chargérent ensuite le derriére du navire de pierre & de sable pour faire lever la proue, & aiant choisi un vent propre, le traînérent en mer avec leurs galéres. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brulot, & le tirérent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi bien qu'aux autres ouvrages qui étoient à la tête de la chaussée; & les antennes poussées avec violence de côté & d'autre, versent l'huile dans le feu, & accroissent l'embrasement. Et de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galéres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des dards enflammés, des torches ardentes, de sorte qu'on n'osoit en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits, ou brûlés par le feu: les

ſe. Les aſſiégés, en même tems, de la ville avec de petits bateaux, r les bords de la digue, & en arrac les pieux : ils brûlérent auſſi le re machines.

Alexandre, qui voioit tous ſes d preſque entiérement renverſés, ne ſa point décourager ni abbattre p ces contretems & par toutes ces On travailla avec une nouvelle ar réparer les ruines de la digue ; & conſtruire & placer de nouvelles r nes avec une promtitude incroiab étonna les ennemis. Il ſe trouvoi tout, & conduiſoit les différens tr Sa préſence & ſa capacité les avan encore plus que ne faiſoient ta mains qui y étoient employées. L'c ge approchoit beaucoup de ſa fi touchoit preſque au mur de la ville qu'il s'éleva tout à-coup un vent

lieu. Quand cet amas de pierres qui ſoutenoit la terre fut renverſé, le reſte fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entrepriſe; & il délibéra en effet s'il ne leveroit point le ſiége. Mais un Maître ſupérieur qui avoit prédit & juré la ruine de Tyr, & dont ce Prince ne faiſoit qu'exécuter les ordres ſans les connoitre, le retint à ce ſiége, & diſſipant ſes inquiétudes & ſes craintes, le remplit de courage & de confiance, & inſpira les mêmes ſentimens à toute l'armée. Les ſoldats, comme s'ils n'euſſent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déja eſſuiées, ſe mirent à recommencer une nouvelle digue, & y travaillérent ſans relâche.

Alexandre ſentoit bien qu'il ne pourroit ni achever ſa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens ſeroient maîtres de la mer. Il ſongea donc à raſſembler à Sidon le peu de galéres qui lui étoient reſtées. Dans ce tems là même les Rois d'Arade & de Byblos, qui avoient *Villes* appris que leurs villes étoient au pouvoir *Phénicie.* d'Alexandre, aiant quitté l'armée navale des Perſes, vinrent le trouver avec leur flote, & celle des Sidoniens, qui faiſoient en tout quatre vingts voiles. Il y arriva auſſi, preſque en même tems, dix

galéres de Rhodes, trois de Soles & de Males, dix de Lycie, & une de Macédoine à cinquante rames. Peu de tems après, les Rois de Cypre voiant que l'armée des Perses avoit été battue près de la ville d'Issus, & qu'Alexandre étoit maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de six-vingts galéres.

Le Prince, tandis qu'on préparoit les vaisseaux & les machines, prit avec lui quelques compagnies de Cavalerie, avec son régiment des gardes, & marcha vers une montagne de l'Arabie, qu'on nomme l'Antiliban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien Maître qui avoit voulu absolument le suivre, l'exposérent à un grand danger. C'étoit Lysimaque, qui donnoit à son Éleve le nom d'Achille, & se disoit son * Phénix. Quand le Roi fut au pié de la montagne, il quitta les chevaux, & commença à monter à pié. Ses troupes le devancérent considérablement. Il étoit déja tard. Ne voulant pas abandonner son Maître qui étoit pesant, & qui ne marchoit qu'à peine, il se trouva séparé de sa petite armée avec très peu de gens auprès de lui, & passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi, qui auroit pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire & son courage le tirérent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes, il avan-

* ...t que ...avoit ...ver- ...chil-

ça dans le pays, se rendit maître de toutes les places ou par force, ou par composition; & revint l'onziéme jour à Sidon, où il trouva Alexandre fils de Polémocrate, qui lui avoit amené quatre mille Grecs du Péloponnése.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, & fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il étoit à la pointe de l'aile droite qui s'étendoit en pleine mer, & avec lui les Rois de Cypre & de Phénicie; Cratére commandoit la gauche. Les Tyriens d'abord avoient résolu de livrer bataille: mais lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, & qu'ils virent paroitre l'armée en un superbe appareil, car il avoit fait alte pour attendre son aile gauche, ils renfermérent toutes leurs galéres dans leurs ports pour en empêcher l'abord. Le Prince, ne voiant paroitre personne, s'avança plus près de la ville; & comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sidon, parce que l'entrée en étoit trop étroite, & défendue par un grand nombre de galéres qui avoient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler à fond trois qui étoient dehors, & vint après mouiller l'ancre avec toute sa flote assez près de la digue,

le long du rivage où il y avoit un abri pour ses navires.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup. Les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, & les chargeoient après de grosses pierres, sur lesquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre grasse qui leur servoit de mortier : puis là-dessus entassant encore des arbres & des pierres, le tout venoit à se lier en corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premiéres, afin que les tours qui étoient bâties au milieu fussent hors de la portée des traits lancés de dessus les vaisseaux qui viendroient raser les bords de la digue. D'autre côté les assiégés faisoient des efforts extraordinaires & mettoient tout en usage pour empécher le travail. Mais ce qui leur servoit le plus, c'étoit leurs plongeurs, qui nageant entre deux eaux venoient sans être apperçus jusqu'à la digue, & avec des crocs amenoient à eux les branches qui sortoient en dehors, & les tirant de force, elles entraînoient avec elles tout ce qu'il y avoit dessus. Par-là l'ouvrage fut encore retardé ; mais, après bien des délais, la patience des ouvriers aiant surmonté tous les obstacles, il fut enfin achevé, & conduit à sa derniére perfection. On

plaça ſur la digue des machines de toutes ſortes, pour battre les murs à coups de bélier, & lancer ſur les aſſiégés des traits, des pierres, & des torches enflammées.

En même tems Alexandre envoia la flote de Cypre, commandée par Andromaque, ſe camper devant le port qui regarde Sidon; & celle de Phénicie devant le port qui étoit au-delà de la digue du côté de l'Égypte, vers l'endroit où ſa tente étoit dreſſée; & il ſe mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Du côté de la digue ils avoient dreſſé des tours ſur le mur qui étoit d'une hauteur extraordinaire, & large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées enſemble avec du plâtre.

L'approche n'étoit guére plus facile aux autres endroits, parce qu'ils avoient remparé le pié de la muraille de groſſes pierres pour en empécher l'abord. Il fut donc queſtion de les tirer auparavant, ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pié ferme dans un vaiſſeau. D'ailleurs les Tyriens venoient avec des galéres couvertes couper les cables des ancres qui tenoient attachés les navires; de ſorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même pluſieurs vaiſſeaux à trente rames,

& de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galéres Tyriennes. Ils ne laissoient pas encore de les venir couper subtilement par le moien de leurs plongeurs; ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer. Après on tira ces pierres avec des cables, & les aiant enlevées avec des machines, on les jettoit au fond de la mer où elles ne pouvoient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoié, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, & on les attaquoit tout à la fois par mer & par terre.

Les Macédoniens avoient joint deux à deux des galéres à quatre rangs, en telle sorte que les proues tenoient ensemble, & que les poupes étoient éloignées l'une de l'autre autant qu'il faloit pour faire que les piéces de bois qui seroient entre deux n'eussent pas trop de portée. Après on jettoit d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachoient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace. Puis avec des galéres ainsi équipées, ils voguoient à force de rames vers la ville, & tiroient à couvert contre ceux qui défendoient la muraille, parce que les proues leur servoient de parapet. Le Roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs, &

donner un aſſaut général. Les Tyriens deſeſpérés ne ſavoient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel ſe couvrit de nuées ſi épaiſſes, qu'elles dérobérent le peu de clarté qui reſtoit au milieu des ténébres. La mer émue s'enfle peu-à-peu, & les vagues agitées par la violence des vents excitent une horrible tempête. Les vaiſſeaux s'entrechoquent ſi rudement, que les cables qui les tenoient attachés enſemble ſe lâchent ou ſe briſent, les planches viennent à fondre, & avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles. Car il n'étoit pas poſſible, dans une ſi furieuſe tourmente, de gouverner des galéres ainſi liées l'une à l'autre. Le ſoldat empéchoit le matelot, & le matelot le ſoldat : &, comme il arrive dans ces ſortes d'accidens, tel commandoit qui devoit obéir, la crainte & le trouble cauſant un déſordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui ſembloient lui arracher de vive force leurs vaiſſeaux ; & ils les ramenérent enfin ſur le bord, mais la plupart fracaſſés.

En ce même tems arrivérent à Tyr trente Ambaſſadeurs de Carthage : mais ils n'amenérent rien moins aux aſſiégés que ce grand ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer. Car ils n'apportoient que des excuſes, alléguant que les Carthagi-

nois se voioient avec douleur hors d'état de les secourir, aiant à combattre eux-mêmes, non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays. En effet ceux de Syracuse ravageoient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, & s'étoient campés assez près des murs de Carthage. Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance, ne perdirent point courage. Ils prirent seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes & de leurs enfans à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en desespérés, & de souffrir plus courageusement tout ce qui pourroit arriver, quand ils auroient mis en sûreté ce qu'ils avoient au monde de plus cher.

Voiez le premier Tome dans l'histoire de Carthage.

Il y avoit dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui étoit d'une grandeur énorme. Ce Colosse avoit été autrefois dans la ville de Géle en Sicile. Les Carthaginois l'aiant prise environ l'an 412 avant Jesus-Christ, en avoient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardoient toujours comme la mere de Carthage. Les Tyriens l'avoient placée dans leur ville, & elle y étoit adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitans, ils s'imaginérent qu'Apollon les vouloit quitter, & aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner

Diod. lib. 3. pag. 226.

ſa ſtatue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empécher ce dieu de s'enfuir. Car ces bonnes gens croioient que, ſa ſtatue étant ainſi enchaînée, il ne lui ſeroit pas poſſible de ſe ſauver, & qu'Hercule, dieu tutélaire de la ville, l'empécheroit de s'enfuir. Quelle idée les payens avoient de leurs dieux !

Quelques-uns propoſérent auſſi de rétablir un ſacrifice diſcontinué depuis pluſieurs ſiécles, qui étoit d'immoler un enfant de condition libre à Saturne. Carthage, qui avoit reçu de ſes fondateurs cette ſacrilége coutume, l'a gardée juſqu'à ſa deſtruction; & ſi les anciens, qui avoient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fuſſent oppoſés, cette cruelle ſuperſtition alloit l'emporter ſur l'humanité.

Les Tyriens, qui ſe voioient toujours à la veille d'être forcés, réſolurent d'attaquer la flote de Cypre qui étoit à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le tems que les matelots des ennemis étoient écartés çà & là, & qu'Alexandre étoit retiré dans ſa tente ſur le bord de la mer. Ils ſortirent ſur le midi avec treize galéres, remplies de ſoldats choiſis & exercés aux combats de mer; & vinrent, à force de rames, fondre ſur les vaiſſeaux ennemis. Ils en trouvérent une partie vuide, & l'autre qu'on avoit remplie à

la hâte. Ils en coulérent quelques-uns à fond, & en firent échouer plusieurs contre le rivage. La perte auroit été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'étoit promtement accouru avec sa flote. Ils ne l'attendirent pas, & se retirérent dans le port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines aiant été mises en mouvement, la ville étoit vivement attaquée de toutes parts, & non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits & animés par le danger pressant & l'extrême nécessité, inventoient tous les jours de nouveaux moiens de se défendre & de repousser l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les balistes lançoient contre eux par des roues tournantes qui les brisoient ou les détournoient ailleurs. Ils amortissoient la violence des pierres, en leur opposant des espéces de voiles & de rideaux d'une matiére mollasse, & qui cédoit aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grapins, des faulx, des mains de fer à des solives, ou à des poutres: puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalêtes, & ajusté dessus au lieu de fléches ces grosses piéces de bois, ils les décochoient tout-à-coup contre les

ennemis. Elles écrafoient les uns par leur poids, & les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies déchiroient les autres, & endommageoient même confidérablement les vaiffeaux. Ils avoient auffi des boucliers d'airain, qu'ils tiroient tout rouges du feu, les rempliffoient de fable embrafé, & les jettoient promtement de deffus la muraille fur les ennemis. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette derniére invention. Car, dès que ce fable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuiraffe, il pénétroit jufqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne le pouvoit tirer : de forte que les foldats jettant leurs armes & déchirant leurs habits, demeuroient fans défenfe expofés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une fi vigoureufe défenfe, délibéra férieufement s'il ne devoit point lever le fiége, & paffer en Egypte. Car, après avoir couru toute l'Afie avec une rapidité incroiable, il fe voioit là malheureufement arrété, & perdoit autour d'une ville feule l'occafion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il confidéroit que ce feroit une grande bréche à fa réputation qui lui avoit plus fervi que fes armes, de laiffer Tyr derriére lui comme une marque

qu'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flote. Le Roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coup de traits qu'on lui tiroit du haut des murs: mais il prit, ou coula à fond, un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flote & ses machines pour l'assaut général. L'attaque & la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été jusques-là. Le courage croissoit à proportion du danger. Animés de part & d'autre par les motifs les plus puissans, ils se battoient comme des lions. Quand les béliers eurent abbattu quelques pans de murailles, & qu'on eut jetté les ponts, les Argyraspides montent courageusement à la bréche, aiant à leur tête Adméte, l'un des plus braves Officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuisane pendant qu'il encourageoit les siens. La présence du Prince, & encore plus son exemple, animoient les troupes. Il monta lui-même sur une des tours qui

étoit fort haute, & s'exposa au plus grand péril où jamais son courage l'eût porté. Car étant d'abord reconnu aux marques roiales & à la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coup de javelot plusieurs de ceux qui défendoient la muraille : puis les joignant de plus près, il renversa dans la ville ou dans la mer, les uns à coups d'épée, les autres avec son bouclier, parce que la tour d'où il combattoit touchoit presque au mur. Il y passa bientôt par le moien des pontons, & suivi de sa Noblesse, il se rendit maître de deux tours, & de l'espace qui étoit entre deux. Déja les béliers avoient fait bréche en plusieurs endroits, l'armée navale avoit forcé le port, & quelques-uns des Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvérent abandonnées. Les Tyriens voiant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirérent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme : mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie, & chassa l'autre. En même tems, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couroient par-tout, & n'épargnoient personne, irrités de la longue résistance des assiégés, & du mauvais traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs compagnons qui avoient été pris



nent le vainqueur par une mo
taire, d'autres enfin se lancent
nemi résolu de vendre chérer
vie. La plupart étoient mont
toits, & jettoient des pierres,
qui leur venoit à la main, sur
avançoient dans la ville. Le F
manda qu'on fît main-basse su
habitans, à la réserve de ceu
toient réfugiés dans les temples,
mît le feu par-tout. Quoique
eût été publié à son de tromp
de ceux qui portoient les armes
cours aux asyles. Les temples
pleins que des filles & des en
étoient restés dans la ville. Les
se tenoient à l'entrée de leurs
n'attendant que l'heure d'être in
la fureur du soldat. Il est vrai q
doniens qui se trouvérent dans
d'Alexandre, en sauvérent b

fondé les villes de Sidon & de Tyr, ils en menérent plusieurs secrettement dans leurs vaisseaux, & les transportérent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés à la rage du vainqueur; & l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en piéces sur le rempart de la ville. Mais la colére du Roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux même des vainqueurs. Car deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux Ambassadeurs de Carthage qui étoient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à trente mille personnes: ils furent tous vendus. La perte, du côté des Macédoniens, fut très-médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, & conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes: & la flote en fit autant de son côté. Il célébra aussi des Jeux Gymniques en l'honneur du même dieu, & dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa pre-

An. M. 3
Av. J.C.

miére liberté, & ordonna que ce dieu feroit honoré déformais fous le furnom de *Philalexander*, c'eft-à-dire, *ami d'Alexandre*. Si l'on en croit Timée, les Grecs commencérent à lui rendre ce culte folennel comme à l'auteur de la prife de Tyr, arrivée le jour & l'heure même que les Carthaginois avoient enlevé cette ftatue à ceux de Géle. La ville de Tyr fut prife après fept mois de fiége, vers la fin de Septembre.

C'eft ainfi qu'achevérent de s'accomplir les menaces que Dieu avoit prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de fes Prophétes. Nabucodonofor en avoit commencé l'exécution par le fiége & la prife de cette ville. Alexandre y mit le comble par la défolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement eft un des faits de l'Hiftoire les plus confidérables, & que l'Écriture-Sainte nous en a marqué des circonftances très-fingulières, j'effaierai de réunir ici fous un même point de vûe tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr: fa puiffance, fes richeffes, fa fierté, fon irréligion; les différentes punitions dont Dieu châtie fon orgueil & fes autres vices; enfin un dernier rétabliffement, mais d'une efpéce toute différente des autres. Il me femble que je refpire, lorfqu'à travers cette foule d'hiftoires profanes que me

fournit le paganisme, & où régne partout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus; l'Écriture-Sainte se présente à moi, & me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les roiaumes & sur les empires, & m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paroit le plus grand & le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de raporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

AN. M. 2752. Av. J. C. 1252. *Joseph. Antiq. lib. 8. cap. 2.*

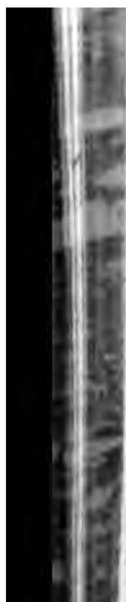
Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appellée dans Isaïe *la fille de Sidon.* Elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en puissance, & en richesses.

AN. M. 3285. Av. J. C. 719. *Joseph Antiq. l. 9. c. 14.*

Elle fut assiégée par Salmanasar, & résista, quoique seule, aux flotes combinées des Assyriens & des Phéniciens; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

AN. M. 3432. Av. J. C. 572. *Joseph. Antiq. lib. 10. cap. 11.*

Nabucodonosor mit le siége devant Tyr, lorsqu'Ithobale en étoit roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais avant sa prise, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fonde-



nées d'obſcurité & d'oubli oi
demeurer ſelon Iſaïe. Il eſt
fur bientôt rétablie, parce q
niens qui entrérent dans la v
troupes d'Alexandre, ſauv
leurs vaiſſeaux quinze mille
toiens, qui après leur retour
rent au commerce, & relevér
ſoin infatigable les ruines de
outre que les femmes & le:
avoient été envoiés à Carth:
en sûreté, y revinrent auſſitôt
alors étoit réduite à ſon île. S
ce ne s'étendoit qu'aux villes
elle avoit perdu l'empire d
lorſque, dix-huit ans après
en fit le ſiége avec une nomb
il ne paroit pas que les Tyri
oppoſé aucunes forces marit:
cond ſiége, qui la mit une f
en ſervitude, la fit retomber

prit son ancien crédit, & en même tems les anciens vices, jusqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Évangile, elle devint une ville sainte & religieuse. L'Écriture-Sainte nous apprend une partie de ces changemens : & c'est ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr passoit pour une des plus anciennes & des plus florissantes villes du monde. Son industrie, & l'avantage de sa situation, l'avoient rendu maitresse de la mer, & le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perse, & des Indes, jusques aux côtes les plus reculées de l'Occident ; depuis la Scythie & les contrées septentrionales jusqu'à l'Egypte, l'Ethiopie, & les pays méridionaux, toutes les nations contribuoient à augmenter ses richesses, son éclat, & sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvoit dans ces diverses régions de nécessaire & d'utile à la société, mais ce qu'on y voioit de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, & de plus propre à nourrir les délices & le faste, tout se portoit à ses marchés. Et elle de son côté, comme d'une source commune, le répandoit dans tous les roïaumes, & leur communiquoit l'air contagieux de sa corruption, en leur

Ezech. cha[p.] 26. & 27. [en]tiers.
Ezech. c[h.] 7. v. 4-25.

iance aux plus célébres colonies ; d
ter dans son sein des [a] marchands
par leur crédit, leur opulence &
splendeur, égaloient les Princes
Grands de la terre ; [b] d'avoir un Roi
pouvoit justement appeller le dieu
mer ; de remonter par son antiqui
qu'aux tems les plus reculés ; d'av
quis par une longue suite de siécl
espéce d'éternité ; & d'être en dr
s'en promettre une égale pour l'av

Isai. 23. 13. Mais puisque cette ville, corr
par l'orgueil, par l'avarice, par le
n'a pas profité de la premiére leç
Dieu lui avoit donnée par le Roi
bylone, & qu'accablée de toutes l
ces de l'Orient elle n'a pas appris à
mettre sa confiance dans les faux
Isai. c. 23. de sa grandeur : Dieu lui prédit u
v. 11. 12. châtiment, qu'il lui envoiera de
dent près de quatre cens ans après
mier. Sa perte viendra de la terre

d'un Roiaume foible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, & d'où elle ne l'auroit jamais attendue. *Pleine*[a] *de sa haute sagesse, fiére* de ses forces navales, *de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rues*, & protégée par toute la puissance de l'empire des Perses, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation; n'aiant ni ports sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre. Elle se croit imprenable, parce qu'elle est défendue par de hautes fortifications, & qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé & d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre ferme, lui[b] enlevera sa ceinture, & renversera les remparts qui lui servoient de seconde enceinte.

Zach. 9. v. 2-5

Isai. ... *v. 10. 11*

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de Reine & de ville libre, n'aiant plus ni

a Tyrus & Sidon assumpserunt sibi sapientiam valde, & ædificavit Tyrus munitionem suam, & coacervavit argentum quasi humum, & aurum ut lutum platearum. Ecce Dominus possidebit eam, & percutiet in mari fortitudinem ejus: & hæc igni devorabitur. *Zach.*

b Non est cingulum ultra tibi. *Isai.*

peine qu'a corrompre la jeunesse &
flater les passions. Elle emploiera les
tes, la séduction, les appâts, pour
ver son commerce. Elle fera le to
monde pour amasser ce qui est ra
délicieux en chaque pays; pour en
ter les nations par l'amour & l'ad
tion du superflu, du magnifique;
leur inspirer l'aversion de la simpl
de la frugalité, des anciennes mœu
elle mettra tout en usage pour re
ses anciennes liaisons, pour regag
confiance de ses premiers correspon
& pour récompenser par une p
abondance la stérilité de soixante-di
v. 17. Ainsi [b] à proportion que Dieu d
ra à Tyr des facilités pour rétabli
négoce & son crédit; elle retour
son trafic honteux, qu'il avoit
faire cesser, en lui ôtant tous les

a Sume citharam, circui civitatem, meretrix obli- | annos, visitabit D Tyrum, & reducet

dont elle faisoit un si pernicieux usage.

Mais [a] enfin Tyr, convertie par l'Evangile, ne sera plus le scandale de l'univers. Elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolâtrie des richesses, mais au culte du Seigneur, & au soulagement de ceux qui le servent. Elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des Fidéles & des Ministres de l'Evangile. v. 18.

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de raporter, est de nous donner une juste idée d'un commerce, dont l'avarice est l'unique motif, & dont les délices, la vanité, & la corruption des mœurs sont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit, (& il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur industrie, par leur travail, & par le succès de leurs soins & de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modéles. Mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu & sans pudeur, qui ne pense qu'à

a Et erunt negotiationes ejus & mercedes ejus sanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitatem, & vestiantur usque ad vetustatem.

Joseph. Antiq. 11. 8. De Tyr Alexandre marcha à J[...]lem, dans le dessein de ne la pas [...] traiter que Tyr; & voici ce qui [...] prendre cette résolution. Les T[...] étoient tellement occupés du com[...] qu'ils négligeoient tout-à-fait l'a[...]ture, & tiroient presque tout leu[...] les autres denrées de leur voisina[...]

Act. 12. 20. Galilée, la Samarie, & la Judée, [...] les pays qui leur en fournissoient [...] Quand Alexandre forma le siége [...] ville, il fut obligé de tirer des viv[...] mêmes lieux. Il envoia donc des [...]missaires sommer les habitans [...] pays-là de se soumettre, & de f[...] aux besoins de son armée. Les Ju[...] excusérent, sur ce qu'ils avoient [...] serment de fidélité à Darius, & p[...]rent à répondre que tandis qu'il v[...] ils ne pouvoient pas reconnoitre [...] maître. Rare exemple de fidélité, [...]gne de l'unique peuple qui connû[...]

servir au siége de Tyr, & ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paroit nécessaire d'exposer ici en peu de mots l'état où étoient pour lors les Samaritains, & la cause de l'extrême aversion qui étoit entre eux & les Juifs.

J'ai marqué ailleurs que les Samaritains ne descendoient point des Israélites, mais que c'étoit une colonie de peuples idolâtres, tirés des pays au delà de l'Euphrate, qu'Asarraddon Roi des Assyriens, après la ruine du Roiaume des dix Tribus, avoit envoiés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appellés *Cuthéens*, mélérent le culte du Dieu d'Israel à celui de leurs Idoles; & se montrérent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur-tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant & depuis le rétablissement du temple. *Tom. I hist. des A.*

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avoit établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangéres, le mal avoit si fort gagné, que la maison Pontificale, qui devoit être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle même souillée. Un des fils de Joiada le souverain Sacrificateur, que *2. Esdr.* Joséphe nomme Manassé, avoit épousé *13.* la fille de Sanaballat l'Horonite; & son exemple avoit été suivi par beaucoup d'autres. Néhémie, plein de zéle pour la

séduire & qu'à corrompre la jeunesse; qui ne flate que les passions & les sens, qui est ennemie de la modestie & de tout sentiment d'honneur, & qui effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de-là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fonds essentiel du commerce, juste & légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent, & qui en pervertissent l'ordre & la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux Négocians la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, & l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§. VII. *Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voiage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au Grand Prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands priviléges aux Juifs: en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége & prend Gaza: entre en Egypte, & s'en rend maître: commence à y bâtir Alexandrie: passe en Lybie, visite le temple de Jupiter-Ammon; & se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte.*

Plut. in Alex. pag. 681. PENDANT qu'Alexandre étoit encore occupé au siége de Tyr, il avoit reçu

une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitoit de Roi. » Il lui offroit dix mille » talens (trente millions) pour la rançon des Princesses captives, avec sa » fille Statira en mariage, & tout le pays » qu'il avoit conquis jusqu'à l'Euphrate. » Il le faisoit souvenir de l'inconstance » de la fortune, & étaloit avec pompe » les forces immenses qui lui restoient. » Croioit-il que ce fût une chose aisée » de passer l'Euphrate, le Tigre, l'A- » raxe, & l'Hydaspe, qui étoient com- » me autant de remparts de son empire? » Qu'il ne seroit pas toujours enfermé » dans des rochers & des défilés : qu'il » faloit se voir en rase campagne, où » Alexandre auroit honte de paroitre » devant lui avec une poignée de gens. « Le Prince aiant mis l'affaire en délibération, Parménion étoit d'avis d'accepter ces offres, & dit que pour lui il le feroit, s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion*. Il répondit : » Qu'il n'avoit pas besoin de » l'argent de Darius. Qu'il avoit mau- » vaise grace d'offrir ce qui n'étoit plus » à lui, & de vouloir partager ce qu'il » avoit entiérement perdu. Que s'il étoit » le seul qui ignorât qui d'eux étoit le » Maître, il pouvoit s'en éclaircir par » une bataille. Qu'il n'espérât pas épou- » vanter par le nom de ses fleuves celui

Quint. lib. 4. c. Arrian. l. 2. pag.

auguste procession, dès le lendemain; s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelloit * *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le plat pays, aussi bien que le temple & la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens & les Phéniciens qui étoient dans son armée, ne doutoient point que dans la colére où étoit ce Prince, il ne fît une punition exemplaire du Grand Sacrificateur, & qu'il n'allât pour détruire cette ville, comme il avoit détruit celle de Tyr; & pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssoient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le Roi étoit proche, ils allérent au-devant de lui de la maniére pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frapé à la vûe du Souverain Sacrificateur, qui portoit sur la tiare & sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, & salua le Grand Prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevérent leurs voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. La

* *Le mot hébreu* Sapha *signifie découvrir de loin, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.*

ſurpriſe de tous les aſſiſtans fut inexprimable. A peine en croioient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoient rien à un ſpectacle qui renverſoit toutes leurs idées, & qui étoit contre toute vraiſemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de ſon étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs. » Ce n'eſt pas, lui » répondit Alexandre, le Grand Sacrifi» cateur que j'adore, mais c'eſt le dieu de » qui il eſt le miniſtre. Car, lorſque j'é» tois encore à Die en Macédoine, & » que l'eſprit plein du grand deſſein de la » guerre contre la Perſe, je délibérois par » quel moien je pourrois conquérir l'A» ſie, ce même homme, & avec les mê» mes habits, m'apparut en ſonge, m'ex» horta à ne rien craindre, me dit de paſ» ſer hardiment le détroit de l'Helleſ» pont, & m'aſſura que ſon dieu marche» roit à la tête de mon armée, & me fe» roit vaincre l'armée des Perſes.« Alexandre ajouta, qu'il n'avoit pas plutôt aperçu ce Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à ſon habit, auſſi bien qu'à ſa taille, à ſon air, & à ſon viſage, pour la même perſonne qui lui étoit apparue à Die : qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres & ſous la conduite de Dieu qu'il avoit

entrepris cette guerre : qu'il se tenoit assuré désormais de vaincre Darius, & de détruire l'empire des Perses ; & que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la personne de son Prêtre. Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le Grand Sacrificateur & les autres Prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le faloit faire.

Le Grand Prêtre lui fit voir ensuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardoient. J'en raporterai ici un précis, qui fera voir combien les événemens les plus reculés sont présens à Dieu.

Dan. c. 2. v. 20. 21. 37. Dieu manifeste par le prophéte Daniel, que [a] la grandeur, l'empire, & la gloire sont à lui ; qu'il les communique à qui bon lui semble, & les retire de même pour en punir l'abus : Que sa sagesse & sa puissance président seules au cours des événemens de tous les siécles : Qu'il change, selon son bon plaisir, la face du *Ibid. 2. 35.* monde : Qu'il y établit de nouveaux roiaumes, & qu'il brise les anciens, & [b]

a Sapientia & fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tempora, & ætates : transfert regna atque constituit... Tu rex regum es, & Deus cœli regnum, & fortitudinem, & imperium, & gloriam dedit tibi.

b Tunc contrita sunt, & redacta quasi in favillam

en fait disparoitre jusqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Le dessein de Dieu, en soumettant les Etats à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes, Qu'ils ne [a] sont tous devant lui que comme un néant : Qu'il est le seul Très-haut, le Roi éternel, l'arbitre suprême ; qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre avec une souveraine liberté. Pour l'exécution de ce dessein, le Prophéte [b] voit un conseil auguste, où les Anges établis surveillans & inspecteurs sur les États & sur les Rois, examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses Ministres ; & quand ils en abusent, ces * Esprits, Zélateurs de la gloire de leur Maître, demandent que Dieu punisse leur injustice & leur ingratitude, & qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, &

Ibid. 4. 32. 34. 3. 100.

Dan. 4. 14

æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento ; nullusque locus inventus est in eis.

a Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt : juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cœli quàm in habitatoribus terræ ; & non est qui resistat manui ejus, & dicat : Quare fecisti ?

b In sententia vigilum decretum est, & sermo sanctorum, & petitio : donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit dabit illud, & humillimum hominem constituet super eum.

* *C'est à la requête de ces Anges que Nabucodonosor fut chassé de la compagnie des hommes, & relégué parmi les bêtes.*

y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Dan. 7. 2. 3. Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui montent hors d'une vaste mer, où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie; & sous ces symboles, il représente au Prophéte l'origine, les caractéres, & la décadence des quatre grands Empires, qui doivent successivement dominer sur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image! Les Empires naissent de la confusion & du tumulte: ils vivent de carnage & de sang: ils exercent leur pouvoir avec violence & cruauté: ils mettent leur gloire à porter par-tout la terreur & les ravages: & malgré tous leurs efforts ils sont sujets à des vicissitudes continuelles, & à des renversemens inopinés.

Le Prophéte entre ensuite dans un plus grand détail sur le caractére particulier de chacun de ces Empires. Après avoir

Dan. 7. 4. 5. 6. représenté l'Empire des Babyloniens sous la figure d'une lionne, & celui des Perses & des Médes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la Monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un [a] léopard mar-

[a] Ecce alia quasi pardus, & alas habebat quasi avis quatuor super se, & quatuor capita erant in bestia; & potestas data est ei.

taches, & portant sur lui quatre
quatre têtes, il dépeint Alexan-
nêlé de bonnes & de mauvaises
s; promt & impétueux dans ses
ions; rapide dans ses conquêtes;
plutôt avec la légéreté d'un oiseau
e, que marchant avec la pesanteur
rmée chargée de tous les attirails
uerre; soutenu par la valeur & la
é de ses Généraux, dont quatre
érent entr'eux son Empire, après
aidé à le conquérir.
tableau le Prophéte ajoute ailleurs Dan. 11. 2
veaux traits. Il [a] compte par ordre
ession des Rois de Perse. Il déclare
ment qu'après les trois premiers
c'est-à-dire après Cyrus, Cambyse
ius) il s'élévera un quatriéme Roi,
st autre que Xerxès, lequel surpas-
puissance & en richesses tous ses
esseurs. Que ce Prince, enflé de
de sa grandeur qui sera montée à
mble, rassemblera tous les peuples
États immenses, pour les mener
nquête de la Gréce. Mais le Pro-
ne parlant que de la marche de
ultitude, sans rien dire du succès,
assez clairement à entendre, que

adhuc tres reges n Persîde, & quar-itur opibus nimiis nes; &, cùm in-valuerit divitiis suis, con-citabit omnes gentes ad-versùm regnum Græciæ.

[illegible]
plein de valeur & de hardiesse : il
dans toutes ses entreprises : il
fort loin sa domination, & sur le
des peuples vaincus il établira u
sance à qui rien ne pourra résiste
dans le tems qu'il se croira le m
fermi, il perdra avec la vie le s
pouvoir, sans laisser de postérité
la puisse transmettre. Cette nouv
narchie, perdant tout d'un cou
& la puissance qu'elle avoit sous
dre, se partagera vers les quat
du ciel. De ses démembremens
seulement se formeront les quatr
Roiaumes de l'Egypte, de la Sy
l'Asie Mineure, & de la Mac
mais encore plusieurs Etrangers
bares en usurperont des Provin
en composer des États.

Dan. cap. 8. Enfin, au chapitre huitiéme,
phéte acheve de peindre par des

'e plus vives le caractére, les com-
la suite des progrès, l'élévation &
adence de ces deux Empires rivaux.
ι description qu'il fait d'un bélier
.nt qui a deux cornes inégales, il
ıce que le premier de ces empires
;omposé des Perses & des Médes;
ā force consistera dans l'union de
ɜux peuples; que l'autorité des Per-
anmoins sera supérieure à celle des
:s, qu'ils étendront de proche en
ıe leurs conquêtes, sans trouver de
ınce; qu'ils commenceront par les
èr vers l'Occident, en subjuguant
'diens, les provinces de l'Asie Mi-
: & la Thrace; qu'ils tourneront
te leurs armes vers le Septentrion,
soumettre une partie des Scythes, &
.tions voisines de la mer Caspienne;
fin ils chercheront à s'aggrandir
.e Midi, en soumettant l'Egypte &
ɔie; mais qu'ils n'entreprendront
;ontre les peuples de l'Orient.
Monarchie des Grecs est ensuite
rée à Daniel sous le symbole d'un
extraordinaire. Il voit que l'armée
Macédoniens partira de l'Occident
venir attaquer l'Empire des Perses:
le sera conduite par une chef plein
rce & de gloire: Qu'elle traversera
paces immenses de pays pour cher-
l'ennemi jusques dans le cœur de

des, sans qu'aucun Prince, ou
voisin, se mette en peine de v
secours.

Mais aussitôt que cette Mon
parvenue au comble de la g
Alexandre, qui faisoit sa princ
ce, lui sera enlevé, & il se for
les quatre parties du monde qu
narchies Grecques, qui seront
bles, sans approcher néanmoi
qu'Alexandre avoit fondée.

Est-il rien de plus admirable
divin que des prédictions si
précises, si détaillées, & qui
qu'à marquer qu'un Prince m
laisser dans sa maison de succe
que quatre de ses Généraux pa
entr'eux son Empire? Mais il
ces prédictions dans l'Écriture
Vulgate est assez conforme à l
excepté en quelques endroits c
duirai selon le texte original.

es élevées ; & l'une l'étoit plus que re, & croissoit peu-à-peu. Après cela s que ce Bélier donnoit des coups de e contre l'Occident, contre l'Aqui- & contre le Midi, & toutes les bêtes ouvoient lui résister, ni se délivrer de uissance. Il fit tout ce qu'il voulut, & nt fort puissant. J'étois attentif à ce je voiois : & en même tems un Bouc *de l'Occident sur la face de toute la , sans qu'il touchât néanmoins la : & ce Bouc avoit une corne fort de entre les deux yeux. Il vint jus- ce Bélier qui avoit deux cornes, & se tenoit devant la porte, & s'élan- avec une grande impétuosité, il cou- à lui de toute sa force. Lorsqu'il fut près du Bélier, il l'attaqua avec fu- & le perça de coups. Il lui rompit les cornes, sans que le Bélier pût lui ré- ; & l'aiant jetté par terre, il le fou- ux piés, & il ne se trouva personne délivrât le Bélier de sa puissance. Le c ensuite devint extraordinairement d ; & étant cru, sa grande corne se oit ; & il se forma quatre cornes con- ables au-dessous, vers les quatre vents iel.*

y auroit beaucoup de réflexions im- antes à faire sur les prophéties que ens de raporter. Je les laisse à l'intel- ice & à la religion des Lecteurs, &

maître absolu le sort de tous le
liers, de toutes les villes, de to
pires : mais il cache les ressort
gesse & les merveilles de sa P
sous le voile des causes naturel
événemens ordinaires. Dans to
présente à nos yeux l'histoire
siéges & prises de villes, bat
gnées ou perdues, établissemen
versemens d'empires, il ne no
rien que d'humain & de natu
ce semble n'y entre pour rien
seroit tenté de croire qu'il a
entiérement les hommes & les
leurs vûes, à leurs talens, & à
sions ; à l'exception peut-être de
Juive, qu'il considéroit comme
ple & comme son propre dom

Pour nous épargner une te
contraire à la religion & à la ra
me, Dieu rompt de tems en
silence, dissipe les nuages qui l

Daniel l'ordre, la succession, & les différens caractéres des quatre grands Empires auxquels il a résolu de soumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perses & des Médes, celui des Grecs, & enfin celui des Romains.

C'est dans la même vûe qu'il insiste fortement sur les deux plus fameux Conquérans qui aient jamais été, Cyrus & Alexandre, l'un fondateur, l'autre destructeur du puissant Empire des Perses. Il fait nommer le premier par son nom deux cens ans avant sa naissance, prédit par la bouche d'Isaïe ses victoires, & marque en détail toutes les circonstances de la prise de Babylone, auxquelles on n'avoit encore rien vû de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il désigne Alexandre, & lui attribue des qualités & des caractéres qui ne conviennent qu'à lui seul, & qui le font connoitre aussi clairement que s'il avoit été nommé.

Ces endroits de l'Écriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paroitre bien précieux, & nous servir comme de clés pour entrer dans l'intelligence des voies secrettes par lesquelles il conduit le monde. A la lueur de ces raions de lumiére, un homme raisonnable & religieux doit ouvrir les yeux sur tout le reste, & conclure de tout ce qui est dit

des quatre grands Empires, de Cyrus & d'Alexandre, de Babylone & de Tyr, qu'il faut reconnoitre & admirer dans tous les événemens de l'hiſtoire profane l'attention continuelle de Dieu ſur tous les hommes & ſur tous les États, dont la deſtinée dépend uniquement de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, & de ſa liberté.

On conçoit aiſément quelle joie & quelle admiration cauſérent à Alexandre des prophéties ſi claires, ſi détaillées, ſi avantageuſes. Avant que de ſortir de Jéruſalem, il fit aſſembler les Juifs, & leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils ſouhaitoient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur permettre de vivre ſelon les loix de leurs peres, & de les exemter en la ſeptiéme année du tribut ordinaire; parce que cette année là, ſelon leurs loix, il ne leur étoit pas permis de ſemer leurs terres, ni de faire par conſéquent de récolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et ſur ce que le Grand Prêtre le pria d'agréer auſſi que les Juifs qui étoient dans Babylone & dans la Médie puſſent vivre de même ſelon leurs loix, il le promit avec beaucoup de bonté, & dit que ſi quelques-uns vouloient le ſervir dans ſes armées, il leur permettoit d'y vivre ſelon leur religion, & d'y obſerver toutes leurs cou-

tumes. Sur quoi plusieurs s'enrollérent.

A peine étoit-il sorti de Jérusalem, que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, & le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étoient soumis de bonne grace à Alexandre, & qu'ils lui avoient envoié du secours, ils crurent, après un tel service, mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs; & ils se flatoient d'obtenir les mêmes graces qu'eux, & de plus grandes encore. Ce fut dans cette vûe qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville; & les huit mille hommes de leurs troupes qui étoient dans son armée joignirent leurs priéres à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, & leur dit qu'il étoit obligé de se rendre en Egypte, qu'il n'avoit point de tems à perdre, & qu'à son retour, si ses affaires le lui permettoient, il y passeroit. Alors ils le priérent de leur accorder l'exemtion du tribut chaque septiéme année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponse ambigue qu'ils lui firent, le Prince, n'aiant pas alors le tems d'examiner à fond leur exposé, remit aussi cette affaire à son retour, & il continua sa marche vers Gaza.

En arrivant devant cette place, il la *Diod. 17. p. 52*

Arrian. lib. p. 101-103. Q. Curt. l. cap. 6. Plut. in lex. p. 679.

trouva pourvûe d'une bonne garnison, commandée par Bétis un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, brave homme & très-fidéle à son Maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il faloit absolument emporter cette ville pour entrer en Egypte, car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire, & toute la vigueur & l'application possibles fussent emploiés à ce siége, il en couta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrété si lontems, & deux blessures qu'il y reçut, le portérent à traiter le Commandant, & tout le reste des habitans & des soldats, avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui d'ailleurs estimoit la bravoure même dans ses ennemis, alors, plein d'une joie insolente, lui dit: *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer.* Bétis regardant le Roi d'un visage non-seulement assuré, mais fier, ne

répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : *Voyez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou ? A-t-il dit une parole de soumission ? Je vaincrai ce silence obstiné, & si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissemens.* Enfin a sa colére se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vantoit d'imiter en cela Achille dont il étoit descendu, qui, selon Homére, fit la même chose au corps mort d'Hector, autour des murailles de Troie : comme si l'on devoit jamais se piquer de suivre un mauvais exemple. Action barbare de côté & d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis tout en vie ; & cela pour avoir servi fidélement & vaillamment son Maître en défendant une place qu'il lui avoit confiée, fidélité qui méritoit d'être admirée & récompensée même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Decipit exemplar vitiis imitab. *Horat.*

Il envoia la plus grande partie du butin qu'il avoit fait à Gaza, à sa mere

a Iram deinde vertit in rabiem, jam tum peregrinos ritus nova subeunte fortuna. *Q. Curt.*

Olympias, à Cléopatre sa sœur, & à ses amis. Il fit aussi présent à son Gouverneur Léonidas de cinq cens quintaux d'encens, & de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, & qui lui sembloit alors un présage des conquêtes qu'il venoit de faire. Car Léonidas aiant vû un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé & si épargnant envers les dieux.*

iod. l. 17. 26-529. rian. l. 3. 04-110. 'lut. in x. p. 679. Curt. lib. 7. & 8. ustin. lib. cap. 11.

Dès qu'Alexandre eut mis fin au siége de Gaza, il y laissa une garnison, & tourna ses efforts du côté de l'Egypte. En sept jours de marche il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Egyptiens s'y étoient rendus, se hâtant de venir le reconnoitre pour leur Souverain, & se soumettre à lui.

La haine qu'ils portoient aux Perses étoit si forte, qu'il ne leur importoit guéres qui seroit leur nouveau maître, pourvû qu'ils trouvassent un vengeur

qui les délivrât de l'insolence & de l'indignité avec laquelle eux & leur religion étoient traités. Car quelque fausse que soit une religion, & assurément il ne s'en peut guéres imaginer de plus absurde que l'étoit celle des Egyptiens, tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement, ni qui souléve davantage les esprits. Ochus avoit fait égorger leur dieu Apis de la maniére la plus insultante pour eux & pour leur religion. Les Persans, à qui il avoit laissé le Gouvernement, continuoient à s'en divertir comme lui. Tout cela avoit aliéné les esprits à un point, que quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée de gens, il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui, & à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas étoit un déserteur qui avoit quitté Alexandre, & étoit entré au service de Darius. Il avoit commandé les troupes Grecques à la bataille d'Issus, & s'étant sauvé du côté de Tripoli en Syrie avec un corps de huit mille hommes, il y prit le nombre de vaisseaux dont il avoit besoin, mit le feu au reste, & fit voile d'abord vers l'île de Cypre, & ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avoit une commission de Darius qui l'établissoit Gouverneur de

l'Egypte à la place de Sabacès tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, & prétendit ouvertement à la Couronne d'Egypte, déclarant qu'il venoit pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Egyptiens, qui ne songeoient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis capitale du Roiaume, & dans un combat qui se donna il remporta la victoire, & renferma les Perses dans la ville. Mais, après cette victoire, n'aiant pas eu soin d'empécher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restoient une sortie, où il les tailla tous en piéces avec Amyntas leur Chef.

Cet événement, bien loin d'arréter l'aversion des Egyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter : de sorte que dès qu'Alexandre parut sur la frontiére, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras, & se soumettre à lui. Sa venue, avec une armée victorieuse, leur montroit une protection assurée, qu'Amyntas n'avoit pas été en état de leur donner : ainsi tous se déclarérent ouvertement pour lui. Mazée qui commandoit à Memphis, voiant lui-même qu'il étoit inutile de faire des efforts pour se défendre contre

ne si grande puissance, & que Darius
on maître n'étoit pas à portée de le se-
ourir, se soumit, ouvrit les portes de
a Capitale au vainqueur, & lui mit en-
re les mains huit cens talens, c'est à-dire
leux millions quatre cens mille livres,
& tous les meubles du Roi. Ainsi Ale-
andre, sans trouver la moindre oppo-
ition, se vit maître de toute l'Egypte.

A MEMPHIS il fit le projet du voiage
u temple de Jupiter-Ammon. Ce tem- *Plin. lib. cap. 9.*
le étoit situé au milieu des deserts sa-
loneux de la Libye, à douze journées
e Memphis. Cham, fils de Noé, com-
nença après le déluge, à peupler l'E-
ypte & la Libye; & lorsque l'idolâtrie
'introduisit dans le monde quelque tems
près, il fut la grande divinité de ces
eux pays où sa postérité étoit demeu-
ée. On lui bâtit un temple au milieu de
es deserts, dans un espace d'assez bon-
e terre d'environ deux lieues de large, 40 *stades*
ui faisoit comme une espéce d'île dans
ne mer de sable. C'est lui que les Grecs
ppelloient Ζεὺς, *Jupiter* * & les Egyp-
iens *Ammon.* Dans la suite, on joignit
es deux noms, & on l'appella *Jupiter
Ammon.*

* *De-là vient que la ville d'Egypte que l'Ecriture* * *nomme* No Ammon, (la ville de Cham *ou* d'Ammon,) *est appellée par les Grecs* Διόσπολις, *ou* la ville de Jupiter. * *Jeremie*, 46. 25. *Ezech.* 30. 15. *Nahum* 3. 8.

Le deſſein de ce voiage, auſſi périlleux qu'inſenſé, naiſſoit d'une vanité pitoiable. Alexandre, voiant dans Homére & dans les autres Auteurs fabuleux des Anciens, que la plupart de leurs Héros étoient repréſentés comme fils de quelque divinité, & cherchant à paſſer pour Héros, il voulut auſſi avoir un dieu pour pere. Il choiſit pour cela Jupiter-Ammon, & commença par envoier corrompre les Prêtres, & les inſtruire du rôle qu'ils devoient jouer.

C'eſt en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce deſſein, qui n'avoit rien de grand que l'orgueil & l'extravagance qui l'avoit conçu. Enflé par ſes victoires il avoit déja commencé à prendre, comme l'obſerve Plutarque, ce caractére de roideur & d'inflexibilité, qui ne ſait que commander; qui ne peut ſouffrir d'avis & encore moins de réſiſtance; qui ne connoit ni obſtacles ni dangers; qui fait conſiſter le beau dans ce qui paroit impoſſible; en un mot, qui ſe croit en état de forcer, non-ſeulement les ennemis, mais les lieux, les ſaiſons, & l'ordre entier de la nature: effet ordinaire d'une longue ſuite de proſpérités, qui renverſe les plus forts, & fait oublier qu'on eſt homme. Nous avons vû de nos jours un
XII fameux Conquérant, qui ſe piquoit de
de. marcher ſur les traces d'Alexandre,

poußer encore plus loin que lui cette ſorte d'héroiſme féroce, & ſe faire un principe de ne jamais reculer.

Alexandre ſe met donc en chemin, & de Memphis deſcendant le long du fleuve juſqu'à la mer, il la cotoie, & après avoir paſſé Canope, il remarque ſur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dreſſa lui-même le plan, & déſigna les lieux où devoient être les temples & les places publiques. Pour la bâtir, il ſe ſervit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephéſe le temple de Diane brulé par Héroſtrate. Il appella cette ville de ſon nom Alexandrie, & elle devint la capitale du roiaume. Son port, qui étoit des plus commodes, aiant la Méditerranée d'un côté, le Nil & la mer Rouge dans le voiſinage, y attira le commerce du Levant & du Couchant, & la rendit en fort peu de tems une des villes les plus floriſſantes du monde. AN. M. 36 AV. J. C. 3

Il y avoit ſeize cens ſtades de chemin à faire pour ſe rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'eſt-à-dire quatre-vingts de nos lieues; & preſque toute cette route n'étoit que des deſerts ſablonneux. Les deux premiéres journées furent ſupportables pour les ſoldats, parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans ces gran-

couvriroient point quelque endr
bité. Il n'y paroissoit pas un arbre,
cune marque de terre cultivée. Po
croit de malheur, l'eau même qu'
toit sur des chameaux dans des pe
boucs avoit manqué, & il n'y e
pas une goute dans tout ce terroir
neux. Ils étoient donc réduits à
de soif, sans parler du danger d'é
sevelis sous des montagnes de sab
le vent y éléve quelquefois, & qu
autrefois périr cinquante mille h
de l'armée de Cambyse. Tout
brulé & l'air si ardent, qu'on avoi
à respirer; lorsque tout-à-coup, s
ce fût par hazard, disent les Hist
ou par une faveur particuliére de
le ciel se couvrit de nuages épais
chérent le soleil, ce qui fut déja u
soulagement à l'armée, quoiqu'ell
quât encore d'eau. Mais l'orage
déchargé par une grosse pluie

par lui-même ce qu'il faut penſer de ces faits merveilleux, dont il a plu aux Hiſtoriens d'embellir ce récit.

On fut pluſieurs journées à traverſer ces deſerts. Comme ils approchérent du lieu de l'Oracle, ils virent quantité de corbeaux qui voloient devant les premiéres enſeignes, & qui tantôt ſe poſoient en terre quand l'armée marchoit lentement, tantôt s'avançoient comme pour lui ſervir de guides, juſqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'eſt une choſe étonnante, qu'étant ſitué au milieu d'une vaſte ſolitude, il eſt environné d'un bois ſi touffu, qu'à peine le ſoleil le peut-il percer avec ſes raions; & il y a auſſi pluſieurs fontaines d'eau douce qui arroſent ce bois, & en conſervent la verdure. On dit que, près de ce bois, il y en a encore un autre, au milieu duquel eſt une fontaine qu'ils appellent *l'eau* ou *la fontaine du ſoleil*. Au point du jour elle eſt tiéde, à midi froide, vers le ſoir elle s'échauffe peu-à-peu, & à minuit elle eſt toute bouillante. Puis, à meſure que le jour approche, ſa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même viciſſitude.

Le dieu qu'on adoroit dans ce temple n'avoit point la figure que les peintres & les ſculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il étoit fait d'émeraudes

& d'autres pierres précieuſes, & depuis la tête juſqu'au * nombril il reſſembloit à un bélier. Le Roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des Prêtres le déclara fils de Jupiter, & l'aſſura que le dieu lui-même lui donnoit ce nom. Il l'accepta avec joie, & reconnut Jupiter pour ſon pere. Il lui demanda enſuite ſi Jupiter ſon pere ne lui avoit pas deſtiné l'empire de tout le monde. Et le Prêtre, porté à la flaterie autant que le Roi à la vanité, lui répondit qu'il ſeroit Monarque de l'univers. Enfin il s'enquit ſi tous les meurtriers de ſon pere avoient été punis. Sur quoi le Prêtre s'écria qu'il blaſphémoit; que ſon pere étoit immortel : mais que pour les meurtriers de Philippe, ils étoient tous exterminés, ajoutant qu'il ſeroit invincible juſqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé ſon ſacrifice, il fit de magnifiques préſens au dieu, & n'oublia pas les Prêtres qui l'avoient ſi bien ſervi.

Orné du titre ſuperbe de fils de Jupiter, & ſe croiant élevé au-deſſus de la nature & de la condition humaine, il revint de ſon voiage comme en triomphe. Depuis ce tems-là, dans toutes ſes let-

* *Cet endroit de Quinte-Curce ſouffre quelque difficulté, & eſt différemment expliqué par les interprétes.*

tres, ses ordres, ses décrets, il prenoit toujours cette qualité : ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi sa mere Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle, en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon. *Varro ap. A. Gell. l. c. 4.*

Pendant qu'il se repaissoit de ces chiméres, & goutoit tout le plaisir que sa vanité lui faisoit trouver dans ce titre fastueux, tout le monde se moquoit de lui en secret, & quelques-uns même, qui n'avoient pas encore entiérement subi le joug d'une basse flaterie, osérent lui en faire des reproches : liberté qui leur couta cher, comme la suite le fera connoitre. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu, & de se le persuader à lui-même, si pourtant cela étoit possible ; il voulut passer aussi lui-même pour dieu ; jusqu'à ce qu'enfin la Providence aiant fait par lui tout ce qu'elle vouloit, l'égala par la mort au reste des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus Maréotides qui sont assez proche de l'île de Phare, visita sa nouvelle ville qui commençoit déja à s'avancer. Il pourvut aux moiens de la peupler, en y invitant sous de favorables conditions des habitans de plusieurs endroits. Il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs, en

reste de l'hiver à Memphis.

Varron remarque que ce fut
tems que ce Prince bâtit Alexandı
l'on trouva en Egypte l'usage du
rus pour écrire dessus.

Arrian. l. 3. p. 108-110. Q. Curt. lib. 4. cap. 8.

Pendant le séjour qu'Alexand
Memphis, il régla les affaires de l'
Il ne confia qu'à des Macédoı
commandement des troupes. Il p
le pays en départemens, dans
desquels il établit un Lieutenant
qui ne recevoit ses ordres que de
me; ne croiant pas qu'il fût à pr
confier le commandement gén
toutes les troupes à une seule p
dans un pays si grand & si peup
le gouvernement civil, il le mit
tier entre les mains d'un Egyptieı
mé Doloaspe. Car, voulant que l
continuât à être gouvernée selon
ciennes loix & les coutumes reç

'ouvrage de sa nouvelle ville, il
a Cléoméne pour y veiller; & le
a aussi du soin de lever le tribut
voit paier l'Arabie. Comme c'é-
fort méchant homme, il abusa
ment de son autorité pour oppri-
ellement les peuples.

Alexandre, de retour d'Egypte,
à aller chercher Darius. En par-
, il apprend la mort de la femme
Prince. Il lui fait rendre tous les
eurs dûs à son rang. Il passe l'Eu-
te & le Tigre, & atteint Darius.
euse bataille d'Arbelles.

ANDRE, après avoir mis ordre *Diod. l. 17. p. 530-536.*
iires d'Egypte, en partit vers le *Arrian. l. 3. p. 111-127.*
is, pour aller en Orient chercher *Plut in Alex. p. 681-685.*
En passant par la Palestine, il ap- *Q. Curt. lib. 4. cap. 9-16.*
nouvelle qui lui causa beaucoup *Justin. l. 11. cap. 12-14.*
rin. Il avoit laissé, en allant en
le gouvernement de la Syrie &
lestine à Andromaque, pour qui
une grande considération. Ce
neur étant venu à Samarie régler
s affaires, les Samaritains se mu-
; &, dans un tumulte, ils mirent
la maison où il étoit, & l'y bru-
Apparemment que ce fut un effet
ige où ce peuple étoit de voir
ui refusoit les priviléges qu'on
l'accorder aux Juifs ses ennemis.

Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux. Il fit mourir tous ceux qui y avoient eu part, chassa tous les autres de la ville de Samarie, y mit à leur place une colonie de Macédoniens, & donna le reste de leurs terres aux Juifs.

Il s'arrêta quelque tems à Tyr, pour régler toutes les affaires des pays qu'il laissoit derriére lui en s'avançant à de nouvelles conquêtes.

An. M. 3673. Av. J. C. 331. A peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque que la femme de Darius venoit de mourir. Il retourna sur ses pas, & alla au pavillon de Sysigambis, qu'il trouva baignée de larmes, & couchée par terre, au milieu des jeunes Princesses éplorées comme elle, & près du fils de Darius encore enfant, d'autant [a] plus digne de compassion qu'il ressentoit moins des maux qui le regardoient plus que tout autre. Alexandre les consola avec une bonté & une tendresse, qui marquoient assez qu'il étoit lui-même pénétré d'une vive & sincére douleur. Il fit à la Reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des Eunuques qui gardoient la chambre, & qui avoient été pris avec les Princesses, s'enfuit du camp, & courut apprendre à

a Ob idipsum miserabilis, quòd nondum sentiebat calamitatem, maxima ex parte ad ipsum redundantem. *Q. Curt.*

Darius

Darius la mort de sa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triste nouvelle, sur-tout parce qu'il la croioit privée des obséques dûes à son rang. L'Eunuque le détrompa, en lui raportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après sa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, & ne lui laissérent point de repos.

Aiant tiré l'Eunuque à part, il lui tint ce discours. » Si tu reconnois encore Darius pour ton Maître & ton Roi, dis-moi par le respect que tu dois à cette grande lumiére de * Mithrès qui nous éclaire, & à cette main que le Roi te tend, dis-moi si en pleurant la mort de Statira, je ne pleure pas le moindre de ses maux; & si, étant tombée entre les mains d'un jeune vainqueur, la perte de son honneur n'a pas précédé celle de sa vie? « Alors l'Eunuque se jettant à ses piés, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer ainsi sa femme & sa sœur après sa mort, & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été

* *Les Perses adoroient le soleil sous le nom de* Mithrès, *& la lune sous celui de* Mithra.

vaincu par un Prince fort au-dessus des foiblesses des autres hommes. Qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et avec des sermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la sagesse, de la tempérance, & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la salle où étoient ses Courtisans, & levant les mains au ciel, fit aux dieux cette priére. » Dieux qui présidez à la naissance des » hommes, & qui disposez des Rois & » des Empires, faites-moi la grace qu'a- » près avoir rétabli la fortune des Perses, » je la transmette à mes descendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, afin » que, vainqueur de mes ennemis, je » puisse reconnoitre les graces dont Ale- » xandre m'a prévenu dans mon malheur » envers les personnes du monde qui me » sont les plus chéres. Ou, si le tems or- » donné par les destinées est enfin venu, » où il faut nécessairement que par la » colére des dieux, ou par la vicissitude » ordinaire des choses humaines, cet » Empire des Perses finisse; faites, grands » dieux, qu'il n'y ait que le seul Ale-

xandre assis sur le trône de Cyrus.
Cependant Alexandre s'étant remis en marche, arriva avec toute son armée à Thapsaque, y passa l'Euphrate sur un pont, & poursuivit sa route vers le Tigre, où il espéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit déja fait faire deux fois des ouvertures de paix : mais voiant enfin qu'il n'y en avoit point à espérer à moins de lui céder tout l'Empire, il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuse de la moitié que celle qu'il avoit eue à Issus, & la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvroient toutes les plaines de la Mésopotamie. Aiant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit avancer Satropate, Colonel de la cavalerie, avec mille chevaux d'élite, & en donna six mille à Mazée Gouverneur de la province, pour empécher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, & pour faire le dégât par-tout où il devoit passer : mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient, celui-ci est le plus rapide ; & il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrens, mais traîne encore avec lui de grosses pierres ; de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle Tigre, qui veut dire fléche en langue Persane. Alexandre envoia sonder le gué de la riviére, où il se trouva

que les chevaux en avoient à l'entrée jusqu'au flanc, & au milieu jusqu'au poitrail. Aiant disposé l'infanterie en forme de croissant, & mis la cavalerie sur les ailes, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le Roi passa à pié parmi l'infanterie, & fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montroit de la main le gué aux soldats, ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvoient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisoient glisser, que de l'impétuosité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes, avoient encore plus de peine, parce que ne pouvant se conduire, ils étoient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flotant çà & là, en faisoient tomber plusieurs: & comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit, ils se causoient plus d'embarras les uns aux autres, que ne leur en causoit le fleuve. Le Roi avoit beau crier qu'on sauvât seulement les armes, & qu'il rendroit tout le reste, on n'entendoit ni son conseil, ni ses ordres, tant on faisoit de bruit, & tant le tumulte étoit grand. Enfin ils passérent par l'endroit où le gué étoit plus aisé, & l'eau

ıoins impétueuſe ; & l'on ne trouva à
ire en tout qu'un peu de bagage.

Il eſt certain que cette armée pouvoit
:re taillée en piéces, s'il y eût eu quel-
u'un qui eût oſé vaincre ; c'eſt-à-dire,
ui eût oſé apporter la moindre réſiſtan-
e à leur paſſage. Mais Mazée, qui pou-
oit les défaire aiſément, s'il fût ſurvenu
ɔrſqu'ils paſſoient la riviére en déſor-
re, n'arriva qu'après qu'ils ſe furent mis
n bataille. Un pareil bonheur avoit tou-
ɔurs accompagné ce Prince juſques là,
ε lorſqu'il traverſa le Granique à la vûe
e tant de milliers d'hommes de cheval
ε de pié qui l'attendoient ſur le rivage,
ε lorſque dans les rochers de la Cilicie
l trouva ouverts & ſans défenſe des dé-
ilés, où un petit nombre de troupes pou-
oit l'arréter tout court. Et [a] c'eſt ce qui
end moins étonnant cet excès de har-
ieſſe qui étoit ſon caractére particulier,
k qui lui faiſoit affronter aveuglément
es plus grands dangers ; puiſqu'étant
oujours heureux, il n'eut jamais lieu de
oupçonner qu'il eût été téméraire.

Le Roi aiant campé deux jours près
lu fleuve, commanda que le lendemain
n ſe tînt prêt pour la marche. Mais en-
riron les neuf ou dix heures du ſoir, le

a Audaciæ quoque, qua ıaximè viguit, ratio mi-ui poteſt : quia nunquam in diſcrimen venit, an te-merè feciſſet. *Q. Curt.*

l'armée fut touchée d'un ſentir
religion, & enſuite ſaiſie de fra
crioient, » Que le ciel leur faiſo
» tre les marques de ſon courr
» qu'on les traînoit, contre la
» des dieux, aux extrémités de
» Que les riviéres s'oppoſoien
» paſſage, que les aſtres leur re
» leur clarté accoutumée, & c
» voioient plus que des deſerts &
» litudes. Que pour l'ambition c
» homme, tant de milliers d'l
» répandoient leur ſang, & enco
» un homme qui dédaignoit ſa
» qui déſavouoit ſon pere, &
» tendoit ſe faire paſſer pour ur
Ces murmures alloient à une
toute ouverte, lorſqu'Alexandre
s'étonnoit de rien, fit appeller
tente les Officiers de l'armée, &
manda aux Devins Egyptiens, qu

ſe contentérent de dire : Que le ſoleil étoit pour les Grecs, & la lune pour les Perſes ; & qu'elle ne s'éclipſoit jamais ſans les menacer de quelque grande calamité, dont ils raportoient pluſieurs exemples, qu'ils donnoient pour certains & indubitables. La ſuperſtition a une force merveilleuſe pour remuer les eſprits de la populace. Quelque emportée & inconſtante qu'elle ſoit, ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des Devins qu'à ſes Chefs. La réponſe des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur eſpérance & leur courage.

Le Roi, pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à ſa droite le Tigre, & à ſa gauche les montagnes appellées Gordiennes. Au point du jour les partis qu'il avoit envoiés pour reconnoitre les ennemis, lui raportérent que Darius marchoit à lui. Auſſitôt aiant rangé ſes troupes en bataille, il ſe mit à leur tête. Mais il ſe trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux qui alloient à la découverte, & qui ſe retirérent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le Roi eut nouvelles que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquante ſtades. *Sept ou h lieues.*

On avoit ſurpris, quelque tems auparavant, des lettres de Darius, par leſ-



en doute s'il devoit lire ces le
pleine assemblée, ne comptant pa
sur l'affection & la fidélité des
que sur celle des Macédonien
Parménion l'en dissuada, en lu
sentant qu'il étoit dangereux de f
tre de telles pensées aux soldat
n'en faloit qu'un pour faire un
coup, & qu'il n'y avoit rien dc
rice ne fût capable. Il suivit u
conseil, & fit marcher son arm

Quoique Darius eût déja c
deux fois la paix en vain, & q
n'avoir plus de ressource que da
mes; cependant vaincu par tou
avoit appris de la bonté d'Ale
l'égard de sa famille, il lui envoi
principaux de ses parens, pour
poser de nouvelles conditions
encore plus avantageuses que les
res, & pour le remercier des b

tout ce qu'il possédoit déja. Alexandre leur fit cette réponse. » Dites à votre » Maître que les remercimens sont superflus entre gens qui se font la guerre ; » & que si j'ai usé de clémence & de » bonté envers les siens, ç'a été pour » moi-même & non pour lui, pour suivre mon inclination, & non pour lui » plaire. Je ne sai ce que c'est que d'insulter aux misérables. Je ne m'attaque » ni aux prisonniers, ni aux femmes. Je » n'en veux qu'à ceux qui ont les armes » à la main. Si c'étoit de bonne foi qu'il » me demandât la paix, je délibérerois » sur ce que j'aurois à faire. Mais puisqu'il ne cesse par lettres & par argent » de solliciter mes soldats à me trahir, » & mes amis à me tuer, je suis résolu » de le poursuivre à toute outrance, » non plus comme un ennemi, mais » comme un empoisonneur & un assassin. Il a bonne grace de m'offrir ce que » j'ai déja entre les mains. S'il se contentoit d'être le second après moi, sans » vouloir aller de pair, peut-être l'écouterois-je. Dites-lui que le monde ne » peut souffrir ni deux soleils, ni deux » maîtres : qu'ainsi il choisisse, ou de se » rendre aujourd'hui, ou de combattre » demain ; & qu'il ne se promette pas » un meilleur succès que par le passé. «
Les propositions de Darius ne paroissent

pas certainement raiſonnables : mais la réponſe d'Alexandre l'eſt-elle beaucoup plus ? On voit dans le premier un Prince qui ne ſent point encore ſa foibleſſe, ou du moins qui ne peut ſe réſoudre à l'avouer ; & dans l'autre on en voit un enivré de ſa fortune, & qui porte l'orgueil juſqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut ſouffrir ni deux ſoleils, ni deux maîtres.* Si c'eſt là grandeur, & non enflure, je ne ſai pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les Ambaſſadeurs aiant eu leur congé, s'en retournérent, & déclarérent à Darius qu'il faloit ſe préparer à la bataille. Celui-ci ſe campa avec toutes ſes forces près du village de Gaugaméle & de la riviére de Boumelle, dans une raſe campagne, à une aſſez grande diſtance d'Arbelles. Il avoit fait applanir auparavant le terrain qu'il avoit choiſi pour le champ de bataille, afin que ſes chariots & ſa cavalerie puſſent agir plus librement, ſe ſouvenant que les défilés de Cilicie avoient été cauſe de la perte du combat qu'il y donna ; & en même tems il avoit fait préparer des * chauſſetrapes contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre ſéjourna

* Chauſſetrape *eſt un inſtrument garni de pointes de fer. On en ſéme pluſieurs dans un champ où la cavalerie doit paſſer, afin qu'elles ſe fichent dans les piés des chevaux, & les enclouent.* Dict. de Trévoux.

quatre jours au lieu où il étoit, pour laisser reposer son armée, & ferma son camp de fossés & de palissades. Car il avoit résolu d'y laisser tout le bagage & l'attirail, avec les soldats inutiles, & de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir, pour combattre au point du jour Darius, qui sur ces nouvelles avoit rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchoit aussi en bataille rangée; car les armées n'étoient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée des ennemis, il fit alte, & aiant assemblé ses Officiers Généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit sur l'heure la bataille, ou s'il camperoit à cet endroit. Ce dernier avis aiant été suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnoitre le champ de bataille, & l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle étoit; & cependant Alexandre prit son infanterie légére avec ses compagnies Roiales, & fit le tour de la plaine où se devoit donner le combat.

Quand il fut de retour, il assembla une seconde fois ses Officiers Généraux, & leur dit qu'ils n'avoient pas besoin de harangue, parce que leur courage & leurs

belles actions étoient pour eux un assez puissant éguillon de gloire. Qu'ils représentassent seulement aux troupes, qu'il n'étoit pas ici question de la Phénicie, ou de l'Egypte, mais de toute l'Asie, à qui cette bataille donneroit un maître; & qu'après avoir traversé tant de provinces, & laissé derriére eux tant de fleuves & de montagnes, ils ne pouvoient s'assurer le retour dans leur pays que par une victoire complette. Il leur donna ordre ensuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il seroit aisé de le défaire dans la surprise, & à la faveur des ténébres. Il répondit, de sorte que tous les assistans purent l'entendre, qu'il ne convenoit point à Alexandre de dérober la victoire, & qu'il vouloit combattre & vaincre en plein jour. Cette réponse étoit fiére, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Car c'étoit beaucoup hazarder, que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, & dans un pays inconnu. Darius, qui craignoit une surprise, parce qu'il n'avoit pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes; ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes crises des affaires, avoit toujours coutume

de consulter les Devins, & de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnoient pour se rendre les dieux favorables, se voiant près de donner un combat qui alloit décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avoit une confiance entiére, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, & immola des victimes à la * Peur, sans doute afin qu'elle empéchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûe de l'armée formidable des ennemis. Le Devin, en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, & la tête voilée, prononçoit le premier les priéres que le Roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui alloit se donner, il ne put reposer d'abord. Mais le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit contre sa coutume le reste de la nuit d'un profond sommeil, de sorte que les Généraux s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, ils furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé; & d'eux-mêmes ils donnérent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'aiant éveillé,

* Il faut dans Plu que • Cu lieu de ...

& lui témoignant sa surprise de ce qu'il dormoit si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissoit de tout pour lui : *Hé comment ne serions-nous pas tranquilles*, dit-il, *l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains ?* Il prit aussitôt ses armes, monta à cheval, & parcourut les rangs, exhortant les troupes à soutenir, & même, s'il se pouvoit à surpasser leur ancienne réputation, & la gloire qu'ils s'étoient acquise jusques-là. Dans un jour d'action, les soldats croient lire sur le visage du Général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avoit paru si tranquille, si gai, ni si résolu. La sérénité & l'assurance qu'on remarquoit en lui étoient comme des garants sûrs de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre, & encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit composée au * moins de six cens mille hommes de pié, & de quarante mille chevaux; l'autre, de quarante mille hommes de pié, & de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout étoit force & nerf, au lieu que du côté des Perses c'étoit un grand assemblage d'hommes non de soldats, vain épouventail plutôt qu'une véritable armée.

Nomina verius quàm auxilia. Q. Curt.

* *Plusieurs Historiens la font monter à plus d'un million d'hommes.*



dre de la bataille étoit à-peu-près
ie de part & d'autre. Les troupes
rangées sur deux lignes, la cava-
r les ailes, & l'infanterie au mi-
'une & l'autre sous la conduite
liére des Chefs de chacune des
ites nations qui les composoient,
mandées en général par les prin-
Officiers de la couronne. Le front
taille des Perses étoit couvert de
ens chariots armés de faulx, &
ize éléphans. Darius se plaça au
de la premiére ligne. Outre ses
, qui étoient l'élite de ses trou-
s'étoit fortifié encore de l'infan-
recque qu'il avoit rangée près de
ugeant seule capable de tenir tête
ialange Macédonienne. Comme
née avoit beaucoup plus d'éten-
e celle des ennemis, son dessein
e les enveloper, & de les atta-
i même tems de front & par les

andre avoit pourvu à cet incon-
, en donnant ordre aux Com-
is de la seconde ligne, s'ils étoient
s par derriére, de faire tête de ce
; ou de mettre leurs troupes en
: pour couvrir leurs ailes, en cas
ennemis vinssent les prendre en
avoit placé devant le front de sa
:e ligne la plus grande partie des

Archers, des frondeurs, des gens de trait, pour s'oppoſer aux chariots armés de faulx, & pour épouvanter les chevaux en lançant ſur eux une grêle de fléches, de traits & de pierres. Ceux qui conduiſoient les ailes avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pourroient, ſans trop affoiblir le corps de bataille. Pour le bagage & les priſonniers, entre leſquels étoient la mere & les enfans de Darius, on les laiſſa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé, & Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en préſence, Alexandre, à qui l'on avoit montré les endroits où les ennemis avoient caché des chauſſetrapes, s'allongeoit toujours ſur ſa droite pour les éviter, & les Perſes de leur côté s'avançoient auſſi à proportion. Darius craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avoit fait applanir, & qu'on ne le conduisît dans un autre inégal & raboteux, où ſes chariots armés ne pourroient agir, ordonna à la cavalerie de ſon aile gauche, qui débordoit de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant, & de ſe replier ſur le flanc des Macédoniens, pour les empécher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoia contre eux la Cavalerie qui étoit à ſa ſolde commandée par Mé-

nidas : mais comme elle n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens que commandoit Arétas, & par la cavalerie étrangére. Les Barbares pliérent d'abord, mais ils revinrent bientôt à la charge, & rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure, qui les mettoit eux & leurs chevaux bien plus en sureté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir, mais elle soutint avec courage leur choc, & vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchérent leurs chariots armés de faulx contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en desordre : mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les Phalangites en frapant leurs boucliers avec leurs piques effarouchérent les chevaux, & en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des chevaux, tiroient à bas ceux qui étoient montés dessus, & les égorgeoient. Une partie des Chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avoit été commandé, & par ce moien n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre, voiant que Darius ébranloit toute sa bataille pour tomber sur lui,

emploia la ruſe pour encourager ſes ſoldats. Dans le plus fort de la mêlée, & lorſque les Macédoniens étoient expoſés au plus grand danger, le Devin Ariſtandre, revétu de ſa robe blanche, & un laurier à la main, s'avance dans les troupes, de concert avec le Roi & par ſon ordre, & s'écriant qu'il voioit voltiger un aigle au-deſſus de la tête d'Alexandre, préſage certain de la victoire, il montre de la main l'oiſeau prétendu aux ſoldats, qui s'en raportant à la bonne foi du Devin crurent auſſi le voir, & retournérent à la charge avec plus d'ardeur & de gaieté que jamais. Alors le Roi s'apercevant qu'Arétas, après avoir chargé & mis en déſordre la cavalerie qui venoit pour envelopper ſon aile droite, avoit commencé à ſe faire jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, ſe mit en marche pour ſuivre Arétas avec l'élite de ſes troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis, & ſans s'abandonner à la pourſuite des troupes qu'il avoit miſes en déſordre, il ſe replia ſur ſa gauche pour tomber ſur le corps où étoit Darius. La préſence des deux Rois inſpira une nouvelle ardeur de part & d'autre. Darius étoit ſur un chariot, & Alexandre à cheval, tous deux environnés d'Officiers & de ſoldats d'élite qui ne ſongeoient qu'à ſauver chacun

leur Prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Alexandre aiant percé d'un coup de javeline l'Ecuier de Darius, & Perſes & Macédoniens tous crurent que c'étoit le Roi qui avoit été tué. Les cris & les hurlemens des Perſes jettérent la conſternation dans toute leur armée. Les parens de Darius qui étoient à ſa gauche s'enfuirent avec ſes gardes, abandonnant le chariot : mais ceux qui étoient à ſa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce Prince, aiant tiré ſon cimetére, délibéra s'il ne devoit point éviter une fuite honteuſe par une mort volontaire. Mais voiant de deſſus ſon chariot que les ſiens ſoutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner : & comme il balançoit entre l'eſpérance & le déſeſpoir, les Perſes lâchérent le pié peu-à-peu, & éclaircirent leurs rangs. Ce n'étoit plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant ſon chariot, prit la fuite comme les autres; & le vainqueur ne ſongea plus qu'à le pourſuivre.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'étoit pas douteuſe, l'aile gauche où commandoit Parménion, étoit en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perſes, des Indiens, & des Parthes, qui étoit la meilleure de toute l'armée

Persane, aiant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança jusqu'au bagage. Dès que les prisonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armérent de tout ce qui se rencontra sous leur main, & joints à leur cavalerie, se jettérent sur les Macédoniens qui se trouvoient attaqués en même tems par devant & par derriére. Ils firent savoir en même tems à Sysigambis que Darius avoit gagné la bataille, (car ils le croioient ainsi) que tout le bagage étoit pillé, & qu'elle alloit recouvrer sa liberté. Cette sage Princesse, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit, n'y ajoutant pas foi légérement, & ne voulant pas irriter par une joie prématurée son Vainqueur qui l'avoit si bien traitée, ne fit paroitre aucune émotion, ne changea point de visage, & ne laissa échaper aucune parole : mais demeurant tranquille, & dans sa situation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît son sort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avoit envoié vers Alexandre pour l'avertir du danger où étoit le camp, & pour recevoir ses ordres. » Qu'il se » donne bien de garde, dit le Prince, » d'affoiblir son corps de bataille ; qu'il » laisse là le bagage, & qu'il ne songe » qu'à bien combattre. La victoire, non-

» ſeulement nous reſtituera ce qui eſt à
» nous, mais nous rendra maître de tout
» ce qui eſt à l'ennemi. » Les Officiers Généraux qui commandoient l'infanterie du centre de la ſeconde ligne, voiant que les ennemis alloient s'emparer du camp & des bagages, firent demi-tour à droite comme il leur avoit été commandé, & donnérent à dos aux Perſes, dont pluſieurs furent tués, & le reſte obligé de ſe retirer : mais comme c'étoit toute cavalerie, l'infanterie Macédonienne ne put pas les ſuivre.

Bientôt après, Parménion lui-même ſe trouva expoſé à un bien plus grand danger. Mazée étant venu fondre ſur lui avec toute ſa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, & commençoit à les enveloper. Parménion auſſitôt fit ſavoir à Alexandre l'état où il ſe trouvoit, & que s'il n'étoit promtement ſecouru, il ne pouvoit plus contenir ſes troupes. Ce Prince étoit actuellement à la pourſuite de Darius, & ſe croiant tout près de le prendre, faiſoit une diligence extraordinaire. Il ſe flatoit de terminer abſolument la guerre, s'il pouvoit ſe rendre maître de ſa perſonne. Sur cette nouvelle il tourna tout court pour aller au ſecours de ſon aile gauche, frémiſſant de colére de ſe voir ainſi arracher des mains ſa proie & la victoire, & ſe plaignant



& faisoit la retraite, non comı
cue, mais preſque comme vić
Le combat fut opiniâtre, & p
qu'il n'avoit encore été. Car les I
marchant ſerrés en colonne, en
marche & non pas de combat
difficile de les percer & de les ro
ils ne s'amuſoient pas à lanceı
lot, ni à faire des caracoles ſe
maniére ordinaire, mais coı
d'homme à homme, ils faiſoie
chacun pour renverſer ſon ac
de deſſus le cheval. Alexandre
environ ſoixante de ſes garde
ſtion, Coenus & Ménidas,
bleſſés: mais il demeura le maît
ne ſe ſauva des Barbares que ceı
firent jour à travers les eſcadro

Pendant ce tems-là, Mazée a
pris la défaite de Darius. Allarmé
nouvelle, & abbattu par le ma
ſon parti, quoique de ſon cô

coup : mais en habile Capitaine qui ſait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ſes troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un ſigne avant-coureur de leur défaite, & leur fit ſentir quelle gloire ce ſeroit pour elles de mettre la derniére main à la victoire. Ce diſcours leur rendit l'eſpérance & le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils pouſſérent leurs chevaux à toute bride, & chargérent les ennemis avec une fureur qui les mit entiérement en déſordre, & les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même ; & ravi de trouver tout rétabli, & l'ennemi entiérement vaincu, il ſe remit à pourſuivre Darius, & Parménion l'accompagna. Il courut juſqu'à Arbelles, où il penſoit le trouver avec tout ſon équipage : mais il n'avoit fait que paſſer, laiſſant ſes tréſors à la merci de ſon ennemi, avec ſon arc & ſon bouclier.

Telle fut l'iſſue de cette fameuſe bataille, qui décida de l'Empire. Arrien dit que les Perſes y perdirent près de trois cens mille hommes, ſans compter les priſonniers ; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très-conſidérable. Elle fut très-médiocre du côté d'Alexandre ; &, ſelon le même Arrien, ne

monta pas à douze cens hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie.
M. 3673. J. C. 331. Cette bataille se donna au mois * d'Octobre, à-peu-près au même tems que s'étoit donnée deux ans auparavant celle d'Issus. Comme Gaugaméle en Assyrie, où elle s'étoit donnée, étoit un trop petit lieu & trop peu connu, on l'appella la bataille d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

§. IX. *Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Suse, de Persépolis, & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brûle le palais de la derniére dans une partie de débauche.*

iod l. 17. 538-540. *rian. l.* 3. 127-133. *lut. in A- pag.* 685- *Curt lib. p.* 1-7. *tin. l.* 11. 14.

Le premier soin d'Alexandre après la victoire, fut d'en rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat, les combla de richesses, & leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur-tout de reconnoissance envers les Grecs, qui l'avoient nommé Généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les Tyrannies

* *Le mois appellé chez les Grecs* Boedromion, *répond en partie à notre mois d'Octobre.*

nies qui s'étoient élevées en Gréce, feroient abolies, les villes remises en liberté, & rétablies dans tous leurs droits & priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur ville fût rebâtie, en considération du zêle que leurs ancêtres avoient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoia aussi aux Crotoniates en Italie, une partie des dépouilles, pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athléte Phaylle leur citoien, qui du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs les croiant entiérement perdus, équipa lui-même une galére à ses frais, & se rendit à Salamine, pour partager le péril avec ceux de sa nation. Tant, dit Plutarque, Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & se regardoit chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite, & les proposer en exemple à la postérité.

Hérodote touche cette histoire en deux mots liv. 8. chap 47.

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin de la riviére Lycus. L'aiant passée, plusieurs lui conseilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il

répondit généreusement, a qu'il n'estimoit point assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets & d'alliés fidéles, qui demeureroient à la merci des ennemis: qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce passage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuiant, il arriva sur le minuit à Arbelles. De-là il prit sa route vers la Médie à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa Noblesse, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suse, pour y jouir du fruit de sa victoire. D'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux & les chariots, & dans un pays fertile.

Peu de jours après Arbelles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la Couronne, de riches habits, & d'autres choses précieuses, avec quatre mille talens, (douze millions) & toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on l'a dit, en marchant

a Non ita se saluti suæ velle consultum, ut tot millia sociorum hosti objiciat: debere & aliis fugæ viam patere, quæ patuerit sibi. *Justin.*

contre Alexandre, y avoit laissées. Il en falut bientôt sortir à cause des maladies qui se mirent dans le camp, par l'infection des corps morts dont toute la campagne étoit couverte. Ce Prince s'avança par les plaines vers Babylone, & en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuse fontaine qui jette le bitume en si grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira sur-tout un gouffre, d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable, & un torrent de naphte, qui se débordant à cause de sa grande abondance, faisoit un grand lac assez près de ce gouffre. Cette naphte ressemble parfaitement au bitume, mais elle a cela de plus, qu'elle est si promte & si facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme, & embrase tout l'air qui est entre deux. Les Barbares voulant faire voir au Roi la force & la subtilité de cette matiére, en répandirent des gouttes çà & là après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduisoit à son logement. Ensuite, se tenant au bout de la rue, ils approchérent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces gouttes, car il étoit déja

nuit. Ces premiéres gouttes aiant d'abord pris feu, en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de ſorte que la rue entiére parut un embraſement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles, ſe vint rendre à lui avec ſes enfans déja grands, & lui mit la ville entre les mains. Le Roi fut bien aiſe de ſa venue : car ce n'auroit pas été une petite entrepriſe que le ſiége d'une ville de cette conſéquence, & ſi bien pourvue de tout. Outre qu'il étoit homme de condition & vaillant, il avoit encore acquis beaucoup d'honneur dans la derniére journée, & il pouvoit, par ſon exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de ſon armée, comme s'il alloit au combat. Les murs de Babylone étoient tout bordés de monde, quoique la plupart fuſſent ſortis au-devant de lui impatiens de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avoit précédé de beaucoup. Bagophane, gouverneur de la fortereſſe, & gardien du tréſor, pour ne pas témoigner moins de zéle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, & dreſſer des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas ſeulement d'encens, mais de toutes ſortes de bonnes odeurs. Après lui, ſuivoient les préſens qu'il do-

voit faire au Roi, ſavoir des troupeaux de bêtes & un grand nombre de chevaux, avec des lions & des panthéres qu'on portoit dans leurs cages. Les Mages marchoient enſuite, entonnant des hymnes à leur mode ; puis les Caldéens, & avec eux les Devins & les Muſiciens de Babylone. Ceux-ci avoient accoutumé de chanter les louanges du Roi ſur leurs inſtrumens, & les Caldéens d'obſerver le mouvement des aſtres, & la viciſſitude des ſaiſons. La cavalerie Babylonienne venoit la derniére, en un ſi pompeux appareil, hommes & chevaux, qu'il paſſoit toute magnificence. Le Roi fit marcher le peuple à la queue de ſon infanterie, & au milieu de ſes gardes entra ſur un char dans la ville, & delà au palais, comme en triomphe. Le lendemain il ſe fit repréſenter tous les meubles & tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone, il fit compter, pour récompenſe extraordinaire, à chaque cavalier Macédonien ſix mines, (trois cens livres) à chaque cavalier étranger deux mines, (cent livres) à chaque fantaſſin de Macédoine deux mines, & à chacun des autres deux mois de leur paie ordinaire. Il ordonna, ſelon l'avis des Mages avec qui il eut pluſieurs conférences, qu'on rebâtit les temples que Xerxès avoit démolis, & entr'autres

plus lontems. Et de peur que l'oisiveté ne ramollît le courage de ses gens, il proposa des prix pour les plus vaillans d'entr'eux; & pour décider sur les actions de ceux qui disputeroient cet honneur, il nomma des Juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avoit données dans les batailles précédentes: car c'est sur quoi l'on devoit adjuger les prix. Aux huit qui se trouveroient les plus braves, il donna à chacun un régiment de mille hommes, & de-là on les appelloit *Chiliarques*. C'étoit la premiére fois qu'on avoit fait les régimens si forts: auparavant ils n'étoient que de cinq cens hommes, & n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle, non seulement comme témoins des faits des uns & des autres, mais comme juges des Juges mêmes; parce qu'il seroit aisé de voir si les récompenses seroient données au mérite ou à la faveur: discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paroit que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très-utilement dans la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs. Car il réduisit toute sa cavalerie en un corps, sans considérer la différence des nations, & lui donna des Commandans tels qu'il les

voulut choisir : au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeoit sous sa cornette à part, & n'étoit commandée que par un Colonel de son pays. Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette. Mais, parce qu'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on éléveroit sur sa tente un étendart qui seroit vû de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, & la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, & y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en étoit proche, Abutite, Gouverneur de la province, envoia son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville; soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le Roi fit grand accueil à ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célébre pour être exquise & délicieuse à boire. Les Rois de Perse n'en buvoient point d'autre; quelque part qu'ils allassent, on en portoit toujours à leur suite dans des vases d'argent, après l'avoir mise sur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des présens dignes d'un Roi : entre lesquels il y avoit des dromadaires d'une vitesse incroiable, & douze éléphans que

Herod. l. cap. 188.

injurieux : parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte, que de travailler en laine. Ceux qui portérent ces présens aiant fait entendre au Roi que Sysigambis n'en étoit pas contente, il se crut obligé de lui en faire des excuses, & de l'aller consoler. Il fut donc la voir, & lui dit : » Ma mere, cette étofe dont vous me voiez vétu n'est » pas seulement un présent de mes » sœurs, mais c'est l'ouvrage de leurs » mains. Par-là jugez, s'il vous plait, » que la coutume de notre pays m'a » trompé, & n'imputez point mon igno- » rance à outrage. Je ne pense pas, jus- » qu'ici, avoir manqué en rien de ce que » j'ai sû être de vos mœurs & de vos cou- » tumes. J'ai appris que parmi vous c'est » une espéce de crime à un fils de s'asseoir » en la présence de sa mere sans sa per- » mission. Vous savez comme j'en ai usé, » & si je l'ai jamais fait, que vous ne me » l'ayez commandé. Et toutes les fois que » vous avez voulu vous prosterner de- » vant moi, vous savez encore si je l'ai » souffert. Pour derniére marque de mon » respect, je vous ai toujours donné le » doux nom de mere, qui n'appartient » qu'à Olympias seule, à qui je dois la » naissance.

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions, bien naturelles

ce me semble, mais bien importantes.

En premier lieu, nous voions jusqu'où les Perses, nation d'ailleurs si fiére & si vaine, portoient le respect pour les peres & les meres. On se souvient sans doute que le grand Cyrus, au milieu de ses conquêtes, & dans le tems le plus brillant de sa fortune, ne voulut point accepter l'offre avantageuse que lui faisoit son oncle Cyaxare de lui donner sa fille en mariage, & la Médie pour dot, sans avoir auparavant consulté son pere & sa mere, & sans avoir obtenu leur consentement. Ici l'histoire nous apprend [a] que chez les mêmes Perses, un fils, quelque grand & quelque puissant qu'il fût, n'osoit s'asseoir en présence de sa mere sans une permission expresse; & qu'en user autrement, eût été regardé comme un crime. Combien sommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque en second lieu, dans ce même récit, des traces précieuses de l'heureuse simplicité des tems anciens, où les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Écriture Sainte au sujet de Rébecca, de Rachel, & de plusieurs autres. On voit, dans Homére,

[a] Scio apud vos, filium in conspectu matris nefas esse considere, nisi cùm illa permisit. Q. Curt.

n'étoit point un homme qui réglât son zêle sur les tems, ni qui suivît la fortune ; fidéle à son Maître, il étoit résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans sa ville située sur des rochers escarpés, & environnée de précipices. Y aiant été forcé, il se réfugia dans la citadelle : d'où les assiégés envoiérent trente députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremise de Sysigambis qu'ils l'obtinrent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princesse : il donna la liberté à tous les prisonniers & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs priviléges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux ?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, aiant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine : pour lui, avec les troupes armées à la légére, il traversa les montagnes qui régnent jusques dans la Perse. Il arriva le cinquiéme jour au Pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pié, & sept cens chevaux, avoit occupé ces rochers escarpés de toutes parts, & posté les Barbares au sommet hors de la portée du trait. Il

avoit aussi élevé un mur dans ces défilés, & s'étoit campé au pié avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur énorme, qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tomboient avec plus de violence, & écrasoient des bandes entiéres. Le Roi, effraié d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voioit avec douleur arrété tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moien ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, & promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratére le soin du camp & de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le Roi y étoit en personne; & aiant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montroit. Mais, outre que ces routes étoïent très-difficiles, & les rochers si glissans qu'on pouvoit à peine y asseoir le pié, on étoit encore fort incommodé des neiges que le vent avoit amassées, & qui étoient si hautes, que les soldats tomboient, & enfonçoient dedans comme dans des fosses : & quand leurs com-

pagnons entreprenoient de les en retirer, ils étoient bien ſouvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, & un guide dont la fidélité n'étoit pas trop aſſurée, redoubloient leur appréhenſion. Après beaucoup de peines & de dangers, ils gagnérent enfin le haut de la montagne. Puis en étant deſcendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, & parurent armés à leur dos lorſqu'ils s'en doutoient le moins. Ceux qui ſe mirent en défenſe, & il y en eut peu, furent taillés en piéces : de ſorte que d'un côté les cris des mourans, & de l'autre l'effroi des fuiards qui regagnoient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit Cratére s'avance, comme Alexandre en partant le lui avoit recommandé, & ſe ſaiſit du défilé qu'il n'avoit pu auparavant emporter; & en même tems Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Coenus, & Polyſperchon, acheva de rompre les Barbares, qui ſe voioient attaqués de tous côtés. Ils furent preſque tous taillés en piéces : le reſte, cherchant à ſe ſauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane ſe ſauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur,

qui le suivoit par-tout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il venoit de courir, marcha vers la Perse sans perdre de tems. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, Gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandoit que les habitans de cette ville, sur le bruit de sa venue, vouloient piller les trésors de Darius, dont il avoit la garde, & qu'il se hâtât pour s'en saisir : qu'il n'avoit que * l'Araxe à passer, & que du reste c'étoit tout chemin aisé. Aiant laissé ses gens de pié, il marcha toute la nuit avec sa cavalerie harassée d'une si longue traite, & passa l'Araxe sur le pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

* *C'est [un] autre fleu[ve] que celui [de] l'Arménie.*

Mais, comme il approchoit de la ville, il vit paroitre une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misére. C'étoit environ huit cens Grecs prisonniers de guerre, déja fort âgés, sur qui les Perses avoient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les piés, aux autres le nez & les oreilles : puis leur aiant imprimé sur le visage avec le feu des caractéres barbares, ils les avoient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissoient leurs yeux & leur cruauté. Ils ressembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque

Quint[e] Curce en m[et] quatre mil[le].

encore leurs femmes & leur pat
proposition, qui devoit ce se
remplir de joie, les jetta dans l
& l'embarras, les sentimens se
partagés. » Quelle apparence di
» uns, d'aller nous montrer en
» à la Gréce, dans l'horrible éta
» sommes, dont nous devons
» core plus de honte que de c
» Le meilleur moien de suppor
» sére, c'est de la cacher; & il n
» de patrie si douce pour les ma
» que la solitude, & que l'oub
» félicité passée. D'ailleurs no
» possible de faire un si long
» Loin de l'Europe, confinés a
» mités de l'Orient, cassés de v
» & tronqués de la plupart de n
» bres, supporterons-nous des
» qui ont lassé une armée mêm
» phante? Le seul parti qui nous
» de cacher notre misére & d

ment, repréſentoient » Que les dieux
» leur offroient ce qu'ils n'euſſent pas
» même oſé ſouhaiter, leur patrie, leurs
» femmes, leurs enfans, & toutes les
» choſes pour leſquelles les hommes eſti-
» ment la vie, & mépriſent la mort.
» Qu'ils avoient aſſez lontems porté le
» triſte joug de la ſervitude, & qu'il
» ne pouvoit leur arriver rien de plus
» heureux que d'aller enfin reſpirer un
» air libre, reprendre leurs anciennes
» mœurs, leurs loix, & leurs ſacrifices,
» & mourir ſous les yeux de leurs fem-
» mes & de leurs enfans. «

Le premier ſentiment prévalut. Ils demandérent par grace au Roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avoient déja paſſé pluſieurs années. Il y conſentit, & leur fit diſtribuer à chacun trois mille dragmes; cinq habits pour hommes, & autant pour femmes; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les enſemencer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand ſoin qu'on ne les moleſtât en rien, & voulut qu'ils fuſſent exemts de tout tribut & de toute impoſition. C'eſt là véritablement être Roi. Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perſes les avoit privés: mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les

Quinze cens livres.

Princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien, & qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux!

Alexandre, le lendemain, aiant assemblé les Généraux de son armée, leur représenta » qu'il n'y avoit jamais eu de » ville plus fatale aux Grecs que Persépo- » lis, l'ancien siége des Rois de Perse, & » la Capitale de leur Empire. Que c'étoit » de-là qu'étoient venus tous ces déluges » d'armées qui avoient inondé la Gréce, » & d'où premiérement Darius, & Xer- » xès ensuite, avoient apporté le flam- » beau de la plus détestable guerre qui » eût désolé l'Europe. Qu'il faloit ven- » ger les mânes de leurs ancêtres. « Déja les Perses l'avoient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avoit conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Le soldat vainqueur trouva de quoi assouvir son avarice, & fit main-basse d'abord sur tout ce qui étoit resté. Mais bientôt le Roi fit cesser le massacre, & défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Il avoit pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroiable; mais ce n'étoit rien en comparaison des trésors qui se trouvérent ici. Les Barbares y avoient assemblé comme en un magazin toutes les richesses de la Perse. L'or & l'argent n'y étoient que par monceau, sans parler des habits & des meu-

bles qui montoient à un prix infini : car c'étoit là le régne du luxe. Il ſe trouva dans le tréſor ſix-vingts mille talens, qui furent deſtinés aux frais de la guerre. A une ſomme ſi conſidérable, il ajouta encore ſix mille talens de la priſe de Paſargade. C'étoit une ville que Cyrus avoit bâtie, & où, dans la ſuite, ſe faiſoit le ſacre des Rois de Perſe.

Trois c[…] ſoixante m[…] lions.

Dix-h[…] millions.

Pendant qu'Alexandre étoit encore à Perſépolis, & lorſqu'il étoit ſur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand feſtin à ſes amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admiſes, étoit la courtiſanne Thaïs, née dans l'Attique, & pour lors maîtreſſe de Ptolémée, qui dans la ſuite fut Roi d'Egypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avoit pris à tâche de louer le Roi d'une maniére fine & délicate, (adreſſe aſſez ordinaire à ces ſortes de perſonnes) elle dit d'un ton gai & plaiſant, » qu'elle auroit une joie infinie, » ſi, pour finir noblement cette fête, elle » pouvoit bruler le magnifique palais de » Xerxès qui avoit brulé Athénes, & le » flambeau à la main y mettre elle-même » le feu en préſence du Roi, afin qu'on » dît par toute la terre que les femmes, » qui avoient ſuivi Alexandre à ſon ex» pédition d'Aſie, avoient bien mieux » vengé la Gréce de tous les maux que

Toute ſa troupe le ſuit avec d
cris en danſant & en ſautant,
ronne le palais. Tous les autre
doniens, entendant ce bruit, a
en foule avec des flambeaux all
y mettent le feu de tous côtés.
dre s'en repentit bientôt, & d
dre qu'on éteignît le feu : mai
étoit plus tems.

Comme il étoit naturellemen
béral, ſes grands ſuccès augm
encore en lui cette inclination
ſante: & il accompagnoit ſes p
marques de bonté & de manié
geantes, qui en augmentoient in
le prix. Il en uſoit ainſi ſur-tout
de ces cinquante jeunes Seigneu
cédoine qui lui ſervoient de g
mere Olympias trouvoit que ſes
tés alloient trop loin, & elle l
ſur ce ſujet. » Je ne vous blâme
» ſoit elle, de faire du bien à

» les enrichissant, vous leur donnez les
» moiens de faire beaucoup d'amis, que
» vous vous ôtez à vous-même. « Et comme elle lui écrivoit souvent la même chose, il tenoit ses lettres secrettes, & ne les montroit à personne; hors un jour, qu'en aiant ouvert une, & s'étant mis à la lire, Ephestion s'approcha, & lisoit avec lui par dessus son épaule. Il ne l'empécha point, mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret.

Il envoioit de magnifiques présens à sa mere, mais il ne voulut jamais souffrir, ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur & de patience. Antipater lui aiant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue, il dit, *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite & cette réponse, font voir qu'Alexandre étoit en même tems bon fils & bon politique, & qu'il comprenoit parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité roiale à une femme du caractére d'Olympias.

§. X. Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus, Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.

An. M. 3674. Av. J.C. 330. *Diod. l. 17. p. 540-546. Arrian. l. 3. p. 133-137. Plut. in Alex. p. 689. Q. Curt. lib. 5. cap. 8-41. Justin. l. 11. cap. 15.*

Après la prise de Persépolis & de Pasargade, Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui étoit déja arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restoit encore à ce Prince fugitif trente mille hommes de pié, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fidéles jusqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux presque tous Bactriens, que commandoit Bessus Satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage; & aiant assemblé ses principaux Officiers, il leur parla en ces termes. » Chers compagnons, de » tant de milliers d'hommes qui com» posoient mon armée, vous êtes les » seuls qui ne m'avez point abandonné » dans tout le cours de ma mauvaise » fortune; & il n'y a bientôt plus que » votre fidélité & votre constance qui » me fasse croire que je suis Roi. Les

» transfuges & les traîtres régnent dans » mes villes, non qu'on les juge dignes » de l'honneur qu'on leur fait, mais afin » que leur récompenſe vous tente, & » ébranle vos courages. Vous avez pour- » tant mieux aimé ſuivre ma fortune, que » celle du vainqueur, en quoi vous avez » mérité que les dieux vous en récom- » penſent; & ne doutez point qu'ils ne » le faſſent, ſi je ne puis moi-même le » faire. Avec de telles troupes & de tels » Officiers, j'affronterai ſans crainte l'en- » nemi, quelque redoutable qu'il pa- » roiſſe. Quoi! voudroit-on que je m'a- » bandonnaſſe à la diſcrétion du vain- » queur, & que j'attendiſſe de lui, pour » prix de ma lâcheté & de ma baſſeſſe, » le gouvernement de quelque province » qu'il voudroit bien me laiſſer? Non, » non: il ne ſera jamais au pouvoir de » perſonne ni de m'ôter ni de me donner » le diadême que je porte. Une même » heure verra la fin de mon régne & de » ma vie. Si vous avez tous ce même » courage & cette même réſolution, » comme je n'en puis douter, je vous » réponds de votre liberté, & que vous » n'aurez point à ſouffrir le faſte & les » inſultes des Macédoniens. Vous avez » dans vos mains de quoi venger ou ter- » miner tous vos maux. « Tous répon- dirent, avec de grands cris, qu'ils

Alexandre, avec le reste de f
pes, se mit à la poursuite de Da
arriva l'onziéme jour à * Rhagüe
à une grande journée des portes
nes. Mais Darius avoit déja pass
filés. Alexandre, désespérant de
voir atteindre quelque diligence
faire, séjourna là cinq jours, po
reprendre haleine à ses troupes.
il marcha vers les Parthes, & c
premier jour vers les portes Cas
& les passa le lendemain. Il app
tôt que Darius avoit été arrêté
traîtres, que Bessus le faisoit tra
un chariot, & lui avoit fait pre
devants pour être plus sûr de sa
ne; que toute l'armée lui obéis
réserve d'Artabaze & des Grecs
pouvant approuver une si noire
& n'étant pas assez forts pour
cher, avoient quitté le grand che
s'étoient retirés vers les montagn

* *C'est la ville dont il est parlé dans Tobie, 3. 7.*

& répondit » qu'il auroit moins de pei-
» ne à en être trompé, qu'à les condan-
» ner : qu'il aimoit mieux souffrir parmi
» les siens tout ce que la fortune lui pré-
» paroit, que de chercher sa sûreté par-
» mi des étrangers, quelque fidéles &
» bien affectionnés qu'il les crût : qu'aussi
» bien il ne pouvoit plus mourir que
» trop tard, si les soldats qui étoient
» de sa nation le jugeoient indigne de
» vivre. « Il ne fut pas lontems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le liérent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le Roi de Perse en étoit parti il y avoit cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le château d'Ecbatane, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montoient, selon Strabon, à cent quatre-vingts mille talens ; (cinq cens quarante millions) & selon Justin, à dix mille talens de plus, (trente millions.) Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Caduſiens, avec les Thraces, les étrangers, & le reste de la cavalerie, à la réserve des

Strab. l. 1 pag. 741.

Justin. l. 1 cap. 1.

la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui en apporta. Il avoit avec lui un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bû, dit, en se tournant vers le Macédonien, » Que dans l'état » déplorable de sa fortune, il avoit au » moins la consolation de parler à une » personne qui l'entendroit, & que ses » derniéres paroles ne seroient point per- » dues. Qu'il le chargeoit de dire à Ale- » xandre, que sans l'avoir jamais obligé, » il mouroit son redevable. Qu'il lui ren- » doit mille graces de tant de bontés » qu'il avoit eues pour sa mere, pour sa » femme, & pour ses enfans, ne s'étant » pas contenté de leur sauver la vie, mais » leur aiant laissé tout l'éclat de leur pre- » miére grandeur. Qu'il prioit les dieux » de rendre ses armes victorieuses, & de » le faire Monarque de l'univers. Qu'il » ne croioit pas avoir besoin de lui de- » mander qu'il vengeât l'exécrable parri- » cide commis sur sa personne, parce » que c'étoit la cause commune des » Rois. «

Puis prenant la main de Polystrate: » Touche-lui pour moi dans la main, » lui dit-il, comme je touche dans la » tienne; & porte-lui de ma part ce seul » gage que je puis lui donner de mon af- » fection & de ma reconnoissance. « En

finiſſant ces mots, il expira. Alexandre arriva auprès de lui dans ce moment, & voiant le corps de Darius, il pleure amérement, & par les marques de la douleur la plus ſenſible, fait voir combien il étoit touché de l'infortune de ce Prince, qui méritoit un meilleur ſort. Il détacha d'abord ſa cotte d'armes, la jetta ſur le corps de Darius, & l'aiant fait embaûmer, & orné ſon cercueil avec une magnificence Roiale, il l'envoia à Syſigambis, pour le faire enſevelir à la façon des Rois de Perſe, & le mettre au tombeau de ſes ancêtres.

Ainſi mourut Darius, la troiſiéme année de l'Olympiade CXII, après avoir vécu près de cinquante ans, & en avoir régné ſix : Prince d'un caractére doux & pacifique, dont le régne, ſi on en excepte la mort de Caridéme, avoit été ſans violence & ſans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à eſſuier contre Alexandre depuis ſon avénement à la couronne, ne lui permit pas d'en uſer autrement. Avec lui finit l'Empire des Perſes, qui avoit duré deux cens ſix ans depuis le commencement du régne du grand Cyrus ſon fondateur, ſous treize Rois, ſavoir : Cyrus. Cambyſe. Smerdis le Mage. Darius, fils d'Hyſtaſpe. Xerxès I. Artaxerxe Longue-main. Xerxès II. Sogdien.

AN. M. 36
AV. J.C. 3

Darius Nothus. Artaxerxe Mnémon. Artaxerxe Ochus. Arsès. Darius Codoman.

§. XI. *Vices qui ont causé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perses.*

LA MORT de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique de la destruction de la Monarchie Persanne. Quand on jette une vûe générale sur l'histoire des Rois dont je viens de faire le dénombrement, & que l'on considére avec quelque attention leurs différens caractéres, & leur maniére de gouverner, soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnoitre que cette décadence étoit préparée de loin, & qu'elle fut conduite à sa fin par des dégrés marqués, qui annonçoient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affoiblissement de l'Empire des Perses, & sa derniére chute, venoient de son origine même & de sa premiére institution. Il avoit été formé par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations & de mœurs. Les Perses étoient sobres, laborieux, modestes: les Médes ne respiroient que le faste, le luxe, la mollesse, & la volupté. L'exemple de la frugalité & de la simplicité de Cyrus, & la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes, &

ur se maintenir au milieu de tant d'ennis, suspendirent pendant quelque as la contagion de ces vices. Mais, :ès que tout fut domté & soumis, le achant naturel des Médes pour la maificence & les délices affoiblit bientôt tempérance des Perses, & devint en u de tems le goût dominant des deux tions.

Plusieurs autres causes y concoururent. bylone conquise enivra ses vainqueurs sa coupe empoisonnée, & les enchanpar les charmes de la volupté. Elle leur .irnit les ministres & les instrumens opres à favoriser le luxe, & à entrete: les délices avec art & délicatesse : & richesses des provinces les plus opu- ıres de l'univers, exposées à la discréın des nouveaux maîtres, les mirent en ıt de satisfaire tous leurs desirs.

Cyrus même, comme je l'ai déja ob-·vé ailleurs, y donna occasion sans en évoir les suites, & y tourna les esprits r la fête superbe qu'il donna après avoir :miné ses conquêtes; & dans laquelle se montra au milieu de ses troupes, mpagnes de ses victoires, avec la ımpe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration ›ur le faste qu'elles avoient jusques-là .éprisé. Il leur fit comprendre que la ıagnificence & les richesses étoient di-

gnes de couronner les plus glorieux exploits, & qu'elles en étoient le terme & le fruit : & en inspirant à ses sujets un violent desir pour des choses qu'ils voioient si fort estimées par un Prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les Juges, les Officiers, & les Gouverneurs des Provinces, de paroitre avec éclat aux yeux des peuples, & d'y vivre dans la splendeur, afin de mieux représenter la majesté du Prince. D'un côté, ces Magistrats & ces Commandans prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel, ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux : & de l'autre, les plus riches dans les provinces se les proposérent pour modéles, & furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcérent d'égaler.

Tant de causes d'affoiblissemens réunies & autorisées publiquement, détruisirent en peu de tems l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombérent pas, comme les Romains, par des déclins imperceptibles, lontems prévûs, & souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu, que l'on vit paroitre comme une autre nation, & des Rois d'un caractére tout différent. On n'entendit plus parler de cette éduca-

tion forte & sévére de la jeunesse Persane; de ces écoles publiques de sobriété, de patience, & d'émulation pour la vertu; de ces exercices laborieux & guerriers. Il n'en resta pas la moindre trace. Une jeunesse élevée dans l'éclat & dans la mollesse qu'elle voioit en honneur, se dégoûta aussitôt de l'heureuse simplicité de ses peres, & forma, dans l'espace d'une génération, une race toute nouvelle, avec des mœurs, des inclinations, & des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités; & eurent pour caractére particulier d'être de tous les peuples les plus livrés au luxe, à la somptuosité, à la bonne chére, & à l'ivrognerie même: de sorte qu'on peut dire que l'Empire des Perses a été presque dès sa naissance ce que les autres Empires ne sont devenus que par la succession des années, & qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portoit dans son sein le principe de sa destruction, & ce vice interne ne fit qu'augmenter de régne en régne.

Après le succès malheureux des expéditions de Darius & de Xerxès contre la Scythie & contre la Gréce, les Princes qui vinrent ensuite renoncérent à l'ambition de faire des conquêtes, & se livrérent à l'oisiveté, à la mollesse, & à l'in-

dolence. Ils négligérent la discipline militaire, & substituérent une multitude confuse de milices tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées & endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer en plus d'une occasion que toute la force & la ressource presque unique de l'armée des Perses étoit dans les Grecs qu'ils tenoient à leur solde, qu'à proprement parler, ils ne comptoient que sur eux, & qu'ils avoient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, & qui lui demeurérent fidéles jusqu'à la fin; & l'on a vû que le seul grand Capitaine qu'Alexandre ait eu en tête, est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des Officiers qui eussent de l'expérience & des talens, ils prenoient les plus considérables de chaque nation, qui n'avoient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses, & du crédit; & qui ne se distinguoient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des Eunuques, & des femmes. Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation & pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeoit de bou-

; inutiles une armée déja trop nom-
ıſe, la rendoit peſante dans ſes mar-
; & dans ſes mouvemens par trop d'é-
ɔages, & la mettoit hors d'état de
iſter lontems dans un pays, & de
re juſqu'au bout de grandes entre-
:s en préſence de l'ennemi.
es Rois de Perſe, ſe renfermant dans
érieur de leurs Palais pour ſe livrer
délices, & ne ſe communiquant gué-
ıudehors, donnoient toute leur con-
:e, & par là toute l'autorité, à des
uques, à des femmes, à des eſclaves,
s courtiſans flateurs, occupés unique-
t a écarter tout vrai mérite qui leur
ıit ombrage; à faire tomber les ré-
penſes des ſervices ſur leurs créatu-
& à confier les plus importantes char-
plutôt aux perſonnes dévouées à
; vûes d'intérêt & d'ambition, qu'à
ſujets capables de bien ſervir l'Etat.
n autre caractére de ces Princes, qui
que trop ordinaire, contribua beau-
ɔ à la ruine de l'Empire. Ils étoient
utumés dès leur enfance à de fauſſes
nges, à des complaiſances exceſſives,
s ſoumiſſions aveugles. On les éle-
dans une ſi haute idée de leur pro-
grandeur, qu'ils ſe perſuadoient ai-
:nt que le reſte des hommes n'étoit
que pour les ſervir, & pour leur plai-
)n ne prenoit pas ſoin de les inſtruire

de leurs devoirs, des maximes d'un bon & ſage gouvernement, des principes pour juger du ſolide mérite, & pour diſcerner les hommes capables de gouverner ſous eux. Ils ignoroient que le pouvoir ſouverain ne leur étoit confié que pour protéger leurs ſujets, & pour les rendre heureux. On ne leur faiſoit pas ſentir le plaiſir touchant d'être les délices de leurs peuples, & la ſource publique de la félicité d'un ſi vaſte Empire, comme l'avoit été le grand Cyrus, que chaque famille aimoit comme ſon pere, & dont on avoit regardé la perte comme une déſolation publique. On faiſoit conſiſter la grandeur du Prince à être craint, & à pouvoir ſatisfaire impunément toutes ſes paſſions.

Une ſi mauvaiſe éducation ne pouvoit former que des Princes foibles, ou vicieux. Ils n'étoient pas en état de ſoutenir le poids d'un ſi grand Empire, ni d'embraſſer toutes les parties d'un gouvernement ſi étendu & ſi pénible. La pareſſe & l'amour du plaiſir les rendoient inappliqués & ennemis des affaires ; & ils ſacrifioient les plus grands intérêts à leurs amuſemens. Quelques-uns avoient naturellement d'aſſez heureuſes diſpoſitions pour devenir bons Princes, s'ils n'avoient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuſe, & livrés à la ſéduction d'une

puissance trop absolue, & d'une trop grande prospérité. La flaterie les avoit rendus incapables d'entendre dans leurs Conseils aucune parole libre, ni de souffrir la moindre résistance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étoient guéres aimés de leurs sujets, puisqu'ils n'aimoient que leur propre grandeur, & étoient accoutumés à y sacrifier tout le reste. Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses Généraux d'armées, de ses Gouverneurs de provinces, de ses Officiers, de ses domestiques, de ses peuples, & ne trouva nulle part une affection sincére, & un véritable attachement à sa personne & à ses intérêts. L'éclat éblouissant de la Monarchie des Perses cachoit une foiblesse réelle. Cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste & de hauteur, n'avoit aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce Colosse, il fut renversé.

§. XII. *Lacédémone se révolte contre les Macédoniens avec presque tout le Péloponnése. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille, où Agis est tué. Alexandre marche contre Bessus. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De re-*

tour dans la Parthie, il se livre au plaisir & à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le Roi. Il est mis à mort, aussi bien que Parménion son pere. Alexandre domte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui améne Bessus.

An. M. 3674. Av. J.C. 330. *Diod. l. 17. pag. 537. Q. Curt. lib. 6. cap. 1.*

PENDANT que les choses se passoient dans l'Asie comme nous l'avons vû, il y eut quelques mouvemens dans la Gréce & dans la Macédoine. Memnon *, qu'Alexandre avoit envoié en Thrace, s'y étoit révolté, & par sa rébellion aiant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'étoit une occasion favorable de secouer le joug de Macédoine, & attirérent dans leur parti presque tout le Péloponnése. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut possible, revint à la hâte en Gréce, & dépécha sur le champ des couriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y passoit. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il résolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'étoit composée que de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux,

* *C'est un autre que le célébre Memnon, dont il a été parlé auparavant.*

ſous la conduite d'Agis leur roi. Celle d'Antipater étoit plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avoit choiſi un terrain étroit & reſſerré. La mélée fut rude d'abord, chaque parti faiſant des efforts extraordinaires de bravoure pour ſoutenir l'honneur de ſa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur préſente, combattoient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la bataille avoit commencé, Agis eut l'avantage. Mais quand, par une fuite ſimulée, Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne, alors déploiant toutes ſes forces il devint ſupérieur, & ſut bien profiter de ſon avantage. Agis ſe faiſoit remarquer par ſes armes, par ſa bonne mine, & encore plus par ſon courage. Le fort du combat fut autour de lui. Il fit des prodiges de valeur. Enfin, bleſſé de pluſieurs coups, les ſiens l'emportérent ſur ſon bouclier. Ils ne perdirent point courage, & s'étant ſaiſis d'un poſte avantageux où ils ſe tenoient ſerrés dans leurs rangs, ils ſoutinrent vigoureuſement le choc des ennemis. Après une longue réſiſtance, les Lacédémoniens commencérent à plier, ne pouvant plus qu'à peine ſoutenir leurs armes toutes trempées de ſueur : puis ils lâché-

rent le pié, & prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le Roi, se voiant vivement poursuivi, fit encore quelques efforts, malgré sa foiblesse, pour se défendre contre les ennemis. Intrépide & invincible jusqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt, dans le combat, du côté des Lacédémoniens plus de trois mille hommes, & mille tout au plus des Macédoniens : mais à peine y en eut-il un seul de ceux-ci qui retournât sans blessures. Cette victoire ne ruina pas seulement la puissance de Sparte & de ses Alliés, mais l'espérance de ceux qui n'attendoient que l'issue de cette guerre pour se déclarer. Antipater en manda aussitôt la nouvelle à Alexandre : mais, en sage courtisan, il le fit de la maniére du monde la plus modeste, la plus mesurée, & la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvoit l'exposer à l'envie. Il connoissoit la délicatesse de son Maître sur le point d'honneur, qui lui faisoit regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la sienne. En [a] effet il ne put apprendre cette nouvelle sans laisser échaper quelques mots qui témoignoient sa jalousie. Antipater n'osa disposer de rien par

[a] Alexander hostes vinci voluerat; Antipatrum vicisse, ne tacitus quidem indignabatur : suæ demptum gloriæ existimans, quicquid cessisset alienæ. *Q. Curt.*

ui-même. Il permit seulement aux Lacédémoniens d'envoier une ambassade au Roi, pour apprendre de sa bouche leur sort. Il leur pardonna, à la réserve des auteurs de la révolte qu'il fit punir.

La mort de Darius n'empécha pas Alexandre de poursuivre Bessus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, où il avoit pris le titre de Roi, & le nom d'Artaxerxe. Mais voiant enfin qu'il n'y avoit pas moien de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatonpyle, & commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés. Q. Curt. lib. 6. cap. 2-4.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit dans toute l'armée que le Roi, content de ce qu'il avoit fait jusques-là, se préparoit à retourner en Macédoine. Dans le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, & remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effraié de ce désordre, il fait venir les Officiers dans sa tente, & les larmes aux yeux il se plaint de ce qu'au milieu d'une carriére si glorieuse il se voioit tout-à-coup arrété, & contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu qu'en victorieux. Les Officiers le con-

solent & le rassurent : ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie & une fougue passagére, qui n'aura point de suite, ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvû qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté & douceur. Il promit de le faire. Ce qui avoit donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avoit licentié quelques troupes Grecques, après les avoir richement récompensées : de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes. » Je ne » m'étonne point, soldats, si après les » grandes choses que nous avons faites » jusques ici, vous êtes rassasiés de gloi- » re, & ne cherchez plus que le repos. » Je ne ferai point ici le dénombrement » des nations que nous avons domtées. » Nous avons conquis plus de provin- » ces, que les autres n'ont pris de villes. » Si je croiois nos conquêtes bien assu- » rées parmi des peuples vaincus si promp- » tement, je ne le dissimule point, je » penserois comme vous, & je me hâte- » rois d'aller revoir mes dieux domesti- » ques, ma mere, mes sœurs, & tous mes » sujets, & jouir dans le sein de ma patrie » de la gloire que j'ai acquise avec vous. » Mais cette gloire, elle s'évanouira bien-

» tôt si nous n'y mettons le dernier sceau.
» Pensez-vous que tant de peuples, ac-
» coutumés à une autre domination, &
» qui n'ont avec nous nulle conformité
» ni de religion, ni de mœurs, ni de lan-
» gage, aient été domtés au même tems
» que vaincus ? Qu'un retour si précipité
» ne leur rémettra pas les armes à la main ?
» Que deviendront les autres qui restent
» encore à subjuguer ? Quoi ! faute de
» courage laisserons-nous notre victoire
» imparfaite ? Mais, ce qui me touche
» bien plus vivement, laisserons-nous le
» crime & l'attentat de Bessus impuni ?
» Pourrez-vous voir passer le sceptre de
» Darius dans les mains meurtriéres de
» ce monstre, qui après l'avoir chargé
» de chaînes comme un captif, l'a enfin
» assassiné, pour nous ravir la gloire de
» le sauver ? Pour moi, il me tarde que
» je ne le voie à un infâme gibet paier à
» tous les Rois & à tous les peuples de la
» terre la juste peine de son exécrable
» parricide. Je ne sai si je me trompe,
» mais il me semble que je lis sur vos vi-
» sages l'arrêt de sa mort, & que la co-
» lére qui étincelle dans vos yeux m'an-
» nonce que vous tremperez bientôt
» vos mains dans le sang de ce traître.

Les soldats ne laissérent pas achever Alexandre, & battant des mains ils s'écriérent tous à l'envi qu'il les menât où il



de cette heureuse disposition où
toute l'armée, traverse le pays de
& arrive en trois jours sur la fro
l'Hyrcanie, qui se soumit. Il
après cela les Mardes, les Ar
Drangiens, les Arachosiens, &
autres nations encore, où ses ar
torieuses passoient avec plus de
que d'ordinaire on ne voiage.
il poursuivoit l'ennemi des jou
nuits entiéres, sans donner pre
cun repos à ses troupes. Par cette
prodigieuse il surprenoit des pe
le croioient encore bien loin, &
cabloit avant qu'ils eussent eu le
se mettre en état de défense. C'ét
qu'avoit donné de ce Prince,
siécles auparavant, le prophéte
en le représentant sous l'image d'
thére, d'un léopard, d'un bouc
lançoit avec une si grande vitesse
piés sembloient ne pas toucher l

fut à Zadracarte capitale de l'Hyrcanie ; & entre autres présens lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit sur l'esprit de ce Prince, comme il l'avoit eu sur celui de Darius.

Dans le même tems arriva Thalestris Reine des Amazones. Un ardent desir de voir Alexandre fit sortir cette Princesse de ses États, & lui fit parcourir beaucoup de terres pour satisfaire sa curiosité. Quand elle fut assez proche du camp, elle envoia l'avertir, qu'une Reine qui le venoit visiter, & qui mouroit d'envie de le connoitre, étoit arrivée, & n'étoit pas bien loin de-là. Alexandre lui aiant donné une réponse favorable, elle commanda à son train de s'arréter, & vint avec trois cens femmes ; & dès qu'elle eut aperçu le Roi, elle se jetta en bas de cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps. Car du côté gauche elles ont le sein découvert, & tout le reste est caché : hors que leur robe troussée avec un nœud, ne leur passe pas le genou. Elles gardent une de leurs mammelles pour nourrir leurs filles, & brulent la droite pour mieux bander l'arc, & lancer le javelot; d'où leur est venu le nom * d'*Amazones*. Thalestris [a] regar-

* *C'est mot grec, q signifie sa mammelle*

a Interrito vultu Regem Thalestris intuebatur, ha- bitum ejus haudquaquam rerum famæ parem oculis

doit le Roi ſans s'étonner, & le conſidérant attentivement, ne trouvoit pas que ſa taille répondît à ſa renommée : car les Barbares ſont fort touchés d'un air majeſtueux, & n'eſtiment capables des grandes choſes que ceux que la nature a favoriſés des avantages du corps. Elle ne lui diſſimula pas qu'elle étoit principalement venue pour avoir de ſa poſtérité, ajoutant qu'elle ſe croioit digne de donner des héritiers à ſon Empire. Cette demande obligea Alexandre de ſéjourner là quelque tems : après lequel Thaleſtris retourna en ſon Roiaume, & le Roi en la province des Parthes. Voila ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette hiſtoire, auſſi bien que toute celle des Amazones, paroit à des Auteurs fort ſenſés entiérement fabuleuſe.

Q. Curt. lib. 6. cap. 6. Alexandre ſe livra dans la ſuite tout entier à ſes paſſions, changeant en orgueil & en débauche la modération & la continence qui l'avoient fait admirer juſques-là, vertus bien néceſſaires dans une grande fortune. Il n'étoit plus le même. Invincible aux dangers & aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés ; & celui que

perluſtrans. Quippe omnibus barbaris in corporum majeſtate veneratio eſt, magnorumque operum non alios capaces putant, quàm quos eximia ſpecie donare natura dignata eſt. *Q. Curt.*

les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins désordonnés, où il passoit les jours & les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs & de joueurs d'instrumens qu'il avoit fait venir de Gréce, il faisoit chanter à des femmes captives qu'il avoit à sa suite, des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres, & qui, par une modeste honte accompagnée de dignité, témoignoit plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle étoit d'une grande beauté, à laquelle sa pudeur ajoutoit de nouvelles graces: car elle tenoit les yeux baissés, & faisoit ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se douta bien à son air qu'elle n'étoit pas d'une naissance commune, & s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus, peu auparavant Roi de Perse, & fille de son fils: qu'elle avoit épousé Hystaspe parent de Darius, & Général d'une grande armée. Alexandre, touché du sort d'une Princesse issue de sang roial, & réduite à un si triste état, ne la mit pas seulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ses biens, & fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce Prince avoit naturellement un fonds

de bonté & d'humanité, qui le faisoit compatir aux maux des personnes même de la plus basse condition. Un jour un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las, qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le Roi le voiant accablé sous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il, *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta tente : car je te la donne.*

Plut. in Alex. p. 687.

Ibid.

Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides avec un petit corps de cavalerie pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portoient sur des mulets de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens aiant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promtement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez point, Seigneur ; pourvû que vous viviez nous en aurons assez d'autres si nous perdons ceux-ci.* A ces

ts , Alexandre prend le casque, & re-
dant tout autour de lui, il voit tous
Cavaliers, qui, la tête panchée, &
yeux avidement attachés sur cette
sson, la dévoroient par leurs regards.
a rend à ceux qui la lui avoient pré-
tée en les remerciant, & sans en boire
e goute: *Il n'y en a pas assez pour toute
troupe*, dit-il: *& si je bûvois seul, les
res en seroient encore plus altérés, &
urroient de langueur & de défaillance.*
: Cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une
gnanimité & d'une tempérance si ad-
rables, lui criérent de les mener par-
it où il voudroit sans les ménager:
'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient
is soif, & qu'ils ne se croioient plus
s hommes mortels pendant qu'ils au-
ient un tel Roi.

De tels sentimens d'une bonté géné-
ise & compatissante font bien plus
ionneur à un Prince que toutes les vic-
ires & que toutes les conquêtes. Si Ale-
ndre les avoit toujours conservés, il
roit véritablement mérité le titre & le
rnom de Grand. Mais une prospérité
op éclatante & trop suivie, qui est un
iids au-dessus de la force humaine, l'en
pouilla peu-à-peu, & lui fit oublier
i'il étoit homme. Plein d'un mépris dé-
igneux pour les coutumes de son pays,
mme si elles n'eussent plus convenu au

Maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs, & la maniére de vivre des Rois de Macédoine, où il trouvoit trop de ſimplicité, & qui lui paroiſſoient au deſſous de ſa grandeur. Il alla juſqu'à affecter le faſte des Rois de Perſe par l'endroit même par lequel ils ſembloient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations ſe proſternaſſent à ſes piés, & lui rendiſſent des hommages & des ſervices qui ne conviennent qu'à des eſclaves. Il avoit fait un ſerrail de ſon palais, l'aiant rempli de trois cens ſoixante concubines, autant qu'en avoit eu Darius, avec des troupes d'Eunuques les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe Perſane, il obligeoit auſſi ſes Capitaines, ſes amis, & tous les Grands de ſa Cour de s'habiller de la même ſorte : ce qui leur cauſoit une douleur ſenſible, mais perſonne n'oſoit ſe plaindre, ni le contredire.

Les vieux ſoldats de Philippe, éloignés de toutes ſortes de voluptés, déteſtoient tout haut ce luxe ſi prodigieux, & tous ces vices dont l'armée s'étoit infectée dans Suſe & dans Ecbatane. C'étoit même un langage tout commun dans l'armée, » qu'on avoit plus perdu que ga-
» gné par la victoire : que c'étoient les
» Macédoniens en effet qu'on pouvoit

vaincus, de prendre ainsi les cou-
s & les mœurs des étrangers: que
le fruit de leur longue absence se-
lonc de retourner en leur patrie
l'équipage & l'habit des barbares:
lexandre avoit honte d'eux & les
gnoit, qu'il aimoit mieux ressem-
aux vaincus, qu'aux victorieux,
le de Roi de Macédoine il étoit
au Satrape de Darius.
.oi n'ignoroit pas le mécontente-
e sa Cour & de son armée, & il
'en regagner l'estime & l'amitié
bienfaits & ses largesses: mais [a] la
le, à quelque haut prix qu'on la
ne peut plaire à des hommes li-
crut que le reméde le plus sûr
: les occuper, & pour cela il les
ontre Bessus. Mais parce que l'ar-
oit si chargée de butin & d'attirail
, qu'elle ne pouvoit qu'à peine
ier, il fit porter au milieu de la
ublique tout son bagage premié-
, ensuite celui de ses troupes, à
ve des choses néceſſaires: puis fit
le tout de-là sur des chariots dans
ande campagne. Tout le monde
i peine de ce qu'il vouloit faire.
ivoir renvoié les chevaux, il mit
ui-même à ses propres hardes, &

ut opinor, li- tium servitutis | ingratum est. *Q. Curt.*

semblant les toucher moins q
la discipline. Une courte ha
Prince appaisa toute leur dou
trouvant désormais plus libres
fonctions, ils partirent avec j
rent leur marche vers la Ba
trouvérent dans cette marche
cultés qui auroient rebuté
qu'Alexandre : mais rien n'ét
de l'effraier ni de l'arréter, & i
fermement sur son bonheur,
ne l'abandonna jamais, & le ti
dangers où lui & son armée a
naturellement périr.

Diod. l. 17. pag. 550. 551. Q. Curt. lib. 6. cap. 7-11. & lib. 7. cap. 1. 2. Arrian. l. 3.

Quand il fut arrivé dans l
Drances, un nouveau genre
lui causa beaucoup d'inquiétu
larme : c'étoit le bruit d'une co
contre sa personne. Un certair

t à Cébalinus son frere. Celui-ci le
ta aussitôt à Philotas, & le pria in-
nent d'en donner avis au Roi, parce
e tems pressoit, & que dans trois
ce criminel dessein devoit être mis
cution. Philotas aiant loué sa fidéli-
entre de ce pas chez le Roi, avec
s'entretint lontems de toute autre
, sans lui dire un mot de ce qu'il
it d'apprendre. Sur le soir, Cébali-
prenant à sa sortie, & lui deman-
s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié,
répondit qu'il n'avoit pu en parler
oi, & passa outre. Le lendemain ce
homme se présenta à lui comme il
it au palais, & le conjura de se res-
enir de ce qu'il lui avoit communi-
e jour de devant. Il lui dit qu'il n'a-
garde d'y manquer, & toutefois il
parla point encore. Alors Cébalinus
nença à se défier de lui, & craignant
i la chose venoit à se découvrir par
itre, on ne lui fit un crime de son
ce, la fit savoir à Alexandre par une
voie. Le Prince aiant appris de la
he même de Cébalinus tout ce qui
it passé, & les instances réitérées
avoit faites à Philotas, commença
ordonner qu'on lui amenât Dymnus.
i-ci se doutant bien pourquoi le Roi
mandoit, se passa son épée au tra-
du corps. Les gardes l'aiant empé-

ché de s'achever, l'emportérent au palais. Le Roi lui demanda quelle raison il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du roiaume de Macédoine. Mais il avoit déja perdu la parole : de sorte, qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le Roi ensuite fit venir Philotas, & lui parlant seul à seul & sans témoins, il s'informa de lui même s'il étoit vraï que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paroitre de trouble, l'avoua ingénuement, mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisoit connoitre qu'il avoit eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature : &, se reconnoissant coupable, il embrassa les genoux du Roi, & le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'allarmer mal à-propos le Roi par un avis qui lui paroissoit sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut, ou si alors il dissimula. Quoi qu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt méprisé l'avis, qu'il ne l'avoit célé.

ʾhilotas avoit beaucoup d'envieux &
ɪnemis à la Cour; & il étoit difficile
: cela fût autrement, parce qu'entre
s les Courtisans il étoit un de ceux qui
ıient le plus de familiarité & de crédit
ırès du Roi. Au lieu de tempérer &
mortir l'éclat d'une faveur si brillante
un air de douceur & de bonté, &
une sage modération; il sembloit au
ıtraire ne chercher qu'à irriter l'envie
l'affectation d'un faste insensé qui do-
ıoit généralement dans ses vétemens,
ıs son train, dans ses équipages, dans
:able, & encore plus par des maniè-
pleines de hauteur & de fierté, qui le
soient haïr de tout le monde. Parmé-
ın son pere, choqué de cet air fas-
:ux, lui dit un jour: *Mon fils, fais-toi* ὦ παῖ
s petit. Ce mot est plein de sens, & ρων μοι
.rque un homme qui connoissoit par-
tement la Cour. Il lui donnoit souvent
pareils avis: mais une trop grande
ɔspérité rend sourd & aveugle, & l'on
croit pas qu'une faveur si bien établie
isse jamais changer. Philotas éprouva
:n le contraire.

Alexandre avoit d'anciens sujets de *Plut.*
ıinte contre lui. Il se donnoit la liberté *tun. Al.*
parler peu respectueusement du Prin- 2. *p.* 33.
, & fiérement de lui-même. Ouvrant
: jour son cœur à une femme qu'il ai-
ɔit, elle s'appelloit Antigona, il se mit

à vanter insolemment les services de son pere, & les siens. » Qu'auroit été Philippe, disoit-il, sans Parménion ? Et
» que seroit Alexandre sans Philotas ?
» Que deviendroit sa prétendue divinité,
» & son pere Ammon, si nous nous opposions à cette fable ? « Tous ces discours furent raportés à Alexandre; & le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avoit néanmoins dissimulé jusques-là, sans que jamais il eût laissé échaper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ses amis, pas même à Ephestion, pour qui il n'avoit rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Aussitôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux Confidens. Cratére, qui étoit fort bien dans son esprit, & qui, par cette raison-là même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de zéle, il fit sentir au Roi » combien il avoit à craindre, & de la part
» de Philotas même, parce que le pardon ne change point un cœur qui a pu
» concevoir un parricide si exécrable;
» & de celle de Parménion son pere,

» qui ne pourra, dit-il, ſoutenir cette
» penſée, qu'il doit au Prince la vie de
» ſon fils. Il eſt des bienfaits, qui devien-
» nent à charge, & dont on ne cherche
» qu'à abolir la mémoire quoi qu'il en
» doive couter. D'ailleurs, qui peut nous
» répondre que tous deux ne ſoient point
» entrés dans le complot ? Quand il s'a-
» git du ſalut du Prince, tout eſt impor-
» tant, & tout devient preuve, juſqu'aux
» plus légers ſoupçons. Peut-il entrer
» dans l'eſprit qu'un Favori, comblé de
» graces par ſon Roi, demeure tranquille
» ſur un avis de cette importance ? Mais,
» dit-on, c'étoient de jeunes gens peu
» dignes de foi qui faiſoient ce raport.
» Pourquoi donc les tenir deux jours
» comme s'il y eût ajouté créance, & leur
» promettre toujours d'en parler au Roi ?
» Qui ne voit que c'étoit pour les empé-
» cher d'arriver à lui par une autre voie ?
» Sire, votre intérêt, & celui de l'État,
» demandent qu'on mette à la queſtion
» Philotas, pour s'aſſurer du fait, & pour
» connoitre les complices. « Ce fut l'avis
de tous ceux qui aſſiſtoient au Conſeil, & le Roi s'y rendit. Il les congédia, après leur avoir recommandé le ſecret ; &, pour mieux cacher ſa réſolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il convia même Philotas à ſouper.

Au commencement de la nuit, diffé-

rens corps de gardes aiant été disposés où il étoit nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormoit d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria: *Ah! Seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Après quoi on lui couvrit le visage, & on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain les Macédoniens aiant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'étoit une ancienne coutume, qu'en tems de guerre l'armée connoissoit des crimes capitaux, & en tems de paix le peuple; de sorte que la puissance du Prince n'avoit point de lieu, si elle n'étoit autorisée de l'un ou de l'autre, & il faloit que [a] le Roi commençât par persuader, avant que de pouvoir user de son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avoit fait, ni par quelle avanture il étoit mort. Puis le Roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, & toute sa Cour de même, chacun attendant où aboutiroit ce funébre appareil. Le Roi tint lontems les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin aiant repris ses esprits, il parla de la sorte. » Peu s'en est falu, sol-

[a] Nihil potestas Regum valebat, nisi priùs valuisset auctoritas. *Q. Curt.*

» dats, que je ne vous aie été ravi par la
» trahiſon d'un petit nombre de ſcélé-
» rats : mais me voici encore plein de vie
» par la providence & la miſéricorde des
» dieux, & je proteſte que rien ne m'a-
» nime davantage à la pourſuite des par-
» ricides, que la vûe de cette aſſemblée,
» dont l'intérêt m'eſt plus cher que ma
» propre conſervation. Car je ne ſouhai-
» te de vivre que pour vous, & le plus
» doux fruit de ma vie, pour ne pas dire
» l'unique, eſt la ſatisfaction que j'au-
» rois de pouvoir reconnoitre les ſervi-
» ces de tant de braves hommes à qui je
» dois tout. « A ces mots il fut interrom-
pu par les cris & les gémiſſemens des ſol-
dats, qui ſe prirent tous à pleurer. » Hé
» que ſera-ce donc, pourſuivit il, quand
» je vous aurai nommé les auteurs d'un
» ſi éxécrable attentat ? Je n'y puis pen-
» ſer ſans frémir. Ceux que j'avois le plus
» comblés de mes bienfaits, à qui j'avois
» le plus témoigné d'amitié, en qui j'a-
» vois mis toute ma confiance, & qui
» étoient les dépoſitaires de mes ſecrets
» les plus intimes, Parménion & Philo-
» tas. « A ces mots tous les ſoldats ſe re-
gardoient l'un l'autre, n'oſant s'en rapor-
ter au témoignage de leurs yeux & de
leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voioient
& ce qu'ils entendoient. On fit venir Ni-
comachus, Métron & Cebalinus, qui dé-

poſérent tout ce qu'ils ſavoient. Pas un d'eux ne chargeoit Philotas d'avoir part à la conjuration. L'aſſemblée, dans un trouble & un ſaiſiſſement qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer, gardoit un triſte & morne ſilence.

On amena Philotas, qui avoit les mains liées derriére le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout uſé. Quel ſpectacle! Tout hors de lui-même, il n'oſoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenoit. Et comme on lui eſſuioit les pleurs dont il avoit le viſage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu-à-peu, il ſembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens ſeroient ſes Juges, & il ſe retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de ſe juſtifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la queſtion, n'avoient dépoſé contre lui comme complice de la conſpiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des Conjurés; & s'il y eût eu part, & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans ſon complot. Si Philotas s'étoit ſenti coupable, ſachant que Cébalinus, inſtruit de tout, cher-

choit avec empressement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux jours entiers, sans prendre aucune mesure, ou pour se défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution son projet, ce qui lui eût été très-facile. Il mit ces preuves, & beaucoup d'autres dans tout leur jour, & n'oublia pas les raisons qui lui avoient fait mépriser l'avis qu'on lui avoit donné, comme imaginaire & sans fondement. Puis tournant tout d'un coup son discours vers Alexandre comme s'il eût été présent : » Seigneur, dit-il, quelque part » que vous soiez, (car on a cru qu'il écoutoit tout, caché derriére un rideau) » si j'ai failli en ne vous communiquant » point l'avis que j'avois reçu, je vous » ai confessé ma faute, & vous me l'avez » pardonnée. Vous m'avez donné votre » main roiale pour gage, & vous m'avez » même fait l'honneur de m'admettre à » votre table. Si vous m'avez cru, je suis » innocent : si vous m'avez pardonné, » j'ai ma grace. Je m'en tiens à votre ju- » gement. Quel nouveau crime ai-je com- » mis depuis ? Je dormois d'un profond » sommeil, quand mes ennemis m'ont » éveillé en me chargeant de chaînes. » Est-ce là l'état d'un homme qui se sent » coupable du plus horrible des crimes ? » Ma conscience & votre parole, Sei-

» gneur, me procuroient cette tranqui-
» lité. Ne souffrez pas que l'envie de mes
» ennemis l'emporte sur votre clémence
» & sur votre justice.

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas seroit mis à la question. C'étoient ses ennemis les plus déclarés qui y présidoient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fît souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de constance: les tourmens ne purent lui arracher aucune parole, pas même un seul soupir. Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma plusieurs complices, & chargea même son pere. Le lendemain on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée, lui présent. Il fut condanné tout d'une voix, & aussitôt après assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même tems, & l'on fit mourir Lyncestes Alexandre, qui avoit été convaincu de conspiration contre le Prince, & qui depuis trois ans étoit retenu en prison.

La condannation de Philotas entraina celle de Parménion, soit que le Roi le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils. Polydamas, l'un des Seigneurs de la Cour, fut chargé de cette

:ution : il avoit été un des plus inti-
amis de Parménion, si l'on peut don-
ce nom à des Courtisans qui n'aiment
leur fortune. C'est ce qui le fit choi-
comme ne pouvant donner aucun
pçon à celui contre qui on l'envoioit.
artit pour la Médie, où Parménion
mandoit l'armée, & avoit la garde
trésors du Roi, qui montoient à cent
tre-vingts mille talens, c'est-à-dire
1 cens quarante millions. Le Roi l'a-
t chargé de plusieurs lettres pour Clé-
re Lieutenant de Roi dans la provin-
& pour les principaux Officiers. Il
avoit deux pour Parménion, l'une
lexandre, l'autre scellée du cachet de
lotas comme s'il eût été encore vi-
it, afin que le pere ne se doutât de
n. Polydamas fit le chemin en onze
irs, & descendit de nuit chez Cléan-
:. Toutes les mesures nécessaires aiant
prises, ils allérent ensemble le len-
nain bien accompagnés trouver Par-
nion. Il se promenoit dans son parc.
1 plus loin que Polydamas l'aperçut,
courut l'embrasser, faisant éclater la
e sur son visage; & les complimens
ts de part & d'autre mélés de beau-
up de caresses, il lui donna la lettre
'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant,
lui demanda ce que faisoit le Roi. Il
ondit qu'il l'apprendroit par sa lettre.



» tant de gloire. » Ensuite il p
écrite au nom de Philotas ; &
ger par son visage, il la lisoit
sir. Dans ce moment, Cléandr
ge le poignard dans le flanc, p
te un autre coup à la gorge, &
lui donnérent même plusieurs c
sa mort.

Ainsi finit ce grand homm
dans la paix comme dans la g
avoit fait plusieurs belles acti
Roi, au lieu que le Roi n'a
rien fait de grand sans lui. Il ét
de tête & d'exécution, aimé d
& plus encore des gens de g
avoient en lui une entiére co
qui se tenoient sûrs de la victo
ils marchoient sous sa condui
comptoient sur son habileté
bonheur. Il étoit âgé pour lors c
dix ans, & avoit jusques-là serv
avec un zéle & une fidélité i

[illegible]oient tous les grands services qu'ils avoient rendus l'un & l'autre à leur patrie.

Alexandre sentit bien que ces cruelles exécutions pouvoient aliéner de lui les esprits, & il le connut clairement par les lettres que ses soldats écrivoient en Macédoine, & qu'il intercepta. Jugeant à propos de séparer du reste de l'armée ceux qui s'étoient le plus distingués par leurs murmures & leurs plaintes, de peur que leurs discours séditieux n'y répandissent le même esprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas, sans les punir autrement que par cette espéce d'ignominie. Ils y furent sensibles, & travaillérent à en effacer la honte par un courage, une fidélité & une soumission qui ne se démentirent plus dans la suite.

An. M. 3675. Av. J. C. 329. Arrian. l. 3. p. 143-148. Q. Curt. lib. 7. cap. 3-5. Diod. l. 16. p. 551-554.

Pour éviter les suites de ce secret mécontentement, Alexandre se mit en marche, & continua la poursuite de Bessus. Ce ne fut pas sans de grandes peines & de grands dangers. Après avoir traversé la Drangiane, l'Arachosie, le pays des Arimaspes, où tout céda à ses armes, il arriva à une montagne, appellée Paropamisus, qui fait partie du Caucase, où son armée essuia d'incroiables fatigues à cause de la lassitude, de la disette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de soldats. Bessus ravagea

tout le pays qui étoit entre lui & le Caucase, pour mettre Alexandre, par la disette de vivres & de fourages, hors d'état de le poursuivre. En effet il eut beaucoup à souffrir : mais rien n'étoit capable de le rebuter. Aiant fait reposer son armée à Drapsaque, il s'avança vers Aorne & Bactre, les deux plus puissantes villes de la Bactriane, & s'en rendit maître. A l'approche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de sept ou huit mille, qui jusques-là avoient paru fort attachés à Bessus, l'abandonnérent tous, & se retirérent chacun chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidéles, passa le fleuve Oxus, brula tous les bateaux dont il s'étoit servi, dans la vûe d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, & se retira à Nautaque ville de la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le tems. N'aiant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques & des radeaux, il s'avisa de distribuer aux soldats quantité de peaux pleines de paille & d'autres matiéres séches & légéres, sur lesquelles s'étant couchés ils traversérent le fleuve, & ceux qui étoient passés les premiers se mettoient en bataille, pendant que les autres suivoient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitaméne, qui étoit le grand confident de Bessus, forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux Officiers. S'étant saisis de sa personne, ils le chargent de chaînes, lui arrachent sa tiare de la tête, mettent en piéces la robe roiale de Darius dont il étoit revétu, & le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce Prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille d'habitans de Milet, que Xerxès, à son retour de Gréce, avoit autrefois fait passer dans la haute Asie, & qu'il y avoit richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avoient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé Didyméen, dont ils étoient les gardiens. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie, & se rendirent à lui, eux & leur ville. Alexandre fit venir les Miléſiens qui étoient de son armée, lesquels conservoient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux, & ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision.

Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, &, dès qu'on en auroit donné le signal, de saccager ce repaire de traîtres, & de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avoit été donné. Tous les citoiens, dans le tems même qu'ils alloient au-devant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues & dans leurs maisons, sans qu'on eût aucun égard à leurs cris & à leurs larmes, sans qu'on fît aucune distinction ni de sexe, ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs, pour n'y laisser aucun vestige de ville. Quel étoit donc le crime de ces malheureux habitans ? Etoient ils responsables de celui qu'avoient commis leurs peres il y avoit plus de cent cinquante ans ? Je ne sai si l'histoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie si brutale & si forcenée.

Peu de tems après on amena à Alexandre Bessus, non-seulement lié & garoté, mais tout nud. Spitaméne le tenoit attaché avec une chaîne qu'on lui avoit passée au cou, & l'on n'eût sû dire à qui cet objet étoit plus agréable, aux Barbares, ou aux Macédoniens. En le présentant au Roi, il lui dit : » Enfin je vous ai vengés, vous & Darius, mes Rois & mes » Maîtres. Je vous améne ce scélérat, » qui

» qui a assassiné son Seigneur, & qui est
» traité maintenant selon l'exemple qu'il
» en a lui-même donné. Hélas, que Da-
» rius ne peut-il être témoin d'un tel
» spectacle! » Alexandre, après avoir
fort loué Spitaméne, se tournant vers
Bessus lui dit: » Quelle rage de tigre s'est
» emparée de ton cœur, pour avoir osé
» charger de chaînes, puis égorger ton
» Roi & ton bienfaiteur? Retire-toi de
» devant mes yeux, monstre de perfidie
» & de cruauté. « Il n'en dit pas davantage, & aiant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuier toute l'ignominie qu'il méritoit, différant néanmoins son supplice dans la vûe de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.

§. XIII. *Alexandre, après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, allarmés de la construction de cette ville qui les bridoit, lui députent des Ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoiés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, & traite favorablement les vaincus. Il punit & appaise la révolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être*

puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paroissoit imprenable.

Arrian. l. 3. p. 148. 149 & l. b. 4. p. 150-160. Q. Curt lib. 7. c. 6-11.

ALEXANDRE, insatiable de victoires & de conquêtes, alloit toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût domter. Après avoir recruté sa cavalerie qui avoit beaucoup souffert dans les longues & périlleuses marches qu'il avoit faites, il s'avança jusqu'à * l'Iaxarte.

Près de-là, des Barbares descendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre, & aiant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnérent leurs retraites, où ils étoient vingt mille hommes qui combattoient avec des arcs & des frondes. Le Roi alla en personne les assiéger, & étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une fléche à l'os de la jambe, & le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés & allarmés, l'emportérent aussitôt, mais non pas si secrettement qu'ils en pussent dérober la connoissance aux Barbares, qui du haut de la montagne voioient tout ce qui se passoit en

* *Quinte-Curce & Arrien l'appellent* le Tanaïs : *mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, & se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont-Euxin; & c'est ce que nous appellons aujourd'hui* le Don.

bas. Ils envoiérent donc le lendemain des Ambaſſadeurs au Roi, qui les fit entrer ſur le champ, & ôtant le bandage & l'appareil de ſa plaie, leur fit voir ſa jambe ſans leur témoigner la grandeur de ſon mal. Ils l'aſſurérent, qu'aiant appris ſa bleſſure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaiſir que les Macédoniens mêmes; & que s'ils euſſent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient mis entre les mains: Qu'il n'appartenoit qu'à des impies de faire la guerre aux dieux: Qu'au reſte, vaincus par ſon incomparable valeur, ils ſe rendoient à lui, eux & tous les peuples qui les ſuivoient. Le Roi leur aiant donné ſa foi, & retiré ſes priſonniers, les reçut en ſon obéiſſance.

Après, il leva le camp, & s'étant fait mettre ſur un brancart, il y eut une grande diſpute entre les gens de pié & de cheval à qui le porteroit, chacun prétendant de part & d'autre que cet honneur leur appartenoit. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteroient tour à tour.

De-là il ſe rendit le quatriéme jour à Maracande, ville très-conſidérable, capitale de la Sogdiane, dont il ſe rendit maître, & y laiſſa une bonne garniſon; après quoi il brula & ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambaſſade des

Abiens Scythes, qui depuis la mort de Cyrus étoient toujours demeurés libres & indépendans: ils venoient se soumettre à Alexandre. Ils étoient estimés les plus justes de tous les Barbares. Jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre; & la liberté, dont ils usoient avec modération, avoit entr'eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté & de la justice faisoit leur propre caractére, & les mettoit en état de se passer & de rois & de loix. Le Roi leur fit un bon accueil, & les reçut sous sa protection. Il envoia un des principaux de sa Cour pour reconnoitre leur pays, & même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avoit choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride, tant ceux qu'il avoit déja domtés, que les autres dont il se vouloit rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitaméne qui lui avoit livré Bessus, le croiant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance: mais c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulévement. Le Roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une maniére éclatante. Il alla en personne former le siége de Cyropolis. C'é-

a derniére ville de l'Empire des Per-
bâtie par le grand Cyrus dont elle
oit le nom. Il envoia en même tems
ére, avec deux autres de ses Offi-
généraux, assiéger la ville des Mé-
niens. On députa à ceux-ci cinquan-
valiers, pour les exhorter à avoir re-
s à la clémence d'Alexandre. Ils fu-
d'abord assez bien reçus : mais la
ils furent tous égorgés. Alexandre
résolu d'épargner Cyropolis en fa-
de Cyrus : car entre ceux qui ont
é sur ces peuples, il n'y en avoit
t qu'il admirât davantage que ce
, & Sémiramis, comme aiant sur-
tous les autres en grandeur de cou-
, & en actions héroïques. Il fit donc
r des conditions très-favorables aux
gés, qu'une opiniâtreté aveugle leur
jetter, même avec hauteur & inso-
e. Aiant pris la ville d'assaut, il l'a-
lonna au pillage, & la rasa jusqu'aux
emens. De-là il passa à l'autre ville,
gée par Cratére. Jamais place ne
fendit mieux. Alexandre y perdit
neilleurs soldats, & lui-même fut
rand danger de sa personne : car il
t un coup de pierre à la tête, dont
omba évanoui, aiant entiérement
u connoissance. En effet l'armée le
ra comme mort. Mais ce Prince,
nul danger, nul contretems ne pou-

voit abbattre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colére fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Aiant donc fait saper le mur, il fit une grande bréche, par où il entra dans la place, qui fut mise à feu & à sang, & ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvérent le même sort. C'étoit ici une troisiéme révolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avoit accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six-vingts mille hommes dans ces différens siéges. Alexandre envoia après cela Ménédéme avec trois mille hommes de pié & huit cens chevaux à Maracande, d'où Spitaméne avoit chassé la garnison Macédonienne, & s'y étoit enfermé.

Pour lui, il revint camper sur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'espace que son armée avoit occupé, & y bâtit une ville de soixante stades de tour, qu'il nomma encore Alexandrie, car il en avoit déja bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en moins de vingt jours les ramparts furent élevés, & les maisons construites. Aussi il y eut une grande émulation entre les soldats, à qui auroit le premier fourni sa tâche; car chacun avoit la sienne: &

Trois lieues.

pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir, & y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le Roi des Scythes qui sont au-delà de l'Iaxarte, voiant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on lui imposoit, envoia de nombreuses troupes pour la démolir, & chasser bien loin de-là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voiant qu'ils faisoient des courses à sa vûe avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même tems il apprit que le corps de troupes qu'il avoit envoié contre Maracande, avoit été taillé en piéces presque entiérement. Tant d'obstacles réunis ensemble auroient rebuté tout autre: les Sogdiens révoltés, les Bactriens de même, les Scythes qui le venoient harceler, l'état où il se trouvoit, ne pouvant ni se tenir sur ses piés, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, son armée paroissoit déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vûe des ennemis rangés sur l'autre bord. Le roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes: mais son courage

le rendoit ſupérieur à tout. On lui avoit annoncé des auſpices malheureux : il força le Devin à en ſubſtituer de favorables. Au point du jour il prend ſa cuiraſſe, & ſe vient montrer à ſes ſoldats, qui ne l'avoient point vû encore depuis ſa derniére bleſſure. Ils avoient tant de vénération pour leur Roi, que ſa préſence ſeule diſſipa d'abord toutes leurs craintes, de ſorte qu'ils verſoient des larmes de joie, & venoient tous lui rendre leurs reſpects, & le preſſer de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avoient auparavant refuſé d'aller. Ils travaillérent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits : on prépara auſſi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme tout étoit prêt pour paſſer, il arriva des Ambaſſadeurs des Scythes au nombre de vingt ſelon la coutume de leur pays, qui traverſérent le camp à cheval demandant à parler au Roi.

Le Roi les aiant fait entrer dans ſa tente, les pria de s'aſſeoir : & ils furent lontems à le regarder fixement ſans dire mot, ſurpris apparemment, eux qui jugeoient des hommes à la mine & à la taille, de ne pas trouver que la ſienne répondît à ſa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le diſcours que Quinte-Curce lui met dans la bouche eſt

un peu long, mais fort curieux. J'en raporterai une partie.

» Si les dieux t'avoient donné un corps » proportionné à ton ambition, tout l'u- » nivers ſeroit trop petit pour toi. D'une » main tu toucherois l'Orient, & de l'au- » tre l'Occident : & non content de ce- » la, tu voudrois ſuivre le ſoleil, & ſa- » voir où il ſe cache. Tel que tu es, tu ne » laiſſes pas d'aſpirer où tu ne ſaurois » atteindre. De l'Europe tu paſſes dans » l'Aſie, & quand tu auras ſubjugué tout » le genre humain, tu feras la guerre aux » riviéres, aux forêts, & aux bêtes ſau- » vages. Ne ſais-tu pas que les grands ar- » bres ſont lontems à croître, & qu'il ne » faut qu'une heure pour les arracher : » que le lion ſert quelquefois de pâture » aux plus petits oiſeaux; que le fer, » malgré ſa dureté, eſt conſumé par la » rouille; qu'enfin il n'eſt rien de ſi fort » que les choſes les plus foibles ne puiſ- » ſent détruire ?

» Qu'avons-nous à démêler avec toi ? » Jamais nous n'avons mis le pié dans » ton pays. N'eſt-il pas permis à ceux » qui vivent dans les bois d'ignorer qui » tu es, & d'où tu viens ? Nous ne vou- » lons ni obéir ni commander à perſon- » ne. Et afin que tu ſaches quels gens ce » ſont que les Scythes, nous avons reçu » du Ciel, comme un riche préſent, un

» joug de beufs, un soc de charrue, une
» fléche, un javelot, & une coupe. C'est
» de quoi nous nous servons & avec nos
» amis, & contre nos ennemis. A nos
» amis, nous leur donnons du blé pro-
» venu du travail de nos beufs, avec
» eux nous offrons du vin aux dieux
» dans la coupe : & pour nos ennemis,
» nous les combattons de loin à coup
» de fléche, & de près avec le javelot.
» C'est * avec quoi nous avons autrefois
» domté les peuples les plus belliqueux,
» vaincu les Rois les plus puissans, ra-
» vagé toute l'Asie, & nous nous som-
» mes ouvert le chemin jusques dans
» l'Egypte.

» Mais toi qui te vantes de venir pour
» exterminer les voleurs, tu es toi-même
» le plus grand voleur de la terre. Tu as
» pillé & saccagé toutes les nations que
» tu as vaincues. Tu as pris la Lydie, en-
» vahi la Syrie, la Perse, la Bactriane;
» tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes,
» & tu viens ici pour nous enlever nos
» troupeaux. Tout ce que tu as, ne sert
» qu'à te faire desirer plus ardemment
» ce que tu n'as pas. Ne vois-tu point

* *Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancérent jusques dans l'Egypte, & demeurérent maîtres de la haute Asie pendant vingt-huit ans. Voyez le second Tome, dans l'histoire des Assyriens. Je ne me suis point ici attaché au texte de Quinte-Curce, qui souffre de grandes difficultés.*

» combien il y a que les Bactriens t'arrê-
» tent ? Pendant que tu domtes ceux-ci,
» les Sogdiens ſe révoltent, & la vic-
» toire n'eſt pour toi qu'une ſemence de
» guerre.

» Paſſe ſeulement l'Iaxarte, & tu ver-
» ras l'étendue de nos plaines. Tu as
» beau ſuivre les Scythes, je te défie de
» les atteindre. Notre pauvreté ſera tou-
» jours plus agile que ton armée chargée
» des dépouilles de tant de nations : &
» quand tu nous croiras bien loin, tu
» nous verras tout d'un coup tomber ſur
» ton camp : car c'eſt avec la même vi-
» teſſe que nous pourſuivons & que nous
» fuions nos ennemis. J'apprens que les
» Grecs font paſſer en proverbe & en
» raillerie les ſolitudes des Scythes. Oui,
» nous aimons mieux nos deſerts, que
» vos grandes villes & vos fertiles cam-
» pagnes. Crois-moi, la fortune eſt gliſ-
» ſante : tiens-la bien, de peur qu'elle ne
» t'échape. Mets un frein à ton bonheur,
» ſi tu veux en demeurer maître.

» Si tu es un dieu, tu dois faire du
» bien aux mortels, & non pas leur ravir
» ce qu'ils ont. Si tu n'es qu'un homme,
» ſonge toujours à ce que tu es. Ceux
» que tu laiſſeras en paix, ſeront vérita-
» blement tes amis : parce que les plus
» fermes amitiés ſont entre les perſonnes
» égales ; & ceux-là ſont eſtimés égaux,

» qui n'ont point éprouvé leurs forces
» l'un contre l'autre. Mais ne t'imagine
» pas que ceux que tu auras vaincus puis-
» sent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié
» entre le maître & l'esclave, & une paix
» forcée est bientôt suivie de la guerre.

» Au reste [a] ne pense pas que les Scy-
» thes, pour contracter une alliance,
» fassent aucun serment. Ils n'ont point
» d'autre serment, que de garder la foi
» sans la jurer. De telles précautions con-
» viennent aux Grecs, qui signent leurs
» traités, & appellent les dieux à témoin.
» Pour nous, nous ne nous croions reli-
» gieux, qu'autant que nous avons de
» bonne foi. Qui n'a pas honte de man-
» quer de parole aux hommes, ne craint
» point de tromper les dieux; & de quoi
» te serviroient des amis, à qui tu ne te
» fierois point? Considére que nous veil-
» lerons pour toi à la garde & de l'Eu-
» rope & de l'Asie. Nous nous étendons
» jusqu'à la Thrace, & la Thrace, à ce
» que l'on dit, confine à la Macédoine.
» Il ne s'en faut que la largeur de l'Ia-
» xarte, que nous ne touchions à la Bac-
» triane. Ainsi nous sommes tes voisins
» des deux côtés. Vois lequel tu aimes le

a Jurando gratiam Scythas sancire ne credideris: colendo fidem jurant. Græcorum ista cautio est, qui acta consignant, & deos invocant: nos religionem in ipsa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

» mieux, de nous avoir pour amis ou
» pour ennemis.

Voila ce que dit le Barbare. Le Roi lui répondit en deux mots : *Qu'il uſeroit de ſa fortune, & de leur conſeil : de ſa fortune, en continuant d'y avoir confiance ; de leur conſeil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoié les Ambaſſadeurs, il mit ſon armée ſur les radeaux qui étoient tout prêts. Il plaça ſur le devant ceux qui portoient des boucliers, & les fit mettre à genoux pour être moins expoſés aux coups de fléches. Derriére eux étoient ceux qui dreſſoient des machines pour lancer des traits & des pierres, couverts des deux côtés de ſoldats armés de toutes piéces. Les autres qui étoient après les machines, avoient leurs boucliers joints ſur leurs têtes en forme de tortues, deſquels ils défendoient les matelots armés de corſelets. Le même ordre étoit gardé aux autres radeaux qui portoient les gens de cheval.

Le trajet couta beaucoup de peine aux troupes. Tout étoit capable de les rebuter : le trouble & la confuſion inévitables dans une telle entrepriſe, la rapidité du fleuve qui entraînoit tout, la vûe d'une armée nombreuſe rangée en bataille ſur le bord oppoſé. Mais la préſence d'Alexandre, qui étoit le premier

à essuier les plus grands dangers, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes, & ne leur laissoit de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencérent à approcher du bord, ceux qui portoient des boucliers se levérent tous ensemble, & lançant leurs javelots de pié ferme, ils ne tiroient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commençoient à s'ébranler, & tournoient leurs chevaux en arriére, ils sautérent à terre avec une légéreté incroiable, & s'encourageant les uns les autres, les attaquérent vivement. Dans ce désordre, les gens de cheval, qui avoient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les ennemis, & achevent de les rompre. Le Roi ne pouvoit faire entendre sa voix qui étoit fort foible, mais son exemple parloit. Ce ne fut qu'un cri d'allégresse & de victoire de la part des Macédoniens, qui se jettérent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc, & s'enfuirent à toute bride, car ce n'étoit que de la cavalerie. Quelque foible que fût le Roi, il les poussa vivement pendant un assez long espace, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il fut contraint de s'arréter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour dureroit, il

se retira dans son camp pour se reposer, & pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avoient déja passé les bornes de Bacchus, qui étoient marquées par de grosses pierres rangées près-à-près, & par de grands arbres, dont les troncs étoient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin, & ils ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, & fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chassoient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, & cent fantassins à-peu-près; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoia aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animosité, mais desir de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, relevérent extrêmement sa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles. Après leur défaite, on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoiérent une ambassade à Alexandre pour se soumettre, & lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des

excuses par leurs Ambassadeurs, rejettant la faute de ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers, & témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au Prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré si heureusement du soin de cette importante guerre, tourna toutes ses pensées du côté de Maracande, où le traître Spitaméne s'étoit enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avoit pris la fuite, & s'étoit retiré dans la Bactriane. Le Roi l'y suivit : mais désespérant de l'atteindre, il retourna saccager la Sogdiane, qui est arrosée par le fleuve Polytiméte.

Entre les autres prisonniers Sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du pays, tous bienfaits & de bonne mine, lesquels aiant su qu'on les menoit au supplice par le commandement d'Alexandre, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter, & à danser, témoignant une joie excessive. Le Roi, étonné de les voir aller à la mort si gaiement, se les fit amener, & leur demanda d'où leur venoit ce transport de joie, voiant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'affligeroient : mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un si grand Roi, vainqueur de toutes les nations,

ıiſſoient une mort ſi glorieuſe, &
:s plus vaillans hommes ſouhaite-
de mourir. Alexandre, admirant
;randeur de courage, leur deman-
: vouloient bien qu'il leur donnât
à condition qu'ils ne ſeroient plus
nemis. Ils l'aſſurérent qu'ils n'a-
jamais été ſes ennemis; qu'étant
és, ils s'étoient défendus; & que
fût venu à eux par la douceur &
ar la violence, ils auroient tâché
ſe point laiſſer vaincre en politeſſe
érosité. Le Roi leur demanda en-
quel gage ils lui donneroient de
ɔi: » Point d'autre, répondirent-
que cette même vie que nous re-
ıns de votre bonté, & que nous
ns toujours prêts de vous rendre
ıd vous nous la redemanderez; «
lui tinrent parole. Quatre d'en-
, qu'il mit au nombre de ſes Gar-
: diſputérent aux Macédoniens en
: en fidélité.
Roi, après avoir laiſſé un petit
de troupes dans la Sogdiane, paſſa
res. Là aiant aſſemblé tous ſes Gé-
:, il fit amener Beſſus en leur pré-
& après lui avoir reproché ſa per-
& lui avoir fait couper le nez &
:illes, il l'envoia à Ecbatane pour
frir le dernier ſupplice ſous les
le la mere de Darius. Plutarque

nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressérent avec tant de violence, qu'ils emportérent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelérent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de leze-Majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux.

trab. l. 11. p. 517. On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine & barbare qui y régnoit depuis lontems : c'étoit de faire manger tout vivans par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissoient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie.

Il arriva dans ce tems-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Gréce, des recrues assez considérables, qui montoient à plus de 16000 hommes. Avec un renfort si nombreux il acheva de réduire & de soumettre tous ceux qui s'étoient soulevés. Pour le tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

A. M. 3676. Av. J.C. 328. Tout étoit calme. Il ne restoit plus

une place appellée *Petra Oxiana*, le
:her d'Oxus, que tenoit Arimaze Sog-
1, avec trente mille hommes de guer-
& des munitions pour deux ans. Ce
ıer, fort haut, & escarpé de tous cô-
n'avoit qu'un sentier taillé dans le
par où l'on pouvoit y monter. Le
aiant reconnu la place, hésita lon-
s s'il ne devoit pas passer outre : mais,
ıme son caractére étoit de chercher
out le merveilleux, & de tenter l'im-
ible, il se mit en tête de vaincre ici
ne la nature, qui sembloit avoir for-
ce Rocher contre toute la puissance
hommes. Néanmoins, avant que de
ıgager à ce siége, il fit parler à ces
bares pour les engager à se rendre.
maze reçut avec hauteur cette propo-
ɔn, & outre plusieurs autres paroles
ısulte, il demanda *si Alexandre, qui
:voit tout, pouvoit aussi voler, & si
ıature lui avoit subitement donné des
:s.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au
Alexandre. Il donna ordre qu'on lui
ɔisît dans les troupes parmi les mon-
nards trois cens jeunes hommes des
ıs dispos & des plus adroits qu'on
urroit trouver. Quand on les lui eut
ıenés, » Ç'a été avec vous, valeureuse
Jeunesse, leur dit-il, que j'ai forcé les
ɔlaces qu'on avoit cru imprenables,

» que j'ai franchi les montagnes toujours
» couvertes de neiges, traversé les riviè-
» res, & percé les défilés de la Cilicie.
» Vous me connoissez, & je vous con-
» nois. Ce Roc que vous voiez n'a qu'une
» issue, que les Barbares gardent sans
» songer au reste. Il n'y a ni guet ni sen-
» tinelle que du côté qui regarde notre
» camp. Si vous cherchez bien, il n'est
» pas que vous ne trouviez quelque sen-
» tier qui vous ménera au haut du Ro-
» cher. La nature n'a rien fait de si inac-
» cessible, où la valeur ne puisse attein-
» dre; & ce n'est que pour avoir entrepris
» ce que jamais personne n'avoit espéré,
» que nous sommes maîtres de l'Asie.
» Gagnez ce sommet, & quand vous vous
» en serez saisis, élevez un étendart blanc
» pour signal, & je ne manquerai pas de
» vous ôter l'ennemi de dessus les bras,
» & de l'attirer à moi en faisant diver-
» sion. « Le Roi accompagna cet ordre de magnifiques promesses : mais la plus grande récompense pour eux étoit de lui plaire. Pleins d'ardeur, & s'imaginant déja être au sommet, ils partent, après avoir fait des provisions de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons, de grosses cordes.

Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit par

[...]r les neuf [...]ix heures.

'endroit qui sembloit le moins difficile,
riant les dieux de les conduire heureu-
ement. Ils se pourvûrent de vivres pour
eux jours; & n'aiant que leurs épées &
eurs javelines ils commencérent à mon-
er, marchant quelque tems à pié: puis,
uand il falut grimper, les uns s'accro-
hoient aux pierres qui s'avançoient, &
e soulevoient eux-mêmes; les autres en-
onçoient leurs crampons dans la neige
ui étoit gelée, pour se soutenir dans les
ndroits glissans; d'autres enfin plantant
eurs coins avec force, en faisoient des
chelles pour s'aider à monter. Ils passé-
ent ainsi tout le jour pendus à cette ro-
he avec mille peines & mille dangers,
iant à luter en même tems contre la
neige, contre le froid, contre le vent.
Néanmoins le plus fort restoit à faire, &
l leur sembloit que le Roc croissoit tou-
jours en hauteur, à mesure qu'ils avan-
çoient. Mais ce qui les étonnoit le plus,
c'étoit le triste spectacle que quelques-
uns de leurs compagnons qui tomboient
dans les précipices, & dont le malheur
eur apprenoit ce qu'ils avoient à crain-
dre. Ils continuérent pourtant, & firent
si bien, que malgré toutes ces difficultés
ls gagnérent le haut du Roc. Mais ils
étoient tous horriblement fatigués, &
quelques-uns même ne pouvoient s'aider
d'une partie de leurs membres. La nuit

& le sommeil les prirent en même tems, & se couchant de côté & d'autre dans les endroits qui étoient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillérent de ce profond sommeil, & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenoient cachés, ils virent au-dessous d'eux de la fumée qui leur apprit où se tenoient les ennemis. Ils élevérent donc le signal comme on en étoit convenu, & la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente-deux, qui avoient péri en montant.

Le Roi, également touché & du desir d'emporter la place, & du danger visible où ces hommes étoient exposés, fut tout le jour sur pié à regarder ce Rocher, & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui aperçut le signal. Néanmoins il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point, à cause de la fausse clarté que fait l'aube au point du jour: mais la lumiére venant à croître le mit hors de doute. Aiant donc fait appeller Cophès, par lequel il avoit d'abord sondé la volonté des Barbares, il l'envoia pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti; & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la

lace, il avoit ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenoient le sommet du Rocher. Cophès fit ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler, lui représentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi s'il ne l'arrêtoit pas davantage devant un Roc, au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus insolens qu'auparavant & lui commanda de se retirer. Cophès le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors de la caverne: ce que le Barbare lui aiant accordé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, & d'un ton railleur & insultant, *Vous voyez*, lui dit-il, *que les soldats d'Alexandre ont des ailes*. On entendoit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse & de victoire. Tout cela ensemble, quoiqu'assez frivole par soi-même, jetta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle allarme & un tel trouble parmi les Barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils se crurent perdus. On rappella donc Cophès, & on envoia avec lui trente des principaux pour remettre la place à condition de sortir la vie sauve. Le Roi, quoiqu'il eût tout à crain-

dre, irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle & téméraire dans son bonheur, qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vûe du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, & n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parens & la principale Noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce Prince, qui n'étoit pas maître de sa colére, oubliant ce que la bonne foi & l'humanité exigeoient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là; & Artabaze laissé Gouverneur du Roc, & de toute la province d'alentour.

§. XIV. *Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la maniére des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du Philosophe Callisthéne.*

Q. Curt. l. . c. 1-8. Arrian. lib. . p. 161-171. Plut. in Alex. p. 693-96. Justin l. 12. c. 6. 7.

ALEXANDRE aiant subjugué les Massagétes & les Dahes, entra dans la Bazarie. C'est une province qui renferme dans son étendue beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le Prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut pas

ms pour lui ſans danger. Un lion d'une :pouvantable grandeur vint droit à lui : Il le tua d'un ſeul coup. Quoique ce combat lui eût réuſſi, les Macédoniens, allarmés du péril qu'il avoit couru, & toute l'armée en ſa perſonne, ordonnérent, conformément aux coutumes de eur pays, que le Roi n'iroit plus à la hasſe à pié & ſans avoir quelques-uns es Grands, & de ſes Officiers avec lui. ls ſavoient qu'un Roi n'eſt point à lui, nais à ſes peuples; qu'il doit ſe ménager our eux, & réſerver ſon courage pour 'autres périls; & que la gloire de paſſer our habile à tuer des bêtes, peu digne 'un grand Prince, ne doit point être chetée ſi cher.

De-là il revint à Maracande, où il apaiſa quelques mouvemens qui s'étoient levés dans le pays. Artabaze l'aiant prié e le décharger du Gouvernement de ette province à cauſe de ſon grand âge, en pourvut Clitus. C'étoit un vieil)fficier de Philippe, & qui s'étoit ſigna- : en beaucoup de rencontres. Ce fut lui ui à la bataille du Granique, comme lexandre combattoit la tête nue, & que .oſace avoit déja le bras levé pour le :aper par derriére, couvrit le Roi de on bouclier, & abbattit la main du Barare. Sa ſœur Hellanice avoit nourri lexandre, qui ne l'aimoit pas moins

» tions des trophées on mettroit seulement le nom des Rois, parce que[a] c'étoit dérober à de vaillans hommes la gloire qu'ils avoient acquise au prix de leur sang. « Le Roi se doutant bien qu'il lui étoit échapé quelque chose de désobligeant, demanda à ceux qui étoient les plus proches ce qu'il avoit dit. Comme personne ne répondit, Clitus, haussant la voix peu-à-peu, se mit à raconter les actions & les guerres de Philippe dans la Gréce, les préférant à tout ce qui se faisoit alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes & les vieux. Quelque peine que le Roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, & parut écouter patiemment tout ce que disoit Clitus à son désavantage. Il sembloit même qu'il auroit encore retenu son emportement, si Clitus en fût demeuré là. Mais celui-ci, poussant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le Roi & de lui insulter, en vint jusqu'à prendre ouvertement la défense de Parménion, & jusqu'à soutenir que la ruine de Thébes n'étoit rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, & que les vieux Capitaines Macédoniens, quoiqu'ils eussent été quelquefois malheureux, valoient beaucoup mieux que

a Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi.

:ux qui avoient la témérité de les décrier. Alexandre lui aiant dit sur cela qu'il laidoit sa propre cause, en appellant la cheté un malheur, Clitus se leve, & s yeux bouffis de vin & de colére: C'est pourtant cette main, « lui dit-il ı étendant le bras, » qui vous sauva la vie à la bataille du Granique. C'est par le sang & les blessures de ces Macédoniens taxés de lâcheté, que vous êtes devenu si grand. Mais la fin tragique de Parménion nous apprend quelle récompense eux & moi nous devons attendre de nos services. « Ce dernier :proche piqua jusqu'au vif Alexandre: se retint pourtant encore, & se con:nta d'ordonner à Clitus de sortir de sa ıble. » Il a raison, dit Clitus en se levant, de ne vouloir point souffrir à sa table des hommes libres, qui ne savent dire que la vérité. Il fera bien de passer sa vie avec des barbares & des esclaves, qui adoreront volontiers sa ceinture Persienne & sa robe blanche. «

Le Roi ne fut plus maître de sa colére: k s'étant jetté sur la javeline de l'un de es gardes, il en auroit percé sur le champ Clitus, si d'un côté les Courtisans ne l'avoient retenu, & si de l'autre les amis le Clitus ne l'avoient poussé avec grande peine hors de la salle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant

avec insolence des vers injurieux au Prince, qui le voiant près de lui, le perça de sa javeline, & le renversa mort par terre, en lui disant ces paroles: *Va-t-en maintenant trouver Philippe, Parménion, & Attalus.*

La colére du Roi étant comme éteinte tout-à-coup dans le sang de Clitus, son crime alors se montra à lui, avec toute son énormité & toute sa noirceur. Il avoit tué un homme, qui à la vérité avoit abusé de sa patience, mais qui jusques-là avoit été un fidéle serviteur, & qui bien que ce Prince eût honte de l'avouer, lui avoit sauvé la vie. Il venoit de faire l'office abominable de bourreau, en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscretes, qui pouvoient être imputées au vin. Comment oseroit-il paroitre devant la sœur de Clitus sa nourrice, & lui présenter une main souillée du sang de son frere? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, il se jette sur le corps de son ami, en arrache la javeline, & s'en seroit percé lui-même, si les Gardes étant promtement accourus ne lui eussent saisi les mains, & ne l'eussent emporté par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit & le jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir & à se lamenter, il demeura sans voix, étendu par terre, poussant seulement de tems en

:eins de profonds soupirs. Ses amis, qui :raignoient les suites de ce silence, en- :trérent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les iutres lui dirent pour le consoler: mais le Devin Aristandre l'aiant fait souvenir l'un songe où il avoit cru voir Clitus en :obe noire assis à sa table, & lui aiant fait :ntendre que tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de toute éternité par le destin, & par conséquent inévitable, il parut in peu soulagé. A ce Devin succédérent leux Philosophes, Callisthéne & Ana- tarque. Le premier l'aborda doucement, :ssaia de se rendre maître de sa douleur :n s'insinuant peu-à-peu dans son esprit, :n tâchant de le rappeller à lui-même par les réflexions solides & tirées du fond le la philosophie, & évitant avec soin :out ce qui pouvoit renouveller son af- liction, & aigrir une plaie encore toute aignante, & qui demandoit d'être trai- :ée avec une extrême délicatesse. Anaxar- que ne garda pas tant de mesures. Il se nit à crier dès l'entrée, *Quoi! est-ce là :et Alexandre, sur qui toute la terre a les yeux ouverts? Eh! le voila étendu sur le plancher, fondant en larmes comme un vil esclave! Ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de ses sujets, & qu'il n'a vain- cu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour se soumettre à une vaine*

opinion ? Le Roi avoit résolu de se laisser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédoniens déclarérent par un Décret, que Clitus avoit été tué avec justice. Le philosophe Anaxarque avoit donné lieu à ce Décret, en soutenant que la volonté des Princes est la loi souveraine de l'État. Foibles ressources contre les cris d'une conscience justement allarmée, que les flateries & les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus étoit grande, & ne peut s'excuser. Il étoit à la vérité de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendoient à flétrir la gloire de Philippe son bienfaiteur, & de marquer son improbation par un morne & modeste silence. Il pouvoit même peut-être rendre à son mérite un témoignage favorable, pourvu que ce fût avec retenue & sagesse. Si une telle modération avoit mal réussi, il auroit été à plaindre, mais il ne se seroit pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux & sanglans, c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des Rois, par raport ausquels, malgré les injustices & les violences qu'ils pourroient commettre, non seulement toute parole de mépris & d'insulte est interdite, mais encore toute pa-

role peu respectueuse & peu mesurée, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup, ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un Prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le Prince oublie qu'il est le maître, & qu'il consent que les conviés l'oublient aussi; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies que le vin inspire ordinairement: & s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui le premier s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances, est toujours faute: mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare [a] au foudre la colére, quand elle se trouve unie à la puissance. En effet quel ravage alors ne cause-t-elle point? Que sera-ce donc, si l'on y joint encore l'ivresse? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce Prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces deux défauts, & [b] même

a Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia. *Publ. Syr.*

b Nec minùs error eorum nocet moribus: siquidem Leonides Alexandri pedagogus, ut à Babylonio Diogene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robustum quoque &

d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses Gouverneurs ! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas & de plus indigne d'un Roi, que l'excès du vin ? Quoi de plus funeste & de plus meurtrier, que l'emportement de la colére ? [a] Alexandre, vainqueur de tant de peuples, succomba à ces deux vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénéque, qu'il avoit plus travaillé à vaincre les autres, qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand & le plus glorieux de tous les empires, est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits, & rassurer sa contenance, passa dans la Xenippe, qui est une province frontiére de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il soumit, & à qui il pardonna. De-là il vint avec son armée au Roc Choriéne, dont Sysimethre étoit Gouverneur. L'accès en paroissoit impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher après avoir souffert des peines infinies ; & par l'entremise d'O-

jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt prosecuta. *Quintil. l. 1. cap. 1.*

a Victor tot regum atque populorum, iræ succubuit. Id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus. . . Imperare sibi, maximum imperium est. *Senec. Epist. 113.*

tyarte, Prince de la même nation qui s'étoit attaché à Alexandre, il engagea Sysimethre à se rendre. Le Roi lui laissa le gouvernement de cette place, & lui fit espérer de grands avantages s'il demeuroit fidéle.

Il avoit résolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il savoit que Spitaméne, le Chef des rebelles, s'y étoit retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare, ne pouvant plus soutenir la vie errante & malheureuse que son mari lui faisoit mener, & l'aiant pressé inutilement à plusieurs reprises de se rendre au Vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, & toute couverte de sang elle alla elle-même porter sa tête au Roi. Un tel spectacle lui fit horreur, & il la chassa honteusement de son camp.

Alexandre, après avoir tiré son armée des garnisons où elle avoit hiverné durant trois mois, prit la route d'une contrée appellée Gabaze. Il essuia en chemin un orage effroiable. Des éclairs, qui se succédoient de moment en moment sans relâche, éblouissoient les yeux & abbattoient le courage des soldats. Il tonnoit presque sans cesse, & ils voioient à chaque instant la foudre tomber devant eux, n'osant ni marcher ni s'arrêter; quand tout-à-coup il vint une grosse

pluie, mêlée de grêle, & qui ressembloit à un torrent ; & la force du froid, fort grand dans ce pays, geloit l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tomboit à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le Roi, seul invincible à tant de maux, alloit & venoit autour des soldats, les consoloit, les encourageoit, & leur montrant la fumée qui sortoit de quelques cabanes éloignées, les exhortoit à s'y transporter le plus promtement qu'ils pourroient. Aiant fait couper un grand nombre d'arbres, & les aiant entassés en monceaux de côté & d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits; & c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le Roi fit rendre aux Officiers & aux soldats tout ce qu'ils avoient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il passa dans le pays des Saces, qu'il parcourut & ravagea. Bientôt après Oxyarte le reçut chez lui, & lui fit un festin superbe, où il déploia toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille, appellée Roxane, qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de grace & d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, & l'épousa, couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme, en con-

fondant leurs intérêts, & ne laissant plus de différence entre les vaincus & les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, & révolta les principaux de sa Cour, qui ne pouvoient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-pere un de ses esclaves : mais a depuis la mort de Clitus toute liberté de parler étant bannie, ils applaudissoient des yeux & du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flaterie & à une complaisance servile.

Au reste, aiant résolu d'aller aux Indes, & de-là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derriére lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, & qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'otages aussi-bien que de soldats. Cependant il envoia Cratére contre quelques révoltés, dont il vint à bout aisément. Polyspercon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée Bubacéne ; de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeoit plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays étoit estimé le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles & en pierreries, dont les habitans se parent avec plus de luxe que de grace. On disoit

a Sed, post Clyti cædem libertate sublatâ, vultu, qui maximè servit, assentiebantur. *Q. Curt.*

que les boucliers des soldats étoient d'or & d'ivoire ; & le Roi, qui se voioit au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or & d'argent les cuirasses, & se prépara à marcher pour cette entreprise avec six-vingts mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le dessein qu'il avoit formé depuis lontems, de se faire rendre les honneurs divins : & il ne songea plus qu'aux moiens de mettre ce projet à exécution. Il vouloit que non seulement on l'appellât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux esprits aussi-bien qu'aux langues ; & que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon des Perses. Dans [a] une si folle prétention, il ne manquoit point de flateurs, peste ordinaire des Cours, & plus à craindre pour les Princes que les armes de leurs ennemis. Il est vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'aiant voulu se relâcher en rien des cou-

[a] Non deerat talia concupiscenti perniciosa adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes sæpius assentatio, quàm hostis, evertit. Q. Curt.

mes de son pays. Tout le mal venoit de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues deshonoroient la profession qu'ils faisoient d'enseigner les sciences & la vertu. Rebut méprisable de la Gréce, ils avoient néanmoins plus de crédit auprès du Roi, que ni les Princes de son sang, ni ses Généraux d'armées. C'étoient ces sortes de gens qui le plaçoient dans le ciel, & qui publioient par-tout qu'Hercule, Bacchus, Castor, & Pollux, céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, & fit un festin avec une pompe incroiable, où il convia les plus grands Seigneurs de sa Cour tant Macédoniens que Grecs, & les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux, & après y avoir demeuré quelque tems, il se retira. Alors Cléon, l'un de ses flateurs, prit la parole, & s'étendit fort sur les louanges du Roi: tout cela étoit concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit, qu'ils pouvoient, disoit-il, reconnoitre & paier à peu de frais & avec deux grains d'encens seulement, en le reconnoissant pour dieu, puisqu'aussi bien ils le croioient tel. Il cita l'exemple des Perses. Il fit remarquer qu'Hercule même & Bacchus n'avoient été faits dieux, qu'après avoir surmonté

l'envie de ceux qui vivoient de leur tems. Que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il étoit résolu de commencer, & de l'adorer s'il rentroit dans la salle. Mais qu'il faloit que tous fissent leur devoir, & principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, lesquels devoient donner aux autres l'exemple de la vénération qui étoit dûe à un si grand Roi.

Diog. Laert. Aristot. l. pag. 303. On voioit bien que ces paroles s'adressoient à Calisthéne. C'étoit un parent d'Aristote, qui l'avoit donné à Alexandre son Eleve, pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse & sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empécher de tomber dans les excès où son sang bouillant & sa jeunesse le portoient. Mais on l'accusoit de n'avoir point les maniéres douces & insinuantes de la Cour, & [a] de ne connoitre point certain milieu, certain tempérament, entre une lâche complaisance, & une roideur inflexible. Aristote avoit tenté inutilement d'adoucir son humeur, & prévoiant les suites que pouvoit avoir cette liberté brusque de dire

a Inter abruptam contumaciam & deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuum. *Tacit. Annal. lib.* 4 *cap.* 20.

son sentiment, il lui répétoit souvent ce vers d'Homére :

a Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Sa prédiction ne fût que trop vraie.

Ce Philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voiant que tout le monde gardoit le silence, & que chacun avoit les yeux tournés sur lui, tint un discours, où il me semble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive souvent, quand on se trouve obligé par son devoir de contredire & de combattre le goût du Prince, que le zêle le plus mesuré & le plus respectueux est traité d'insolence & de rébellion. » Si le Roi, dit-il, eût été » présent au discours que tu viens de » faire, aucun de nous ne seroit en peine » de te répondre : car lui-même te l'au» roit interdit, & n'auroit pas souffert » que tu le portasses à prendre les cou» tumes des Barbares, en rendant odieu» se sa personne & sa gloire par une si » indigne flaterie. Mais puisqu'il est ab» sent, je te répondrai pour lui. J'estime » Alexandre digne de tous les honneurs » qu'un mortel peut recevoir : mais il y » a de la différence entre le culte des » dieux, & celui des hommes. Le pre» mier comprend les temples, les autels, » les priéres & les sacrifices : le second

a Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ' ἀγορεύεις.

» se borne à de simples louanges, & à
» des hommages de respect. Nous sa-
» luons ceux-ci, & tenons à gloire de
» leur rendre soumission, obéissance,
» fidélité : mais nous adorons les autres,
» nous leur consacrons des fêtes, &
» chantons à leur gloire des hymnes &
» des cantiques. Le culte même des dieux
» est différent à proportion de leur gran-
» deur, & les hommages que l'on rend
» à Castor & à Pollux ne sont pas sem-
» blables à ceux qui sont dûs à Mercure
» & à Jupiter. Il ne faut donc pas, en
» confondant tout, ni rabaisser les dieux
» à la condition des mortels, ni élever
» un mortel à la condition d'un dieu.
» Alexandre entreroit dans une juste in-
» dignation, si l'on rendoit à un autre
» les hommages qui ne sont dûs qu'à sa
» personne sacrée : devons-nous moins
» craindre celle des dieux, si nous com-
» muniquons leurs honneurs à des mor-
» tels ? Notre Prince est fort au-dessus
» des autres, je le sai ; c'est le plus grand
» des Rois, & le plus glorieux des Con-
» quérans : mais c'est un homme, & non
» un dieu. Pour avoir ce titre, il faut
» qu'il ait dépouillé ce qu'il a de mortel ;
» & nous avons bien intérêt de souhaiter
» que cela n'arrive que le plus tard qu'il
» se pourra. Les Grecs n'ont adoré Her-
» cule qu'après sa mort, & lorsque l'O-

» racle l'a commandé. On nous cite » l'exemple des Perses. Mais depuis » quand les vaincus font-ils la loi aux » vainqueurs ? A-t-on oublié qu'Alexan- » dre a passé l'Hellespont, pour assujet- » tir l'Asie à la Gréce, & non pas la » Gréce à l'Asie ? «

Le profond silence avec lequel Callisthéne fut écouté, marquoit assez ce qu'on pensoit. Le Roi, caché derriére une tapisserie, avoit tout entendu. Il fit dire à Cléon, que sans insister davantage, il se contentât qu'à son retour les Perses se prosternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Aussitôt les Perses se mirent à l'adorer. Polysperchon, qui étoit auprès de lui, voiant qu'un d'entr'eux, à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en se mocquant, *qu'il frapât encore plus fort*. Le Roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en prison, & rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite : il n'en fut pas ainsi de Callisthéne.

Pour s'en délivrer, il lui supposa un crime dont il étoit bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes Officiers qui accompagnoient par-tout le Roi, avoit, pour un mécontentement particulier, formé une conspiration contre lui. Elle

fut heureusement découverte dans le moment même où elle devoit être mise à exécution. Les coupables furent arrétés, mis à la question, & exécutés. Aucun n'avoit chargé Callisthéne. Il avoit été lié assez particuliérement avec Hermolaüs. C'en fut assez. On le jetta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence, & expira dans les tourmens.

Justin. l. 15. cap. 3. Si l'on en croit Justin, Lysimaque, disciple & ami intime de Callisthéne, lui voiant souffrir de longues & cruelles douleurs, pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité, qu'il le fit exposer lui-même à un lion furieux. Mais Lysimaque, également robuste & intrépide, aiant enfoncé sa main envelopée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, & le tua sur le champ. Le Roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colére en admiration, lui rendit son *Lib. 8. cap. 7.* estime & son amitié. Quinte-Curce traite cette histoire de fable, & elle en a bien l'air.

Quoi qu'il en soit, rien n'a tant deshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste & cruelle de Callisthéne. C'étoit un homme vraiment Philosophe

par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connoissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, & surtout par une haine déclarée de toute dissimulation & de toute flaterie. Il n'étoit pas né pour la Cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant; quelquefois même fourbe & perfide; mais au moins dissimulé & flateur. Il se trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; & quand il gagnoit sur lui de s'y rendre, son air triste & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y disoit, & de tout ce qui s'y passoit. Avec cette humeur un peu trop sauvage, ç'auroit été un trésor inestimable pour un Prince qui auroit aimé la vérité: car parmi tant de milliers d'hommes qui environnoient Alexandre, & qui lui faisoient la cour, il étoit le seul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des Princes qui connoissent le prix d'un tel trésor, & qui sachent en faire usage? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des Grands, & la flaterie de leurs Courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ses Con-

ſeils aucune parole libre : ceux-mêmes qui avoient le plus de zêle pour le bien public & pour ſa perſonne, ſe crurent diſpenſés de le détromper. La flaterie ſeule déſormais écoutée, prit ſur lui un aſcendant qui acheva de le corrompre, & le punit juſtement d'avoir ſacrifié à la folle ambition de ſe faire adorer par les peuples, le plus homme de bien qu'il eût à ſa ſuite.

Je le répéte avec Sénéque : la mort[a] de Calliſthéne eſt pour Alexandre un reproche éternel, & un crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerriére quelque éclatante qu'elle puiſſe être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, il a tué des milliers de Perſes, il a détrôné & fait périr le plus puiſſant des Rois de la terre, il a ſubjugué des provinces & des peuples ſans nombre, il a pénétré juſqu'à l'Océan,

a Hoc eſt Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, occidit Perſarum multa millia; opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penès quem tunc magnum regnum erat; opponetur, & Calliſthenem. Quotiens dictum erit, omnia oceano tenus vicit, ipſum quoque tentavit novis claſſibus, & imperium ex angulo Thraciæ uſque ad orientis terminos protulit; dicetur, ſed Calliſthenem occidit. Omnia licèt antiqua ducum regumque exempla tranſierit, ex his quæ fecit nihil tam magnum erit, quàm ſcelus Calliſthenis. *Seneca, Nat. Quæſt. lib. 6. cap. 23.*

porté les bornes de son empire de-
s le fond de la Thrace jusqu'aux ex-
nités de l'Orient : *Oui*, dit Sénéque
répondant à chacun de ces faits, *mais
ı tué Callisthéne*, & la grandeur de
crime étoufe celle de toutes ses ac-
ns.

XV. *Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissoient imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célébre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son roiaume.*

ALEXANDRE, pour arréter les mur- *Q. Curt. li*
ıres qui s'élevoient dans son armée, *8. cap. 9.*
t la route des Indes; & il avoit lui-
me besoin d'action & de mouvement,
dant toujours dans le repos quelque
ɔse de la gloire qu'il acquéroit dans
combats. Un excès de vanité & de fo-
le porta à entreprendre cette expédi-
n : projet très-inutile en lui même, &
s-dangereux pour les suites. Il avoit lu
ns les vieilles fables des Grecs, que
cchus & Hercule, tous deux fils de
piter comme lui, avoient pénétré jus-
es-là. Il ne voulut pas en faire moins
ı'eux; & il ne manquoit pas de flateurs



voient rien, de traiter com
quiconque refusoit de le
pour maître, de ravager & d
tous ceux qui osoient défen
berté, leurs biens, leurs vie
injuste aggresseur qui venoit
monde les attaquer gratuite
tez à cette injustice criante
imprudent & insensé de sub
grande peine & de grands da
boup plus de peuples qu'il n
tenir dans l'obéissance, &
cessité de se voir continuellem
à les soumettre de nouveau,
nir de leur révolte. C'est u
ce que la conquête des Indes
à nos yeux, après que j'aurai
de la situation, des mœurs,
ques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en

ère partie est renfermée entre deux
nds fleuves : l'Inde qui lui donne son
m, & le Gange. Le même Ptolémée
donne pour bornes du côté de l'Oc-
ent, le pays de Paropamise, l'Aracho-
, & la Gédrosie, qui sont partie, ou
nt voisines du roiaume de Perse : du
té du Septentrion, le mont Imaüs, qui
partient à la grande Tartarie : du côté
l'Orient, le Gange : du côté du Midi,
)céan ou la mer de l'Inde.

Tous les Indiens sont libres, dit Ar-
n, & il n'y a point d'esclaves parmi
x, non plus que parmi les Lacédémo-
ens. Toute la différence qu'il y a, c'est
e ceux-ci se servent d'esclaves étran-
rs, & que les Indiens n'en ont point
tout. Ils ne dressent point de monu-
ens aux morts, & croient que la répu-
ion des grands hommes leur tient lieu
tombeau.

Arrian. Indic. p. 328.

On peut les diviser en sept classes. La
emiére & la plus honorable, quoi-
ie la moins nombreuse, est des Brach-
anes, qui sont comme les dépositaires
: la religion. J'aurai lieu d'en parler
ns la suite.

La seconde, & la plus grande, est celle
s Laboureurs. Ils sont extrêmement
nsidérés. Leur unique occupation est
travailler à la culture des champs, &
n'en sont jamais distraits pour porter

les armes, & pour ſervir dans les armées. En tems de guerre, c'eſt une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne, ni à leurs terres.

La troiſiéme eſt des Paſteurs, qui paiſſent les troupeaux de gros & de menu bétail, ſans venir aux villages ni aux villes. Ils ménent une vie errante ſur les montagnes, & s'exercent beaucoup à la chaſſe.

La quatriéme, des Marchands & des Artiſans, parmi leſquels ſont compris les Pilotes & les Matelots. Ces trois derniers Ordres paient tribut au Prince, & il n'y a d'exemts que ceux qui travaillent à faire des armes, leſquels reçoivent des gages publics, au lieu de rien paier.

La cinquiéme, des Soldats. Ils n'ont aucun ſoin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui eſt néceſſaire; & durant la paix même ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout tems, eſt libre, & dégagée de tous ſoins.

Le ſixiéme Ordre eſt des Surveillans, (Ἐπίσκοποι) qui ont l'œil ſur les actions des autres, & qui examinent tout ce qui ſe paſſe ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, pour en faire leur rapport au Prince. Le caractére de ces Officiers ou Magiſtrats, eſt l'exactitude, la ſincérité, la probité, l'amour du bien pu-

:. Il n'eſt point encore arrivé, dit
iſtorien, qu'aucun de ces Magiſtrats
été jamais accuſé de menſonge. Heu-
iſe nation, ſi cela étoit ainſi! Mais
tte remarque prouve au moins que la
tité & la juſtice y étoient bien en hon-
ur, & que la fourberie & la mauvaiſe
i y étoient déteſtées.

Enfin la ſeptiéme claſſe eſt de ceux qui
nt emploiés dans les Conſeils publics,
qui partagent avec le Prince les ſoins
i gouvernement. On tire de cette Claſſe
; Magiſtrats, les Intendans, les Gou-
rneurs de Province, les Généraux &
us les Officiers d'armée tant ſur terre
ıe ſur mer, les Intendans des Finances,
; Receveurs, & tous ceux qui ſont char-
s des deniers publics.

Ces différens Ordres de l'État ne ſe
nfondent point par les mariages, & il
eſt point permis, par exemple, à un
ıvrier de prendre une femme dans la
iſſe des Laboureurs, & ainſi du reſte.
ı ne peut pas non plus exercer en même
ns deux profeſſions, ni paſſer de l'une
'autre. Il eſt aiſé de voir combien ce ré-
ement devoit contribuer à perfection-
r tous les arts & tous les métiers, cha-
n ajoutant ſa propre induſtrie & ſes
uvelles réflexions à celles de ſes ancê-
es, qui lui étoient tranſmiſes de main en
ain par une tradition non interrompue.

Il y auroit, ſur ces coutumes des Indes, beaucoup de remarques à faire, que la ſuite de mon hiſtoire m'oblige d'omettre. Je prie ſeulement le Lecteur d'obſerver que dans tout Gouvernement ſage, dans tout État bien policé, la culture des terres & la nourriture des troupeaux, deux ſources aſſurées de richeſſes & d'abondance, ont toujours fait un des premiers ſoins du Miniſtére public, & que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'eſt manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire auſſi beaucoup cet uſage, d'établir des Surveillans, ſoit qu'ils ſoient connus pour tels ou non, qui ſe tranſportent ſur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs, des Intendans, des Juges; unique moien d'empêcher les rapines & les violences, auſquelles une autorité ſans bornes, jointe à l'éloignement de la Cour, donne ſouvent lieu : unique moien en même tems pour le Prince de prendre connoiſſance de ſes États, ſans quoi il ne lui eſt pas poſſible de bien conduire les Peuples que la Providence lui a confiés, dont le ſoin le regarde perſonnellement, & dont ceux qui travaillent ſous lui peuvent auſſi peu le diſpenſer, qu'ils peuvent uſurper ſa place.

Il eſt remarquable que dans l'Inde,

depuis le mois de Juin jusqu'aux mois de Septembre & d'Octobre, les pluies sont très-ordinaires & très-violentes, ce qui rend le passage des riviéres beaucoup plus difficile, & cause de fréquentes inondations. On peut juger par-là combien pendant toute cette saison, les armées d'Alexandre qui étoient alors en campagne avoient à souffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai un mot des Éléphans, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par-tout ailleurs. L'Éléphant est le plus gros & le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vû quelques-uns hauts de 13 ou 15 piés. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six-vingts ans, & beaucoup plus si on en croit les Anciens. Son nez, qu'on appelle sa trompe, *proboscis*, est long & creux comme une grosse trompette, & il lui sert de [a] main qui lui rend des services infinis avec une agilité & une force qui ne se conçoivent point. Cet [b] animal, malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est

a Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad pastum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2. *n.* 123.

b Elephanto belluarum nulla providentior. At figura quæ vastior? *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 97.

susceptible d'attache, d'affection, de reconnoissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, & quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même, lorsque dans des momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse apprendre. Arrien, qui n'est pas un témoin suspect, dit en avoir vû un qui dansoit avec deux cimbales attachées à ses jambes, qu'il frappoit l'une après l'autre en cadence avec sa trompe, pendant que les autres dansoient en rond autour de lui, observant tous le nombre & la mesure avec une justesse étonnante.

Il décrit assez au long la maniére dont on les prend. Les Indiens enferment un grand espace d'un fossé large environ de vingt piés, & haut de quinze, & n'y laissent qu'une ouverture pour entrer, qui est un pont, que l'on couvre de gazon, afin que ces bêtes qui sont très-subtiles ne s'en défient point. La terre qu'on tire du fossé sert à le relever de part & d'autre, & fait comme un mur, dans lequel au bord qui est en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on se cache pour épier ces animaux, n'y laissant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoisées. Dès que les éléphans les ont aperçues ou senties, ils accou-

rent, & tournent tant qu'ils y entrent; & alors on rompt le pont, & l'on court aux villages voisins pour appeller du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim & par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphans apprivoisés avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affoiblis, ils ne résistent pas lontems. Les aiant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arrête. Ainsi domtés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbes & de blé verd, & où on les apprivoise peu-à-peu à force de coups & par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres, & entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent d'ivoire. Il est tems de retourner à Alexandre.

Ce Prince étant entré dans les * In- *Q. Curt. 8. cap. 9 Arrian. pag. 182.*

* *Quinte-Curce suppose que plusieurs régions en-deçà de l'Inde, mais voisines de ce fleuve, appar-*

Arr. lib. 5. pag. 205-221. Plut. in Alex. pag. 697-699. Diod. l. 17. pag. 557-559. Justin. l. 12. p. 7. 8.

des, tous les petits Rois de ces contrées vinrent au-devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disoient qu'il étoit le troisiéme fils de Jupiter * qui étoit venu en leur pays : qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les aiant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personne ne se présentoit plus, il envoia Ephestion & Perdiccas, avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Inde, & de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais voiant qu'il faloit traverser plusieurs riviéres, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les piéces sur des chariots, & après les rassembler. Puis aiant commandé à Cratére de le suivre avec la Phalange, il prit les devants avec sa cavalerie & des soldats armés à la légére; & après un léger combat il chassa & défit ceux qui avoient osé venir à sa rencontre, & les poursuivit jusqu'à la ville prochaine où ils se retirérent. Lorsque

tenoient à l'Inde, & en faisoient partie.

* *Ces noms grecs des dieux pouvoient-ils être connus des Indiens ?*

Cratére fut arrivé, le Roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il assiégea dans les formes, & qu'on fît tout passer au fil de l'épée. Mais comme il faisoit le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de fléche : ce qui ne l'empécha pas de la prendre, & l'on y fit main-basse sur tous les soldats & les habitans, sans épargner même les maisons.

Après avoir domté ce peuple qui avoit peu de nom, il marcha vers la ville de Nice. Il campa assez près de ses murs, derriére une forêt qui en déroboit la vûe. Cependant il se leva la nuit un si grand froid, qu'ils n'en avoient point encore senti de pareil : mais heureusement le reméde étoit sous leur main. Ils coupérent un grand nombre d'arbres, & allumérent beaucoup de feux; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés aiant tenté une sortie qui leur réussit fort mal, la division se mit dans la ville, les uns étant d'avis de se rendre, & les autres de tenir bon. Le Roi en aiant été informé, se contenta de les bloquer, sans leur faire autre mal; jusqu'à ce que, lassés de la longueur du siége, ils se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils

vrage fut achevé, & l'on y planta les tours.

Le Roi, sans attendre que sa blessure fût guérie, visita le travail, & après avoir loué ses soldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendoient les murailles. Mais ce qui effraioit davantage les Barbares, c'étoit ces tours d'une hauteur démesurée, qu'ils voioient se mouvoir, ce leur sembloit, d'elles-mêmes. Ils croioient qu'elles étoient conduites par les dieux, & que ces béliers qui abbattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine: de sorte que, désespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirérent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en sûreté, ils envoiérent des Ambassadeurs pour se rendre. La Reine ensuite sortit, & vint trouver Alexandre avec une grande suite de Dames, qui lui apportoient du vin en sacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ses États.

De-là Polysperchon fut envoïé avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitans du pays s'étoient retirés sur le rocher d'Aorne. On tenoit qu'Hercule

l'avoit assiégé, & qu'un tremblement de terre l'avoit contraint d'en lever le siége. Ce Roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter : mais il s'éléve en forme de bute; & étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, & se termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, passe au pié, aiant ses rives droites & élevées, & de l'autre côté il y a de grandes fondriéres, qu'il faloit se résoudre de remplir si l'on vouloit prendre la place. Il se trouvoit heureusement tout près de-là une forêt. Le Roi la fit abbattre, avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres qu'on ébranchoit pour les porter plus aisément. Lui-même jetta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vûe, toute l'armée poussa un cri d'allégresse, & tout le monde travaillant avec une ardeur incroiable, l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le Roi s'y hazardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt sonné, que ce Prince, qui n'étoit pas maître de son courage, ordonna à ses Gardes de le suivre, & fut le premier à grimper sur la Roche. Pour lors elle ne parut plus inaccessible, & tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne

fut plus grand, mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tomboient des rochers dans la rivière, qui les engloutissoit dans ses gouffres. Les Barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui étoient les plus avancés à monter, lesquels aiant déja bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissans, tomboient dans des précipices, où ils étoient entiérement brisés. Rien n'étoit plus affreux que ce spectacle. Le Roi, vivement affligé de la perte de tant & de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, & qu'il eût résolu d'en lever le siége, il fit mine de vouloir encore le continuer, & il fit avancer les tours & les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chére durant deux jours & deux nuits, faisant retentir tout le Roc & tout le voisinage du bruit de leurs tambours & de leurs cymbales. Mais la troisiéme nuit on ne les entendit plus, & l'on fut tout étonné de voir le Roc éclairé par-tout de flambeaux. Le Roi apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jetta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuiards d'une telle

épouvante, que plusieurs, croiant voir l'ennemi, se précipitérent du haut des rochers, & périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du Roc par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux, & leur offrit des sacrifices.

Il tira de-là vers Echolime, qu'il prit; & après seize jours de marche il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du pays, appellé Omphis, dont le pere étoit mort quelque tems auparavant, avoit envoié vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisoit qu'il prît le diadême. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée, & quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, & s'avança seul vers lui : le Roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement; » Qu'il étoit venu au-de- » vant de lui avec son armée pour lui re- » mettre toutes ses forces entre les mains: » qu'il livroit sa personne & son roiau- » me à un Prince qu'il savoit ne combat- » tre que pour la gloire, & ne craindre » rien tant que le reproche de perfidie. « Le Roi, fort satisfait de la franchise du Barbare, lui présenta la main, & lui

rendit ses États. Il fit présent à Alexandre de cinquante-six éléphans, & de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avoit plus besoin dans son roiaume, de laboureurs, ou de soldats, il répondit qu'aiant la guerre contre deux Rois, il avoit plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux Rois étoient Abisare & Porus, mais Porus étoit le plus puissant; & tous deux régnoient au-delà de l'Hydaspe. Omphis prit le diadême, & se fit appeller Taxile, qui étoit le nom ordinaire des Rois du pays. Il fit de magnifiques présens à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain, les Ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le Roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les États de leur Maître, & après que la foi eut été prise & donnée de part & d'autre, ils s'en retournérent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manqueroit pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce Prince eût été son vassal, qu'il eût à lui paier tribut, & à venir au devant de lui à l'entrée de son roiaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontiére, mais que ce seroit les armes à la main. Il arriva à

Alexandre, dans ce tems là même, un renfort de trente éléphans, qui lui fut d'un grand ſecours. Il donna la conduite de tous les éléphans à Taxile, & s'avança juſqu'aux bords de l'Hydaſpe. Porus s'étoit campé ſur l'autre rive, pour lui en diſputer le paſſage, & avoit mis à la tête de ſes troupes quatre-vingts cinq éléphans d'une prodigieuſe grandeur, & derriére eux trois cens chariots, ſoutenus par trente mille hommes de pié : il n'avoit tout au plus que ſix à ſept mille chevaux. Ce Prince étoit monté ſur un éléphant bien plus grand que tous les autres, & lui-même excédoit la ſtature ordinaire des hommes : de ſorte qu'avec ſes armes éclatantes d'or & d'argent, il paroiſſoit terrible & majeſtueux tout enſemble. La grandeur de ſon courage répondoit à celle de ſa taille : il étoit ſage & prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples groſſiers.

Les Macédoniens ne craignoient pas ſeulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur faloit traverſer. Il étoit large de quatre ſtades, (quatre cens toiſes) & tellement profond par-tout, qu'il paroiſſoit comme une mer, & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de ſon impétuoſité. Car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit ; & ſes flots bruians &

écumeux, qui se rompoient en plusieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais rien n'étoit si affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux, & d'éléphans. Ces hideuses bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à dessein, afin que par leurs cris effroiables elles vinssent à jetter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve, & qu'une suite non interrompue de prospérités remplissoit d'assurance: mais ils ne croioient pas, avec leurs foibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau, ni aborder sûrement.

Ce fleuve étoit rempli de petites îles, où les Indiens & les Macédoniens passoient à la nage, avec leurs armes sur la tête; & il s'y faisoit tous les jours de légéres escarmouches à la vûe des deux Rois, qui étoient bien aises de s'essaier, & de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devoient espérer de la bataille générale. Il y avoit deux jeunes Officiers dans l'armée d'Alexandre, Egésimaque & Nicanor, également pleins de hardiesse, & à qui le bonheur constant de leur parti faisoit mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la Jeunesse, & n'aiant que leurs jave-

lots pour toutes armes, passérent à la nage dans une île où étoient les ennemis; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuérent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent envelopés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin. Ceux qui tentérent de se sauver à la nage, furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus, qui voioit tout de la rive.

Alexandre étoit fort embarrassé. Voiant que, pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvoit rien, il appella à son secours l'adresse & la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit aussitôt avec ses éléphans: mais Alexandre demeuroit en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, & Porus voiant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines mena-

ces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens, & se contenta d'envoier des coureurs par tout le rivage. Alexandre, délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avoit dans cette riviére, assez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui étoit couverte de bois, & ainsi très-propre à couvrir & à cacher son dessein: il résolut de tenter par-là le passage vers l'autre bord. Mais pour en dérober la connoissance aux ennemis, & pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratére & une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le tems qu'on lui marqueroit, pour donner l'allarme aux Indiens, & leur faire croire qu'il se préparoit à passer; ce qu'il ne feroit, que lorsqu'il verroit Porus décampé avec tous ses éléphans, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteroient le passage. Entre le camp & l'île, il avoit mis Méléagre & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie étrangéres, & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verroient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée tant infanterie que

cavalerie, & s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'île où il avoit résolu de passer. Et pour tromper encore plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avoit laissé Cratére, qui étoit vis-à-vis de celui de Porus. Ses Gardes du corps étoient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand Roi. Il fit aussi prendre la robe roiale à Attalus qui étoit de son âge, & lui ressembloit assez de la taille & du visage, sur-tout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le Roi étoit en personne sur ce rivage, & qu'il ne songeoit point à tenter ailleurs le passage. Il étoit prêt néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, & il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratére. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui sembloit d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce Prince en faveur duquel les obstacles mêmes se changeoient en moiens & en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente, avec des vents impétueux, des éclairs, & des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvoit ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout

autre qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais le péril même l'animoit. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvroient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, & lui-même le premier fit partir la barque qui le portoit. On prétend que ce fut alors qu'il dit : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers, pour mériter vos louanges!* En effet rien ne pouvoit plus contribuer à éterniser son nom, que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide & Xénophon, & il s'intéressoit de telle sorte à ce qu'on diroit de lui après sa mort, qu'il souhaitoit de pouvoir revenir au monde pour autant de tems qu'il lui en faudroit, afin de savoir quelle impression auroit fait sur les esprits la lecture de son histoire.

Lucian. de conscrib. hist. pag. 694.

Ils ne trouvérent presque personne à leur descente, parce que Porus étoit tout occupé de Cratére, & croioit n'avoir à défendre le passage que contre lui; ce Général pour lors, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, faisant grand bruit, & paroissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisérent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre, il rangea sa petite armée en bataille. Il avoit six mille hommes de pié, & cinq

mille chevaux. Il se mit à la tête de la cavalerie, & aiant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promtement qu'elle pourroit, il prit les devants. Il comptoit que si les Indiens venoient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporteroit infiniment sur eux par le moien de sa cavalerie, & qu'en tout cas il lui seroit facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée : ou que si les ennemis, allarmés par la nouvelle de son passage, prenoient la fuite, il seroit en état de les poursuivre, & d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avoit envoié contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menoit avec lui deux mille chevaux, & six-vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & que tout le reste suivoit. Mais, aiant appris que ce n'étoit qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cens chevaux, & tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots portoit six hommes : deux qui avoient des boucliers, deux archers disposés des deux côtés, & deux qui conduisoient le chariot, mais qui ne laissoient pas de combattre lorsqu'on en venoit aux mains, aiant quantité de dards qu'ils lançoient

contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là, parce que la pluie, qui étoit tombée en abondance, avoit tellement détrempé la terre, que les chevaux avoient peine à s'y soutenir, & les chariots, pesans comme ils étoient, demeuroient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus aiant reçu la nouvelle de la mort de son fils, de là déroute de son détachement, & de l'approche d'Alexandre, douta s'il devoit l'attendre au lieu où il étoit, à cause que Cratére avec le reste de l'armée Macédonienne faisoit mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il supposoit avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphans dans son camp, pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord, & partit avec trente mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, sans compter trois cens chariots, & deux cens éléphans. Quand il fut arrivé en un lieu ferme & sabloneux, où ses chevaux & ses chariots pouvoient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête & sur une premiére ligne les éléphans à cent piés de distance l'un de l'autre, pour servir comme de rempart à son infanterie, qu'il

rangea

ngea derriére. Il crut que la cavalerie nnemie n'oseroit s'engager dans ces in-tvalles, à cause de la fraieur qu'auroient urs chevaux de ces éléphans; & l'in-nterie encore moins, voiant celle des nnemis derriére les éléphans, & cou-nt risque d'être écrasée par ces ani-naux. Il avoit mis quelque infanterie sur même ligne des éléphans, pour cou-rir leur droite & leur gauche: & cette ıfanterie étoit couverte elle-même par s deux ailes de cavalerie, devant les-uelles étoient rangés les chariots. Voila ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsqu'Alexandre fut en présence, il alte pour attendre son infanterie qui diligence, & arriva peu de tems après. our lui donner le loisir de reprendre leine, & ne la pas mener contre l'en-emi encore toute fatiguée de la marche, fit faire divers mouvemens à sa cava-rie, qui gagnérent du tems. Alors, ut étant prêt, & l'infanterie assez re-osée, Alexandre fit donner le signal. Il e jugea pas à propos de commencer ttaque par le corps de bataille des en-emis, où étoient rangés l'infanterie & s éléphans, par la même raison que orus avoit eue de les ranger de la sorte. lais, comme il étoit plus fort en cava-rie, il prit la meilleure partie de la sien-e, & marchant contre l'aile gauche,

il envoia Coénus avec son régiment de cavalerie & celui de Démétrius pour l'attaquer en même tems, & le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derriére, pendant que lui il la chargeroit de front & en flanc. Séleucus, Antigéne, & Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, avant qu'Alexandre, par sa cavalerie, eût mis le désordre dans celle des ennemis, & dans leur infanterie.

Quand il fut à portée du trait, il envoia mille archers à cheval, pour faire leur décharge sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en désordre, pendant que lui il l'attaqueroit par le flanc avant qu'elle eût le tems de se rallier. Les Indiens, aiant réuni & resserré leurs escadrons, s'avancérent contre Alexandre. Dans ce moment même Coénus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu, de sorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés, pour se défendre contre les mille archers, contre Alexandre, & contre Coénus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avoit jetté ce mouvement subit, chargea vivement ceux qui lui étoient opposés, qui ne pouvant soutenir une attaque si brusque & si violente, furent bientôt rompus, & se re-

tirérent à l'abri des éléphans comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisoient ces éléphans, les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais dans ce moment-là même, la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, & à coups de piques attaqua leurs conducteurs & les éléphans mêmes. Ce combat n'étoit en rien semblable aux précédens. Car les éléphans venant fondre sur les bataillons, rompoient les plus épais, sans que rien pût arréter leur fureur, & la cavalerie Indienne, voiant l'infanterie Macédonienne arrétée par les éléphans, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui étoit plus forte & plus expérimentée, la rompit une seconde fois, & l'obligea encore de se retirer vers les éléphans. Alors la cavalerie Macédonienne se trouvant toute rassemblée en un corps, portoit l'épouvante & le désordre par-tout où elle donnoit. Les éléphans percés de coups, & aiant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardoient plus l'ordre accoutumé, & comme forcenés de douleur, ne distinguoient plus amis & ennemis, & s'emportoient de côté & d'autre, renversant tout ce qui se rencontroit devant eux. Les Macédoniens, qui avoient laissé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faisoient place lorsqu'ils les voioient ve-

fut taillée en piéces; & une
leur infanterie, qui ne fut p
maltraitée, se voiant pressée d
tés, prit enfin la fuite. Cratére
demeuré dans le camp avec l
l'armée, voiant Alexandre a
avec Porus, passa le fleuve, &
avec ses troupes toutes fraîch
fuiards, ne fit pas un moindr
des ennemis, dans la retraite,
étoit fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vi
hommes de pié, & trois mille
sans compter les chariots qui fi
brisés, & les éléphans qui fu
ou tués ou pris. Les deux fils d
périrent, avec Spitace Gouvern
province, tous les Colonels d
rie & d'infanterie, & les condu

liers de ses compagnies roiales, & deux cens des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat & de capitaine, & montré un courage intrépide, voiant toute sa cavalerie défaite avec la plupart de son infanterie, ne fit pas comme le grand Roi Darius, qui, dans un pareil désastre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura sur le champ de bataille tant qu'il y resta sur pié un bataillon, ou un escadron. Enfin blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille & à sa valeur. Alexandre, l'aiant reconnu à ces glorieuses marques, & desirant de le sauver, envoia après lui Taxile, parce qu'il étoit du même pays. Celui-ci s'approchant le plus près qu'il put sans courre risque d'être blessé, lui cria de s'arréter pour ouir ce qu'il venoit lui dire de la part d'Alexandre. Porus s'étant retourné, & aiant reconnu Taxile son ancien ennemi; *Quoi*, s'écria-t-il, *n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie & à son roiaume?* Et il alloit le percer de son dard, s'il ne se fût promtement retiré. Alexandre, sans perdre pour cela l'envie de sauver un si brave Prince, lui envoia d'autres Officiers, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement



coudées de haut. Il ne paroiſ
abbattu de ſa diſgrace, mais s'ap
avec une contenance aſſurée, co
brave & vaillant guerrier que
rage à défendre ſes États doit
mer du vaillant Prince qui l'a
Alexandre prit le premier la pa
avec un air noble & gracieux lu
da comment il vouloit qu'on
En Roi, lui répondit Porus. *M*
ta Alexandre, *ne demandez-vou*
vantage? Non, répliqua Porus
compris dans ce ſeul mot. Al
touché de cette grandeur d'ame
ſemble que le malheur de ce P
levoit encore l'éclat, ne ſe con
de lui laiſſer ſon roiaume: il
d'autres provinces, & le comb
tes les marques poſſibles d'honn
time, & d'amitié. Porus lui de

où la bataille s'étoit donnée, & une autre où il avoit passé le fleuve. Il appella l'une Nicée, à cause de sa victoire; & l'autre Bucéphalie, en l'honneur de son cheval qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étoient morts dans la bataille, il célébra des Jeux, & fit des sacrifices d'action de graces à l'endroit où il avoit passé l'Hydaspe.

Ce Prince ne savoit pas à qui il étoit redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles & force les villes les plus imprenables, du bonheur constant & inoui qui le tire des dangers où sa témérité l'engage, & où il auroit dû cent fois périr. Pour déveloper cette espéce de mystére d'événemens singuliers & dont plusieurs sont contre toutes les régles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux Historiens profanes, & à Alexandre lui-même. Il étoit, comme Cyrus, le ministre & l'instrument de l'Arbitre absolu des Empires, qui les forme & les détruit selon son bon plaisir. Il avoit reçu la même mission pour renverser l'Empire des Perses & de l'Orient, que Cyrus pour abbattre celui de Babylone. Ils avoient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant

du ſuccès, le même protecteur & la même ſauvegarde contre tous les dangers, juſqu'à ce qu'ils euſſent rempli leurs fonctions, & achevé leur miniſtére. On peut appliquer à Alexandre ce que Dieu
Iſaï. 45. 1-5. dit de Cyrus dans Iſaïe. *Je l'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre: je romprai les portes d'airain, & je briſerai les gonds de fer. Je vous donnerai les tréſors cachés, & les richeſſes ſecrettes & inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.* Voila la véritable & l'unique cauſe des ſuccès incroiables de ce Conquérant, de ſon courage intrépide, de l'affection de ſes troupes, du preſſentiment de ſon bonheur, & de ſon aſſurance pour l'avenir, qui étonnoit ſes plus hardis Officiers.

§. XVI. *Alexandre s'avance dans les Indes. Digreſſion ſur les Brachmanes. Ce Prince ſonge à pénétrer juſqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée: ſur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce deſſein, & ſe contente d'aller juſqu'à l'Océan. Il domte tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage. Il court un riſque extrême au*

siége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il se prépare à retourner en Europe.

ALEXANDRE, après la célébre victoire qu'il avoit remportée sur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il assujettit à son empire beaucoup de peuples & beaucoup de villes. Il se regardoit comme un Conquérant de profession & par état, & il se portoit tous les jours à de nouveaux exploits avec tant d'ardeur & de vivacité, qu'il sembloit se croire chargé d'une commission personnelle & d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuseroient son joug; & qu'il se seroit reproché comme une faute s'il eût laissé un seul coin de la terre sans y porter le trouble & la désolation. Il passa l'Acésine, puis l'Hydroate, deux fleuves très-considérables. Il apprit que plusieurs Indiens libres avoient conspiré ensemble pour la défense de leur liberté, & entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, & ceux qui entendoient le mieux la guerre; & qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, & la rasa jusqu'aux fondemens.

AN. M. 3 AV. J. C.
Q. Curt 9. cap. 1.

Arrian. l. 7. 275. 276. Id. in Indic. p. 324. Strab. l. 15. p. 715-717. Plut. in Alex. p. 701. Q. Curt. l. cap. 9.

Un jour, comme il passoit à la tête de son armée, des Philosophes, appellés dans la langue du pays Brachmanes, s'entretenoient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à fraper la terre du pié. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, » Que personne ne possé» doit de cet élément que ce qu'il en » pouvoit occuper : qu'il n'étoit diffé» rent du reste des hommes, qu'en ce » qu'il étoit plus remuant & plus ambi» tieux, & couroit toutes les terres & » les mers pour faire du mal aux autres, » & pour s'en faire à lui-même. Mais » qu'enfin il mourroit sans occuper plus » d'espace qu'il ne lui en faloit pour sa » sépulture. « Il ne leur sut point mauvais gré de cette réponse : mais il étoit emporté par le torrent de la gloire, & faisoit le contraire de ce qu'il approuvoit.

Ces Brachmanes, dit Arrien, sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au Prince. Ils l'aident de leurs conseils, & lui rendent les mêmes services que les Mages au Roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics ; & si l'on veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent, sans

roi les Indiens ſont perſuadés que le crifice ne ſeroit pas agréable aux dieux. s s'appliquent particuliérement à l'inſ-ection des aſtres, exercent ſeuls l'art de eviner, & prédiſent principalement le nangement des tems & des ſaiſons. Ce-ii qui a manqué trois fois dans ſes pré-ictions, eſt interdit pour toujours, & ondanné au ſilence.

Leurs ſentimens, ſelon Strabon, ne ont pas fort différens de ceux des Grecs. ls croient que le monde a commencé; u'il finira; que ſa figure eſt ronde; que e Dieu qui l'a créé, & qui le gouverne, e remplit de ſa majeſté; que l'eau a été e commencement de toutes choſes. Pour 'immortalité des ames, & les peines des coupables dans les enfers, ils ſuivent la nême doctrine que Platon, y mélant, uſſi-bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Pluſieurs d'entr'eux vivent tout nuds, ce qui leur a fait don-ner par les Grecs le nom de Gymnoſo-phiſtes. On raconte de la dureté de leur vie & de leur patience des choſes in-croiables. Ils n'ont point d'autre nourri-ture ni d'autre boiſſon, que des légumes & de l'eau. Comme ils admettent la mé-tempſycoſe, & qu'ils croient que les ames paſſent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abſtiennent de man-ger de la chair des animaux. On croit

que c'est des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils passent des journées entiéres toujours debout, le visage tourné vers le soleil, & cela dans la saison de l'année la plus brulante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur derniére heure, & de se faire bruler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse, & croient souiller leur bucher, & le feu qui les doit réduire en cendre, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus sensés & plus humains que les premiers, vivent dans les villes & dans le commerce du monde, & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire, regardent comme une foiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, & comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non-seulement des Sages de l'Inde, mais aussi [a] des femmes du même pays, qui disputoient à

[a] Mulieres in India, cùm est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit: plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus suis, una cum viro in rogum imponitur: illa victa, mœsta discedit. *Tusc. Quæst. lib.* 5. n. 78.

l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun. Ce privilége étoit réservé à celle que le mari avoit le plus aimée pendant sa vie, & il lui étoit adjugé par la sentence d'Arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen, & sur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit sur le bucher avec une constance & une joie inconcevable, pendant qu'on voioit celles qui lui survivoient, se retirer pénétrées de douleur, & baignées de larmes.

Porphyre fait une description de ces Philosophes assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en raporter. Selon lui, les Brachmanes vivent d'herbes, de légumes, & de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, & n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient & jeûnent continuellement. La plupart d'entr'eux vivent seuls dans la solitude, n'étant point mariés, & ne possédant aucuns biens. Il n'y a rien qu'ils souhaitent tant que la mort, & ils considérent cette vie comme une chose onéreuse, attendant avec impatience que leur ame se sépare de leur corps.

Lib. a stin. an.

Ces Philoſophes ſubſiſtent encore dans les Indes ſous le nom de *Bramines* ou *Brames*, & conſervent en beaucoup de choſes la tradition & les dogmes des anciens Brachmanes.

Alexandre paſſant près d'une ville, où demeuroient pluſieurs de ces Brachmanes, auroit fort deſiré de s'entretenir avec eux, &, s'il ſe pouvoit, d'en attacher quelqu'un à ſa ſuite. Sachant que ces Philoſophes ne ſortoient point pour faire des viſites, mais qu'il faloit ſe tranſporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de ſa dignité d'aller les trouver, ni de la juſtice auſſi de les forcer à faire quelque choſe contre leurs loix & leurs coutumes. Onéſicrite, qui étoit lui-même grand Philoſophe, & qui avoit été diſciple de Diogéne le Cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin juſqu'au ſoir ſe tenoient nuds dans la même ſituation & dans la même poſture où ils s'étoient mis d'abord, & qui, vers le ſoir, rentroient dans la ville. Aiant abordé Calanus, il lui expoſa le ſujet de ſa députation. Celui-ci, à la vûe de ſes habits & de ſes ſouliers, ne put s'empécher de rire: puis il lui raconta, » qu'anciennement la terre étoit cou» verte d'orge & de froment, comme » elle l'étoit maintenant de pouſſiére;

» qu'outre l'eau, on voioit couler dans » les fleuves le lait, le miel, l'huile, & » le vin. Que les crimes des hommes » avoient changé cet heureux état, & » que, pour punir leur ingratitude, Ju- » piter les avoit condannés à un long & » pénible travail. Que touché de leur re- » pentir, il les avoit rétablis dans la pre- » miére abondance : mais que les choses » prenoient le train de retourner dans » l'ancien désordre. « Ce récit montre clairement que ces Philosophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel son crime l'avoit assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandanis : c'étoit le plus ancien & comme le Supérieur de la troupe. Ce Brachmane dit » qu'il trouvoit » Alexandre admirable, de s'occuper » ainsi du desir de la sagesse au milieu des » soins du Gouvernement : qu'il [a] étoit » le premier qui eût réuni en lui les deux » qualités de Conquérant & de Philoso- » phe : qu'il seroit à souhaiter que cette » derniére se trouvât dans ceux qui pour- » roient inspirer la sagesse par leurs lu- » miéres, & la commander par leur au- » torité. « Il ajouta, qu'il ne comprenoit point quelle raison avoit pu porter Alexandre à faire un si long & si pénible

[a] Μόνον γὰρ ἴδοι αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.



de philoſophe, répondit, » (
» que faire d'Alexandre, &
» fils de Jupiter auſſi-bien qu
» étoit ſans beſoin, ſans de
» crainte : Que tant qu'il viv
» lui fourniroit ce qui étoi
» pour ſa nourriture, & qu
» délivreroit d'un compagn
» & incommode, (il en
» corps) & le mettroit en p
» té. « Calanus ſe montra pl
& malgré l'oppoſition & mê
ſe de ſon Supérieur, qui lu
ſa lâcheté, de pouvoir ſe réſ
vir un autre maître que Die
Onéſicrite, & ſe rendit à la
xandre, qui le reçut avec de
monſtrations de joie.

On voit par un trait qu

: Alexandre sur les maximes d'une
politique & d'un bon gouverne-
it, il exposa aux yeux de ce Prince
image sensible & un emblême natu-
de son Empire. Il jetta à terre un
id cuir de beuf fort sec & fort retiré,
iit le pié sur un des bouts. Ce cuir
sé par un bout, baissa, & tous les au-
bouts s'élevérent. Et faisant ainsi le
du cuir, & pressant sur toutes les
émités, il lui fit voir que pendant
l baissoit d'un côté, il s'élevoit de
les autres, jusqu'à ce que s'étant
au milieu, il tint le cuir en état &
ement abaissé par-tout. Par cette ima-
il vouloit lui démontrer qu'il devoit
er au centre de ses États, & n'en-
rendre pas de si grands voiages. Nous
ons bientôt quelle fut la fin de ce
osophe.

lexandre, résolu de faire toujours
uerre tant qu'il trouveroit de nou-
ix peuples, & de les regarder com-
nnemis tant qu'ils ne lui seroient pas
nis, songeoit à passer l'Hyphase. Il
it qu'au delà de ce fleuve il y avoit
: onze journées de deserts, & qu'a-
on trouvoit le Gange, le plus grand
ous les fleuves des Indes. Que plus
t habitoient les Gangariens & les
ens, dont le Roi se préparoit à dé-
re l'entrée de ses États avec vingt

Q. Curt. lib. 9. cap. 1-9. Arrian. l. 5. p. 221-234. & lib. 6. p. 235-259. Plut. in Alex. p. 699-701. Diod. l. 17. p. 559-570. Justin l. 12. cap. 9. & 10.

mille chevaux, & deux cens mille hommes de pié, fortifiés encore de deux mille chariots, &, ce qui donnoit plus de terreur, de trois mille éléphans. Ce bruit s'étant répandu dans l'armée, y jetta la consternation, & y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays, & vieilli sous les armes, tournoient sans cesse leurs yeux & leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre, & danger sur danger. Ils venoient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, aiant essuié des pluies mélées d'orage & de tonnerre, qui avoient duré plus de deux mois. Les uns déploroient leur misére en des termes qui excitoient la compassion : d'autres, plus insolens, crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre, aiant appris ce tumulte, & sû qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites fit venir les Officiers dans sa tente, & leur ordonna d'assembler les troupes, ausquelles il parla de la sorte.
» Je n'ignore pas, soldats, que les In-
» diens ont publié beaucoup de choses à
» dessein de nous effraier : mais ces dis-
» cours & ces artifices ne sont pas nou-
» veaux pour vous. C'est ainsi que les
» Perses nous parloient des défilés de la

» Cilicie, des vastes campagnes de la
» Mésopotamie, des fleuves du Tigre
» & de l'Euphrate, comme d'autant de
» difficultés insurmontables. Votre cou-
» rage les a pourtant surmontées. Vous
» repentez-vous de m'avoir suivi jusqu'i-
» ci? Si vos glorieux travaux vous ont
» acquis un nombre infini de provinces,
» si vous avez étendu vos conquêtes au-
» delà de l'Iaxarte & du Caucase, si vous
» voiez couler les fleuves des Indes au
» milieu de votre empire: pourquoi re-
» doutez-vous de passer l'Hyphase, &
» de planter vos trophées sur ses bords,
» comme sur ceux de l'Hydaspe? Quoi!
» seroit-ce donc ce nombre d'éléphans
» qu'on exagére visiblement, qui vous
» effraieroit de la sorte? Mais n'avez-
» vous pas éprouvé qu'ils sont plus per-
» nicieux à leurs propres maîtres qu'aux
» ennemis? On cherche à vous intimi-
» der par une idée terrible d'armées in-
» nombrables. Le sont-elles plus que cel-
» les de Darius? Vous vous avisez bien
» tard de compter les légions de vos en-
» nemis, après que vos victoires ont fait
» de l'Asie un grand desert. C'étoit quand
» nous passions l'Hellespont, qu'il faloit
» considérer le petit nombre de nos trou-
» pes. Maintenant les Scythes font partie
» de notre armée: les Bactriens, les Sog-
» diens, & les Dahes sont avec nous, &

» combattent pour notre gloire. Ce n'est
» pas pourtant que je compte ſur ces
» Barbares. Je ne me repoſe que ſur vous,
» je n'enviſage que vos bras victorieux,
» & votre courage ſeul eſt pour moi un
» garant sûr du ſuccès de mes entrepri-
» ſes. Tandis que je vous aurai à mes cô-
» tés dans les combats, je n'aurai pas
» beſoin de compter ni mes troupes, ni
» celles des ennemis, pourvû ſeulement
» que je vous voie cette confiance &
» cette allégreſſe que vous m'avez tou-
» jours montrées juſqu'ici. Il ne s'agit pas
» ſeulement de notre gloire, mais de
» notre ſalut. Nous ne pouvons main-
» tenant prendre le parti de la retraite,
» ſans paroitre fuir devant nos ennemis;
» & dès là nous nous rendons mépriſa-
» bles, & eux terribles : car vous ſavez
» que dans la guerre la réputation fait
» tout. Je pourrois uſer d'autorité, mais
» je n'emploie que des priéres. N'aban-
» donnez point, je vous en conjure, je
» ne dis pas votre Maître & votre Roi,
» mais votre nourriſſon & votre compa-
» gnon d'armes. Ne briſez point dans
» mes mains cette palme ſi glorieuſe, qui
» va m'égaler à Hercule & à Bacchus, à
» moins que l'envie ne m'arrache cette
» gloire. « Comme les ſoldats ne di-
ſoient mot, tenant la tête baiſſée contre
terre : » Je parle à des ſourds, continua-

» t-il. Personne ne m'écoute, & ne dai» gne me répondre. Ah ! je suis abandon» né, je suis vendu, on me livre aux en» nemis. Mais dûssai-je être seul, je pas» serai outre. Les Scythes & les Bactriens, » plus fidéles que vous, me suivront » par-tout où je les menerai. Allez donc » en votre pays, & vantez-vous, lâches » déserteurs de votre Roi, de l'avoir » abandonné. Pour moi, je trouverai » ici, ou la victoire dont vous déses pé» rez, ou une glorieuse mort, qui dé» sormais doit faire l'unique objet de » mes vœux.

Quelque vif & quelque touchant que ût le discours d'Alexandre, il ne put ja-ıais tirer une parole de la bouche des oldats. Gardant un morne & opiniâtre lence, ils attendoient que leurs Com-ıandans & les principaux Officiers lui emontrassent, qu'ils ne manquoient pas 'affection, mais qu'étant tout percés de oups, & épuisés de travaux, ils ne pou-oient plus servir. Aucun d'eux n'osoit rendre sur lui de parler en leur faveur. 'exemple de Clitus, & celui de Callithéne étoient encore tout récens. Ces Officiers avoient cent fois exposé leur vie pour le Prince dans les combats, mais ils n'avoient pas le courage de hazarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, & soldats, & Officiers, ils demeuroient

tous interdits, sans oser lever les yeux; lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure, qui croissant peu-à-peu, éclata en des gémissemens & des pleurs si extraordinaires, que le Roi lui-même, aiant changé sa colére en compassion, ne put s'empécher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondoit en larmes, & gardoit un profond silence, Coénus s'enhardit, & s'approcha du trône, témoignant qu'il vouloit parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque, car c'étoit la coutume de l'ôter pour parler au Roi, ils le priérent de plaider la cause de l'armée; & voici comme il s'expliqua. » Non, Seigneur, nous » ne sommes point changés à votre » égard : aux dieux ne plaise qu'un pa» reil malheur nous arrive. Nous avons, » & aurons toujours, le même zéle, le » même attachement, la même fidélité. » Nous sommes prêts de vous suivre au » péril de nos vies, & de marcher par» tout où il vous plaira de nous con» duire. Mais, s'il est permis à vos sol» dats de vous exposer leurs sentimens » avec sincérité & sans déguisement, ils » vous supplient de vouloir bien écouter » leurs plaintes respectueuses, qu'une » derniére extrémité leur arrache de la » bouche. La grandeur de vos exploits, » Seigneur, a vaincu non-seulement

›s ennemis, mais vos ſoldats mêmes.
ous avons fait tout ce que des hom-
es pouvoient faire. Nous avons tra-
:rſé les terres & les mers. Nous voici
entôt arrivés au bout du monde, &
›us ſongez à en conquérir un autre,
ı allant chercher de nouvelles Indes,
connues même aux Indiens. Cette
:nſée peut être digne de votre coura-
:, mais elle paſſe le nôtre, & nos
rces encore plus. Voiez ces viſages
ıves, & ces corps tout couverts de
aies & de cicatrices. Vous ſavez com-
en nous étions à votre départ: vous
›iez ce qui vous reſte. Ce peu qui a
hapé à tant de périls & de fatigues,
a plus ni le courage ni la force de
›us ſuivre. Ils deſirent tous de revoir
urs parens & leur patrie pour y jouir
ı paix du fruit de leurs travaux & de
›s victoires. Pardonnez-leur ce deſir
ıi eſt naturel à tous les hommes. Il
›us ſera glorieux, Seigneur, d'avoir
is à votre fortune des bornes, que
›tre modération ſeule pouvoit lui
npoſer; & de vous être laiſſé vaincre
ous-même, après avoir vaincu tous
›s ennemis.

l n'eut pas ſitôt achevé de parler,
›n entendit de tous côtés des cris, &
voies confuſes & mêlées de pleurs,
appelloient le Roi *leur Seigneur &*

leur pere. Ensuite tous les autres Officiers principalement ceux à qui l'âge donnoi plus d'autorité, & une plus honnête ex cuse, lui tirent la même supplication. L Roi ne se rendit pas encore. Il en cout beaucoup à un Prince, quand il faut pa roitre céder. Il s'enferma dans sa tent pendant deux jours, sans parler à per sonne, non pas même à ses amis les plu familiers, pour voir s'il ne se feroit poin quelque changement dans l'armée, com me il arrive souvent en ces rencontres Mais voiant les soldats obstinés dans leu résolution, il fit publier qu'on se pré parât au retour. Les troupes reçuren cette nouvelle avec une joie incroiable Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ses sujets, sacrifier quelque chose de sa gloire & de sa grandeur. Tout le camp retentissoit de louanges & de bénédictions qu'on lui donnoit, de s'être laissé vaincre à ses soldats, lui qui étoit invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations & de ces applaudisse mens, qui partent du cœur, & qui en sont une vive & sincére effusion; & il est fâcheux que les Princes n'y soient pas assez sensibles.

AN. M. 3678. AV. J.C. 326. Alexandre n'avoit emploié que trois ou quatre mois tout au plus pour la con quête

quête du pays entre l'Indus & l'Hyphase, appellée encore actuellement *Le Pengab*, c'est-à-dire *Les cinq eaux*, à cause des cinq riviéres qui l'arrosent. Avant que de partir, il fit dresser douze Autels, pour servir de trophées & d'actions de graces de ses victoires.

Ces témoignages de reconnoissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étoient hauts de 75 piés. Il fit tracer un camp qui avoit plus du triple de circuit qu'auparavant, & l'environna de fossés qui avoient 50 piés de profondeur, sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept piés & demi de long, & aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste étoit à proportion. La vûe d'Alexandre dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance, étoit de laisser à la postérité des monumens de sa grandeur héroïque & plus qu'humaine, & de faire croire que lui & les siens étoient au dessus des autres mortels.

Diod. l. 1 *pag.* 563.

Alexandre repassa l'Hydraote, & laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce Prince avec Taxile, & affermit la paix

AN. M. 367 AV. J.C. 31

entre eux par une alliance qui leur étoit à tous deux également avantageuse. Delà il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies aiant fait déborder ce fleuve, & les campagnes qui en étoient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Coénus mourut de maladie. Il fut regretté généralement & du Prince, & de l'armée. Il n'y avoit point de meilleur Officier que lui. Il s'étoit distingué d'une maniére particuliére dans tous les combats. C'étoit un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vûe d'intérêt ou d'ambition, & qui aiment assez leur Roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparoit tout pour son départ.

Arr. in Ind. pag. 319. Strab. l. 15. pag. 692.

Sa flote étoit composée de huit cens vaisseaux, tant galéres que barques, pour porter les troupes & les vivres. Quand tout fut prêt, l'armée s'embarqua vers le coucher des Pléiades, selon Aristobule, c'est à dire vers la fin d'Octobre. La flote arriva le cinquiéme jour aux confluens de l'Hydaspe & de l'Acésine. Elle y souffrit beaucoup, parce que ces riviéres se joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxy-

draques & des Malliens, qui étoient les plus vaillans des peuples de ce pays. Ils étoient perpétuellement en guerre les uns contre les autres : mais l'intérêt commun les aiant alors réunis, ils avoient assemblé dix mille chevaux, & quatre-vingts mille hommes de pié, tous jeunes & vigoureux, avec neuf cens chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux quelques places, & en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étoient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de tems ; & comme on tardoit trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, & arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste & de Limnée. Les soldats, craignant pour sa personne, montent précipitamment pour l'aller soutenir : mais les échelles se brisent, & le Roi demeure sans secours. Se voiant en butte à tous les coups qu'on tiroit tant des tours que du rempart, par un effort de témérité plutôt que de bravoure il saute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raisonnablement attendre autre chose, que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moien de se défendre, & de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses piés ; & se trouvant de-

bout l'épée à la main, il écarta ceux qui étoient les plus proches, & tua même de sa main le Chef des ennemis, qui s'avançoit pour le percer. Par un second bonheur il se trouva tout près de là un gros arbre, sur le tronc duquel il s'appuia, recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tiroit de loin; car personne n'osoit approcher, tant la hardiesse de l'entreprise, & le feu qui sortoit de ses yeux, avoient jetté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une fléche de trois piés, (leurs fléches sont de cette longueur) qui perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tombérent des mains; il demeura comme mort. Voila donc ce grand Conquérant, ce Vainqueur des nations, prêt à périr, non à la tête de ses armées, ou au siége de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure, où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avoit blessé accourut plein de joie pour le dépouiller: mais il ne sentit pas sitôt mettre la main sur lui, que ranimé par le desir de la vengeance, il rappella ses esprits, & tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux Offi-

Plut. de fortun. Alex. p. 344.

ciers, Peucefte, Léonat, Timée, qui avoient gagné le haut du mur avec quelques ſoldats, arrivent dans le moment, & tentant l'impoſſible pour ſauver leur Maître, lui font un rempart de leurs corps, & ſoutiennent tout l'effort des ennemis. C'eſt alors qu'il y eut un grand combat autour de ſa perſonne. Cependant les ſoldats qui étoient montés avec ces Officiers, aiant rompu les verroux d'une petite porte qui étoit entre deux tours, firent entrer les Macédoniens; & bientôt après la ville fut priſe, & tout fut paſſé au fil de l'épée, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe.

Le premier ſoin fut de tranſporter Alexandre dans ſa tente. Quand il y fut arrivé, les * Chirurgiens coupérent ſi adroitement le bois de la fléche qu'il avoit dans le corps, qu'ils n'ébranlérent point le fer; & après l'avoir deshabillé, ils s'aperçurent que la fléche étoit ** barbelée, & qu'on ne la pouvoit tirer ſans danger ſi l'on n'élargiſſoit la plaie. Le Roi ſoutint l'opération avec une fermeté inconcevable, ſans qu'il fût beſoin de le tenir. L'inciſion étant faite, & le fer hors de la plaie, il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, que le Roi

* *Ils n'étoient pas alors diſtingués des Médecins.*

** *On appelle ainſi les fléches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui ſont recourbées & retrouſſées.* Animadvertunt hamos ineſſe telo.

tomba en ſyncope. On le crut mort: mais le ſang s'étant arrété, il revint peu-à-peu, & reconnut ceux qui étoient auprès de lui. Tout le jour & toute la nuit d'après, l'armée fut ſous les armes autour de ſa tente, & ils ne voulurent point partir de-là, qu'ils ne fuſſent aſſurés qu'il ſe portoit mieux, & qu'il commençoit un peu à repoſer.

Au bout de ſept jours qu'il mit à ſe faire traiter, ſa bleſſure n'étant pas encore fermée, comme il ſut que le bruit de ſa mort s'augmentoit parmi les Barbares, il fit joindre deux vaiſſeaux enſemble, & dreſſer ſa tente au milieu à la vûe de tout le monde, afin de ſe montrer à ceux qui le croioient mort, & de diſſiper ainſi tous leurs projets & toutes leurs eſpérances. Il deſcendit enſuite par eau, s'avançant à quelque diſtance du reſte de ſa flote, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos, qui lui étoit ſi néceſſaire pour rétablir ſes forces. Quand ſa ſanté fut un peu affermie, & qu'il ſe trouva en état de ſortir, ſes ſoldats des gardes lui apportérent ſa litiére: mais il ſe fit amener ſon cheval, & monta deſſus. Alors tout le rivage & les forêts voiſines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croioit en quelque ſorte le voir ſortir du tombeau. Lorſqu'il fut près de ſa tente, il mit pied à terre, &

marcha pendant quelque espace environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques-uns se contentoient de toucher à ses habits, ou de le voir; tous fondoient en larmes, & le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé & pour sa vie.

Dans ce moment arrivérent les Députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent cinquante, outre les Gouverneurs des villes & de la province, qui lui apportoient des présens, & lui venoient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avoit retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts de recevoir un Satrape de sa main, de lui paier tribut, & de lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux dont il se pût aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays sous son obéissance. Ils lui donnérent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux: ce qui le toucha tellement, qu'il leur remit leurs otages. Il leur laissa Philippe pour Gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, & qui sentoit tous les jours ses forces augmenter, goûtoit avec d'autant plus de plaisir les fruits de



» à vivre & à reſpirer, en v
» dans l'état où la bonté des
» a rétabli. Mais quelle a été
» me & notre douleur ? Quels
» ne nous ſommes-nous pas fa
» mêmes, d'avoir abandonné
» péril notre roi & notre pere
» pas en notre pouvoir de le ſ
» nous ne nous en ſommes pa
» cela moins coupables, & r
» regardé comme un crime
» pas fait pour vous l'impo
» Seigneur, épargnez-nous
» une pareille affliction. Une
» bicoque mérite-t-elle d'être
» prix d'une tête comme la vô
» ſez-nous ces menus exploits
» tits combats, & réſervez
» ſonne pour des occaſions dig
» Nous frémiſſons encore

» ce de la terre. Permettez-nous, Sei-
» gneur, de vous le dire : Vous n'êtes
» point à vous : vous nous appartenez :
» nous avons droit ſur votre vie, dont
» la nôtre dépend ; & nous oſons vous
» conjurer, en qualité de vos ſujets & de
» vos enfans, de ménager une vie ſi pré-
» cieuſe avec plus de ſoin, ſinon pour
» vous, du moins pour les vôtres, &
» pour le bonheur de l'univers.

Le Roi fut ſenſiblement touché de ces témoignages de leur affection, & les aiant tous embraſſés l'un après l'autre avec une tendreſſe extraordinaire, il leur répondit en ces termes : » Je ne puis
» aſſez vous remercier tous tant que vous
» êtes ici, qui êtes la fleur & l'élite de
» mes citoiens & de mes amis, non-ſeu-
» lement de ce qu'aujourd'hui vous pré-
» férez mon ſalut au vôtre, mais encore
» de ce que, dès l'entrée de cette guerre,
» il n'y a ſorte de preuve que je n'aie re-
» çue de votre zêle & de votre affection ;
» & ſi quelque choſe eſt capable de me
» faire déſirer une plus longue vie, c'eſt
» le plaiſir de jouir plus lontems d'amis
» auſſi précieux que vous. Mais ſouffrez
» que je vous diſe que vous & moi avons
» des penſées bien différentes. Vous ſou-
» haitez de me poſſéder lontems, & tou-
» jours même s'il ſe pouvoit ; & moi, ce
» n'eſt pas ſur l'âge, mais ſur la gloire,



» cu. Mais vous semble-t-il
» avoir fait un seul empire d
» & de l'Asie, vainqueur des
» leures parties de l'univers
» xiéme année de mon régne
» tiéme de mon âge, je doiv
» au milieu d'une si belle ca
» cesser de travailler pour la
» quelle je me suis entiéremen
» Sachez que cette gloire ann
» & qu'elle donne une vraie
» grandeur à ce qui paroit le
» En quelque part que je con
» croirai être sur le théatre d
» & à la vûe de toute la terr
» de grandes choses jusqu'ici, j
» mais le pays où nous somm
» proche qu'une femme en a f
» de plus grandes. Je parle de S
» Que de peuples soumis à so

» passerai bientôt, si vous secondez mon
» ardeur. Défendez-moi seulement des
» sourdes menées & des trahisons do-
» mestiques, qui font périr la plupart
» des Princes. Je prends le reste sur moi,
» & vous réponds de tous les événemens
» de la guerre.

Un tel discours fait connoitre à fond le caractére d'Alexandre. Il n'avoit aucune idée de la véritable gloire. Il n'en connoissoit ni le principe, ni la régle, ni la fin. Il la mettoit, où certainement elle n'étoit pas. L'erreur populaire faisoit la sienne, & l'entretenoit. Il pensoit que sa destination étoit de ne vivre que pour la gloire, & qu'il ne pouvoit en acquérir que par des conquêtes sans mesure, sans justice, sans ordre. Dans ses impétueuses saillies pour une gloire mal entendue, il ne suivoit ni la raison, ni la vertu, ni l'humanité; & comme si ses caprices ambitieux eussent dû être la régle de tous les autres hommes, il trouvoit étrange que ses Officiers, & même que ses soldats, n'entrassent pas dans ses vûes, & ne se prétassent que de mauvaise grace à ses folles entreprises.

Alexandre, après avoir tenu ce discours, congédia l'assemblée, & campa plusieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua ensuite sur la riviére, & son armée le suivoit par terre en cotoiant les

bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puissante entre les Indiens. Ils avoient levé soixante mille hommes de pié, & six mille chevaux, & y avoient joint cinq cens chariots. Mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, & ils envoiérent des Ambassadeurs pour se rendre. Après avoir bâti une ville qu'il fit nommer encore Alexandrie, il entra dans les terres de Musican Prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce Roi, que Ptolémée fut dangereusement blessé, parce que les Indiens avoient empoisonné tous leurs traits, & toutes leurs épées, de sorte que toutes leurs blessures étoient mortelles. Alexandre, qui l'aimoit & l'estimoit infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, & fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il étoit son parent, & selon quelques-uns fils naturel de Philippe. C'étoit un des plus vaillans hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, & plus propre encore pour la paix; au reste ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, & qui s'étoit tenu entiérement éloigné du faste que l'opulence & la prospérité avoient fait prendre aux autres Seigneurs Macédoniens. Enfin on ne pouvoit dire s'il étoit plus considéré du Roi, ou de

ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentoit une herbe comme un reméde contre le mal de son ami, & qu'en effet l'aiant fait chercher, & l'aiant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours; ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le Roi continuant toujours sa navigation, arriva à Patale, vers le lever de la Canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de Juillet. Ainsi le tems qui se passa depuis le départ de la flote jusqu'à son arrivée à Patale, fut de neuf mois au moins. L'Inde se sépare ici en deux larges bras, & forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande; & c'est ce qui a fait ainsi appeller la ville que je viens de nommer. Car, selon Arrien, *Patale* signifie dans la langue Indienne la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port & un arsenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua sur le bras droit du fleuve, pour aller jusqu'à l'Océan, exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu. Leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, étoit le continuel bonheur du Roi. Il avoit déja fait vingt lieues, quand les Pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer, &

Strab. l. pag. 692.

Arrian. Indic. p. 3

400 sta

qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toute leur force, & représente aux soldats, » qu'ils étoient à la fin de » leurs travaux si ardemment desirée; » qu'on ne pouvoit plus rien opposer à » leur valeur, ni ajouter à leur gloire; » que sans plus combattre, ni répandre » de sang, ils étoient maîtres de l'uni- » vers : que leurs exploits alloient aussi » loin que la nature; & que bientôt ils » verroient des choses qui n'étoient con- » nues qu'aux dieux immortels.

Quand ils furent près de la mer, un événement inopiné & nouveau pour eux les jetta dans un grand trouble, & exposa la flote à de grands dangers : c'étoit le flux & le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, & qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, & inonder les campagnes; & ils croioient que c'étoit un signe de la colére des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni effraiés quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flote

eut beaucoup à souffrir, & les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées & d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir emploié neuf mois entiers à descendre par les riviéres, arriva à l'Océan, & contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, il crut que ce spectacle, digne d'un grand Conquérant comme lui, le dédommageoit avantageusement de toutes les fatigues qu'il avoit essuiées, & de tant de milliers d'hommes qu'il avoit perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux, & en particulier à Neptune; jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés, & grand nombre de coupes d'or; & pria les dieux qu'après lui, jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voiant qu'il avoit porté ses conquêtes jusques aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit proposé, & bien content de lui-même, il alla retrouver le reste de sa flote & de son armée qui étoient restées à Patale, ou dans les environs.

§. XVII. *Alexandre, en passant dans des lieux deserts, souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade, où étoit*

le tombeau de Cyrus. Orsine, puissant Satrape, est mis à mort par l'intrigue secrette de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement sur un bucher. Alexandre épouse Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athénes : exil de Démosthéne. Révolte des soldats Macédoniens : Alexandre l'appaise. Il rappelle Antipater de Macédoine, & substitue Cratére à sa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Ephestion.

Arrian. in Indic. p. 334. ALEXANDRE, de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flote. Il nomma pour Amiral Néarque, qui de tous les Officiers fut le seul qui osa se charger de cette commission, extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissoit de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le Roi lui sut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter, & après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniére tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnoitre avec sa flote, qui étoit l'élite de ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde, jusqu'au fond du golfe Persique : & après avoir donné ces ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Ibid. p. 335. Néarque ne partit pas de l'Indus en même tems qu'Alexandre. La saison n'é-

toit pas alors propre à la Navigation : c'étoit en été, où régnent les vents de mer qui viennent du côté du Sud, & la saison des vents du Nord qui soufflent en hiver n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre ; & c'étoit encore trop tôt. Aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, & obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, aiant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelloit Ora ou Rhambacis. Il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatriéme partie de son armée, qui étoit de six-vingts mille hommes de pié, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs en emportérent une infinité : mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays stérile, qui n'étoit ni cultivé ni semé, & dont les habitans étoient des sauvages, qui menoient une vie dure & malheureuse. Quand on eut consumé



suite ordinaire de la famine,
ble à la misére des soldats, &
un grand nombre.

Après une marche de soix
Alexandre arriva sur les confi
drosie, où il se trouva dans l
de toutes choses. Car, outre
est gras par lui-même, les Re
trapes les plus voisins de cett
envoiérent toutes sortes de p
fit là quelque séjour, pour ra
armée. Les Gouverneurs de
aiant envoié par son ordre
chevaux, & de toutes sortes
charge, de tous les lieux de
sance, il remonta sa cavaleri
équipage ceux qui en avoien
leur donna à tous bientôt ap
mes aussi belles que les premi
ne lui fut pas difficile, se tr

& la traversa, non dans un équipage de guerrier & de conquérant, mais dans une espéce de mascarade & de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de théatre quarré, où il passoit les jours & les nuits en festins & en débauches. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre; & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres. On avoit placé sur le bord des chemins & aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisoient le vin avec de grands flacons, des tasses, des gobelets qu'on y avoit préparés. Toute la campagne retentissoit du son des instrumens, & des hurlemens des Bacchantes, qui, les cheveux épars, & comme forcenées, couroient de côté & d'autre, & s'abandonnoient à toutes sortes de licences. Il vouloit, par-là, imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie dans cet équipage après la conquête des Indes. Cette marche si désordonnée & si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne désenivra point: heureuse, dit Quinte-Curce,

qu'il ne vint point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état : car mille hommes bien armés & bien résolus, seroient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde, noiés dans le vin & dans la débauche.

Arrian. in Indic. p. 348-352.

Néarque, en cotoiant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au golfe de Perse, & arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin. Aiant laissé sa flote en un lieu de sûreté, il alla lui cinquiéme pour le trouver. Le Prince étoit dans une grande inquiétude de ce qu'étoit devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entiérement détruite, & que par un bonheur particulier Néarque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voioit des hommes pâles, maigres, défaits, & à peine reconnoissables. Aiant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir de retour, mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flote. *Votre flote, Seigneur,* se récria-t-il aussitôt, *graces aux dieux, n'est point perdue ;* & il lui raconta l'état où il l'avoit laissée. Alexandre ne put retenir ses

larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joie que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voiage, & des découvertes qu'il y avoit faites; & le renvoia achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, comme il le lui avoit d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les Gouverneurs & les autres Officiers avoient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence. Car, aiant compté qu'il n'en reviendroit jamais, il n'y avoit point de rapine, de tyrannie, de cruauté & d'injustice, qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avoient souffertes, & sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, & avec eux six cens soldats qui avoient servi d'instrument à leurs violences, & à leurs autres crimes. Il usa toujours dans la suite de la même sévérité envers tous ses Officiers convaincus d'avoir malversé, & par-là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croioit qu'un Prince doit cet exemple éclatant, à son équité, qui doit réprimer le désordre; à

sa gloire, pour ne pas paroitre complice des injustices qu'on commet sous son nom; à la consolation de ses peuples, à qui il préte une vengeance qu'ils ne doivent jamais exercer eux-mêmes; enfin à la sûreté de ses États, à qui une conduite si équitable épargne bien des dangers, & souvent même bien des séditions. C'est un grand malheur pour un Roiaume, que tout y retentisse de concussions, de vexations, d'oppressions, de corruptions, sans que jamais on y voie un seul exemple de punition; & que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que sur le peuple, & jamais sur ceux qui le ruinent.

Le grand plaisir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avoit faite de son heureux voiage, donna à ce Prince du goût pour la navigation, & pour les voiages de mer. Il ne se proposoit pas moins que d'aller, en partant du golfe de Perse, faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appellé alors les Colonnes d'Hercule, voiage qu'on avoit plusieurs fois entrepris, & qui avoit été une fois exécuté par ordre d'un Roi d'Egypte nommé Néchao, comme je l'ai marqué ailleurs. Puis il songeoit, après avoir abaissé l'orgueil de Carthage contre laquelle il étoit fort irri-

té, à passer en Espagne, que les Grecs appelloient Ibérie, du nom du fleuve Ibérus; ensuite il devoit franchir les Alpes, & raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Epire, & de-là dans la Macédoine. Il envoia, pour cet effet, ordre aux Vicerois de Mésopotamie & de Syrie de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, & sur-tout à Thapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaires pour cette entreprise; & il fit couper sur le mont Liban des arbres qu'on devoit transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il rouloit dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orsine étoit le Gouverneur du pays. C'étoit le plus grand Seigneur de toutes ces contrées. Il descendoit de Cyrus, & outre les richesses de ses ancêtres, il avoit lui-même amassé de grands trésors, étant depuis lontems maître d'une étendue considérable de pays. Il avoit rendu un service considérable au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orsine voiant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le désordre & dans la confusion, prit le manie-



vales d'or d'une pesanteur e

Douze millions.

robes de pourpre, quatre
d'argent monnoié. Cette gé
gnificence lui couta cher. Ca
des largesses à tous les princ
Cour au-delà de ce qu'ils po
haiter, il omit l'Eunuque 1
étoit le favori du Roi : & ce
par oubli, mais par mépris
quelqu'un l'eut averti de l'a
le Roi lui portoit, il répondit
roit les amis du Roi, mais
infame Eunuque. Cette paro
portée à Bagoas, il emplo
crédit à la ruine de ce Prin
plus noble sang de l'Orient
la vie étoit sans reproche. Il
hommes de sa suite même, le
des instructions pour se ren
ciateurs quand il en seroit re

ce Seigneur, & dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le Roi néanmoins suspendoit encore son jugement, mais il paroissoit ne faire plus tant de cas d'Orsine, qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant l'affaire se conduisoit secrettement; & l'Eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessoit de l'accuser tantôt de rapine, & tantôt de trahison.

Le grand danger des Princes est de se laisser ainsi prévenir & surprendre par leurs favoris: danger si commun, que S. Bernard, écrivant au Pape Eugéne, lui déclare que s'il est exemt de ce défaut, il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes; & ce que je dis ici des Princes regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est pour l'ordinaire écouté favorablement par les Grands, parce qu'il se couvre des apparences d'affection & de zèle, qui flatent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, & y laisse des traces sombres & tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant & hardi, parce qu'il est sûr de l'impunité, & qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des Grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrettes, par pa-

De cons lib. 2. cap

un Indien nommé Calanus, célébre entre tous les Sages de son pays, lequel faisant profession d'une sévére philosophie, s'étoit néanmoins laissé persuader dans son extrême vieillesse de se mettre à la suite de la Cour. Cet homme aiant vécu l'espace de quatre-vingts trois ans sans avoir jamais été incommodé d'aucune sorte de maladie, & se voiant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Pasargade, résolut de se faire mourir. Ne voulant pas souffrir que la parfaite santé dont il avoit joui durant tout le cours de sa vie fût altérée par de longues douleurs, & craignant aussi de tomber entre les mains des Médecins, & d'être tourmenté par la multitude de leurs remédes, il pria le Roi de commander, qu'on lui dressât un bucher, & que quand il seroit dessus, on y mît le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il seroit aisé de le détourner d'un si terrible dessein: mais voiant que quelque chose qu'il lui pût dire, il demeuroit ferme & inflexible dans sa résolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Calanus se rendit donc à cheval au pié de ce bucher, fit ses priéres aux dieux, fit répandre sur soi les mêmes effusions & observer toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'user aux funérailles des morts, coupa une touffe de ses che-

Arrian. lib. 7. pag. 276. Diod. l. 17. p. 573. 574. Plut. in Alex. p. 703.

reux comme on coupoit les crins aux victimes, embrassa ceux de ses amis qui étoient présens, les pria de se réjouir ce jour-là, de boire & de faire bonne chére avec Alexandre, & les assura qu'il reverroit dans peu ce Prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage; & quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coutume des Sages de son pays.

On fit divers jugemens de cette action, dit l'Historien. Les uns la condannérent comme l'action d'un homme furieux & insensé: les autres crurent que ce qu'il en avoit fait, n'avoit été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, & s'acquérir la réputation d'une prodigieuse constance; (& ils ne se trompoient pas:) d'autres enfin louérent cette fausse grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort. *Diodor*

Alexandre étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines; &, pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une cou-

ronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, fut Promachus qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Aiant reçu le prix, qui étoit une

Mille écus. couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche. Digne cloture du spectacle que Calanus venoit de donner !

Arrian. de Indic. p. 357. 358.

De Pasargade, Alexandre alla à Persépolis : & en voiant les restes de l'incendie, il fut au désespoir de la folie qu'il avoit faite d'y mettre le feu. De-là il s'avança vers Suse. Néarque, pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate avec sa flote. Mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre alloit à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette riviére jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre, & les troupes de la flote se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, & l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritoit pour avoir si bien conduit sa flote, & pour l'avoir ramenée jusques là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avoit laissées. Il épousa la Princesse Statira fille aînée de Darius, & donna la plus jeune à son cher Ephestion. Et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands Seigneurs de la Cour, & à ses principaux favoris, d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perse, environ quatre-vingts filles. Il prétendoit, par ces alliances, cimenter si bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendroient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étoient déja mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin, il y eut jusqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse, il voulut acquitter les dettes de ses soldats. Mais comme il vit que plusieurs ne vouloient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour savoir ceux qui faisoient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp où l'on paioit sans prendre le nom du créancier, ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable & causa un sensible plaisir; on dit



HONTEUSE PRÉVARICATIO
vraiment roiale! qui fait l
peuples, & la plus solide glo
ces: mais à laquelle un seul v
parole peut donner atteint
jours; ce qui est, en matiére
nement, la faute la plus esse

En ce tems aussi arrivére
de Suse trente mille jeunes h
sans, & presque tous de
qu'on appelloit *Epigones*,
Successeurs, comme vénant
vieux soldats de leurs faction
longues fatigues. On les avoit
les plus forts & les mieux fai
pu trouver dans toute la Pers
avoit mis entre les mains d
neurs des villes qu'Alexandre
vellement bâties, ou de celle

cices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre ; & ils étoient tous proprement vétus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passérent en revûe & firent l'exercice devant le Roi qui en fut très-satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre voiant qu'ils étoient las & ennuiés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence. Il est bien dangereux de mécontenter toute une nation, & de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avoit établi Gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flatant que ce Prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendroit jamais, il s'étoit abandonné à toutes sortes de licences, & avoit consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avoient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voiage des Indes, châtioit sévérement ses Lieutenans qui a-

Plut. in Demosth. p. 857 & 858.

voient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert; & pour cet effet il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, se retira dans l'Attique, & aborda à Athénes. D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, & déja corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer: mais il fit offrir à Phocion sept cens talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauvegarde. Il connoissoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple.

Plut. in Phoc. p. 751.

Sept cens mille écus.

C'étoit la réputation de sa probité, & sur-tout de son désintéressement, qui lui avoit acquis ce crédit. Les Députés de Philippe lui offrant de grosses sommes de la part de ce Prince, & le pressant de les accepter, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfans, que leur extrême pauvreté mettroit hors d'état de soutenir la gloire de son nom: *S'ils* [a] *me ressemblent*, répliqua-t-il, *le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, & qui*

[a] Si mei similes erunt, idem hic, inquit, agellus illos alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit: sin dissimiles sunt futuri, nolo meis impensis illorum ali augerique luxuriam. *Corn. Nep. in Phoc. cap. 1.*

m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir; sinon, je ne prétends point, par les biens que je leur laisserois, entretenir & augmenter leur luxe. Alexandre de même lui aiant envoié cent talens, Phocion demanda à ceux qui étoient chargés de cette commission, pour quelle raison & dans quelle vûe Alexandre le choisissoit lui seul parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour lui envoier une si grosse somme? *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien & vertueux. Qu'il me laisse donc*, repartit Phocion, *passer pour tel, & l'être en effet.*

Cent écus.

Plut. Phoc. p.

On juge bien qu'il ne reçut pas mieux les Députés d'Harpalus. Il leur parla très-durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très-violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthéne, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoiér, & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste, & sans aucune nécessité.

Quelques jours après Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthéne prenoit



Vingt mille écus. de vingt talens : & le soir me
voia vingt talens avec la coup
palus avoit une sagacité n
pour découvrir à la mine &
coups d'œil le foible d'un h
de l'amour de l'or. Démosthé
point, mais vaincu par ce
n'étant * plus maître de lui,
d'un coup dans le parti d'H
dès le lendemain matin, le c
velopé de laines & de bande
rendit à l'assemblée. Le peupl
na de se lever & de parler, r
fusa, faisant signe qu'il avoit
tion de voix. Quelques plai
tout haut que leur Orateur a
pris la nuit, non d'une ** e

* *L'expression grecque est belle & énergique. Plutarque compare l'or qu'a-* κιας, ὥσπερ ...ς ...

** *Le je*

mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple aiant été informé du présent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colére contre lui, & refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville, & pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès marié depuis peu, qui seule fut exemtée de cette recherche par respect pour la nouvelle épouse qui y étoit. Cette attention & cette honnêteté font honneur à Athénes, & ne sont pas toujours observées.

Démosthéne, pour prouver son innocence, proposa un Décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire. Il y fut jugé le premier, & condanné, comme coupable, à une amende de cinquante talens, pour le payement desquels il fut mis en prison. *Cinquante mille écus.* Mais il trouva le moien de s'en échaper, & se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Égine ou à Trézéne : & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échaper des paroles, qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses

hardies & généreuſes qu'il avoit faites pendant ſon adminiſtration. On a reproché à Cicéron la même foibleſſe pendant ſon exil : ce qui marque que les grands hommes ne le ſont pas toujours, ni en tout.

Pauſan. lib. 1. pag. 148. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de l'éloquence, que ce que raporte Pauſanias pour la juſtification de Démoſthéne, fût vrai, & rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être ſauvé d'Athénes, tomba entre les mains de Philoxéne de Macédoine; & que dans la queſtion qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étoient laiſſés corrompre par ſes préſens, il ne fit aucune mention de Démoſthéne; & il ne l'auroit pas ménagé devant Philoxéne, ennemi particulier de cet Orateur, s'il avoit été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athénes, Alexandre, réſolu d'aller lui-même en perſonne punir & Harpalus & les Athéniens, avoit donné ordre d'équiper une flote. Mais quand il ſut que le peuple s'étant aſſemblé, lui avoit fait commandement de ſortir de la ville, il ne ſongea plus à paſſer en Europe.

Alexandre aiant eu encore la curioſité de voir l'Océan, deſcendit de Suſe par le fleuve Eulée, & après avoir raſé la côte

du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campoit sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Epheſtion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp, que tous les Macédoniens, qui à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveroient hors d'état de supporter plus lontems la fatigue du service, pourroient s'en retourner en Gréce : déclarant que son intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoier honorablement & sûrement chez eux. Il avoit prétendu par cette déclaration, les obliger, & leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étoient mécontens d'ailleurs, sur-tout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnoit aux étrangers, ils s'imaginérent qu'il vouloit établir le siége de son Empire dans l'Asie, & se passer des Macédoniens; & qu'il ne les congédioit que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans le pays conquis. Il n'en falut pas davantage pour les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure, ni aucune discipline, & sans vouloir écouter les remontrances de leurs Officiers, ils abordent le Roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient



Le Roi, sans s'étonner o
rer, saute en bas de son t
prendre sur l'heure les princ
qu'il désigna lui-même à s
en envoie treize au supplic
re que cette action de vigu
rité, dont ils furent frapés
coup de tonnerre, les atern
bla. Tout hors d'eux-mêm
presque se regarder les uns
tenoient les yeux baissés, &
un saisissement & dans un
qui ne leur laissoit l'usage n
xion, ni de la parole. Qu
en cet état, il remonta sur
& là, après leur avoir repré
visage sévére, & d'un ton d
çant, tous les bienfaits d
son pere les avoit combl
marques de bonté & d'am

» donné votre Prince à la merci des na-
» tions qu'il avoit vaincues, qui lui ont
» témoigné plus d'affection que vous. «
Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place toute tirée des troupes Persannes, & se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auroient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le Roi avoit confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gémissemens, que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du Roi, jettent leurs armes par terre se reconnoissant par-là coupables, avouent leur faute avec larmes & soupirs, marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur, & protestent qu'ils ne sortiront point de-là que le Roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus lontems à des témoignages si touchans de douleur & de repentir. Quand, au sortir de sa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ses larmes; & après quelques légers reproches tempérés par un air de bonté & de tendresse, il dit d'un ton fort haut

on leur assignât les premiére
théâtre, où ils seroient assis
& il voulut que les enfans
étoient morts à son service,
paie de leurs peres pendant
Combien de tels secours &
neurs, accordés aux anciens
rans, sont-ils capables d'ann
fession militaire! Un État ne
richir chaque soldat, mais i
mer & le consoler par des
distinction, qui inspirent p
pour les armes, plus de con
le service, plus de noblesse
timens & dans les motifs.

Alexandre donna à ces
conducteur Cratére, qu'il
gouvernement de la Macéd
Thessalie, & de la Thrace

pater qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie, & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias, & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son Gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Ecbatane dans la Médie. Après y avoir expédié les affaires du roiaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des Jeux & des Fêtes: il lui étoit venu de Gréce trois mille baladins, machinistes, & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces Fêtes, qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'étoit attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa Cour suivoit son exemple; & quelquefois ils passoient plusieurs jours & plusieurs nuits entiéres dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'étoit l'ami le plus intime du Roi, le confident de tous ses secrets, &, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratére seul sembloit pouvoir le lui disputer. Un mot, qui échapa un jour au Prince, marque la différence qu'il mettoit entre ces deux Courtisans. *Cratére*, dit-il, *aime le Roi, mais Epho-*

AN. M. 3681
AV. J. C. 323

caractére !

Epheſtion n'étoit pas moi
tous les autres que du Roi r
deſte, égal, bienfaiſant ; ſa
ſans avidité, ſans jalouſie ; il
que c'étoit que d'abuſer de ſo
de ſe préférer aux Officiers q
rite rendoit néceſſaires à ſon
fut regretté de tout le mon
perte cauſa à Alexandre une
ceſſive, à laquelle il ſe livra d
re peu convenable à un Prin
lui. Il parut ne trouver de
que dans les honneurs extr
qu'il fit rendre à ſon ami qua
rivé à Babylone, où il charge
de faire porter ſon corps.

Pour éloigner par l'occu
triſtes idées que la mort de

ain des Rois de Perse n'avoit pu domter. Il en vint à bout en quarante jours, passa ensuite le Tigre, & prit la route de Babylone.

§. XVIII. *Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voiages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.*

ALEXANDRE, étant arrivé à une lieue & demie de Babylone, les Caldéens, qui se piquoient de connoitre l'avenir par l'inspection des astres, députérent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il couroit grand risque de sa vie, s'il entroit dans la ville, & l'exhortérent vivement à passer outre. La grande réputation des Astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, & le remplit de trouble & de fraieur. Aiant envoié plusieurs des grands Seigneurs de sa Cour à Babylone, pour lui il prit une autre route, & après avoir fait environ dix lieues de chemin,

Arrian. l. p. 294-305. Q. Curt. l. 10. cap. 4. Plut. in Alex. p. 706-707.

200 sta[des]

quoi ce jeune insensé, à qui son heureuse témérité tenoit lieu de courage, ressembloit-il à Hercule? Celui-ci, sans aucune vûe d'intérêt pour lui même, parcourut le monde en faisant du bien à tous les peuples chez qui il passoit, & purgeant l'univers des voleurs qui l'infestoient. Au contraire Alexandre, appellé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter par-tout la désolation, & à se rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même tems une lettre, qui devoit être lûe publiquement dans l'assemblée des Jeux Olympiques, par laquelle il ordonnoit à toutes les villes de la Gréce de rétablir les Exilés; hors ceux qui étoient coupables de sacrilége, ou de quelque crime digne de mort; & il chargeoit Antipater d'emploier la force des armes contre les villes qui refuseroient d'obéir. Cette lettre fut lûe dans l'assemblée. Les Athéniens & les Etoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres, qui leur sembloient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Ephestion. Il les célébra avec une

vindex, terrarum marisque pacator. At hic à pueritia latro gentiumque vastator... summum bonum duxit, terrori esse cunctis mortalibus. *Senec. de Benef. lib. 1. cap. 13.*

somptuosité

ſomptuoſité qui paſſe tout ce qu'on a jamais vû dans ce genre. Occupé du ſoin de cette pompe funébre, il ordonna à toutes les villes voiſines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourroit en relever la magnificence. Il commanda auſſi à tous les peuples de l'Aſie d'éteindre le feu que les Perſes appellent *le feu ſacré*, juſqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne ſe pratiquoit en Perſe qu'à la mort des Rois. Tous les Officiers & tous les Courtiſans, dans la vûe de plaire au Prince, firent dreſſer des repréſentations de ce Favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matiéres de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi aiant aſſemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abbattre environ dix ſtades du mur de Babylone, & aiant fait amaſſer de la brique, & fait applanir le terrain qui devoit contenir le bucher, il y fit élever un catafalque ſuperbe.

Ils font une demie lieue.

Cette place fut diſtribuée en trente parties, dans chacune deſquelles fut conſtruit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de groſſes piéces de bois de palmier. Le tout enſemble formoit un quarré parfait, décoré dans ſon pourtour avec une magnificence extraordi-



toutes pieces, figures plus
Sept piés & demi. nature, & hautes de cinq c
vuides d'entre les proues ét
& garnis de draps de coule
Au dessus de ces proues, rég
lonade de grandes torches,
Vingt-deux piés & demi. étoient de quinze coudées
garnies de couronnes d'or à
c'est-à-dire à l'endroit par où
La flamme de ces torches ab
haut, se terminoit vers des a
tête baissée, & ailes déploiée
de chapiteau. Des dragons
de la base, ou sur la base mêm
la tête vers les aigles. Cett
étoit surmontée d'une troisié
base de laquelle on voioit en
chasse d'animaux de toute es
dre supérieur, c'est-à-dire au
on avoit représenté en or

lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice ſe terminoit par des trophées d'armes, à la maniére des Macédoniens & des Barbares, ſymboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de Sirénes, dont les corps vuides & creux renfermoient, ſans qu'on s'en aperçût, les Muſiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent quatre-vingts quinze piés.

La beauté du deſſein de ce catafalque, la ſingularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, paſſoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choiſi pour entrepreneur * Staſicrate, grand Architecte & grand Machiniſte, qui dans toutes ſes inventions & dans tous ſes deſſeins faiſoit paroitre, non ſeulement beaucoup de magnificence, mais une hardieſſe ſurprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

* *Vitruv l'appelle Dinocrate.*

C'étoit le même qui, s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoiſſoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine. Que s'il vouloit donc

Plut. de Fortun. Alex ſerm. 1. pag 335.

lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable des ftatues, & celle qui feroit la plus expofée aux yeux de l'univers. De fa main gauche elle foutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de fa droite elle verferoit un grand fleuve qui iroit porter fes eaux dans la mer. Cette propofition étoit bien, ce femble, du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand, l'extraordinaire : il la rejetta néanmoins, & il eut la fageffe de répondre : Que c'étoit affez qu'il y eût déja un Prince dont le mont Athos annonçât & éternisât la folie. (Il entendoit Xerxès, qui aiant entrepris de faire percer l'ifthme d'Athos, écrivit à cette montagne une * lettre pleine d'un fafte infenfé.) *Pour moi*, dit Alexandre, *le mont Caucafe, le fleuve* ** *Tanaïs, la mer Cafpienne, que j'ai paffés en vainqueur, feront mes monumens.*

La dépenfe du fuperbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Ephestion, jointe à celle de toute la pompe funébre, monta à plus de douze mille talens, c'eft-à-dire à plus de trente-fix mil-

* *Superbe Athos, qui portes ta tête jufqu'au ciel, ne fois pas fi hardi que d'oppofer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puiffent couper. Autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Plut. de ira cohib. pag. 455.

** *Il faut entendre par ce mot, l'Iaxarte.*

lions. Y eut-il jamais une profuſion plus folle & plus outrée ? Tout cet or, tout cet argent, c'étoit le ſang des peuples & la ſubſtance des provinces, dont on ſacrifioit la ruine & l'épuiſement à une vaine oſtentation.

Pour ſatisfaire pleinement le zêle d'Alexandre à l'égard de ſon ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faiſoit rendre quelque choſe qui les élevât au-deſſus de l'humain : & c'eſt ce qu'il ſe propoſoit. Il avoit envoié dans cette vûe au temple d'Ammon un homme affidé, il s'appelloit Philippe, pour ſavoir la volonté du dieu. Elle ſe régla ſans doute ſur celle d'Alexandre, & la réponſe fut qu'on pouvoit offrir des ſacrifices à Epheſtion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il ſe trouva plus de dix mille perſonnes. Il écrivit en même tems à Cléoméne, Gouverneur de l'Egypte, de bâtir un temple à Epheſtion dans Alexandrie, & un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter ſa diligence & hâter l'ouvrage, il accorda à ce Gouverneur, décrié généralement pour ſes injuſtices & ſes concuſſions, un pardon univerſel de ſes fautes paſſées, préſentes & à venir, pourvû qu'à ſon retour il trouvât & le

temple & la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne préta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité étoit un crime capital. Il pensa en couter la vie à un ancien Officier, ami d'Ephestion, qui en passant devant son tombeau, l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet Officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sai si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroissoit lui-même, ou du moins vouloit paroitre en être réellement persuadé, & il se glorifioit, non-seulement d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu!

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête: le tour de l'Afrique par mer; la découverte complette de toutes les nations qui sont autour de la mer Caspienne, & celle des côtes de cette mer; la conquête de l'Arabie; la guerre contre Carthage; le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguoit. Il faloit toujours une nouvelle pâture à la viva-

cité de son imagination, aussi-bien qu'à celle de son ambition; & s'il avoit pu conquérir le monde entier, il en auroit cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses desirs.

Unus Pell Juveni no sufficit orb *Juven.*

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein d'embellir Babylone. Voiant qu'elle surpassoit en grandeur, en commodité, & en tout ce qu'on peut desirer pour la nécessité ou le plaisir de la vie; toutes les autres villes de l'Orient, il résolut d'en faire le siége de son Empire; &, pour cela, il vouloit y ajouter toutes les commodités & tous les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville, aussi-bien que le pays d'alentour, avoit beaucoup souffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du Canal qu'on nommoit Pallacopa. Le fleuve étant sorti de son lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays; & à force de couler par cet endroit, la bréche devint avec le tems si large, que, pour la réparer, il auroit falu faire presque autant de frais qu'en avoit couté la construction de la digue. Il resta même si peu d'eau dans le lit de la riviére à Babylone, qu'à peine suffisoit-elle à porter quelques petites barques; ce qui fut un surcroit de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient; & pour cet effet, il se

transporta lui-même sur les lieux, en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur & insultant, il reprocha aux Mages & aux Caldéens qui l'accompagnoient la vanité de leurs prédictions; puisque malgré tous les mauvais augures dont on avoit essaié de l'épouvanter, comme si on avoit eu affaire à une femme crédule, il étoit entré dans Babylone & en étoit sorti sain & sauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voiage, il visita l'endroit où la digue étoit rompue, & ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre étoit fort louable. Ce sont là de ces entreprises qui sont véritablement dignes des grands Princes, & qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par-là il eût gagné une province toute entiére que cette inondation avoit submergée, & il eût rendu la riviére plus navigable, & par conséquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faisant toute passer dans son lit comme elle faisoit autrefois.

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades, (une lieue & demie) fut arrété par des difficultés qui venoient de la nature du terrain; & la

mort de ce Prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avoit formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empécha l'exécution. Le véritable obstacle au succès étoit l'anathême de Dieu prononcé contre cette ville impie, anathême qu'aucune puissance ne pouvoit ni détourner, ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avoit dit & juré le Seigneur des armées plus de trois cens ans auparavant : *je la rendrai la demeure des hérissons : je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses..... & les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.* Le ciel & la terre auroient plutôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il faloit que Babylone n'eût plus de riviére, que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon & de la boue, & que la ville de Babylone & les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes, qui en rendissent l'accès impraticable. C'est l'état où elle est aujourd'hui; & tout devoit se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie. *C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment : qui pourra s'y opposer?* Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puis-

Isaï. c. 14. v. 22. & 23. & c. 13. v. 21.

Voiez ce qui en est dit dans l'histoire de Cyrus.

Isaï. 14. 27.

ſant Prince qui fut jamais, & le plus opiniâtre dans ſes projets; qui n'avoit été arrété dans aucune de ſes entrepriſes, & qui n'eſt arrété que dans celle-ci, & pour la premiére fois, quoiqu'elle parût moins difficile.

Un autre projet d'Alexandre, & celui qu'il avoit le plus à cœur, étoit de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avoit démoli à ſon retour de Gréce; & il étoit toujours demeuré en ruine depuis ce tems-là. Alexandre vouloit non-ſeulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres; & trouvant que les Mages, à qui il avoit commis le ſoin de cet ouvrage, le faiſoient trop lentement, il y emploia ſes troupes. Quoique dix mille hommes y travaillaſſent tous les jours pendant deux mois, lorſque ce Prince mourut l'ouvrage n'étoit pas encore achevé, & il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étoient conſidérables. Quand le tour des Juifs qui ſervoient dans ſon armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils repréſentérent que leur religion défendant l'idolâtrie, il ne leur étoit pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple deſtiné à un culte idolâtre; & pas un ne ſe démentit. On

Joſeph. contra Appion. l. c. 8.

emploia inutilement la violence & les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance, leur accorda leur congé, & les renvoia chez eux. Cette délicatesse des Juifs est une leçon pour bien des Chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la Loi de Dieu.

On ne peut s'empêcher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël : il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-puissant sur Babylone, annonçoient la ruine que la ville devoit attendre pour elle-même ; & il n'étoit pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Dieu pelle a. dans Isa

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son tems fut emploiée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissoit ; & il paroit que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissemens, étoit de s'étourdir lui-même, & d'écarter de son esprit les tristes & affligeantes pensées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes les prédictions des

Mages & des autres Devins. Car, quoique dans de certains momens il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins sérieusement occupé en lui-même, & ces pensées lugubres lui revenoient sans cesse dans l'esprit. Elles lui causoient un tel effroi & un tel trouble, que de la plus petite chose qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisoit d'abord un monstre, & en tiroit un présage sinistre. Le Palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations & des purifications, d'autres enfin qui se vantoient de pénétrer dans l'avenir, & de prédire ce qui devoit arriver. C'est un spectacle digne certainement d'attention, de voir un Prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux derniéres fraieurs: tant il est vrai, dit Plutarque, que, si c'est un grand malheur que le mépris des dieux & l'incrédulité, qui porte à ne rien croire & à ne rien craindre; la superstition aussi qui asservit les ames aux plus basses craintes & aux plus ridicules folies, est un autre malheur non moins funeste & non moins redoutable! Il est manifeste que Dieu, par un juste jugement, a pris plaisir à dégrader à la face de tout l'univers & de tous les siécles, & à rabaisser au-dessous du commun des

hommes celui qui avoit affecté de se mettre au-dessus de la nature humaine, & de s'égaler à la divinité. Ce Prince avoit cherché dans toutes ses actions la vaine gloire des conquêtes que les hommes admirent le plus, & à laquelle ils attachent, plus qu'à tout le reste, l'idée de grandeur : & Dieu le livre à une ridicule superstition, que les hommes de bon sens & de bon esprit méprisent le plus, & où en effet il y a le plus de petitesse, de bassesse, & de foiblesse.

Alexandre célébroit donc toujours de nouvelles fêtes, & étoit toujours dans des festins, où il s'abandonnoit sans réserve à son intempérance pour le vin. Après une nuit passée entiérement dans la débauche, on lui avoit proposé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives : il but la santé de chacune des personnes de la compagnie, & fit ensuite raison à tous les vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore apporter la coupe d'Hercule qui tenoit six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas ; & un peu après il lui fit encore raison de cette énorme razade. Dès qu'il l'eut bûe, il tomba sur le carreau. Voila [a] donc, s'écrie Sénéque en

a Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque diffi-

marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce Héros, invincible à toutes les fatigues des voiages, à tous les dangers des siéges & des combats, aux plus violens excès de la chaleur & du froid, le voila vaincu par son intempérance, & terrassé par cette fatale coupe d'Hercule.

Dans cet état, une violente fiévre le saisit, & on le transporta chez lui à demi mort. La fiévre ne le quitta point, mais lui laissoit de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flote & de l'armée, comptant sur une promte guérison. Enfin quand il se vit sans espérance, & que la voix commençoit à lui manquer, il tira son anneau du doit, & le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque [a] foible qu'il fût, il fit un effort, & se soutenant sur le coude, il donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette derniére marque d'amitié. Puis, comme les

cultate, transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiserunt: intemperantia bibendi, & ille Herculaneus ac fatalis scyphus condidit. *Senec. Epist.* 83.

a Quanquam violentiâ morbi dilabebatur, in cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitûs complexui, humanitate quàm spiritu vividiore, suffecit? *Val. Max. lib.* 5. *cap.* 1.

Grands de la Cour lui demandérent à qui il laissoit l'Empire, il répondit, *au plus digne*, ajoutant qu'il prévoioit que sur ce différent on lui préparoit d'étranges Jeux funébres. Et Perdiccas lui aiant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins : *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses derniéres paroles, & bientôt après il rendit l'esprit. Il avoit vécu trente-deux ans & huit mois, & en avoit régné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la premiére année de la CXIV[e] Olympiade. AN. M. ? AV. J.C.

Il n'y eut personne, selon Plutarque & Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison ; & cependant c'est le tems où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort. Car tous les principaux Officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que celui de la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir, fut le vin ; & il en a tué bien d'autres. On crut pourtant depuis qu'Alexandre avoit été empoisonné. a Quinte-Curce & Justin assurent dans les mêmes termes, que la vraie

a Amici, causam morbi, intemperiem ebrietatis divulgarunt. Re vera autem insidiæ fuerunt : quarum infamiam successorum potentia oppressit. *Q. Curt. lib.* 10. *cap.* 4. *Justin. lib.* 12. *cap.* 13.

cauſe de ſa mort fut le poiſon, & que le pouvoir ſuprême des Succeſſeurs d'Alexandre, dont quelques-uns étoient complices de cet attentat, donna lieu au bruit qui ſe répandit que l'excès du vin l'avoit fait mourir, pour couvrir par ce bruit l'horreur d'un crime ſi affreux. On dit qu'il fut commis par le miniſtére des fils d'Antipater: Que Caſſandre, l'aîné de ſes enfans, avoit apporté le * poiſon de Gréce; qu'Iolas ſon cadet, étant échanſon, le mit dans la coupe d'Alexandre; & qu'il choiſit habilement l'occaſion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuſe du vin qu'il avoit bû cachât mieux la véritable cauſe de ſa mort. Les circonſtances où ſe trouvoit Antipater autoriſoient ces ſoupçons. Il étoit perſuadé qu'on ne l'avoit mandé que pour le perdre, à cauſe des malverſations qu'il avoit commiſes pendant ſa Vice-roiauté; & il n'étoit pas hors de vraiſemblance qu'il eût fait commettre à ſes enfans un crime qui lui ſauvoit la vie en l'ôtant à ſon Maître. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que jamais il ne put

* *On prétend que ce poiſon étoit une eau extrêmement froide, qui coule goute à goute d'un rocher en Arcadie nommé Nonacris. Il en tombe fort peu, & elle eſt ſi acre, qu'elle perce tous les vaiſſeaux où on la met, excepté ceux qui ſont faits de la corne du pié d'un mulet. Auſſi dit-on que ce fut dans un petit vaſe de cette eſpéce qu'on l'apporta de Gréce à Babylone pour ce coup ſcélérat.*

ſe laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le déteſtérent comme le traître qui avoit empoiſonné Alexandre. On jetta même quelques ſoupçons ſur Ariſtote, mais ſans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourut, on eſt étonné de voir la prédiction des Mages & des Devins ſur ſa mort qui devoit arriver à Babylone, accomplie ſi exactement. Il eſt certain & inconteſtable que Dieu s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance des choſes futures; & ſi les Devins ou les Oracles ont prédit quelquefois des choſes qui ſont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire que par le commerce impie qu'ils avoient avec les démons à qui leur pénétration & leur ſagacité naturelle fournit pluſieurs moiens de percer juſqu'à un certain point dans l'avenir par raport à des événemens prochains, & de faire des prédictions, qui paroiſſent au-deſſus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne paſſent point celles de ces Eſprits de malice & de ténébres. La connoiſſance qu'ils ont de toutes les circonſtances qui précédent un événement, & qui y préparent; la part même que ſouvent ils y ont, [a] en

a Dæmones perverſis | re, de quorum moribus (ſolent) malefacta ſuade- | certi ſunt quòd ſint eis ta-

inſpirant aux méchans qui leur ſont livrés la penſée & le deſir de faire telle & telle action, de commettre tel & tel crime, inſpiration à laquelle ils ſont aſſurés que ces méchans conſentiront : tout cela met les démons en état de prévoir & de prédire certaines choſes. Ils ſe trompent ſouvent dans leurs conjectures : mais [a] Dieu permet auſſi quelquefois qu'ils y réuſſiſſent, pour punir l'impiété de ceux, qui, malgré ſes défenſes, conſultent ces Eſprits de menſonge pour connoitre ce qui doit leur arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre ſe fut répandu, tout le Palais retentit de cris & de gémiſſemens. Victorieux & vaincus, tous le pleurérent également. La douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier ſes défauts. Les Perſes l'appelloient le plus juſte & le plus doux Maître qui leur eût jamais commandé ; & les Macédoniens le meilleur & le plus vaillant Prince de la terre ; murmurant les uns & les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de

lia ſuadentibus conſenſuri. Suadent autem miris & inviſibilibus modis. *S. Aug. de divinat. Dæmon. p.* 509.

a Facile eſt & non incongruum, ut omnipotens & juſtus, ad eorum pœnam quibus iſta prædicuntur . . . occulto apparatu miniſteriorum ſuorum etiam ſpiritibus talibus aliquid divinationis impertiat. *S. Auguſt. de div. Quæſt. ad Simplic. lib.* 2. *quæſt.* 3.

son âge & de sa fortune. Les Macédoniens croioient voir encore Alexandre d'un air assuré & intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, & distribuer des récompenses à ceux qui s'étoient distingués. Ils se reprochoient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, & se confessoient ingrats & impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui étoit dû à si juste titre.

Après lui avoir paié cet hommage de respects & de larmes, ils tournérent toutes leurs pensées & leurs réflexions sur eux-mêmes, & sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissoit. Ils considéroient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvoient au-delà de l'Euphrate sans Chef, & au milieu de leurs ennemis, qui ne souffriroient point sans peine une nouvelle domination. Le Roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvroit à leurs yeux, & ne leur montroit que divisions, que guerres civiles, & qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, & de r'ouvrir leurs vieilles plaies non pour conquérir le roiaume de l'Asie, mais pour lui donner un Roi, & pour placer sur le trône peut-être un vil Officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone : il se

répandit dans toutes les provinces, & la nouvelle en vint bientôt à la mere de Darius. Elle avoit auprès d'elle une de ſes petites filles, encore toute éplorée de la mort d'Epheſtion ſon mari, & qui dans cette calamité publique ſentoit renouveller ſes douleurs particuliéres. Mais Syſigambis pleuroit elle ſeule toutes les miſéres de ſa maiſon, & cette nouvelle affliction lui rappelloit toutes les autres. On eût dit que Darius ne venoit que de mourir, & que cette mere infortunée faiſoit tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleuroit également & les morts & les vivans. *Qui aura ſoin*, diſoit-elle, *de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui ſembloit qu'elles étoient devenues une ſeconde fois captives, & qu'elles venoient encore de perdre leur roiaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laiſſoit abſolument ſans reſſource & ſans eſpérance. Enfin elle ſuccomba à la douleur. Cette Princeſſe, qui avoit ſupporté avec patience la mort de ſon pere, celle de ſon mari, de quatre-vingts de ſes freres maſſacrés en un jour par Ochus, & pour tout dire en un mot, celle de Darius ſon fils, & la ruine de ſa maiſon, n'eut pas aſſez de force pour ſupporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, & ſe laiſſa mou-

rir de faim, pour ne pas ſurvivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands déſordres parmi les Macédoniens pour la ſucceſſion au trône, dont je me réſerve à parler dans le Volume ſuivant. Au bout de ſept jours de confuſion & de diſputes, on convint qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, ſeroit déclaré Roi; & que ſi Roxane, qui étoit groſſe de huit mois, accouchoit d'un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui, & que Perdiccas ſeroit chargé de la perſonne de l'un & de l'autre: car Aridée étoit un imbécille, qui avoit autant beſoin de Tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Egyptiens & les Caldéens eurent embaûmé à leur maniére le corps du Roi, Aridée fut chargé du ſoin de le faire tranſporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers, ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le ſort de ſon fils, qui aiant voulu ſe faire *Ælian.* mettre au nombre des dieux, étoit privé *13. cap. 3* pendant tant de tems de la ſépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels.



§. XIX. *Quel jugement on doit porter d'Alexandre.*

ON NE SEROIT pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquois ici ce qu'on en doit penser ; d'autant plus que les jugemens que l'on a portés de ce Prince se trouvent tout-à-fait opposés: les uns l'aiant loué & admiré avec une espéce d'extase comme le modéle d'un Héros parfait, & c'est l'opinion qui paroît avoir prévalu ; d'autres, au contraire, l'aiant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentimens marque celle des qualités d'Alexandre ; & il faut avouer que [a] jamais Prince ne fut plus mélé que lui de bien & de mal, de vertus & de vices. Il y a plus. On doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différens tems où l'on le considére : c'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auroient eu ses armes, s'il les avoit tournées du côté de l'Italie, il [b] distingue en lui, pour ainsi di-

a Luxuriâ, industriâ; comitate, arrogantiâ; malis bonisque artibus mixtus. *Tacit.*

b Et loquimur de Alexandro nundum merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam,

re, un double Alexandre: l'un ſage tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence & de circonſpection; l'autre plongé dans tous les excès d'une proſpérité faſtueuſe, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance & aux débauches, en un mot devenu plus ſemblable à Darius qu'à Alexandre, & par le nouvel eſprit & les nouvelles maniéres qu'il avoit priſes depuis ſes victoires, aiant fait dégénérer ſes Macédoniens dans tous les vices des Perſans.

Je m'arréterai à ce plan dans l'examen qui me reſte à faire d'Alexandre, & je le conſidérerai ſous deux faces, & comme ſous deux époques. D'abord depuis ſes commencemens juſqu'à la bataille d'Iſſus, & au ſiége de Tyr qui la ſuivit de près: enſuite depuis cette victoire juſqu'à ſa mort. La premiére partie nous préſentera de grandes qualités, avec peu de défauts, je parle ſelon l'idée des payens: la ſeconde, des vices énormes, &, j'oſe le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai & ſolide mérite même par raport aux actions guerriéres, ſi pour-

ingenii, quod ſibi victor induerat, ſpectetur, Dario magis ſimilis quàm Alexandro in Italiam veniſſet, & exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Perſarum mores, adduxiſſet. *Liv. lib. 9. n. 18.*

tant l'on en excepte quelques batailles, où il ſoutint ſa réputation.

PREMIERE PARTIE.

ON DOIT d'abord reconnoitre & admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Il avoit de la grandeur d'ame, de la nobleſſe, de la généroſité. Il aimoit à donner, à répandre, à faire plaiſir. Il avoit appris dès ſa plus tendre jeuneſſe à en uſer de la ſorte. Un jeune garçon, qui ſervoit à ramaſſer & à jetter les bales quand il jouoit à la paume, à qui il ne donnoit rien, lui fit ſur ce ſujet une bonne leçon. Comme il jettoit toujours la bale aux autres joueurs, le Roi d'un ton fâché & colére, lui cria: *Tu ne me la donnes donc point à moi? Non, Seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas.* Cette réponſe vive & promte, & pleine d'eſprit, fit plaiſir au Prince: il ſe mit à rire, & lui fit depuis pluſieurs préſens. Il ne fut plus beſoin dans la ſuite d'inviter & de provoquer ſa libéralité: il ſe fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide & inflexible ſur ce point, *qu'il ne ſeroit plus déſormais*

Plut. in Alex. p. 687.

déſormais ſon ami, s'il refuſoit les graces qu'il vouloit lui faire.

Comme ſi dès ſes premiéres années il eût ſenti à quoi il étoit deſtiné, il vouloit primer en tout, & l'emporter ſur tous les autres. Perſonne ne porta jamais ſi loin que lui l'ardeur pour la gloire; & l'on ſait que l'ambition, qui eſt parmi nous un grand vice, étoit ordinairement regardée chez les payens comme une grande vertu. Elle lui fit ſoutenir avec courage tous les travaux & toutes les fatigues néceſſaires pour ſe diſtinguer dans les exercices & du corps & de l'eſprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie ſobre, dure, ſimple, éloignée de tout luxe & de toute délicateſſe, ce qui eſt un excellent apprentiſſage pour le métier de la guerre.

Je ne ſai ſi jamais jeune Prince eut l'eſprit plus cultivé qu'Alexandre. Eloquence, poéſie, belles-lettres, arts de toutes ſortes, ſciences les plus abſtraites & les plus ſublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un Maître comme il en eut un! Il faloit un Ariſtote pour un Alexandre. Je ſuis ravi de voir le Diſciple rendre un illuſtre témoignage à ſon Maître, en déclarant qu'il lui étoit en un certain ſens plus redevable qu'à ſon pere même. Pour penſer & parler

ractére de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au tems que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie en quelque sorte de la succession de son pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de son roiaume; trouvant l'Epargne épuisée, & chargée même de deux cens talens de dettes que son pere avoit contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses: dans cet état, Alexandre tourne déja ses vûes du côté de Babylone & de Suse, & ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste Empire.

Plut. de ...tun. Alex. ...t. 1. pag. 7.

...x cens mil... francs.

Etoit-ce suffisance & témérité de jeune homme, demande Plutarque? Non, sans doute, replique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerriére avec de si grands préparatifs, & de si puissans secours. J'entends, (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage: préparatifs & secours que lui fournit la Philosophie, qu'il avoit étudiée à fond: de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux le-

çons d'Ariſtote ſon maître, qu'aux inſtructions de Philippe ſon pere.

On peut ajouter que, ſelon toutes les régles de la guerre, l'entrepriſe d'Alexandre devoit avoir un heureux ſuccès. Une armée comme la ſienne, quoique peu nombreuſe, compoſée de Macédoniens & de Grecs, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue & aux dangers, formée par une heureuſe expérience à tous les exercices des ſiéges & des combats, animée par le ſouvenir de ſes anciennes victoires, par l'eſpérance d'un butin immenſe, & plus encore par ſa haine héréditaire & irréconciliable contre les Perſes : une telle armée, conduite par Alexandre, étoit comme sûre de remporter la victoire ſur des troupes, où il y avoit à la vérité des hommes ſans nombre, mais peu de ſoldats.

La promtitude de l'exécution répondit à la ſageſſe du projet. Après s'être concilié tous ſes Généraux & ſes Officiers par une libéralité qui eſt ſans exemple, & tous ſes ſoldats par un air de bonté, d'affabilité, & même de familiarité, qui loin d'avilir la majeſté du Prince, ajoutent au reſpect qu'on lui porte un attachement & une tendreſſe à l'épreuve de tout; il s'agiſſoit d'étonner les ennemis

par des coups hardis, de les effraier par des exemples de févérité, & de les gagner enfin par des actes d'humanité & de clémence. C'eft à quoi il réuffit merveilleufement. Le paffage du Granique, fuivi d'une célébre victoire; les deux fameux fiéges de Milet & d'Halicarnaffe, montrérent à l'Afie un jeune Conquérant, à qui nulle partie de la fcience militaire ne manquoit. Cette derniére ville rafée jufques dans fes fondemens, jetta par-tout la terreur : mais l'ufage de la liberté & de leurs anciennes loix rendu à celles qui fe foumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne fongeoit qu'à rendre les peuples heureux, & à leur procurer une paix tranquille & affurée.

Son impatience de fe baigner encore tout trempé de fueur dans la riviére de Cydne, pourroit être regardée comme une action de légéreté & de jeuneffe, qui convenoit peu à fa dignité : mais il n'en faut pas juger par nos mœurs. Les Anciens, qui raportoient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumoient de bonne heure à fe baigner & à nager. On fait qu'à Rome les jeunes gens parmi la Nobleffe, après s'être fort échaufés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la courfe, à la lutte, à lancer le javelot, fe jettoient tout couverts de fueur dans le Tibre qui coule à côté. C'eft par-là qu'ils fe difpofoient à paffer les riviéres

& les lacs dans les pays ennemis. Car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, & après avoir été lontems exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes: ce qui n'arrive guéres sans sueur. Ainsi l'on peut faire grace à Alexandre de ce bain qui pensa lui couter cher, d'autant qu'il pouvoit ignorer l'extrême froideur de cette riviére.

Les deux batailles d'Issus & d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevérent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine: habileté à choisir son terrain pour un combat, & à savoir profiter de tous ses avantages; présence d'esprit dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos; courage & bravoure, que les dangers les plus évidens ne font qu'animer; activité impétueuse, tempérée & réglée par une sage retenue, pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrette; enfin une fermeté & une constance, qui n'est ni déconcertée par les contretems imprévûs, ni rebutée par les difficultés quelque insurmontables qu'elles paroissent, & qui ne connoit d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les Auteurs ont remarqué une [a] gran-

[a] Vincendi ratio utrique diversa. Hic apertè, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hosti-

de différence entre Alexandre & son pere pour la maniére de faire la guerre. La ruse, & souvent la fourberie, étoient le goût dominant de Philippe, qui cheminoit sourdement & par des souterrains: son fils agissoit de meilleure foi, & marchoit la tête levée. L'un cherchoit à tromper les ennemis par la finesse, l'autre à les abbattre par la force. Le premier montroit plus d'adresse, le second plus de grandeur d'ame. Nul moien de vaincre ne paroissoit honteux à Philippe: jamais Alexandre ne songea à emploier la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses Généraux, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévérement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but étoit de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre; & un jour entendant un soldat qui parloit mal d'Alexandre: *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frapant de sa javeline, *pour parler mal de ce Prince, mais pour combattre contre lui.*

...san. lib. ...g. 415.

...lut. in ...phthegm. 174.

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les Conquérans, &, on peut

bus, hic palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior. . . Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. *Justin. lib. 9. c. 8.*

le dire sans exagération, au dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre : c'est le point de vûe par lequel il a intérêt qu'on le considére, & sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avoit entre les mains, outre Sysigambis mere de ce Prince, sa femme & ses filles, Princesses d'une beauté qui n'avoit rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre étoit jeune, il étoit vainqueur, il étoit libre & non encore engagé dans les liens du mariage, comme un Auteur le remarque du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même, & où elle fut respectée à un tel point, que Darius apprenant la maniére dont elles avoient été traitées, ne put s'empécher de lever les mains vers le ciel, & de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Et ju & cœlel victor. *Max.* l 3.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les

Grands, & qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, & de l'autre procure la plus grande douceur de la vie: c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, & s'accommode mieux d'ames serviles que d'amis libres & sincéres.

Alexandre chérissoit ses Officiers & ses Soldats; se communiquoit familiérement à eux; les admettoit à sa table, à ses exercices, à ses entretiens; s'intéressoit véritablement & de cœur à leurs différentes situations, s'inquiétoit sur leurs maladies, se réjouissoit de leur guérison, & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit. On en a des exemples dans Ephestion, dans Ptolémée, dans Cratére, & dans beaucoup d'autres. Un Prince qui a un vrai mérite, ne perd rien de sa dignité en s'abaissant & se familiarisant de la sorte: il n'en devient que plus respectable & plus aimable. Tout homme d'une grande taille, ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres: il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle, qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, & de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre étoit aimé, parce qu'on ſentoit qu'il aimoit le premier. Cette conviction rempliſſoit les troupes d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir, de docilité & de promtitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de conſtance dans les ſituations les plus rebutantes, d'un déplaiſir ſenſible & profond de l'avoir mécontenté en quelque choſe.

Que manque-t-il juſqu'ici à la gloire d'Alexandre? La vertu guerriére a paru dans tout ſon éclat. La bonté, la clémence, la modération, la ſageſſe y ont mis le comble, & y ont ajouté un luſtre, qui en releve infiniment le mérite. Suppoſons que dans cet état Alexandre, pour mettre en ſûreté ſa gloire & ſes victoires, s'arréte tout court, qu'il mette lui-même un frein à ſon ambition, & que de la même main dont il a terraſſé Darius il le rétabliſſe ſur le trône: qu'il rende l'Aſie Mineure, habitée preſque toute entiére par des Grecs, libre & indépendante de la Perſe: qu'il ſe déclare le protecteur de toutes les villes & de tous les États de la Gréce, pour leur aſſurer leur liberté, & les laiſſer vivre ſelon leurs loix: qu'il rentre enſuite dans la Macédoine, & que là, content des bornes légitimes de ſon Empire, il mette toute ſa gloire & toute ſa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les loix &

la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets : qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, & encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voie en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, & exerce sur les cœurs un empire bien plus stable & bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte : en supposant tout cela, y auroit-il eu jamais un Prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre ?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame, & un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'Histoire fournit peu d'exemples. On [a] ne fait point réflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un Prince, qui a sû mépriser & domter l'ambition, & mettre un frein à une puissance qui étoit sans bornes. Alexandre étoit bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra & le changea à un point qu'on ne le reconnut plus ; & je ne sai si jamais

[a] Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio : contrà, contemptor ambitionis, & infinitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit. *Plin. in paneg. Trajan.*

le poiſon de la proſpérité eut un effet plus promt & plus efficace.

Seconde Partie.

Depuis le ſiége de Tyr, qui ſuivit de près la bataille d'Iſſus, & où Alexandre fit paroitre tout le courage & toute l'habileté d'un grand Capitaine; on voit les vertus & les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout-à-coup, & faire place aux vices les plus groſſiers, & aux paſſions les plus brutales. Si, à travers les excès où il ſe livre, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur, de modération, c'eſt l'effet d'un naturel heureux, qui n'eſt pas entiérement étoufé par le vice, mais qui en eſt dominé.

Y eut-il jamais une entrepriſe plus folle & plus extravagante, que celle de traverſer les plaines ſabloneuſes de la Libye, d'expoſer ſon armée à périr de ſoif & de fatigue, d'interrompre le cours de ſes victoires, & de laiſſer à ſon ennemi le tems de mettre ſur pié de nouvelles troupes, pour aller au loin ſe faire nommer le fils de Jupiter Ammon, & acheter à grands frais un titre qui ne pouvoit ſervir qu'à le rendre mépriſable?

Quelle petiteſſe pour Alexandre, de retrancher de ſes lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui ſignifie *Plut. Phoc. p.*

χαίρειν. *Salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion & à Antipater! Comme si ce titre, parce qu'il étoit emploié par tous les autres hommes, eût pu dégrader un Roi, qui par son état même est obligé de procurer, ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bonheur désigné par ce terme.

De tous les vices il n'en est point de si bas, ni de si indigne, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie: le nom seul en fait horreur, & ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir, que de passer les jours & les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entiéres, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, & de risquer sa vie par une telle victoire! Sans parler des infamies qui accompagnoient ces débauches, quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils, qui la tête échaufée de vin, prend à tâche de décrier son pere, d'avilir sa gloire, & de se préférer à lui sans ménagement & sans pudeur? L'ivresse n'est que l'occasion, non la cause de ces excès. Elle découvre ce qui est dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre enflé par ses victoires, avide & insatiable de louanges, enivré de son propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvoit, lorsqu'il étoit de sang froid, dissimuler ses senti-

mens : le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiscret à la vérité & téméraire, mais ami ? De la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce Prince, dont tout le crime étoit de n'avoir pu lui rendre des hommages divins ? Du supplice de deux de ses principaux Officiers, condannés sans preuves, & sur les plus légers soupçons ?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, & qui lui sont assez généralement imputés, pour n'examiner plus en lui que le guerrier & le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer, & qui lui ont attiré l'estime de tous les siécles & de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déja déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus & au siége de Tyr inclusivement, on ne pouvoit refuser à Alexandre la gloire de grand Capitaine & de grand Guerrier. Je doute pourtant, que même dans ces premiéres années on doive le mettre au-dessus de Philippe son pere, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connoisseurs & par les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva

tout à faire. Il lui falut jetter lui-même les fondemens de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur & l'artisan de sa puissance & de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes, aussi-bien que ses Officiers, de les dresser à tous les exercices de l'art militaire; de les discipliner; de les aguerrir; & c'est uniquement à ses soins & à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse Phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, & ausquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athénes, Sparte, & Thébes avoient successivement exercée dans la Gréce! Ce ne fut qu'à force de batailles & de victoires, (& contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le reconnoitre pour leur Chef. Voila donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein, dont son pere lui avoit tracé le plan, & sur lequel il lui avoit laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie?

Mais, sans s'arréter à la comparaison

d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les Héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions: quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius, & est-il possible de le proposer dans ses dernières années comme le modéle d'un grand homme de guerre, & d'un glorieux Conquérant?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur & un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, & tournant ses armes contre Darius, avoit un prétexte plausible & honnête, parce que les Perses avoient été de tout tems, & étoient encore, les ennemis déclarés des Grecs, dont il avoit été nommé le Généralissime, & dont il se pouvoit croire obligé en cette qualité de venger les injures. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Gréce étoit inconnu, & qui ne lui avoient jamais fait aucun tort? L'Ambassadeur des Scythes parloit fort sensément, quand il lui di-

soit : *Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs : tu es toi-même le plus grand voleur de la terre.* Voila la juste définition d'Alexandre, & dont il n'y a rien à rabattre.

Un Pirate lui parla dans le même sens, & avec encore plus d'énergie. Alexandre [a] lui demandoit quel droit il croioit avoir d'infester les mers : *Le même que toi*, lui répondit-il avec une fiére liberté, *d'infester l'univers. Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : & parce que tu le fais avec une grande flote, on te donne le nom de conquérant.* La réponse, dit Saint Augustin qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, étoit pleine d'esprit & de vérité.

S. Aug. de Civ. Dei, l. 4. cap. 4.

Si donc il doit demeurer pour constant, & nul homme raisonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition est injuste, & rend le Prince qui l'entreprend respon-

a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno comprehensus Pirata respondit. Nam cùm idem Rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille, liberâ contumaciâ : quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magnâ classe, imperator. *Refert. Nonius Marc. ex Cicer. 3. de rep.*

ſable de tout le ſang qui y eſt répandu, quelle idée devons-nous avoir des derniéres conquêtes d'Alexandre ? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuſe que celle de ce Prince. Sorti [a] d'un petit coin de la terre, & oubliant les bornes étroites de ſon domaine paternel, après qu'il s'eſt étendu au loin, qu'il a ſubjugué, non-ſeulement les Perſes, mais les Bactriens & les Indiens ; qu'il a entaſſé roiaumes ſur roiaumes, il ſe trouve encore à l'étroit, & déterminé à forcer, s'il le peut, les barriéres de la nature, il ſonge à chercher un nouveau monde, & ne craint point de ſacrifier des millions d'hommes ou à ſon ambition, ou à ſa curioſité. On dit [b] qu'Alexandre, lorſqu'il ouit dire au Philoſophe Anaxarque qu'il y avoit une

a Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devaſtandi, & ad ignota mittebat... Jam in unum regnum multa regna conjecit : (*ou* congeſſit) jam Græci Perſæque eundem timent ; jam etiam à Dario liberæ nationes jugum accipiunt. Hic tamen, ultra Oceanum ſolemque, indignatur ab Herculis Liberique veſtigiis, victoriam flectere : ipſi naturæ vim parat... &, ut ita dicam, mundi clauſtra perrumpit. Tanta eſt cæcitas mentium, & tanta initiorum ſuorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non ſine controverſia Dominus, detecto fine terrarum, per ſuum rediturus orbem, triſtis eſt. *Senec. Epiſt.* 94. & 119.

b Alexandro pectus inſatiabile laudis, qui Anaxarcho... innumerabiles mundos eſſe referenti, Heu me, inquit, miſerum, quòd ne uno quidem adhuc potitus ſum ! Anguſta homini poſſeſſio gloriæ fuit, quæ deorum omnium domicilio ſuffecit. *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 14.

infinité de mondes, pleura du désespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquérir tous, puisqu'il n'en avoit pas encore conquis un seul. Sénéque [a] a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples, à un incendie & à un déluge qui ravagent & détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang & de carnage ?

Alexandre, [b] violemment entraîné vers la gloire, dont il ne connoissoit ni la nature ni les justes bornes, se piquoit de marcher sur les pas d'Hercule, & même de porter encore plus loin que lui ses armes victorieuses. Quelle ressemblance y avoit-il, dit le même Sénéque, entre ce sage Conquérant, & un jeune insensé à qui son heureuse témérité tenoit lieu de mérite & de vertu ? Hercule,

a Exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quàm inundatio... quàm conflagratio. *Senec. Nat. Quæst. lib.* 3. *in Præfat.*

b Homo gloriæ deditus, cujus nec naturam nec modum noverat, Herculis vestigia sequens, ac ne ibi quidem resistens ubi illa defecerant. Quid illi (Herculi) simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit: orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando. Quid vinceret malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator? At hic à pueritia latro, gentiumque vastator, tam hostium pernicies quàm amicorum, qui summum bonum duceret terrori esse cunctis mortalibus; oblitus, non ferocissima tantùm sed ignavissima quoque animalia timeri ob virus malum. *Senec. de Benef. lib.* 1. *cap.* 13.

lains ses expéditions, ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme domteur des monstres, comme ennemi des méchans, comme vengeur des bons, comme pacificateur des terres & des mers. Alexandre au contraire, injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infame meurtrier de ses amis, fit consister son bonheur & sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels, oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre, mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette premiére considération, qui nous représente les Conquérans comme des fleaux que la colére de Dieu envoie dans le monde pour le punir, & examinons les derniéres conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce Prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit & qui étonne l'imagination, avide du grand & du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même, Mais doit-on donner le nom de courage & de valeur à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse; qui ne connoit point de régles, qui ne consulte point la raison, & qui n'a pour guide qu'une ar-

blessure qu'il avoit reçue dans une bataille; & pour lui il s'en excusoit comme d'une faute de jeune homme, & comme d'une témérité condannable. On a remarqué à la louange d'Annibal, & je l'ai déja observé ailleurs, que dans les différens combats qu'il donna il ne fut * point blessé. Je ne sai si jamais César le fut.

* *On ne fait mention que d'une seule blessure.*

Une derniére observation, & qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires, & de l'éclat de sa réputation : c'est le caractére des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite-Live, dans une digression, où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre, s'il les eût tournées du côté de l'Italie, & où il montre que Rome surement auroit arrété ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce Prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auroient tenu tête en tout; & pour la prudence, ce auguste Sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître disoit être composé d'autant de Rois. S'i étoit [a] venu contre les Romains, dit Tite Live,

a Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum; oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam verius quàm hostem, nihil aliud quàm bene ausus vana contemnere, incruentus

Live, » il auroit bientôt reconnu qu'il
» n'avoit plus affaire à un Darius, qui
» chargé de pourpre & d'or, vain appa-
» reil de ſa grandeur, & traînant avec
» lui une troupe de femmes & d'eunu-
» ques, étoit plutôt une proie qu'un en-
» nemi; & qu'il vainquit en effet ſans
» preſque verſer de ſang, & ſans avoir
» beſoin d'autre mérite que celui d'oſer
» mépriſer ce qui n'étoit digne que de mé-
» pris. L'Italie lui auroit paru bien diffé-
» rente des Indes, qu'il traverſa dans une
» partie de débauche avec ſon armée
» noyée dans le vin, ſurtout quand il au-
» roit vû les forêts de l'Apulie, les mon-
» tagnes de la Lucanie, & les traces en-
» core récentes de la défaite d'Alexandre
» ſon oncle, roi d'Epire, qui y étoit péri.
L'Hiſtorien ajoute qu'il parle d'Alexan-
dre, non encore gâté & corrompu par la
proſpérité, dont le poiſon ſubtil ne ſe fit
jamais ſentir à perſonne plus vivement
qu'à lui; & il conclut qu'après un tel chan-
gement il ſeroit arrivé en Italie bien diffé-
rent de ce qu'il avoit paru juſques-là.

Ce raiſonnement de Tite-Live fait voir
qu'Alexandre dut ſes victoires en partie à

devicit. Longè alius Italiæ, quàm Indiæ, per quam temulento agmine commeſſabundus inceſſit, viſus illi habitus eſſet, ſaltus Apuliæ ac montes Lucanos cernenti, & veſtigia recentia domeſticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexander abſumptus erat. *Liv. lib. 9 n. 17.*

la foiblesse de ses ennemis, & que s'il eût rencontré des peuples belliqueux & aguerris comme les Romains, & des Généraux habiles & expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide ni si continu. Cependant voila par où il faut juger du mérite d'un Conquérant. Annibal & Scipion passent pour deux des plus grands Capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela? Parce qu'aiant de part & d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage, ont été mis à l'épreuve, & ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal, & qui ne réponde point à leur réputation, on n'en a plus la même idée, & leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat, & ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes & par un dehors fastueux, & l'on se livre trop aveuglément aux préjugés & aux préventions. Alexandre avoit de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts & ses vices : [a] une

a Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, & desideratas humi jacentium adulationes, etiam victis Macedonibus graves, nedum victoribus; & fœda supplicia, & inter vinum & epulas cædes amicorum, & vanitatem ementiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies fieret acrior; quid si trux ac præfervida ira: [nec quicquam dubium inter

estime présomptueuse de lui-même, un mépris dédaigneux des autres, & même de son pere; une soif ardente de la louange & de la flaterie; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre & vainqueur des hommages serviles, & de honteux prosternemens; l'excès indigne des débauches & du vin; une colére violente, & qui va jusqu'à une brutale férocité; le supplice injuste & cruel de ses plus braves & plus fidéles Officiers; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins. Croit-on, dit Tite-Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un Conquérant? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connoît ni régle ni mesure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison & sans nécessité, la foiblesse & le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre: tout cela n'affoiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de Grand, & la qualité de Héros? J'en laisse le jugement à la sagesse & à l'équité du Lecteur.

Pour moi je suis étonné que tous les Orateurs qui entreprennent de louer un Prince, ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir

scriptores refero] nullane hæc damna imperatoriis | virtutibus dicimus? *Liv. ibid.*

épuisé l'éloge, quand ils l'ont égalé à ce Roi : ils ne voient rien au-delà, & ils croiroient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur Héros, s'ils ne le relevoient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût, un défaut de justesse, & si j'osois le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable. Car enfin Alexandre étoit Roi. Il en devoit remplir les devoirs & les fonctions comme il en avoit le caractére. On ne voit point en lui les premiéres, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand Roi, qui sont d'être le pere, le tuteur, le pasteur de son peuple; de le gouverner par de bonnes loix; de le rendre florissant par le commerce de terre & de mer, & par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance & la paix; d'empécher l'oppression & la vexation de ses sujets, d'entretenir une douce harmonie entre tous les Ordres de l'Etat; de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différens, à les accorder; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins, & de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pié, n'a eu rien de

tout cela; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand Roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un second rang, qui sont les guerriéres; & il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires & odieux, portées jusqu'à la folie & à la fureur : pendant qu'il laissoit son roiaume exposé aux rapines & aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries & à l'avarice insatiable & cruelle des Gouverneurs, qui portérent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du Prince, devinrent si déréglés, si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de payer leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes! Quelle école! Quel fruit des victoires! Est-ce beaucoup honorer un Prince, & embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modéle?

Il paroit à la vérité que les Romains conservérent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sai si dans les beaux tems de la République il eût passé pour un si grand homme. César voiant sa statue dans un temple en Espagne, lorsqu'il en avoit le gouvernement après sa Préture, ne put s'empécher de pousser

Dion. 37. pag. 5[...] App. de b[...] Mithrid. p[...] 253.

Dion. lib. 51. pag. 454. Id. lib. 59. pag. 653. Id. lib. 77. pag. 873.

des gémiſſemens & des ſoupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avoit faites juſques-là avec les grands exploits de ce Conquérant. On diſoit que Pompée, dans un de ſes triomphes, parut revétu de la caſaque de ce Prince. Auguſte pardonna à ceux d'Alexandrie en conſidération de leur Fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il ſe donnoit pour un grand conquérant, endoſſa la cuiraſſe d'Alexandre. Mais perſonne ne pouſſa ce zéle ſi loin que l'Empereur Caracalla. Il ſe ſervoit d'armes & de gobelets ſemblables à ceux de ce Roi. Il avoit dans ſes troupes une Phalange Macédonienne. Il perſécuta les Péripatéticiens, & voulut jetter au feu tous les livres d'Ariſtote leur Maître, parce qu'on l'avoit ſoupçonné d'avoir été complice de l'empoiſonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me ſemble, aſſurer, que ſi une perſonne ſenſée & équitable lit de ſuite avec attention les vies des hommes illuſtres de Plutarque, il lui reſtera une impreſſion ſecrette & profonde, qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins eſtimables dans ce nombre. Que ſeroit-ce ſi nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? Combien Alexandre, avec tous ſes titres de grandeur & toutes ſes conquêtes, paroitroit-il médiocre, même pour le mérite guer-

tier, auprès de ces hommes véritablement grands, & dignes de toute leur réputation.

§. XX. *Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.*

ON NE ME saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet Evêque de Meaux, sur ce qui regarde le caractére & le gouvernement des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avoient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en républiques. Mais de sages Législateurs qui s'élevérent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, & tant d'autres que l'histoire marque, empéchérent que la liberté ne dégénérât en licence. Des loix simplement écrites, & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faisoient concourir au bien commun du pays.

Discours sur l'histoire universelle, troisiéme partie, chap. 4.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable. Car la liberté que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la rai-

ſon même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats, redoutés durant le tems de leur miniſtére, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maitreſſe : c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils ſe conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la Gréce, n'eſt pas croiable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les régles des mœurs, & celles de la ſociété. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Ariſtote, & une infinité d'autres, remplirent la Gréce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, l'inſtruiſoient plus encore qu'ils ne le divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homére comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poéte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoien.

Quand la Gréce, ainsi élevée, regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure & leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour régle que la volonté du Prince, maitresse de toutes les loix & même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eût toute la Gréce, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homére, est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Gréce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours & la mollesse: du côté de la Gréce étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal; Mercure avec l'éloquence; Jupiter & la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux & brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur: du côté de la Gréce étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire & la valeur conduite par esprit. La Gréce, depuis ce tems, avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, & en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volup-

Isocr. in Panegyr.

té, l'esprit au corps, & le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Gréce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude & la confusion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; & l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournérent les uns contre les autres.

Plut. de g. lib. 3.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit composée, Athénes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Ces deux grandes Républiques absolument contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Gréce, de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre. Car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver la liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. On a vû que la guerre du Péloponnése, & les autres, furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perse, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Gréce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains

Plat. leg. lib. Isocr. Panegyr.

des Barbares. Agésilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Leur foiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Gréce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe, Roi de Macédoine, également habile & vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de Républiques divisées, un roiaume petit à la vérité, mais uni, & où la puissance roiale étoit absolue; qu'à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures: mais Alexandre son fils succéda à son roiaume & à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur & en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses, & de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perſe de ſon tems, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais ſi on le compare avec Alexandre : ſon eſprit, avec ce génie perçant & ſublime ; ſa valeur, avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles ; avec cette ardeur immenſe d'accroitre tous les jours ſon nom, qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres, confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats, qu'il élevoit par ce moien au-deſſus des difficultés, & au-deſſus d'eux-mêmes, on jugera aiſément auquel des deux appartenoit la victoire.

Si l'on joint à ces choſes les avantages des Grecs & des Macédoniens au-deſſus de leurs ennemis, on avouera que la Perſe, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainſi l'on découvre en même tems ce qui a ruiné l'empire des Perſes, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perſe perdit le ſeul Général qu'elle pût oppoſer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un ſi fameux Capitaine, il put ſe glorifier

d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses piés.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû; & après avoir vengé la Gréce, après avoir subjugué avec une promtitude incroiable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel Empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célébre Vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arréter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandoient du repos.

Il revint à Babylone, craint & respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus lontems que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, & des enfans en bas-âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire, c'est qu'il laissoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient, quand il ne seroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; & il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien roiaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siécles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; & après avoir été lontems la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand Conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines, & il eût pu laisser à ses enfans le Roiaume de ses peres. Mais, parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : & voila le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Fin du Tome VI.

TABLE

DU SIXIÉME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

AVANT-PROPOS. pag. 1.

LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I. *NAissance & enfance de Philippe. Commencement de son régne. Ses premiéres conquêtes. Naissance d'Alexandre.* 7

Description de la Phalange Macédonienne. 16

§. II. *Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.* 35

§. III. *Démosthéne, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, & les anime contre ce Prince.. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthéne tâche, par ses*

harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place. 44

§. IV. *Philippe se déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthéne. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.* 60

§. V. *Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens, & les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnése. Athénes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée : Phocion l'en chasse. Caractére de ce célébre Athénien. Philippe forme le siége de Périnthe & de Bizance. Les Athéniens, animés par les harangues de Démosthéne, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.* 74

§. VI. *Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le Conseil des Amphictyons, Généralissime*

des Grecs. Il s'empare d'Élatée. Les Athéniens & les Thébains, allarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthéne fait rejetter. La bataille se donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célébre victoire. Procès intenté à Démosthéne par Eschine. Celui-ci est condanné, & se retire en exil à Rhodes. 104

§. VII. Philippe, dans le Conseil des Amphictyons, se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses, & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, & épouse une autre femme. Il célébre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre Roi d'Epire, & est tué au milieu de ces noces. 132

§. VIII. Faits & dits mémorables de Philippe. Caractére de ce Prince en bien & en mal. 140

LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

§. I. NAissance d'Alexandre. Incendie du Temple d'Ephése arrivé ce jour-là même. Heureuses incli-

nations de ce Prince. Il a pour maître Aristote, qui lui inspire un goût merveilleux pour les sciences. Il dompte Bucéphale. 157

§. II. *Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient révoltés. Il passe en Gréce, pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thébes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diette de Corinthe, Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, & se prépare à porter la guerre en Asie.* 173

§. III. *Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une premiére bataille aux Perses au Granique, & remporte une célébre victoire.* 189

§. IV. *Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridéme à ce Prince, qui lui coute la vie. Description de la marche de Darius.* 204

§. V. *Célébre victoire remportée par Ale-*

xandre sur Darius près la ville d'Issus. Suites de cette victoire. 231

§. VI. *Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.* 256

§. VII. *Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voiage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au Grand-Prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands priviléges aux Juifs : en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége & prend Gaza : entre en Egypte, & s'en rend maître : commence à y bâtir Alexandrie : passe en Lybie, visite le temple de Jupiter-Ammon, & se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte.* 302

§. VIII. *Alexandre, de retour d'Egypte, songe à aller chercher Darius. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre, & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles.* 335

§. IX. *Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Suse, de Persépolis, & trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brûle le palais de la derniére dans une partie de débauche.* 360
§. X. *Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus, Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.* 386
§. XI. *Vices qui ont causé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perses.* 394
§. XII. *Lacédémone se révolte contre les Macédoniens avec presque tout le Péloponnése. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille, où Agis est tué. Alexandre marche contre Bessus. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De retour dans la Parthie, il se livre au plaisir & à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le Roi. Il est mis à mort, aussi bien que Parménion son pere. Alexandre domte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui améne Bessus.* 401
§. XIII. *Alexandre, après avoir pris beau-*

coup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, allarmés de la construction de cette ville qui les bridoit, lui députent des Ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoiés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, & traite favorablement les vaincus. Il punit & appaise la révolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paroissoit imprenable. 434

§. XIV. *Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la maniére des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du Philosophe Callisthéne.* 456

§. XV. *Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissoient imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célébre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son roiaume.* 480

§. XVI. *Alexandre s'avance dans les Indes. Digression sur les Brachmanes. Ce Prince songe à pénétrer jusqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée : sur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce dessein,*

& se contente d'aller jusqu'à l'Océan. Il domte tout ce qui se rencontre sur son passage. Il court un risque extrême au siége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan : après quoi il se prépare à retourner en Europe. 512

§. XVII. *Alexandre, en passant dans des lieux deserts, souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade, où étoit le tombeau de Cyrus. Orsine, puissant Satrape, est mis à mort par l'intrigue secrette de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement sur un bucher. Alexandre épouse Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athénes : exil de Démosthéne. Révolte des soldats Macédoniens : Alexandre l'appaise. Il rappelle Antipater de Macédoine, & substitue Cratére à sa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Ephestion.* 543

§. XVIII. *Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voiages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter-Ammon en Libye.* 573

§. XIX. *Quel jugement on doit porter d'Alexandre.* 598

§. XX. *Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.* 631

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le sixiéme Volume de l'*Histoire Ancienne, &c.* qui comprend l'Histoire de Philippe Roi de Macédoine, & d'Alexandre son fils. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & il m'a paru que la narration de l'Auteur répondoit parfaitement à la grandeur des objets qu'elle présente. Ce 21 Mai 1733.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, rue des Mathurins, 1776.